BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3174
Sala Grande
Scansia N. 8. Palchetto
N.° d'ord. 30

Pall. LX .10

599815

L'ESPRIT,

DE M. NICOLE,

OU

INSTRUCTIONS

SUR les Vérités de la Religion, tirées des Ouvrages de ce Grand Théologien, tant sur les Dogmes de la Foi & les Mysteres, que sur la Morale; & distribuées selon l'ordre des matieres de la Doctrine Chrétienne.

Ouvrage très-utile pour l'instruction, l'édification & la sanctification des Fideles.

DEUXIEME ÉDITION.

EMMANUELLE III - BIBLIOTECA NAPOLI

A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

TOut ce qui eſt ſorti de la plume féconde de M. NICOLE, a été & ſera toujours eſtimé & recherché des Amateurs du vrai & du ſolide. C'eſt ce que l'on peut conclure du grand nombre d'éditions que l'on a faites des Ouvrages de ce Grand Théologien.

En effet, peut-on lire ſes *Eſſais de Morale* & ſes *Inſtructions Théologiques*, ſans y reconnoître la profondeur de ſa ſcience; la ſupériorité de ſon génie; l'élévation & la ſolidité de ſes penſées; la juſteſſe & la force de ſes raiſonnemens, auſſi-bien que la clarté & la préciſion de ſon ſtyle; les traits de ſon amour vif & ardent pour la Vérité; enfin ſon zele pour la ſanctification des ames? On trouve dans les Ouvrages de ce Grand Homme toute la Religion déve-

loppée d'une maniere admirable ; c'eſt ce qu'on appercevra dans ce Recueil, qui n'eſt compoſé que de ſes propres Textes qu'on a réunis ſous différens titres, & que l'on a diſtribués en dix-huit Chapitres & cent-quarante Paragraphes, où ſont contenues les Vérités les plus importantes de la Religion. Ce ne ſont pas ſimplement des Penſées détachées, qui, pour l'ordinaire, ne ſatisfont point les Lecteurs ; mais ce ſont des Inſtructions ſuivies, qui, par le moyen de quelques liaiſons très-courtes, ont toute une autre beauté, & ſe feront lire avec plaiſir ; ainſi l'on ne peut douter qu'elles ne ſoient très-propres, non-ſeulement à porter la lumiere dans l'eſprit, mais même à toucher le cœur.

Comme on a eu principalement en vue de répandre l'Eſprit de M. Nicole, on a penſé que le vrai moyen étoit de donner un ſeul Volume qui renfermât tout

ce qu'il y a de plus intéreſſant dans les vingt-trois Volumes de M. Nicole, & qui par-là fût d'une acquiſition facile : c'eſt ce que l'on a exécuté dans l'Ouvrage que l'on donne au Public.

Faſſe le Ciel, que cet Ouvrage contribue efficacement à l'inſtruction, à l'édification & à la ſanctification des Fideles qui auront ſoin de ſe nourrir des précieuſes Vérités qui y ſont contenues! Les perſonnes déja inſtruites, & même celles qui ne le ſont qu'imparfaitement, en pourront retirer beaucoup de profit : les jeunes gens ſur-tout, y trouveront, & la connoiſſance de la Religion, & la regle de leurs mœurs.

M. PIERRE NICOLE, Clerc-Tonſuré & Bachelier de Sorbone, eſt né à Chartres le 10 Octobre 1625, & eſt mort le 16 Novembre 1695, âgé de 70 ans. Il repoſe à Saint-Médard, de Paris, au bas de la grande porte du Chœur.

Eloge des ESSAIS DE MORALE, *par M. de Rancé, Abbé de la Trappe, extrait de quelques Lettres qu'il a écrites à M. Nicole.*

J'Ai lu, M., vos *Eſſais de Morale* avec un plaiſir & une édification que je ne puis exprimer. Toutes les Vérités y ſont pures & vives; & vous les rendez ſi ſenſibles & ſi palpables, que ſi notre corruption n'étoit pas telle qu'elle eſt, & que nos ames fuſſent moins appeſanties par le poids de nos cupidités & de nos anciennes habitudes, vous nous feriez faire un grand chemin en peu de tems. Cependant ſi le cœur n'eſt pas emporté, l'eſprit eſt convaincu, & n'a rien, ce me ſemble, dont il puiſſe ſe ſervir pour combattre des principes ſi conſtans, & des preuves ſi ſolides & ſi évidentes... Il ſe peut dire que vous avez écrit pour tout le monde : les grands, les petits, les doctes & les ſimples y trouvent leur compte... Vous êtes en train & en poſſeſſion de dire ce qu'il vous plaît, & le monde reçoit avec une édification générale tout ce qui part de votre main... Vous expliquez la parole de Dieu avec tant de pureté, d'onction & de lumiere, qu'il ne tiendra qu'à nous d'en faire un uſage ſaint & utile, & de profiter de ce que le Saint-Eſprit nous dit.

EXTRAIT du Journal de Trévoux, Mai 1765, page 1326, au ſujet de L'ESPRIT DE M. NICOLE.

TOut le monde connoît le mérite des Ouvrages de M. Nicole ; mais ces Ouvrages ſont-ils auſſi lus qu'ils devroient l'être ? La gravité des ſujets qui y ſont traités, la profondeur qui y regne, & plus encore la multitude des volumes détourne peut-être bien des perſonnes du Commerce avec un Auteur qui ne tend pourtant qu'à rendre meilleurs tous ceux qui le liſent. Il faut eſpérer que l'abrégé de ſes Ouvrages contribuera beaucoup à faire déſirer les Ouvrages mêmes, qui ſont généralement eſtimés. Cet Abrégé ne peut venir que d'une main habile, & d'un homme qui ne cherche que le vrai bien de ſes Compatriotes. Celui qui l'a dreſſé, ne s'eſt pas borné à extraire les penſées les plus fortes ou les plus ſaillantes de M. Nicole : il a raſſemblé les paſſages de ſon Auteur ſur la même matiere, & les a réduits ſous différens Chapitres ; ce qui forme une Inſtruction ſuivie, un corps complet de Doctrine Chrétienne. Ceux qui ont les 23 volumes de M. Nicole, feront bien de prendre cet Abrégé, qui ſera encore plus utile à ceux qui ne ſont pas en état de ſe procurer tout l'Ouvrage.

LETTRE
DE MADAME ***
A MONSIEUR ***,
Au ſujet du Livre intitulé :
L'ESPRIT DE M. NICOLE.

JE reçois, MONSIEUR, *avec joie le don que vous me faites de l'*Eſprit de M. NICOLE : *heureuſe ſi j'en étois bien pénétrée, bien remplie ! c'eſt un Auteur dont je fais le plus grand cas : la profondeur des idées, la ſolidité des raiſonnements, la piété ſage & éclairée qui regnent dans ſes Ecrits, annoncent par-tout le Philoſophe Chrétien ; Philoſophie eſtimable, bien différente de celle qui ſe proſtitue à l'impiété, au déréglement des mœurs & à l'eſprit de révolte contre les Puiſſances ; poiſons que l'on inſinue, en mille maniere, dans la plupart des Ecrits modernes. Je ne doute pas que l'Auteur de celui-ci n'ait fait ſon choix avec diſcernement ; je n'ai point encore commencé à le lire, parce que Madame *** qui eſt avec nous au *** m'a prié de le lui prêter. M. notre Curé déſire fort auſſi de le lire ; pour moi j'aime mieux différer un peu, & ne pas le lire à la hâte, chaque phraſe méritant d'être méditée dans un extrait ſi précieux. Quelqu'un avoit mis pour inſcription à une Bibliotheque,* Tréſor des remedes de l'Ame : *on en pourroit dire autant des Ouvrages de* M. NICOLE ; *ſa plume ſavante s'eſt exercée ſur toutes ſortes de ſujets, relatifs à la* Religion : *je crois qu'on peut apprendre, dans ſes Ecrits, à déraciner tous les vices, & à calmer toutes les paſſions, vraies maladies de l'ame ; cet extrait en eſt comme l'élixir. Je ſouhaite que vos bonnes intentions & celles de ſon Auteur, ſoient ſecondées du ſecours d'en-haut, afin que ce Livre, bien recherché, ranime la* Foi, *la* Piété, *preſque éteintes dans ce ſiecle.*

Je ſuis, &c.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier un Manuſcrit, qui a pour titre : *L'Eſprit de M. Nicole ſur les Vérités de la Religion, &c.* Des Extraits diſpoſés dans un bel ordre ſous différens titres, remettront ſous les yeux du Lecteur les inſtructions diſperſées dans les Ouvrages de ce Grand Homme. Il faut eſpérer que ceux qui ne connoîtroient M. Nicole que par cet Abrégé, n'en ſeront que plus excités à lire ſes Traités en entier. Je crois que ce Recueil ſera favorablement reçu du Public. *A Paris, ce 12 Novembre 1764.*

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur Deſprez, notre Imprimeur ordinaire & de notre Clergé de France, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Eſprit de M. Nicole ſur les Vérités de la Religion*, ou *Inſtructions ſur les Vérités de la Religion, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *douze années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille

livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, à peine de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele, sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le vingt-septieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 490, fol. 265, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Mars 1765.

LE BRETON, *Syndic.*

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes.

CHAPITRE I. DE DIEU, DE SA NATURE ET DE SES PERFECTIONS.

§. 1. *De l'Exiſtence de Dieu*, page 1
2. *De la Nature de Dieu*, 8
3. *De l'Eternité de Dieu*, 10
4. *De l'Immutabilité de Dieu*, 13
5. *De l'Indépendance de Dieu*, 16
6. *De l'Immenſité de Dieu*, 19
7. *De la Science de Dieu*, 20
8. *De la Toute-puiſſance de Dieu*, 22
9. *De la Providence de Dieu*, 23
10. *De l'Unité de Dieu*, 29
11. *De la Sainte-Trinité*, 31

CHAP. II. DES OUVRAGES DE DIEU.

§. 1. *De la Création du Monde*, 33
2. *Des Anges*, 34
3. *Des bons Anges*, 35
4. *Des Démons*, 37

CHAP. III. DE L'HOMME.

§. 1. *De l'Homme conſidéré en lui-même*, 44
2. *De l'état d'Innocence*, 50
3. *Du Péché originel*, 53
4. *Des ſuites du Péché originel*, 59
5. *De l'eſclavage du Péché*, 62
6. *De l'Ignorance*, 64

§. 7. *De la Concupiſcence*, 68
8. *Des Miſeres extérieures de la vie*, 73
9. *Des Néceſſités de la vie*, 77
10. *Des Maux de la vie*, 79
11. *Du Travail*, 81
12. *Du néant des choſes du Monde*, 83
13. *De l'état du Monde avant Jeſus-Chriſt*, 88

CHAP. IV. DE JESUS-CHRIST.
§. 1. *De J. C. conſidéré en lui-même*, 90
2. *De l'Incarnation de J. C.* 92
3. *De la Vie de J. C.* 97
4. *De la Doctrine de J. C.* 102
5. *Du Sacrifice de J. C.* 106
6. *De la mort de J. C.* 109
7. *De la deſcente de J. C. aux enfers, & de ſa Sépulture*, 112
8. *De la Réſurrection de J. C.* 116
9. *De l'Aſcenſion de J. C.* 121

CHAP. V. DU SAINT-ESPRIT, 124
CHAP. VI. DE L'EGLISE, 126
CHAP. VII. DE LA COMMUNION DES SAINTS, 133
CHAP. VIII. DE LA MORT, 137
CHAP. IX. DU JUGEMENT DERNIER, 145
CHAP. X. DE L'ENFER, 149
CHAP. XI. DU PARADIS, 156
CHAP. XII. DU PÉCHÉ ET DES PASSIONS.
§. 1. *Du Péché conſidéré en lui-même*, 165

§. 2. *Du Péché mortel*, 167.
3. *Du Péché véniel*, 169
4. *De l'Orgueil*, 172
5. *De l'Amour-propre*, 176
6. *Du Luxe & de la Vanité*, 181
7. *De l'amour des Richeſſes*, 187
8. *De la Vie ſenſuelle & de l'Impudicité*, 191
9. *De l'Intempérance dans le boire & le manger*, 198
10. *Des Divertiſſemens, Spectacles, Bal, &c.* 203
11. *Des Entretiens*, 208
12. *Des Viſites*, 214
13. *De l'Envie*, 219
14. *De la Haine & des Injures*, 226
15. *De la Colere*, 233
16. *De la Vengeance*, 238
17. *De la Pareſſe & de la perte du tems*, 242
18. *Du Scandale & du mauvais Exemple*, 248
19. *Du Menſonge*, 253
20. *Des Louanges & de la flatterie*, 257
21. *Des Jugemens & des Soupçons téméraires*, 262

CHAP. XIII. DES VICES ET DES DÉFAUTS SPIRITUELS.

§. 1. *De la vie du Monde*, 269
2. *Des demi-Chrétiens*, 272
3. *Des obſtacles au Salut*, 278

§. 4. *Des Tentations*, 281
5. *De la Coutume & des Préjugés*, 285
6. *Des Séchereſſes & de l'Inſenſibilité*, 288
7. *De la fauſſe Dévotion & de l'Hypocriſie*, 292
8. *De la fauſſe Conſcience*, 295
9. *Idée des Pécheurs*, 299

CHAP. XIV. DES VERTUS CHRÉTIENNES.
§. 1. *De la Vertu conſidérée en elle-même*, 303
2. *De la Foi*, 306
3. *De la vie de la Foi*, 310
4. *De l'Eſpérance & de la Confiance chrétienne*, 316
5. *De la Crainte de Dieu*, 320
6. *De la Charité*, 324
7. *De l'Amour de Dieu*, 327
8. *De l'Amour du Prochain*, 333
9. *De la Piété*, 338
10. *De l'Humilité*, 343
11. *De la Patience*, 350
12. *De la Tempérance chrétienne*, 355
13. *De la vertu de Pénitence*, 359
14. *De la Juſtice chrétienne*, 363
15. *Idée des Juſtes*, 370

CHAP. XV. DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE.
§. 1. *Du Culte qui eſt dû à Dieu*, 373
2. *De la Parole de Dieu*, 378
3. *De l'Amour de la Vérité*, 383

§. 4. *De la Soumission à la volonté de Dieu*, 392
5. *Du Rapport des actions à Dieu*, 399
6. *De l'Action de graces envers Dieu*, 405
7. *De l'Amour des ennemis*, 410
8. *Du Support ou Tolérance du Prochain*, 415
9. *De la Correction fraternelle*, 420
10. *Du bon Exemple*, 425
11. *De la Vigilance chrétienne*, 430
12. *Du bon Emploi du tems*, 435
13. *Du Réglement de vie*, 437
14. *De la Retraite*, 443
15. *De l'Aumône*, 447
16. *Du Jeûne*, 452
17. *De la Civilité chrétienne*, 458

CHAP. XVI. DE LA GRACE.

§. 1. *De la Grace considérée en elle-même*, 463
2. *De la nécessité de la Grace*, 466
3. *De la gratuité de la Grace*, 469
4. *De l'efficacité de la Grace*, 472
5. *De la Prédestination*, 478
6. *De l'incertitude du Salut*, 483
7. *Du petit nombre des Elus*, 490

CHAP. XVII. DES SACREMENS.

§. 1. *Des Sacremens en général*, 495
2. DU BAPTÊME, 499
3. *De la vie d'un Chrétien baptisé*, 505
4. *De la rareté de la Grace du Bap-*

tême conſervée, 510
§. 5. DE LA CONFIRMATION, 516
6. DE L'EUCHARISTIE, 520
7. *De la Communion*, 525
8. *Du Sacrifice de la Meſſe*, 531
9. DE LA PÉNITENCE, 537
10. *De la Converſion*, 540
11. *De la difficulté de la Converſion*, 545
12. *De la fauſſe Pénitence*, 552
13. *De la Contrition*, 558
14. *De la Confeſſion*, 565
15. *De l'Examen de conſcience*, 570
16. *De l'Abſolution*, 572
17. *De la ſatisfaction*, 578
18. *Des Confeſſeurs & Directeurs*, 584
19. DE L'EXTRÊME-ONCTION, 590
20. *Des Maladies*, 592
21. DE L'ORDRE, 597
22. DU MARIAGE, 606
23. *Des Devoirs des Peres & Meres à l'égard de leurs enfans*, 611
24. *De la Vocation à un état*, 614

CHAP. XVIII. DE LA PRIERE.

§. 1. *De la Priere conſidérée en elle-même*, 621
2. *Des conditions de la Priere*, 627
Table des Extraits, 636

Fin de la Table.

L'ESPRIT

L'ESPRIT
DE
Mo NICOLE
Sur les Vérités de la Religion.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu, de sa nature et de ses perfections.

§. 1. *De l'Existence de Dieu.*

QUELQUES efforts que fassent les hommes pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauroient l'étouffer entiérement, tant elle a de racines fortes & profondes dans notre esprit. Si ce n'est pas un raisonnement invincible, c'est un senti-

ment & une vue qui n'en ont pas moins de force que tous les raiſonnemens. Il ne faut pas ſe forcer, pour s'y rendre; mais il faut ſe faire violence pour la contredire.

La raiſon n'a qu'à ſuivre ſon inſtinct naturel, pour ſe perſuader qu'il y a un Dieu créateur de tout ce que nous voyons, lorſqu'elle jette les yeux ſur les mouvemens ſi réglés de ces grands corps qui roulent ſur nos têtes; ſur cet ordre de la nature qui ne ſe dément jamais; ſur l'enchaînement admirable de ſes diverſes parties qui ſe ſoutiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide naturelle qu'elles s'entreprêtent; ſur cette diverſité de pierres, de métaux, de plantes; ſur cette ſtructure admirable des corps animés; ſur leur production, leur naiſſance, leur accroiſſement, leur mort. Il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'eſprit n'entende cette voix ſecrete, que tout cela n'eſt pas l'effet du hazard, mais de quelque cauſe qui poſſede en ſoi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les reſſorts de cette étonnante machine, en diſant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaſte dans ſon étendue & un

grand mouvement qui la diſpoſe & qui l'arrange, puiſqu'il faut toujours qu'on nous diſe quelle eſt la cauſe de cette matiere & de ce grand mouvement ; & c'eſt ce qu'on ne ſauroit faire raiſonnablement, ſans remonter à un principe immatériel & intelligent, qui ait produit, & qui conſerve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette maſſe morte & inſenſible, que l'on appelle matiere, ſoit un être éternel & ſans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cauſe de ſon exiſtence, & qu'il eſt ridicule d'attribuer au plus vil & au plus mépriſable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui eſt d'être par ſoi-même ? Je ſens que je ſuis infiniment plus noble que cette matiere : je la connois, & elle ne me connoît point ; néanmoins je ſens en même-tems que je ne ſuis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait auſſi-bien que moi une cauſe de ſon être ; & cette cauſe ne pouvant être matiere, eſt ce principe immatériel & tout-puiſſant que nous cherchons.

Mais, s'il eſt ridicule de s'imaginer une matiere qui ſubſiſte par elle-même de toute éternité, ſans cauſe & ſans principe, il l'eſt beaucoup plus de ſuppoſer un mouvement incréé & éternel :

car il eſt clair que nulle matiere n'a dans ſoi-même le principe de ſon mouvement. Elle peut le recevoir d'ailleurs ; mais elle ne peut ſe le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a, lui eſt toujours communiqué par quelque autre cauſe ; & quand elle a ceſſé de ſe mouvoir, elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puiſqu'il ne naît pas de la même matiere, & qu'il n'y eſt pas attaché par une attache ſtable & fixe, mais qu'il paſſe d'une partie à une autre par un changement continuel ? Fera-t-on auſſi de cet accident un être éternel & ſubſiſtant par ſoi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que, puiſqu'il ne peut être ſans cauſe, & que cette cauſe n'eſt pas la matiere, il faut qu'il ſoit produit par un principe ſpirituel ?

Que ſi ce principe eſt néceſſaire pour produire ce mouvement, il ne l'eſt pas moins pour le régler & le borner à la meſure propre pour conſerver le monde, & ſans laquelle il le détruiroit : car, encore qu'on puiſſe bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & diſſout tous les corps, eſt infini dans l'infinité des eſpaces, il eſt certain néanmoins qu'il eſt fini dans chaque partie,

& que s'il étoit, ou plus grand, ou moindre dans ce monde viſible, il en changeroit toute la face, & le renverſeroit entiérement. Qui l'a donc réduit à cette proportion où il eſt? Et comment, dans l'infinité des dégrés dont il eſt capable, s'eſt-il trouvé juſtement dans celui qui a produit cet arrangement ſi admirable? La matiere d'elle-même eſt indifférente à recevoir un plus grand ou moindre mouvement. L'un ou l'autre détruiroit l'état préſent du monde, & le renverſeroit entiérement. D'où vient donc qu'il s'eſt trouvé dans cet équilibre ſi juſte? C'eſt par hazard, dit-on. On peut le dire de bouche; mais je ne ſais ſi on peut le dire ſérieuſement.

Mais, outre la matiere & le mouvement, nous découvrons encore dans le monde des êtres penſans, parce que nous ſommes aſſurés que nous penſons, & que nous faiſons avec raiſon le même jugement des autres hommes; & la conſidération de ces êtres nous mene encore plus directement à la connoiſſance de l'immortalité de notre ame, & enſuite à celle de l'exiſtence de ſon Créateur.

Si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres penſans, qui ne ſont pas des corps, étant certain que ces êtres ne ſont pas éternels, qui

en ſera le principe ? Ce ne ſera pas la matiere : car étant, pour le dire ainſi, un néant d'eſprit, comment pourroit-elle produire un eſprit ? Ce n'eſt pas auſſi un autre eſprit ſemblable, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt pas l'ame des peres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un eſprit pourroit-il tirer du néant un autre eſprit qui a des penſées & des volontés différentes des ſiennes, & ſouvent contraires ? Si l'eſprit produiſoit un eſprit, il le produiroit en penſant, il connoîtroit en ſoi cette force, il s'appercevroit de cet effet. Cependant qui s'en eſt jamais apperçu ? Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoiſſance du Créateur du monde, matiere, mouvement, eſprits. Toutes ces choſes nous crient, d'une voix aſſez intelligible, qu'elles ne ſe ſont pas faites elles-mêmes, & que c'eſt Dieu qui les a faites.

Quoique ces preuves de l'exiſtence de Dieu ſoient très-capables d'en perſuader ceux qui ont de l'intelligence & de la bonne foi ; néanmoins il ſe trouve quantité d'eſprits à qui ces preuves ne ſont point proportionnées, & de plus elles ne pénetrent point ſi vivement l'eſprit, que la certitude que la Foi nous en donne : auſſi voit-on que tant que les hom-

mes ne ſe ſont ſervi que de leurs propres lumieres pour connoître Dieu, ce n'étoit qu'égaremens, incertitudes & erreurs. Il a donc fallu, pour établir une croyance ferme & pure de la Divinité, que Dieu même ſe manifeſtât aux hommes par des marques extérieures & ſenſibles, & leur preſcrivît ce qu'ils devoient croire de ſon être.

Les preuves hiſtoriques, c'eſt-à-dire, celles qui ſont tirées de ce que Dieu nous a fait connoître de lui-même par des faits certains & inconteſtables, ſont capables de faire le plus d'impreſſion ſur l'eſprit. Tels ſont les miracles de Moïſe, qui prouvent la vérité de tout ce qu'il rapporte dans le Pentateuque; ceux de Joſué & des autres Prophetes, qui la confirment; ceux de Jeſus-Chriſt & des Apôtres, qui autoriſent tout l'ancien Teſtament & le nouveau, & de plus les prophéties des Prophetes & celles de Jeſus-Chriſt.

Ces miracles & ces prophéties prouvent qu'il y a une intelligence ſupérieure à la nature de l'homme, à laquelle il eſt juſte de ſoumettre ſa raiſon à l'égard de ce qui nous eſt déclaré & ordonné de ſa part: car il eſt évident que l'homme agit plus raiſonnablement, en ſe ſoumettant à elle, qu'en demeurant ſous la con-

duite de sa propre raison foible, aveugle & incertaine comme elle est. Quiconque fait des miracles & des prophéties, a droit de se faire croire, s'il n'est pas contredit par un autre qui fasse de plus grands miracles & des prophéties plus claires. Or tous les Prophetes & les faiseurs de miracles rendent unanimement témoignage de Dieu, bien loin d'en contredire la croyance.

§. 2. *De la Nature de Dieu.*

PUISQUE nous devons adorer Dieu, il faut, d'une part, tâcher de s'en former une idée véritable, de peur d'adorer un fantôme & une fiction de notre imagination, au lieu d'adorer Dieu; il faut, de l'autre part, que cette idée véritable nous représente en Dieu ce qui est le plus capable de nous donner du respect & de la soumission pour sa grandeur. Puisque nous devons l'aimer, il faut tâcher de concevoir en lui tout ce qui peut servir à faire naître & à augmenter notre amour, qui ne peut naturellement se porter vers ce qu'on ne connoît point.

Dieu est esprit, & non-seulement il n'est pas corps, mais il est impossible qu'il le soit: car tout corps a des parties qui sont moindres que le tout, &

qui ne ſont pas le tout. Or il ne peut y avoir rien en Dieu qui ne ſoit pas Dieu : l'eſprit eſt plus noble & meilleur que le corps, & rien ne peut être plus noble, ni meilleur que Dieu.

De plus il n'y a rien en Dieu qui ne ſoit ſa ſubſtance, ſon eſſence, &, en un mot, qui ne ſoit Dieu. C'eſt un être tout ſimple, ſans aucune diverſité, ni multiplicité de parties, quoique cet être tout ſimple produiſe une infinité de divers effets, & ne puiſſe être connu par les hommes, que par différentes penſées, dont la multiplicité marque l'imperfection de la créature & la plénitude de l'être de Dieu, qui comprend tout dans ſon incompréhenſible ſimplicité.

Il faut conclure de cette vérité, 1°. Que Dieu étant eſprit, il faut l'adorer en eſprit, & que, comme il eſt la vérité même, il faut l'adorer en vérité. 2°. Que tout culte qui n'eſt que corporel, eſt indigne de Dieu, s'il n'eſt joint à un culte ſpirituel. 3°. Que nous devons bannir de notre eſprit, en adorant Dieu, tous les fantômes corporels ; & que nous devons dire à tous les corps, quelque beaux & éclatans qu'ils nous paroiſſent : Vous n'êtes pas mon Dieu. 4°. Que nous ne ſommes pas faits pour les corps ; que notre bonheur ne peut conſiſter dans

l'amour des corps ; & qu'ainsi il faut en détacher notre affection, & éviter de s'y lier. 5°. Que pour se délivrer de l'attache aux choses corporelles, il est utile de s'en priver, & de se séparer de tout ce qui nous y lie ; & ainsi l'essence de la nature même du culte que nous devons à Dieu, doit nous porter à fuir les spectacles & les plaisirs des sens ; & pour cela il est utile de s'appliquer à des objets spirituels & sans corps, comme sont les vérités de la Foi & les regles de la sagesse chrétienne.

§. 3. *De l'Eternité de Dieu.*

Il faut concevoir l'éternité de Dieu par rapport à l'être temporel des créatures, qui consiste en deux choses.

1°. En ce que nous n'avons pas toujours été, & qu'il n'y a point de créatures dont l'être ne soit précédé par une éternité de non-être : car toute créature a commencé, & tout ce qui a commencé d'être, a devant soi une éternité pendant laquelle il n'étoit point ; mais il n'y a point de non-être qui précede Dieu ; il a toujours été ce qu'il est & ce qu'il sera.

2°. En ce que, lors même que nous sommes, nous ne possédons à la fois qu'une petite partie de notre vie & de

notre être : car nous ne vivons que par la penſée & par l'amour. Or nous n'avons dans chaque tems qu'une bien petite partie de nos penſées & de notre amour ; & combien y a-t-il de nos penſées qui ſe ſont échappées, & que nous n'avons plus ? Combien de nos connoiſſances ſont péries ? Combien de nos affections & de nos volontés ſe ſont évanouies ? Combien en aurons-nous que nous n'avons pas encore ? Et combien ce peu de penſées & de volontés que nous avons dans le tems préſent, eſt-il éloigné de la multitude de penſées & de volontés qui ſe ſont paſſées, & qui paſſeront ſucceſſivement par notre eſprit & par notre cœur ? Or tous ces changemens que nous éprouvons, ſont autant de morts, puiſque nous ceſſons d'être ce que nous avons été, & autant de nouvelles vies, puiſque nous commençons de vivre d'une maniere dont nous ne vivions pas auparavant. L'un & l'autre eſt contraire à l'éternité de Dieu, qui n'a, ni commencement, ni fin en aucune choſe ; & c'eſt pourquoi aucunes de ſes connoiſſances & de ſes volontés ne paſſent, & il n'en aura jamais qu'il n'ait dans ſon préſent. Il n'y a point de paſſé, ni de futur à ſon égard. Il eſt tout ce qu'il a été & tout ce qu'il ſera. C'eſt un

préſent éternel. Il poſſede tout ſon être à la fois & ſans ſucceſſion.

Les tems & les créatures ſucceſſives coulent devant cette éternité immobile, qui comprend en elle-même la durée paſſagere de toutes les choſes temporelles. Car Dieu, dans ſon éternité immuable, voit invariablement toutes les diverſités qui arrivent aux créatures. Il les voit toujours dans tous leurs différens états; & quoique ces états ſoient ſucceſſifs à l'égard les uns des autres, ils ne le ſont point à l'égard de Dieu, parce qu'il les voit tous d'une même vue.

Delà il s'enſuit, 1°. Qu'il faut tirer une conſéquence générale du néant des créatures, qui ne ſont plus ce qu'elles ont été, & qui ne ſont pas encore ce qu'elles ſeront, & qui ne poſſedent que leur être préſent qui ſe réduit à fort peu de choſes; ce qui nous oblige à nous anéantir ſous l'Être éternel & immuable. 2°. Qu'il faut aſpirer à cette éternité en la maniere que nous pourrons la poſſéder. Or les bienheureux la poſſéderont en quelque maniere, parce que la vue & l'amour de Dieu, qui feront leur béatitude, n'auront, ni viciſſitude, ni changement; c'eſt pourquoi il eſt dit, qu'ils loueront Dieu dans les ſiecles des ſiecles.

§. 4. *De l'immutabilité de Dieu.*

Il faut concevoir l'immutabilité de Dieu par oppoſition à la mutabilité des créatures, ſur laquelle on peut conſidérer que nous ne voyons dans le monde que changemens perpétuels. Tout paſſe, tout finit : rien n'eſt ſtable, ni permanent. Non-ſeulement les particuliers, mais les Etats & les Royaumes ont leurs âges, leurs viciſſitudes & leurs révolutions. Ce ne ſont à tous momens que changemens de théâtre. Les uns ſortent pour faire place à d'autres ; & l'on voit en moins de rien renouveller la face du monde.

Bien loin de trouver de la ſtabilité dans les choſes qui ſont hors de nous, nous n'en ſaurions trouver en nous mêmes. C'eſt un flux & un reflux continuel de penſées & de mouvemens. Nous ne voyons preſque jamais les mêmes objets d'un même œil. Ce qui nous paroît vrai, bon & utile aujourd'hui, nous paroîtra demain faux, mauvais & inutile. Nos affections & nos humeurs ſont encore plus changeantes que nos jugemens. Nous éprouvons une variété perpétuelle de mouvemens & de diſpoſitions différentes, tantôt agités & tantôt tranquilles, tantôt triſtes & tantôt gais,

tantôt pleins de courage & tantôt découragés & abattus. Enfin nous ne trouvons en nous-mêmes rien de ferme, rien d'uniforme, rien de conſtant. La mutabilité eſt ſi naturelle à l'homme, qu'elle lui eſt néceſſaire : l'uniformité d'une action ſuffit pour le détruire ; s'il mange, s'il dort, s'il ſe repoſe, s'il marche, s'il travaille ſans diſcontinuation, il eſt mort. Il ſuffit, pour perdre l'eſprit, de l'appliquer trop long-tems à un même objet. La conſtance même & la fermeté, quand on les attribue à l'homme, ne marquent qu'un changement moins déréglé.

Pour connoître donc l'immutabilité de Dieu, il n'y a qu'à en retrancher toutes les idées de la mutabilité des créatures. Son être eſt incapable d'altération ; il ne reçoit, ni augmentation, ni diminution, ni diverſité de perfection, parce qu'étant parfait, il ne peut rien acquérir de nouveau, ni rien perdre de ce qu'il a. Il n'y a point en Dieu de ſucceſſion, ni de contrariété de penſées. Il penſe toujours aux mêmes choſes, & il comprend tout par une penſée unique & immuable. Sa volonté eſt auſſi ſtable que ſon intelligence. Il aime toujours les mêmes choſes, & dans le même dégré, & par la même action. Enfin il fait

toujours les mêmes choſes, parce que ſon opération n'eſt autre choſe que la volonté qu'il a que les choſes ſoient faites, & que ſa volonté eſt ſon eſſence & ſa ſubſtance. Les effets des opérations de Dieu peuvent être temporels, mais ſon opération eſt éternelle; ils peuvent être variables, mais ſon opération eſt immuable. Dieu change tout; mais il ne change point en lui-même. Il fait agir, dit ſaint Auguſtin, ſans ceſſer d'être en repos, & faire de nouveaux ouvrages par un conſeil éternel.

Delà il s'enſuit, 1°. Que nous devons nous attacher uniquement à Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu en qui nous puiſſions trouver un appui ſolide: tout le reſte eſt changeant & paſſager: le torrent du monde l'emporte malgré nous, & il ne peut nous en rien reſter que le déplaiſir de l'avoir aimé. 2°. Qu'il faut adorer avec une profonde humiliation, l'immutabilité de l'être de Dieu, en conſidérant notre mutabilité & l'inconſtance de nos penſées, de nos humeurs & de nos diſpoſitions; & qu'il faut mettre tout notre appui & tout notre ſoutien dans l'amour immuable de Dieu pour ſes élus. 3°. Qu'il faut deſirer avec ardeur cet état heureux qui nous eſt promis, où nous ſerons rendus par-

traire eſt abſolument indépendant ; il ne tient l'être de perſonne ; il n'a point beſoin qu'on le lui conſerve, puiſqu'il exiſte néceſſairement ; il trouve tout en lui-même ; il n'a beſoin d'aucune créature ; & s'il veut bien qu'elles lui rendent quelque honneur, c'eſt pour leur bien, & non pas pour le ſien. Sa félicité eſt toute renfermée en lui-même, & ne dépend de rien, hors de lui. Perſonne ne ſauroit rien lui donner, parce que tout lui appartient.

Nous devons en conclure que l'indépendance n'appartient qu'à Dieu, & que cette indépendance ne pouvant appartenir à la créature, rien n'eſt plus injuſte que le deſir de l'indépendance, & qu'ainſi rien ne nous convient mieux que l'état de dépendance ; que nous ſommes obligés d'aimer cette dépendance, non-ſeulement comme créatures, mais auſſi comme pécheurs, puiſque le premier homme s'étant perdu par le deſir de l'indépendance, & ayant imprimé dans le cœur de ſes enfans cette inclination malheureuſe, Dieu a voulu que les hommes ne puſſent guérir de cette plaie profonde qu'ils ont reçue, que par l'amour & la pratique d'une dépendance plus grande que celle à laquelle l'homme innocent auroit été obli-

gé. Car la dépendance de l'homme avant le péché n'auroit regardé que Dieu ; il n'auroit reçu des loix que de lui, parce qu'il auroit, sans peine, connu sa volonté par les lumieres dont son esprit étoit rempli ; mais l'entendement de l'homme ayant été obscurci par le péché, Dieu a voulu que sa volonté lui fût déclarée par d'autres hommes, & que l'autorité qu'il a de commander à tous les hommes, fût exercée par quelques-uns de ces mêmes hommes, afin de les obliger à l'assujettissement, & de dompter l'amour qu'ils ont pour l'indépendance. Il faut donc aimer cette loi de sa justice, & embrasser avec humilité toutes les dépendances qu'il nous impose, comme des remedes convenables à notre orgueil. Mais, quoique nous devions aimer à dépendre des créatures en la maniere que Dieu le veut, il faut éviter d'en dépendre d'une maniere que Dieu condamne. Ainsi le respect que nous devons avoir pour l'indépendance de Dieu, ne nous oblige pas seulement à nous soumettre à ceux à qui il veut que nous soyons soumis, mais aussi à rompre toutes les dépendances humaines qui diminueroient celle que nous devons avoir pour Dieu.

§. 6. *De l'Immenſité de Dieu.*

Dieu remplit le ciel & la terre; il eſt dans le ciel & dans les enfers; les cieux des cieux ne le contiennent point; & c'eſt ce que l'on entend par l'immenſité de Dieu. On ne doit pas concevoir que Dieu ait une étendue infinie, à la façon des corps, comme un air ou une lumiere immenſe, qui eſt plus grande dans ſon tout que dans ſes parties; mais il faut s'imaginer qu'il eſt tout entier dans le tout & dans chaque partie du tout.

Dieu eſt par-tout en trois manieres: 1°. Par préſence, parce que tout eſt préſent à ſes yeux. 2°. Par puiſſance, parce qu'il opere en tout. 3°. Par ſon eſſence, parce qu'opérant en tout, il faut qu'il ſoit par-tout, ſon opération n'étant pas diſtinguée de ſon eſſence; & comme il eſt en toutes choſes, toutes choſes ſont auſſi en lui, parce qu'il les opere, qu'il les produit & qu'il les ſoutient.

Delà il s'enſuit qu'étant attachés ſi inſéparablement à l'être & à l'opération de Dieu, & ne pouvant nous en ſéparer, nous avons un extrême intérêt de nous le rendre favorable durant cette vie, puiſqu'autrement nous nous verrons pour toute l'éternité entre ſes

mains, comme entre celles d'un tout-puiſſant & inexorable ennemi : car, comme les Saints le trouveront dans le ciel pour jouir de ſa préſence, les méchans le trouveront dans l'enfer comme vengeur de leurs crimes.

L'immenſité de Dieu doit ſervir à nous humilier, en nous donnant une idée vive de la grandeur de Dieu & de notre petiteſſe. Nous ſommes renfermés & contenus dans un petit eſpace, nous n'agiſſons que dans cet eſpace, nous ſommes comme engloutis dans l'immenſité de l'univers, au lieu que le monde entier eſt comme englouti dans l'immenſité de Dieu.

Qui ſait que Dieu eſt par-tout, ſait qu'il peut le prier & l'adorer par-tout; qu'il a par-tout un temple & un ſanctuaire; qu'il a par-tout un refuge & un aſyle; qu'il n'eſt jamais ſeul, ni abandonné; qu'il n'y a qu'à ſe tenir en la préſence de ce Dieu, qui eſt préſent par-tout, & lui expoſer ſes plaies & ſes miſeres. Cette même connoiſſance doit nous donner en tous lieux une exacte modeſtie & une retenue pareille à celle que nous garderions dans une Egliſe.

§. 7. *De la Science de Dieu.*

La ſcience de Dieu eſt ſa propre eſ-

ſence : elle s'étend à tout. Il ſe connoît lui-même, & comprend parfaitement ſon eſſence ; il connoît les créatures qui ſont ſes ouvrages ; il connoît tout ce que les créatures font & feront, ſoit néceſſairement, ſoit librement ; il connoît les penſées des hommes, leurs deſirs, leurs erreurs, leurs péchés ; il connoît le paſſé, le préſent, le futur ; il connoît ce qui eſt, ce qui ſera & ce qui ne ſera pas ; il pénetre tous les replis de notre cœur ; enfin il connoît toutes choſes autant qu'elles ſont connoiſſables ; il comprend les grandes & les petites juſques dans le fond de leur être, & rien ne peut lui être caché.

Delà nous devons conclure que, puiſque rien ne peut être caché à Dieu, on ne doit rien faire qui puiſſe lui déplaire ; qu'il faut ſe ſervir de ce regard continuel de Dieu ſur nous, pour nous tenir en ſa préſence, & nous régler dans toutes nos actions ; que nous devons uniquement nous mettre en peine de faire notre devoir, & remettre le reſte entre les mains de Dieu, qui voit les beſoins & les deſſeins des hommes, & qui ſait bien les faire réuſſir à ſa gloire ; que nous devons avoir un grand ſoin de purifier notre ame des moindres taches, puiſqu'elle eſt continuellement expoſée aux yeux de Dieu.

§. 8. *De la Toute-puiſſance de Dieu.*

Dieu peut tout par ſa ſeule volonté, ſans inſtrument & ſans dépendre de qui que ce ſoit : ſa puiſſance s'étend à tout également. Il a tiré & il tire continuellement du néant ces corps immenſes qui compoſent l'univers, c'eſt-à-dire, les cieux, les élémens & tout ce qui en eſt compoſé. Il imprime continuellement dans cette vaſte matiere un mouvement qui en produit tous les changemens ; de ſorte que juſqu'à la moindre feuille & au moindre atome de pouſſiere, aucun corps ne ſe remue que par l'impreſſion qu'il reçoit de Dieu. Il crée continuellement cette multitude d'ames qu'il joint aux corps de ceux qui naiſſent tous les jours. Tous les êtres ſpirituels n'ont aucune penſée, aucune perception à laquelle Dieu ne contribue & ne coopere. Toutes ſes opérations ſi différentes entr'elles par les ſujets & par les lieux, ne lui coutent rien ; il fait tout cela par un ſeul & unique acte dans une paix ſouveraine. Tous ces ouvrages, qui ne regardent que l'ordre de la nature, ne ſont rien en comparaiſon des opérations ſurnaturelles dans les ames, par leſquelles il les convertit, il les reſſuſcite, il les juſtifie, & les fait

ſon temple & ſa demeure. Tout ce que Dieu fait dans les ames en cette vie, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il opérera dans les ames des bienheureux.

La vue de la toute-puiſſance de Dieu doit nous inſpirer des ſentimens de terreur, qui doivent nous éloigner d'offenſer un Dieu tout-puiſſant. Elle doit nous faire mépriſer toute la puiſſance des hommes, & particuliérement de ceux qui attaquent ſon Egliſe : car que peuvent-ils faire contre un Dieu tout-puiſſant qui renverſera en un moment tous leurs deſſeins, à moins que leurs deſſeins ne ſervent d'acheminement aux ſiens? Elle doit nous donner beaucoup de confiance dans nos foibleſſes, en nous aſſurant qu'il n'y a rien d'impoſſible à un Dieu tout-puiſſant. Elle doit nous empêcher de déſeſpérer d'aucune choſe, parce que non-ſeulement rien n'eſt impoſſible à Dieu, mais qu'il ſe plaît quelquefois de renverſer les projets des hommes, & de nous faire triompher des plus puiſſans ennemis, lorſque nous ſommes dans la plus grande foibleſſe.

§. 9. *De la Providence de Dieu.*

La Foi ne nous découvre pas ſeulement Dieu dans le monde, ſoutenant tous ſes ouvrages, & leur donnant con-

tinuellement l'être, en qualité de Créateur ; elle nous le fait voir auſſi comme Roi dans ſon royaume, réglant & conduiſant juſques aux moindres choſes avec un empire ſi abſolu & une force ſi invincible, qu'aucune créature ne peut ſe ſouſtraire à ſes ordres, ni s'empêcher de contribuer, par tout ce qu'elle fait de bien & de mal, à l'exécution de ſes volontés.

Cette vérité nous donnant lieu de regarder toutes les créatures comme des inſtrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen, par conſéquent, de nous élever à Dieu par-là, & de l'adorer comme le véritable auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux ſont également propres pour renouveller cette idée : car Dieu eſt le véritable auteur des uns & des autres. Il eſt auteur des biens que nous recevons par le miniſtere des créatures, puiſque c'eſt lui qui nous les deſtine, & qui nous les procure par un ordre exprès de ſa volonté, ſans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes enſemble ne pourroit nous être qu'inutile ; & il n'en eſt pas moins auteur des maux qui nous arrivent, puiſque c'eſt ſa juſtice qui nous y condamne, & qui emploie, ou les hommes, ou d'autres

tres cauſes ſecondes, pour l'accompliſſement de ſes volontés ſur nous. Il faudroit donc changer ſur cela notre langage, ou au moins nos penſées; & au lieu que nous n'avons que les créatures dans l'eſprit, que nous leur rapportons tout, que nous leur attribuons tout, il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la véritable cauſe de tous les événemens, & de donner à Dieu, dans notre penſée, la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde : par ce moyen nous verrions Dieu par-tout & en toutes choſes, puiſqu'il n'y a rien qui ne ſoit réglé par ſa Providence; & ce qui eſt admirable, nous n'y verrions en un ſens rien que de juſte, puiſque rien n'arrive que par l'ordre de ſa volonté, qui eſt toujours juſte. Il ne faut pas ſe contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grands événemens; mais, comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de ſi petite rencontre qui ne ſoit ordonnée de Dieu, il faut s'accoutumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

La ſoumiſſion à la conduite de la Providence arrête les inquiétudes ſur les choſes de la vie préſente. Non-ſeulement il faut croire que Dieu peut nous procurer les choſes temporelles dont

nous avons beſoin, mais il faut croire qu'il le fera, pourvu que nous lui ſoyons fideles; ou que, s'il ne le fait pas, c'eſt qu'il jugera qu'il nous eſt plus utile d'en être privés, que de les avoir. Car notre Pere céleſte, qui nourrit les oiſeaux du ciel, & qui pare les fleurs des champs de tant de beautés, eſt bien éloigné de vouloir abandonner des créatures fideles & attachées à ſes ordres. C'eſt pourquoi, en quelque néceſſité que l'on ſoit réduit, on eſt obligé de croire que Dieu fera plutôt des miracles, que de nous laiſſer périr, à moins que, pour notre bien, ſa Providence ne nous ait ordonné ce genre de mort. L'inquiétude eſt toujours accompagnée de manque de foi & de confiance en la bonté de Dieu, & de défaut de ſoumiſſion à ſes ordres. On s'inquiete & on s'agite, parce qu'on ſuppoſe qu'on peut ſe procurer, par des efforts humains, ce qui nous manque, parce qu'on ne croit pas aſſez que Dieu ſe ſoit chargé de nous en pourvoir, ou que l'on n'eſt pas aſſez ſoumis aux ordres de ſa Providence, & qu'on ne voudroit pas être privé des biens temporels, quand même il le voudroit. Mais on peut s'appliquer à la recherche des choſes néceſſaires à la vie par des motifs très-juſtes & très-légitimes. On peut

s'y appliquer, parce que Dieu le veut, parce qu'il nous défend de le tenter, parce que l'ordre commun de ſa Providence eſt d'employer le travail des hommes pour leur procurer ce qui leur eſt néceſſaire. Ainſi l'inquiétude eſt une eſpece de révolte contre Dieu, & l'application tranquille eſt une exécution des ordres de la Providence. L'inquiétude eſt une recherche de ſoi-même, & l'application fait partie de l'obéiſſance qu'on doit à Dieu, & de la recherche de ſon royaume & de ſa juſtice.

Une ame bien ſoumiſe à la volonté de Dieu, bien dépouillée du deſir des choſes du monde, bien poſſédée de l'amour de Dieu & de ſa juſtice, a donc ſujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choſes remporelles dont elle peut être privée : car, ou elle trouvera ce qui lui ſera néceſſaire par le ſoin raiſonnable que Dieu veut qu'elle emploie pour ſe le procurer, par l'aſſiſtance & la charité des autres & par les reſſources que ſa Providence lui fournit ; & ces moyens lui tenant lieu de revenus & de richeſſes, elle ne manquera pas du néceſſaire : ou elle ne le trouvera pas, & cette privation la conduiſant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par-là que la vie du corps ne lui

eſt plus néceſſaire. Il en eſt de même de tous les autres biens : ſi on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par-là que nous n'en avons plus beſoin : ſi l'on eſt privé de réputation, c'eſt que Dieu juge qu'elle ne nous eſt pas utile : ſi l'on eſt abandonné par ſes parens & par ſes amis, ſi l'on eſt réduit à la ſolitude & à la privation des conſolations humaines, c'eſt que Dieu juge que nous pouvons nous paſſer de tout cela. Mais, en récompenſe, lui ſeul nous tient lieu de tout ; au lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle ; au lieu d'alimens corruptibles, il nous raſſaſie de l'aliment incorruptible de la vérité & de la juſtice ; au lieu d'un petit nombre d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Sainrs ; au lieu de la gloire humaine, fondée ſur l'eſtime des gens aveugles, il nous donne l'eſtime & l'amour invariable & ſolide de toute la céleſte Jéruſalem.

Ainſi un Juſte eſt toujours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens ; & au contraire un amateur du monde, fût-il le plus grand Roi de la terre, eſt toujours réduit à l'extrêmité de la pauvreté ; puiſqu'étant privé de Dieu, il eſt ſans lumiere, ſans alimens, ſans véritables amis : il eſt

dans la privation de tous les vrais biens ; il eſt l'objet du mépris des Anges & des Saints ; il eſt couvert de plaies, accablé de miſeres effectives, menacé de tous les maux, ſans ſupport & ſans reſſource.

§. 10. *De l'Unité de Dieu.*

L'IDÉE d'un Être très-parfait, qui eſt celle que nous avons de Dieu, exclut néceſſairement la multitude des Dieux : car ils ne ſeroient, ni la fin, ni le bien l'un de l'autre. L'un ne pourroit pas détruire ce que l'autre auroit fait ; ainſi chacun en particulier ne ſeroit, ni le bien ſuprême, ni l'Être très-parfait, ni le Tout-puiſſant. Chaque créature n'auroit obligation d'honorer que celui qui l'auroit créée, & pourroit ſe diſpenſer de reconnoître l'autre, avec qui elle n'auroit nulle liaiſon. Ainſi il y auroit un Dieu qu'on ne ſeroit pas obligé d'aimer, ni d'adorer, & dont on ſeroit indépendant. Mais nul article de Foi n'eſt appuyé ſur tant de preuves, que l'unité de Dieu : car tout l'ancien Teſtament, le choix du peuple Juif, les miracles de Moïſe & des Propheres, les punitions exercées ſur les Iſraélites rebelles à Dieu, ont eu pour fin particuliere d'établir l'unité de Dieu, de les retirer de l'idolâtrie, & de les rendre adorateurs

d'un ſeul Dieu, Dieu ayant voulu établir cette vérité avec un ſoin particulier, comme le fondement de la vraie Religion.

L'opinion de la pluralité des Dieux eſt un effet de la foibleſſe & de l'obſcurciſſement de l'eſprit des hommes : car, d'une part, la multitude des beſoins & des maux dont ils ſe ſentoient preſſés, les a portés à recourir à l'aſſiſtance de quelque nature ſupérieure ; & d'ailleurs n'ayant retenu de l'idée de Dieu, que celle de force & de puiſſance, & l'amour des objets corporels leur ayant fait perdre toute idée des choſes ſpirituelles, ils ont attribué la divinité à tout ce qu'ils ont cru avoir quelque force ou quelque puiſſance au-deſſus d'eux, & ils l'ont conçue comme un corps : ce qui les a obligés à multiplier cet être ſupérieur, parce qu'il n'y a point d'unité dans le corps. C'eſt par cette raiſon qu'ils ont pris pour Dieux, non-ſeulement le ſoleil & les aſtres, mais auſſi les paſſions & les maladies dont ils ſe ſentoient agités malgré eux, & qu'ils ont formé de tout cela des Divinités corporelles & ſéparées en divers lieux.

Ainſi l'on doit regarder l'établiſſement de la croyance de l'unité de Dieu comme une preuve illuſtre de la vérité

de la Doctrine évangélique : car non-ſeulement cette Doctrine a détruit l'idolâtrie, mais elle l'a détruite dans le tems marqué par les Prophetes : elle l'a abattue par les moyens les moins propres que l'on puiſſe imaginer pour réuſſir humainement dans une telle entrepriſe, c'eſt-à-dire, par la mort & par les ſouffrances de tant de Chrétiens, qu'il ſembloit que le nom même & la mémoire en dût être abolie.

§. 11. *De la ſainte Trinité.*

QUOIQU'IL n'y ait qu'une ſeule Nature divine, indiviſible & ſinguliere, il y a néanmoins en Dieu trois Perſonnes, c'eſt-à-dire, que cette Nature divine, unique & ſinguliere convient à trois ; ſavoir, au Pere, au Fils & au Saint-Eſprit ; en ſorte que l'unité de la Nature n'empêche point la pluralité des Perſonnes, ni la pluralité des Perſonnes, l'unité de la Nature. La Nature divine eſt tellement une dans les trois Perſonnes, que les trois Perſonnes ne ſont qu'un même & unique Dieu. C'eſt ce qui eſt marqué clairement dans le nouveau teſtament : Allez, dit Jeſus-Chriſt, inſtruiſez toutes les nations, en les baptiſant au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit ; & ſaint Jean dit : *Mat.* 28. 19.

1 *Jean*, 5, 3, Trois rendent témoignage dans le ciel, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, & ces trois ne sont qu'un. Chacune des trois Personnes est proprement & véritablement Dieu : elles sont parfairement égales entre elles ; car la Nature divine étant indivisible, elle ne peut se partager ; ainsi, comme le Pere est tout-puissant, le Fils l'est aussi, & de même le Saint-Esprit. Le Pere engendre son Fils, & le Fils est engendré par le Pere seul, & le Saint-Esprit ne procede pas seulement du Pere, mais aussi du Fils.

C'est proprement ce Mystere qui distingue les Chrétiens des Juifs ; c'est ce Mystere dont Dieu a réservé la connoissance à son Eglise, & qu'il n'a montré que très-obscurément à la Synagogue ; c'est ce Mystere qui a été attaqué par les premieres & les plus grandes hérésies, & dont il a conservé la foi à son Eglise par le ministere de ses plus grands Saints, par les plus grands travaux & les plus grandes souffrances de ses principaux élus. Nous devons donc à Dieu une reconnoissance très-particuliere de ce que cette connoissance ne nous coute rien, & qu'il a bien voulu nous l'accorder gratuitement.

CHAPITRE II.

DES OUVRAGES DE DIEU.

§. 1. *De la Création du monde.*

LA Foi nous enſeigne que ce monde viſible n'a pas toujours été, & que Dieu n'en a pas ſeulement diſpoſé les parties, mais qu'il en a tiré du néant la matiere même, il y a environ cinq mille ſept cens ſoixante ans, & qu'ainſi cette matiere n'eſt pas éternelle. Il eſt vrai que l'eſprit humain a de la peine à concevoir comment il eſt poſſible que Dieu ayant été une éternité ſans produire aucun être hors de lui, ait commencé de produire le monde en un certain point de cette éternité; mais il eſt encore bien plus incompréhenſible que le monde ait toujours été; que la matiere ſoit un être éternel, & qu'il y ait une ſucceſſion infinie d'animaux & d'hommes. Ainſi la Foi, en nous obligeant de croire que le monde n'eſt pas éternel, nous ſoulage plus qu'elle ne nous charge. D'ailleurs tout, arts, ſciences, peuples, empires portent les caracteres de nouveauté & d'accroiſſement. Le Livre qui rapporte la création du monde, eſt le plus an-

cien Livre du monde, le plus authentique & le plus digne de foi; & le premier mot de ce premier Livre eſt, que Dieu créa au commencement le ciel & la terre.

Dieu n'a pas créé le monde en l'état qu'il eſt, en un inſtant, mais en ſix jours : car, pour montrer qu'il ne le créoit point comme cauſe néceſſaire, qui agit ſelon toute ſa puiſſance, mais qu'il le créoit avec liberté & ſans néceſſité; après avoir créé le ciel & la terre le premier jour, il fut cinq autres jours à le mettre en l'état où il eſt, en produiſant ſucceſſivement le firmament, la mer, les planetes, le ſoleil, la lune, les oiſeaux, les poiſſons, les animaux & l'homme même.

§. 2. *Des Anges.*

La plupart des Chrétiens s'occupent peu des Anges : étant preſque tous plongés dans les ſens, ils ne ſont touchés que de ce qui les frappe, & la Foi ne fait ſur eux que des impreſſions foibles & languiſſantes. Cependant ce monde ſpirituel eſt la plus noble partie des ouvrages de Dieu : il n'eſt point ſéparé de nous. Les bons & les mauvais Anges ont part à beaucoup d'événemens de notre monde, & principalement à ceux qui re-

gardent le ſalut ou la perte des hommes. Ils ſont mêlés avec nous, & ils agiſſent ſur nous; ils ſont témoins de nos actions, de nos paroles & de la plupart de nos penſées, lorſqu'elles ſont marquées par quelque ſigne; ils ſecondent, ils traverſent nos deſſeins & nos entrepriſes. Il nous eſt extrêmement important de mériter la protection des bons Anges, & de ne pas tomber dans les pieges des mauvais. D'ailleurs ſi ce monde ſpirituel nous eſt inconnu pour un peu de tems, il nous ſera très-connu dans l'éternité, puiſqu'il faut, par néceſſité, être, ou compagnon des bons Anges dans la gloire, ou eſclave des méchans dans l'enfer.

§. 3. *Des bons Anges.*

Les Anges ont été créés de Dieu dès le commencement du monde, & l'on croit que ce fut dès le premier jour, fondé ſur ce qui eſt dit dans le livre de Job, que les fils de Dieu ſe réjouirent lorſqu'il poſa les fondemens de la terre. *Job.* 38, 7.

Il eſt certain que leur nombre eſt très-grand, par ce qui eſt marqué dans Daniel: Un million d'Anges le ſervoient, & mille millions aſſiſtoient devant lui. *Dan.* 7, 10.

Ils ont été créés dans la vérité, c'eſt-à-dire, dans un état de grace & de ſain-

Matth. 18, 10. teté. Les bons Anges étant demeurés fideles à Dieu, jouiſſent de Dieu & le voient, & l'aſſurance qu'ils ont de ne décheoir jamais de l'heureux état où ils ſont, fait une partie de leur récompenſe. Ils ont outre cela une grande part au gouvernement du monde; ils ſont tous *Hébr.* 1, 14. appellés Eſprits deſtinés aux miniſteres, qui ſont envoyés pour ſervir ceux qui *Tob.* 12, 12. ſont héritiers du ſalut; ils offrent à Dieu *Apoc.* 8, 3. les prieres des Saints; ils nous rendent même pluſieurs aſſiſtances à l'égard des *Tob.* 5, 21. choſes temporelles, comme fit l'Ange Raphaël à l'égard de Tobie. Les apparitions de Dieu dans l'ancien Teſtament ſe *Gal.* 3, 29. faiſoient par le miniſtere des Anges. Ils *Hébr.* 1, 2. ſont, non-ſeulement miniſtres des faveurs de Dieu, mais auſſi exécuteurs de *Iſa.* 27, 6. ſa juſtice, témoin l'armée de Sennachérib, exterminée par un Ange, & l'em- *Gen.* 19, 13. braſement de Sodome.

Les bons Anges nous rendent bien des aſſiſtances. Ils détournent pluſieurs tentations, & empêchent que nous ne ſoyons frappés des objets qui les excitent. Ils diminuent & affoibliſſent les impreſſions des objets, en nous donnant d'autres penſées qui retiennent l'eſprit, & qui l'empêchent de s'abandonner au péché. Ils nous remettent dans l'eſprit nos bonnes réſolutions, & ne nous per-

mettent pas de les oublier. Ils nous procurent des événemens qui ſervent à nous corriger de nos défauts, à réprimer nos paſſions, & ils nous y font découvrir les deſſeins de la miſéricorde de Dieu. Ils empêchent le démon de nous tenter ſelon toute ſa force & toute ſa malice. Ils nous découvrent ſes piéges, ou nous les font éviter, ſans même que nous y penſions. Ils ſoutiennent notre ame, & l'empêchent de ſuivre le poids de ſa corruption.

Puiſque nous recevons tant d'aſſiſtances & tant de ſecours des Anges, & particuliérement de notre Ange gardien, il eſt bien juſte que nous en ayons une reconnoiſſance particuliere : car, quoiqu'ils nous rendent des offices par l'ordre de Dieu, ils le font néanmoins par inclination & avec amour ; ils deſirent très-ſincérement notre bien ; ils nous le procurent autant que Dieu le leur permet ; ils ſe réjouiſſent de nos avantages, & ont compaſſion de nos miſeres.

§. 4. *Des Démons.*

Les Démons ſont des Anges qui ont été créés, comme les bons, dans la vérité, mais qui, n'y ayant pas demeuré fermes, ſont tombés par leur orgueil & précipités dans l'enfer ; & quoique *Jean*, 8, 44.

Dieu, par un ſecret jugement, permette qu'avant le jugement dernier, ils n'y ſoient pas entiérement attachés, & qu'ils en ſortent pour tenter les hommes, ils portent néanmoins leur enfer par-tout.

Les démons, quoique toujours diſpoſés à nuire aux hommes, n'en ont néanmoins aucun pouvoir, à moins que Dieu ne le leur donne, & alors c'eſt, ou pour punir les hommes, ou pour les éprouver, ou pour les couronner. Les méchans ſont proprement les eſclaves du diable; il les tient aſſujettis à ſa volonté; ils ſont dans les piéges du diable, qui les tient captifs pour en faire ce qui lui plaît. Dieu regle néanmoins le pouvoir du démon, & ne lui permet pas d'en uſer toujours à ſa volonté; mais il y a cette différence entre les méchans & les bons, qu'à l'égard des méchans, il faut que Dieu borne le pouvoir que le diable a de lui-même ſur eux, pour l'empêcher de les porter à toutes ſortes d'excès; au lieu qu'à l'égard des bons, il faut, afin que le diable puiſſe les tourmenter, que Dieu même lui en donne la puiſſance, qu'il n'auroit pas ſans cela.

2 *Tim.* 2, 26.

Tout le monde eſt rempli de démons, qui, comme des lions inviſibles, rodent à

1 *Pierre* 5, 8.

l'entour de nous, & ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes ſont ſi vains dans leur aveuglement, qu'ils ſe font un honneur de ne pas les craindre, & preſque de ne pas les croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence, que Dieu les ayant autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant réduits à une entiere impuiſſance. Mais cette incrédulité eſt beaucoup plus ſupportable, quand il ne s'agit que des effets extérieurs. Le plus grand mal eſt qu'il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſement que le diable les tente, leur dreſſe des piéges, & rode à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce ſoit ce qu'il y a de plus certain. Si on le croyoit, on agiroit autrement; on ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la négligence & les diſtractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voies néceſſaires pour lui réſiſter.

Il eſt bien rare de trouver des gens frappés de la crainte des démons, & qui aient quelque ſoin de ſe garantir des pieges qu'ils leur tendent. C'eſt la choſe du monde à quoi l'on penſe le moins.

Toute cette république inviſible d'eſprits mêlés parmi nous, qui nous voient & que nous ne voyons point, & qui ſont toujours occupés à nous tenter, en excitant, ou en enflammant nos paſſions, ne fait pas plus d'impreſſion ſur l'eſprit de la plupart des Chrétiens, que ſi c'étoit un conte & une chimere. Notre ame plongée dans les ſens, n'eſt touchée que par les choſes ſenſibles. Ainſi elle ne craint point ce qu'elle ne voit point. Mais ces ennemis n'en ſont pas moins à craindre, pour n'être pas craints. Ils le ſont au contraire beaucoup plus, parce que cette fauſſe ſécurité fait leur force & favoriſe leurs deſſeins. C'eſt déja avoir fait de grands progrès, que d'avoir mis les hommes dans cette diſpoſition. Comme ce ſont des eſprits de ténebres, leur propre effet eſt de remplir l'ame de ténebres & de s'y cacher.

Hors un petit nombre d'ames qui vivent de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, les démons poſſedent toutes les autres. Ils y regnent abſolument, & ils réuniſſent tous leurs efforts contre ce petit nombre d'hommes qui ſont encore vivans parmi ces cadavres qui les environnent, & dont ils ſe ſervent pour les ſéduire.

Le démon ne parle pas par lui-même, mais il parle par tous les hommes qu'il

poſſede & à qui il inſpire les ſentimens qu'il voudroit faire paſſer dans notre cœur. Ces gens tracent dans notre eſprit l'image de leurs penſées & de leurs mouvemens ; & ſi nous ne ſommes pas bien ſur nos gardes, il eſt facile de ſe laiſſer aller à ſuivre ſes ſentimens par le conſentement du cœur. Il nous parle par tous les objets du monde, qui ne frappent pas ſeulement nos ſens, mais qui ſont préſentés à notre eſprit ſous une fauſſe image de grands biens & d'objets capables de nous rendre heureux. Il nous parle par nos propres ſentimens & par ces mouvemens qu'il excite dans notre ame, qui la portent à vouloir jouir de ces biens ſenſibles & à y chercher ſon bonheur. Ainſi nous ſommes dans une épreuve continuelle de ces impreſſions des démons ſur nous.

Le démon ne pouvant parler immédiatement au cœur, & ne devant pas ſe manifeſter à nous, emprunte le langage des créatures & celui de notre chair & de nos paſſions, & nous fait entendre par-là tout ce qu'il deſire. Il nous dit, par les diſcours d'un vindicatif, qu'il eſt bon de ſe venger ; par ceux d'un ambitieux, qu'il eſt bon de s'élever ; par ceux d'un avare, qu'il eſt bon de s'enrichir ; par ceux d'un voluptueux, qu'il

eſt bon de jouir du monde. Il les fait parler, en agiſſant ſur leur imagination & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, & il joint en même-tems à cette inſtruction extérieure le langage de nos deſirs qu'il excite. Celui des exemples des perſonnes déréglées lui ſert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin la ſeule vue muette des objets du monde qu'il nous préſente, lui ſert encore d'un langage pour nous dire que le monde eſt aimable, & qu'il eſt digne d'être recherché.

La malice & l'artifice du démon a bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miſeres & de maux. Il eſpere bien ſe dédommager en l'autre vie de tous les ménagemens dont il uſe en celle-ci. Mais, comme il ſait qu'il n'a de force & d'empire ſur eux qu'à proportion qu'ils ſont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de pouvoir les dominer & tourmenter plus cruellement & plus à ſon aiſe. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de ſeconder les paſſions. Il tâche de procurer aux ſiens des richeſſes & des plaiſirs, & de les faire réuſſir dans leurs injuſtes deſſeins. Il s'applique particuliérement à empêcher

qu'ils ne lui échappent, & à éloigner d'eux tout ce qui pourroit les réveiller de leur aſſoupiſſement. Il emploie toutes ſortes d'adreſſes & d'artifices pour les retenir dans ſes liens. Il les environne de gens qui les louent & qui les autoriſent dans leurs déréglemens, qui leur en ôtent le ſcrupule, en leur propoſant une infinité de mauvais exemples qui les y confirment. Il les amuſe & les entretient d'eſpérances trompeuſes. Il les accable d'emplois, d'occupations, de deſſeins, de divertiſſemens qui les empêchent de penſer à eux. Et comme, ſelon les diverſes perſonnes & dans les diverſes circonſtances, il a beſoin de divers moyens, il ſe ſert auſſi quelquefois des calamités & des maux de la vie pour les accabler de triſteſſe, les réduire au déſeſpoir, & les empêcher, par la multitude de leurs maux, d'avoir le tems de penſer à ſe convertir. Enfin tout lui eſt bon pour ſe conſerver l'empire de ceux qu'il tient en ſa poſſeſſion, ſe réſervant en l'autre vie de leur faire ſentir la dureté de ſon joug.

CHAPITRE III.

De l'Homme.

§. 1. *De l'Homme conſidéré en lui-même.*

LE dernier ouvrage de Dieu, dans la création du monde, fut l'homme, Dieu l'ayant formé le dernier, comme étant la fin de toutes les créatures corporelles, afin de lui faire connoître, par l'ordre même de la création, ſon véritable ordre, qui eſt, d'être la fin de toutes les créatures corporelles, & d'avoir Dieu pour fin, de mettre au-deſſous de ſoi tous les corps, d'être égal aux Anges, & d'avoir Dieu au-deſſus de ſoi, d'uſer des créatures & de leur commander, d'être ſoumis & d'obéir à Dieu.

L'être de l'homme conſiſte en un corps & une ame unis enſemble d'une maniere incompréhenſible. Cette union conſiſte, d'une part, en ce que l'ame a le pouvoir de remuer les parties de ſon corps ſelon ſa volonté; & de l'autre, en ce qu'elle a certains ſentimens, certaines perceptions, certaines penſées à l'occaſion des mouvemens qui ſe paſſent dans le corps. Or nous ne ſaurions com-

prendre, ni comment un eſprit qui n'a que des actions ſpirituelles, peut remuer un corps & le déplacer, ni comment les mouvemens d'un corps peuvent exciter des penſées & des ſentimens dans un eſprit; de ſorte que ceux qui en parlent le plus raiſonnablement, ſe réduiſent à dire, que c'eſt Dieu qui remue le corps, quand l'ame veut le remuer; que c'eſt Dieu qui imprime ces ſentimens, ces perceptions & ces penſées dans l'eſprit, quand le corps eſt remué.

Le corps de l'homme eſt une partie de la matiere, qui a au-dehors la forme que nous appellons humaine, & qui au-dedans eſt compoſée de vaiſſeaux & de reſſorts qui la rendent capable des actions & des mouvemens que l'on remarque dans les hommes. L'ame eſt cette partie de nous-mêmes qui conçoit, qui penſe, qui raiſonne, qui doute, qui aime, qui deſire, qui craint, qui eſpere, qui ſe réjouit, qui s'attriſte, qui hait, qui recherche & qui fuit.

L'ame eſt ſpirituelle & eſt ſouvent appellée dans l'Ecriture ſainte du nom d'eſprit, de même que Dieu. Cette vérité peut ſe prouver ainſi: c'eſt qu'en conſidérant la nature de la matiere ou de la ſubſtance étendue, on n'y découvre rien

qui approche de la penſée : car on n'y voit qu'une diverſité de parties & une certaine figure qui peut changer par les mouvemens & la tranſpoſition des parties de cette matiere. Or il eſt inconcevable que le mouvement & la tranſpoſition des parties puiſſe donner à la matiere, qui d'elle-même ne penſe point, la capacité de penſer. Ainſi, comme la matiere ne penſe point, ce qui penſe n'eſt pas matiere : or l'ame penſe, elle n'eſt donc pas matiere ; d'où il faut conclure que la dignité de l'homme conſiſte dans l'eſprit & non dans le corps ; & qu'ainſi notre principal ſoin doit être de cultiver notre ame, & de lui procurer la beauté & l'excellence dont elle eſt capable.

De ce que l'ame eſt ſpirituelle, il s'enſuit qu'elle eſt auſſi immortelle ; & c'eſt un article de Foi, & en quelque ſorte le fondement de toute la Religion. Or la loi générale de toutes les ſubſtances ſpirituelles eſt de ne périr jamais. La matiere même ne périt point, & il n'y a pas préſentement un atome de matiere moins qu'il y en avoit au commencement du monde. Pourquoi donc la ſubſtance ſpirituelle ſeroit-elle d'une autre condition ? Pourquoi forceroit-on ſon imagination à concevoir l'anéantiſſement d'une ſubſtance qui par ſoi-même eſt

auſſi inconcevable que la création d'une ſubſtance ?

La vérité de l'immortalité de l'ame eſt d'une grande conſéquence pour le réglement de la vie ; il n'y a rien de plus important : car toutes nos actions & toutes nos penſées devroient prendre des routes différentes, ſelon qu'il y auroit de biens éternels à eſpérer, ou non ; & il eſt impoſſible de faire une démarche avec ſens & jugement, ſi ce n'eſt par la vue de cette immortalité qui doit être notre unique objet. Que penſeroit-on de quelqu'un qui tiendroit ce langage ? Je ne ſais qui m'a mis au monde, ni ce que c'eſt que le monde, ni que moi-même ; je ſuis dans une ignorance terrible de toutes choſes, je ne ſais ce que c'eſt que mon corps, que mes ſens, que mon ame ; & cette partie même de moi-même, qui penſe ce que je dis, & qui fait réflexion ſur elle-même, ne ſe connoît non plus que tout le reſte. Tout ce que je connois, c'eſt que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus, c'eſt cette mort même que je ne ſaurois éviter. Comme je ne ſais d'où je viens, auſſi je ne ſais où je vais ; & je ſais ſeulement qu'en ſortant du monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité. Voilà

mon état plein de miſeres & d'obſcurité; & ce que j'en conclus, eſt que je n'ai qu'à paſſer ma vie ſans penſer à ce qui doit m'arriver, & à ſuivre mes inclinations ſans réflexion, en faiſant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas qu'il y en ait un. Peut-être que je pourrois trouver avec un peu de ſoin quelque éclairciſſement à mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, & j'aime mieux aller, ſans prévoyance & ſans crainte, tenter un ſi grand événement, & me laiſſer conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. Peut-on concevoir un plus grand excès d'aveuglement que celui-là?

Il y a encore un aveuglement plus commun & plus prodigieux; c'eſt celui de ceux qui, croyant leur ame immortelle, vivent néanmoins comme s'ils étoient aſſurés qu'elle fût mortelle; qui ſont perſuadés que la mort eſt l'entrée d'une éternité, ou heureuſe, ou malheureuſe, & qui ne font rien pour ſe procurer l'une & pour éviter l'autre; qui demeurent même ſouvent dans les états où ils ſavent qu'il n'y a rien à attendre pour eux qu'une éternité de ſupplices; qui laiſſent cette grande vérité de l'immortalité de l'ame, ſtérile dans leur eſprit,

eſprit, & qui ſe ferment les yeux pour ne pas voir les conſéquences qui en naiſſent néceſſairement.

Voici les conſéquences qu'il faut tirer de l'immortalité de l'ame. Que l'ame étant, par ſon immortalité, capable d'un bonheur éternel ou d'une miſere éternelle, les biens & les maux de la vie préſente ne ſont d'aucune conſidération par rapport à l'éternité. Que tout notre ſoin, toute notre application doit être par conſéquent de nous procurer un état heureux après la mort. Qu'il faut juger par-là de tous les biens & de tous les maux de cette vie; & qu'ainſi la conduite de ceux qui ne penſent qu'à s'établir, à s'enrichir, à s'élever dans cette vie & à en gouter les plaiſirs, eſt une conduite inſenſée; & qu'il n'y a d'heureux & de ſages que ceux qui travaillent à acquérir les biens éternels. Que toute la vie n'eſt pas trop longue pour cela. Qu'il ne faut pas différer d'un moment à retrancher en nous tout ce qui peut nous y nuire. Enfin que tout ce qui eſt ſous le ſoleil n'eſt que vanité, quand on s'y arrête, & qu'on s'y attache pour en jouir.

Le ſeul point de l'immortalité de l'ame regle donc toute la conduite des hommes, en quelque état qu'ils ſoient.

Car, s'ils ſont aſſez malheureux pour douter de cette importante vérité, leur unique application doit être de s'en éclaircir & de retrancher en eux tout ce qui peut les en empêcher, comme l'oiſiveté, la multitude des occupations ſéculieres & l'application de l'ame aux choſes ſenſibles.

§. 2. *De l'état d'Innocence.*

DIEU créa Adam & Eve dans un état d'innocence qui comprenoit pluſieurs avantages.

1°. Ils euſſent été exemts de la mort & de toutes ſortes de miſeres corporelles, comme des douleurs, des maladies, de la laſſitude, de la faim & de la ſoif.

2°. Ils euſſent été entiérement exemts de concupiſcence, qui eſt une pente & une inclination de l'ame vers les créatures, & particuliérement vers les plaiſirs des ſens, pour s'y attacher & pour en jouir ; qui produit dans l'ame, lorſqu'elle eſt frappée de ces objets, certains deſirs & certains mouvemens qui ſont indépendans de la raiſon, qui la préviennent & qui cauſent même certains mouvemens dans le corps, qui ne ſont pas ſoumis à la volonté. Or Adam & Eve n'euſſent point eu de ces deſirs

prévenans qui ſollicitent l'ame & la portent vers les biens ſenſibles, & leur corps eût parfaitement obéi à leur volonté. L'homme étoit parfaitement exemt de concupiſcence dans l'inſtitution de ſa nature, & ſon amour étoit parfaitement conforme à l'état & l'ordre des choſes. Il n'avoit qu'un mouvement réglé & uniforme, qui le portoit vers Dieu, & n'en avoit aucun vers les créatures que par rapport à Dieu. Il n'aimoit point les choſes corporelles, parce qu'il ſavoit qu'il étoit plus noble qu'elles. Il ſe tenoit dans le milieu où il avoit été établi, aſſujetti à Dieu comme à ſon bien ſouverain, dominant les créatures inſenſibles, égal à celles qui jouiſſent de la raiſon, & les regardant, non comme ſon bien, mais comme aſſociées à ſon bonheur.

3°. Ils n'étoient point, comme nous, aſſujettis à la néceſſité de ne voir preſque jamais la vérité que dans des images & par le moyen de fantômes corporels. Ils la voyoient immédiatement en elle-même : car le beſoin que nous avons d'images, de Sacremens, de ſignes corporels dans la vie préſente, n'eſt pas de la nature de l'homme ; c'eſt la punition de ſon péché ; c'eſt l'effet de la chute impétueuſe de l'ame dans l'amour des

choſes ſenſibles ; mais il n'en étoit pas ainſi avant le péché : l'état d'Adam & d'Eve n'étoit pas un état de foi, mais de contemplation.

4°. Ils furent placés dans un lieu délicieux, appellé le Paradis terreſtre, où ils eurent en abondance & ſans travail pénible tout ce qui étoit néceſſaire à la vie. Il y avoit dans ce Paradis deux arbres ſinguliers. L'un s'appelloit l'arbre de vie, deſtiné à rétablir l'affoibliſſement où le corps fût tombé peu à peu, ſi ſa vigueur n'eût été rétablie. L'autre s'appelloit l'arbre de la ſcience du bien & du mal : nom que Dieu lui avoit donné dans la vue de ce qui arriva, parce que l'homme mangeant du fruit de cet arbre, contre la défenſe de Dieu, éprouva les maux qu'il ne connoiſſoit point, & fut privé des biens qu'il connoiſſoit.

Ainſi Adam & Eve jouiſſoient d'une paix parfaite dans leur ame & dans leur corps. Ils avoient des alimens en abondance pour prévenir la faim, & l'arbre de vie pour prévenir la vieilleſſe. Ils ne craignoient point la mort, parce qu'ils ſavoient qu'il étoit en leur pouvoir de l'éviter. Rien n'incommodoit leurs ſens ; ils étoient exemts de maladies au-dedans, & à couvert de tout accident qui

pût les bleſſer au-dehors. Leur corps étoit parfaitement ſain, leurs ſens dans un parfait repos ; ils n'avoient, ni chaud, ni froid au-dehors, ni aucune paſſion au-dedans. Rien ne réſiſtoit à leur volonté ; ils avoient tout ce qu'ils déſiroient, & n'avoient rien de ce qu'ils ne déſiroient pas. Leurs enfans auroient joui du même bonheur. Ainſi ils n'auroient eu aucune des miſeres de l'enfance ; ils auroient eu dès leur naiſſance un parfait uſage de la raiſon ; ils auroient eu les mêmes graces ſpirituelles & les mêmes avantages du corps, & auroient été tranſportés dans le ciel ſans mourir.

§. 3. *Du Péché originel.*

DIEU ayant mis Adam & Eve dans un jardin délicieux, leur permit de manger de tous les fruits de ce jardin, à l'exception de celui de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, en les menaçant de la mort, s'ils en mangeoient contre ſa défenſe. Le ſerpent, pour porter Eve à violer le commandement de Dieu, l'aſſura qu'elle ne mourroit point en mangeant de ce fruit, & lui perſuada que Dieu le leur avoit défendu par une eſpece d'envie, de peur qu'en mangeant de ce fruit, ils ne devinſſent comme des Dieux ſachant le bien & le mal.

Eve ſéduite par les paroles du ſerpent, en mangea & en porta à ſon mari, qui en mangea auſſi à ſon exemple. Elle crut le ſerpent plus que Dieu; mais elle n'auroit pu tomber dans cette infidélité, ſi elle ne fût pas déja tombée dans l'orgueil par le deſir de ſa propre excellence. Elle conçut un deſir ambitieux d'être ſemblable à Dieu; & ce deſir l'ayant aveuglée, la rendit capable d'ajouter foi aux paroles du ſerpent. Ce fut auſſi l'orgueil qui fut le premier péché d'Adam; il conſiſtoit principalement dans un deſir d'indépendance, à vouloir être affranchi du joug de Dieu, & à n'avoir point de ſupérieur ni de maître. Si-tôt qu'ils eurent mangé du fruit défendu, ils s'apperçurent de leur nudité, & ſe couvrirent de feuilles de figuier. En punition de leur péché, Dieu les chaſſa du Paradis, les condamnant à une vie miſérable & laborieuſe, qui ſe termine par la mort, & punit en particulier Eve par l'aſſujettiſſement à ſon mari & par les douleurs de l'enfantement.

L'homme, par ſon péché, ne s'engagea pas ſeulement à la mort du corps & aux miſeres de cette vie; mais il ſe priva de la vie de l'ame, c'eſt-à-dire, de la grace, de la ſainteté & de la juſtice. Il s'éloigna de Dieu, ſon entendement

s'obſcurcit & perdit la plupart des lumieres dont il étoit éclairé ; il ceſſa de voir & de contempler la vie éternelle en elle-même & ſans voile ; c'eſt-à-dire, qu'il fut banni de la contemplation de Dieu ; qu'il fut plongé dans les images corporelles ; ce qui fut figuré par ſon excluſion du Paradis. Sa volonté conçut un prodigieux amour de ſoi-même ; & pour remplir le vuide qu'il ſentit par cette ſéparation d'avec Dieu, il s'engagea dans l'amour des créatures, & principalement de celles qui ſont ſenſibles : cet amour produiſit en lui la guerre des paſſions ; il ſentit dans ſon eſprit & dans ſon corps une révolte terrible contre la raiſon. Enfin ſa volonté devint impuiſſante pour y réſiſter par l'attache inflexible dont elle ſe lia aux créatures ; ainſi il contracta une eſpece de néceſſité de pécher, mais une néceſſité toute libre, parce qu'elle n'étoit autre choſe qu'une volonté ferme & opiniâtre de jouir des créatures & de ſoi-même.

L'impreſſion de ce péché fut ſi grande & le renverſement qu'il fit dans Adam & Eve fut ſi terrible, qu'il corrompit leur nature, & troubla tout l'ordre que Dieu y avoit mis ; en ſorte que les enfans qu'ils eurent, tirerent d'eux un corps infecté & corrompu, qui corrom-

pit les ames que Dieu créa dans ces corps, & les rendit coupables devant Dieu du péché que l'on appelle originel, parce que l'ame le contracte dans le moment de ſon union au corps, qui eſt le premier moment de ſon être.

La certitude du péché originel eſt clairement établie ſur l'autorité de l'Ecriture de l'ancien & du nouveau Teſta-
Pſ. 50, 7. ment, David reconnoît qu'il a été formé dans l'iniquité, & que ſa mere l'a con-
Job. 14, 4. çu dans le péché. Job déclare que perſonne n'eſt exemt de ſouillure, non pas même les enfans d'un jour. Mais ſaint Paul a été particuliérement choiſi de Dieu pour établir la foi du péché originel, auſſi-bien que celle du myſtere
Epheſ. 2, 3. de la grace. C'eſt lui qui enſeigne, que nous naiſſons tous enfans de colere : or il n'y a que le péché originel qui puiſſe nous rendre l'objet de la colere de
Rom. 5, 12. Dieu. C'eſt lui qui dit, que le péché eſt entré dans le monde par un ſeul homme, & la mort par le péché ; & qu'ainſi la mort eſt paſſée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un ſeul ; & enſui-
Rom. 5, 16. te, que c'eſt par le péché d'un ſeul que tous les hommes ſont tombés dans la condamnation. Ç'a été la croyance de l'Egliſe, comme le marquent les exorciſmes que l'on a toujours faits ſur les en-

ſans, en les baptiſant, par où l'on proteſte qu'ils ſont ſous la puiſſance du diable. D'ailleurs la concupiſcence étant un deſir du péché, ne peut avoir Dieu pour auteur ; & il faut, pour y réſiſter, que l'homme ſoutienne une guerre contre lui-même. Ajoutez à cela le nombre effroyable de miſeres qui accablent les enfans d'Adam, qui ne pourroient avoir pour ſource que l'impuiſſance & l'injuſtice de Dieu, ſi les hommes naiſſoient innocens.

La certitude du péché originel établie, on doit comprendre, 1°. Qu'il eſt la véritable origine de l'état monſtrueux où nous naiſſons, des contrariétés étonnantes que nous découvrons dans notre nature, de ces ténebres profondes où notre entendement eſt enſeveli, de cette ignorance prodigieuſe des vérités les plus néceſſaires, comme de l'immortalité de notre ame, de ſon vrai bien, de ſon origine, de ſon Dieu, de la véritable Religion & de la voie qu'elle doit tenir : ignorance ſi difficile à diſſiper, que la plupart des hommes y demeurent plongés toute leur vie, & non-ſeulement des particuliers, mais des nations & des peuples entiers. 2°. Qu'il eſt la ſource de ces inclinations corrompues que nous éprouvons en nous, de cette pente aux

plaisirs qui nous détourne de la recherche de notre véritable bien, de cette injustice qui nous fait rapporter toutes choses à nous-mêmes, qui nous fait desirer que les autres nous aiment, nous estiment, & se laissent dominer par nous. 3°. Qu'il est la cause du déréglement de notre imagination & de la révolte de nos sens, qui ne peut être naturel; puisque c'est un désordre visible, que notre corps nous détourne de suivre ce que la raison nous dicte, que la raison ne soit pas obéie, & que notre ame soit fatiguée par des imaginations involontaires qui lui présentent des sujets de tentation & de péché. 4°. Que ces maux effroyables, dont les hommes sont accablés depuis leur naissance jusqu'à leur mort, la pauvreté, les maladies, les vexations qu'ils souffrent, tant de la part des autres, que de celle des démons, ne peuvent être justes, qu'en supposant que les hommes méritent de les souffrir par le péché qu'ils tirent de leur origine. 5°. Que certaines marques de grandeur qui paroissent encore dans l'homme, quelque misérable qu'il soit, donnent lieu de juger que ces miseres sont des miseres d'un grand Seigneur déchu de son premier état. Il en est de même de cette avidité terrible de bon-

heur, dont l'homme eſt tourmenté, & qui le rend incapable d'être ſatisfait par tout ce qu'il y a dans le monde : avidité qui marque la capacité qu'il a de jouir de quelque choſe de plus grand que toutes les créatures. 6°. Que c'eſt le ſeul moyen de démêler tout ce qui paroît déréglé dans l'ordre du monde, comme l'inégalité des conditions, des richeſſes temporelles, des lumieres même & des graces de Dieu : car le péché originel rendant tous les hommes coupables, les miſeres, la pauvreté, l'ignorance, la privation des lumieres & des graces de Dieu, ne ſont injuſtes en aucun de ceux qui les éprouvent, & perſonne n'a droit de ſe plaindre de ce que Dieu, par des conſeils ſecrets, traite plus favorablement les uns que les autres, par rapport à cette vie ou à l'autre. Ainſi, quoique le péché originel ſoit la choſe du monde la plus contraire en apparence à la raiſon, il n'y a preſque rien dans le monde qui ne le prouve, & nous ne ſaurions rien comprendre dans l'état du monde, qu'en le ſuppoſant.

§. 4. *Des ſuites du Péché originel.*

Les peines dont Dieu punit, & dans ce monde, & dans l'autre, le péché originel, doivent nous donner une grande

idée de la grandeur de ce péché ; & la grandeur du péché originel doit nous donner une grande idée de la ſainteté de Dieu & de ſes droits ſur les créatures, puiſque ſa juſtice condamne à des peines ſi terribles ceux qui bleſſent cette ſainteté d'une maniere même qui paroît ſi excuſable. Le deſſein de Dieu, dans les miſeres dont il accable les hommes, eſt de réprimer leur orgueil : il arrive pourtant qu'une infinité de perſonnes n'en tirent point cet avantage, & que leur dureté étouffant en eux les ſentimens de leurs maux, laiſſe agir leur vanité & leur orgueil avec autant de liberté que s'ils étoient dans l'état du monde le plus heureux. Il faut cependant avouer que les miſeres dont Dieu afflige les hommes en cette vie, ſont mêlées de vues de miſéricorde : car, pour peu que l'on y faſſe réflexion, on verra facilement que ſans ces maux dont Dieu punit les péchés, le monde ne pourroit ſubſiſter, & que ces miſeres mêmes ſont les grands remedes de nos miſeres. La mort eſt utile & même néceſſaire pour délivrer le monde des méchans, & pour récompenſer les bons. Le travail eſt néceſſaire pour occuper les hommes des néceſſités de la vie ; ſans quoi ils ne feroient autre choſe que ſe plonger dans toutes

ſortes de déréglemens. Les maladies ſont utiles pour avertir les hommes qu'ils ſont mortels, & pour réprimer leur orgueil par le ſentiment de l'impuiſſance où les maladies les réduiſent. Il en eſt de même de toutes les autres miſeres qui ſont une ſuite du péché originel. Mais, ſi elles ſont utiles pour empêcher l'accroiſſement de la méchanceté des hommes, & pour la retenir dans quelques bornes, elles ſont encore plus utiles aux gens de bien, pour acquérir, pour pratiquer & conſerver les vertus. Les maux de la vie ſont l'exercice de leur patience, la matiere de leur pénitence & le remede de leur vanité; c'eſt ce qui les empêche de s'attacher au monde, ce qui les en dégoute, & ce qui les porte à deſirer une autre vie; c'eſt ce qui leur fait connoître la grandeur de Dieu, ce qui leur fait voir leur néant, & ce qui les humilie ſous la main toute-puiſſante de leur Juge; c'eſt ce qui leur fait connoître & haïr le péché qui eſt la cauſe de ces miſeres; c'eſt enfin ce qui fait l'objet de leur charité & de leur compaſſion envers les autres, & de l'exercice de la pluparr des vertus.

Il n'y a pas juſqu'à la concupiſcence & les paſſions qui ne ſoient utiles aux gens de bien. Comme ils ſavent qu'il

ne faut qu'une vue d'eſprit, un conſentement paſſager à la cupidité pour les rendre criminels devant Dieu, la crainte qu'ils ont qu'il ne s'en gliſſe dans leur cœur, eſt un contrepoids que Dieu leur laiſſe pour les empêcher de s'élever & d'entrer dans un excès de confiance. Ils évitent avec ſoin cette vaine curioſité qui applique aux recherches inutiles qui amuſent l'eſprit : ce qui les porte à renoncer volontairement à tout ce qu'il eſt inutile de ſavoir, à ſe priver de mille nouvelles qui occupent inutilement l'eſprit & rempliſſent ordinairement les entretiens : car il y a quelque choſe dans l'ignorance qui humilie l'eſprit, & qui lui apprend ce qu'il eſt. Les connoiſſances inutiles le privent de cet avantage, & lui cauſent ordinairement de la vanité & de l'enflure. La connoiſſance des miſeres de l'homme, qui ſont une ſuite du péché originel, pouvant être d'une grande utilité, on va en parler dans une juſte étendue.

§. 5. *De l'Eſclavage du Péché.*

L'ESCLAVAGE commun à tous les hommes eſt celui qui leur convient en qualité de pécheurs. Ils ſont enfermés dans le monde, comme dans une priſon dont ils ne ſortent que par la

mort, & tout le tems qu'ils y demeurent, ils ſont aſſervis à mille travaux, à mille fatigues, à mille néceſſités incommodes. Ils ſont entraînés à la mort par un torrent rapide, auquel ils ne ſauroient réſiſter. Ils ſont aſſujettis à la corruption de leurs corps. Ils ne diſpoſent pas même de leur ame; & fort ſouvent leur eſprit eſt occupé, malgré eux, de mille penſées fâcheuſes, & leur volonté déchirée de mille deſirs qu'elle ne ſauroit empêcher. On ne peut nier que ce ne ſoit là un état de ſervitude générale & inévitable à tous les hommes. Elle renferme les Rois auſſi-bien que les moindres de leurs ſujets; & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre, n'eſt pas d'être libres, puiſqu'ils ſont, auſſi-bien que les autres, des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſeres de corps & d'eſprit; mais c'eſt que, comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choiſis dans le nombre de ces eſclaves, pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves; & cette autorité n'eſt qu'un miniſtere qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeller libres

dans cette ſervitude générale, ce ſont ceux qui reconnoiſſant la juſtice de cet état, s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & méritent par-là, pour l'autre vie, d'être délivrés de toutes les miſeres de celle-ci. Mais à l'égard des méchans, leur eſclavage eſt pire, puiſqu'ils ſont tous en la poſſeſſion du démon, qui les domine d'une maniere ſi abſolue, que ſaint Auguſtin les appelle les animaux du diable. Il les remue, & il les conduit où il veut. Il agit ſur leurs eſprits & ſur leurs corps par des impreſſions tout autrement fortes & efficaces que celles par leſquelles il afflige les juſtes qui ne lui ſont pas aſſujettis; & c'eſt une ſuite d'une juſtice ſecrete de Dieu, qui aſſujettit les natures inférieures, comme celle des hommes, à celles des purs eſprits, lorſqu'elles ſe ſont laiſſé ſurmonter par eux, & qu'elles les ont imités dans leur déſobéiſſance.

§. 6. *De l'Ignorance.*

L'HOMME a l'idée & le deſir d'un bonheur ſouverain gravés dans le fond de ſa nature, & cette idée & ce deſir ſont la ſource de tous ſes autres deſirs & de toutes ſes actions. Mais avant le péché, cette idée n'étoit pas ſeulement générale & confuſe, comme elle eſt à

préſent ; elle étoit diſtincte & particuliere. Il ſavoit que ce ſouverain bonheur ne ſe trouvoit que dans la poſſeſſion de Dieu, c'eſt-à-dire, de la ſageſſe & de la juſtice éternelle ; & il déſiroit & aimoit cette ſageſſe & cette juſtice. Le péché a effacé de ſon eſprit & de ſon cœur cette connoiſſance diſtincte & cet amour particulier du ſouverain bien. Il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſa nature. Il ne ſauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit que confuſément ; mais il ne ſait où il eſt, ni en quoi il conſiſte ; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés, qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il y rapporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'eſt en quoi conſiſtent ces ténebres ; & cela fait voir qu'elles ſont bien différentes des ténebres corporelles : car les ténebres qui dérobent les corps à nos yeux, ſont une ſimple privation de lumiere qui ſe corrige ſouvent par les autres ſens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les ténebres ſpirituelles ne ſont pas de ſimples

privations de lumieres ; ce ſont des erreurs & de fauſſes lumieres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuſe, & l'on ne tient rien qui y reſſemble ; & ce qui eſt de plus terrible, c'eſt qu'on ne s'en détrompe que lorſqu'il eſt inutile d'être détrompé. C'eſt l'état où l'homme a été réduit par le péché ; & les rayons de ſageſſe & de vérité qui lui ont fait entrevoir quelques vérités au travers de ſes plus épaiſſes ténebres, ne l'ont point délivré de ce malheur, parce qu'il ne manquoit pas de les rejetter.

La cauſe ordinaire de ces ténebres eſt l'impureté du cœur qui n'aime pas les choſes ſelon leur prix, & qui s'y attache, non ſelon qu'elles le méritent, mais ſelon le dégré de ſon amour. Ainſi aimant certains objets avec une ardeur déréglée, il s'y applique trop, & ne regarde dans les autres que ce qui favoriſe la paſſion qui le domine. La vivacité avec laquelle il ſe porte vers l'objet de ſon amour, fait que toutes les connoiſſances qu'il a des autres objets, ſont foibles, obſcures & languiſſantes. Ainſi il tire des conſéquences, non ſelon la vérité des choſes, mais ſelon la manie-

re dont il les ſent. Ces fauſſes conſéquences lui ſervent enſuite de principe : il les ſuppoſe bien tirées, & ne les examine plus de nouveau ; & c'eſt ce qui remplit le monde d'erreurs & de jugemens faux, qui paſſent enſuite d'eſprit en eſprit par le commerce du langage.

On peut dire encore que toutes les penſées des hommes, ſont des penſées d'enfans, & toute leur conduite n'eſt qu'une conduite d'enfans. Les plus grandes choſes leur paroiſſent petites & les touchent peu, les petites leur paroiſſent grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de penſée en penſée, parce qu'ils ne pénetrent rien à fond. Ils ne connoiſſent des choſes que de légeres ſurfaces, & n'approfondiſſent rien. Ils ne ſavent, ni s'affliger, ni ſe réjouir, ni craindre, ni ſe raſſurer. Ils tremblent pour des choſes de néant, & ils ſont inſenſibles aux plus grands périls. Ils n'ont aucun ſentiment, quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux, & ils s'abattent, quand on leur ôte ce qui leur eſt inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hazard & ſans lumiere dans le chemin de la vie ; & ſi Dieu ne prenoit ſoin de les empêcher de ſe jetter dans des précipices, ils s'y jetteroient à tout moment. Toutes les

connoiſſances qu'ils ont de l'autre vie & des choſes éternelles, ſont ſombres, vacillantes, ſuperficielles & infiniment éloignées de leur réalité.

Nous ne ſaurions être délivrés de ces illuſions que par la connoiſſance de la vérité, qui eſt Jeſus-Chriſt. C'eſt lui qui éclaire nos eſprits dans cette vie, qui les applique à certaines vérités qui doivent leur ſervir de regle, & les détournent de certaines penſées trompeuſes, qui les jetteroient dans l'égarement; il les prévient, les munit, les fortifie, afin qu'ils ne ſoient point emportés par certaines vues qui les détourneroient du droit chemin; il ſe ſert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuſes; il ménage pour notre ſalut toutes les impreſſions que nous recevons, ou des objets extérieurs, ou des diſcours des hommes; & c'eſt par tous ces ſecours joints à ſa grace, que nous pouvons éviter les dangers infinis des ténebres auxquelles nous ſommes continuellement expoſés.

§. 7. *De la Concupiſcence.*

La concupiſcence, qui eſt ce penchant vers le mal d'où dérive l'amour déréglé de ſoi-même & des créatures, eſt un état de l'ame contraire à ſa natu-

re, & qui la trouble, l'agite & la renverſe juſques dans le fond. C'eſt le péché qui a troublé l'ordre primitif, & qui a donné à l'ame ce mouvement déréglé & impétueux vers les créatures corporelles; & cette paſſion eſt jointe à tous les autres maux de l'ame. L'effet des paſſions eſt d'ôter à l'ame la force, ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu; d'abaiſſer l'ame vers la terre, & de l'y tenir attachée; de faire qu'elle ne ſauroit plus ſe ſoutenir dans ſa rectitude; & enfin, de lui donner la mort, en la privant de la vie de Dieu & de l'habitation de ſon Eſprit ſaint.

L'homme eſt ſi grand, qu'il s'avilit en aimant pour elle-même quelque créature que ce ſoit. Dieu ne ſauroit ſouffrir cet amour, non qu'il ait beſoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions, mais parce qu'ayant créé l'homme pour lui, & l'ayant rendu capable de ſon amour, c'eſt un déſordre & une injuſtice que l'homme ſe prive lui-même de ſa dignité; qu'il s'abaiſſe au-deſſous des créatures auxquelles Dieu l'a rendu, ou égal, ou ſupérieur, & qu'il défigure, ou en tout, ou en partie, l'image de Dieu, en dérobant à Dieu quelque partie de ſon amour. Ainſi Dieu ne

condamne & ne punit les hommes, que parce qu'ils ſe rendent miſérables, en ſe dépouillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnés. Il ne veut que l'avantage de ſes créatures, & il ne peut ſouffrir qu'elles y renoncent, ni qu'elles ſe dégradent. Leur péché eſt de ſe priver du bonheur qui leur étoit deſtiné. L'homme, en péchant, n'ôte proprement rien à Dieu; mais il s'ôte Dieu à ſoi-même, & ce larcin eſt une injuſtice horrible, & envers ſoi-même, & envers Dieu. Ainſi le devoir & le bonheur de l'homme ſont inſéparables; & autant qu'il manque à l'accompliſſement de ſon devoir, il diminue autant ſon bonheur. C'eſt ce qui fait voir qu'il n'y a point de péché léger, & que les moindres péchés véniels, que nous comptons pour ſi peu de choſe, ſont d'une effroyable conſéquence, puiſqu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu, & que nous y préférons toujours en quelque ſorte le fini à l'infini, la créature au Créateur.

Il faut, pour être Chrétien, être exemt du regne de la concupiſcence, & être aſſujetti au contraire au regne de Dieu par un ſaint amour. Mais ce levain dominant, qui répand ſa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en

demeure néanmoins des reſtes, qui ne regnent pas à la vérité dans le cœur, mais qui infectent diverſes actions particulieres ; & ce ſont les divers retours de l'amour-propre qui y produiſent des mouvemens d'orgueil, d'envie, de colere, de triſteſſe, de recherche de ſoi-même & enfin les deſirs des biens périſſables & créés. C'eſt ce vieux levain qui reſte, dont il faut tâcher de ſe purifier peu à peu. Mais, pour ne pas ſe décourager, il faut faire état, que cette purification eſt l'occupation de toute la vie : car ces reſtes étant comme des racines qui pouſſent toujours divers rejettons, il faut toujours travailler à les retrancher, autrement ils ſe multiplieroient d'une telle ſorte, que l'ame, en ſeroit toute couverte ; & cette corruption augmenteroit tellement, qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtreſſe, elle y étoufferoit toutes les bonnes ſemences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de juſtice. C'eſt une gangrene qui s'étend, à moins qu'on n'ait ſoin ſans ceſſe d'en arrêter le cours par le fer de la mortification. C'eſt une eau corrompue qui tend à nous infecter, à moins que nous ne travaillions à en décharger notre ame. C'eſt un poids qui nous

abaiſſe continuellement vers la terre, à moins que nous ne faſſions des efforts continuels pour nous relever. Enfin c'eſt le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec ſoi, ſi nous n'y réſiſtions fortement, en nous avançant contre le fil de cette eau. Voilà la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'eſt l'ouvrage qu'il nous impoſe. Si-tôt qu'on apperçoit quelques effets de cet amour corrompu des créatures, il faut incontinent s'armer de la mortification pour le détruire. C'eſt ce qui rend la vie chrétienne une vie de mort, parce qu'il faut continuellement y mourir à la concupiſcence & à ſes deſirs, en leur retranchant leur nourriture qui eſt la jouiſſance de leurs objets. On doit accepter tous les moyens que Dieu donne pour l'affoiblir, qui conſiſtent principalement dans les maux qu'il envoie, & qu'on doit recevoir de ſa main avec un eſprit d'humilité & de pénitence. On doit ſe regarder comme méritant d'être privé de toutes les créatures, & veiller particuliérement à ne pas abuſer de la grace que Dieu fait d'en accorder encore l'uſage pendant le tems de cette vie. Enfin on doit vivre dans l'état d'une profonde humiliation devant Dieu, puiſque, quelques graces qu'on puiſſe recevoir

recevoir de ſa bonté, on a toujours en ce monde la qualité d'enfant d'Adam qui aſſujettit à la mort du corps, & qui pourroit même attirer celle de l'ame, ſi Dieu ne l'en préſervoit par une miſéricorde toute gratuite.

§. 8. *Des Miſeres extérieures de la vie.*

Le comble de la miſere, c'eſt d'être miſérable, & de n'être point touché de ſa miſere. Cependant ce comble de miſere fait l'état commun des hommes, & preſque rien ne leur convient plus généralement que d'être tout enſemble accablés de maux & inſenſibles à ces maux qui les accablent.

Cette inſenſibilité ne vient point en eux du mépris qu'ils faſſent des miſeres de la vie : elle vient de leur aveuglement & de l'emportement de leurs paſſions. Car voici de quelle maniere ils ſe procurent le repos dont ils ſemblent quelquefois jouir. Premiérement, à l'égard des maux paſſés, ils n'y penſent plus; ils comptent pour peu de choſes tous les maux futurs, & ſe délivrent de la crainte qu'ils pourroient en avoir, ou par des eſpérances téméraires, ou ſimplement en n'y penſant point. Ils ne connoiſſent point du tout la plus grande partie de leurs maux ſpirituels, & ils font peu de

réflexions ſur ceux qu'ils connoiſſent. Leur amour-propre éloigne de leur vue la plupart des objets qui pourroient faire impreſſion ſur leur eſprit ; & par ce moyen ils deviennent capables de jouir de quelques-uns des objets de leurs paſſions, qu'ils ne voient qu'à demi, & dont ils ne conſiderent point les funeſtes ſuites ; & c'eſt là ce qu'on appelle repos & joie dans le monde.

Avec tous ces miſérables ſoulagemens que leur aveuglement ou leurs paſſions leur procurent, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent accablés de triſteſſe & de chagrin, parce qu'il y a une infinité de maux dans la vie, qu'ils ne ſauroient s'empêcher de voir & de ſentir ; mais il y a cette différence entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne paroiſſent tels que par l'erreur de leur imagination, & que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de réalité qu'ils n'en connoiſſent.

Si cette ignorance où ils ſont de la plupart de leurs miſeres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être ſeroit-on tenté de la regarder comme une eſpece de bien ; mais il s'en faut beaucoup que cela ne ſoit. Cette fauſſe idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie, entretient leurs attaches, nourrit leurs

paſſions & les empêche de penſer à eux; & ainſi rien n'eſt plus important que de les en bien détromper, & de les porter à ne pas ſe diſſimuler les miſeres réelles & effectives de la vie humaine. On ne finiroit point, ſi on vouloit repréſenter ici toutes ces miſeres : une image raccourcie ſuffira. Regardez les enfans, & conſidérez de combien de maux ils ſont accablés; par combien de vanités, d'erreurs & de terreurs ils croiſſent en âge. Quoique l'on ſoit accoutumé de regarder leur état ſans horreur, parce qu'on ſuppoſe qu'ils en ſortiront, il eſt pourtant tel, qu'il n'y a point d'homme ſage qui n'aimât mieux mourir, que d'être réduit à la foibleſſe, à l'ignorance, à l'imbécillité d'eſprit & de corps que l'on voit dans les enfans. Ainſi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état miſérable fait une partie conſidérable de notre vie. Il eſt vrai que la raiſon ſe développant peu à peu, l'on ſort de quelques-unes des foibleſſes de l'enfance par le moyen de l'inſtruction; mais cela ne ſe fait pas ſans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque choſe d'utile? Et com-

bien peu avec tout cela réuſſit-on à l'égard du plus grand nombre ? Le torrent de la corruption naturelle en emporte la plupart, & l'obſcurciſſement de l'eſprit n'en empêche-t-il pas une grande partie des autres de comprendre ce qu'on voudroit leur montrer ? C'eſt une miſere, que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance ; & c'eſt une autre miſere, que d'en ſortir par des moyens ſi laborieux & ſi pénibles.

Le ſeul avantage des enfans eſt d'être malheureux ſans le ſavoir & ſans diſcerner leurs maux, ſi cela peut ſe nommer avantage ; & cela même leur eſt ôté par l'accroiſſement de l'âge, qui, leur donnant un ſentiment plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſérables, parce qu'ils ſont toujours privés de la plus grande partie de ce qu'ils deſirent. On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'eſprit, n'être point trompé ; cependant on eſt expoſé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs. A combien de peines & de miſeres l'homme n'eſt-il pas expoſé dans ce monde depuis le péché ? Il eſt vrai que toutes ces miſeres peuvent lui ſervir d'exercices de vertu ; mais, ſi la vertu

peut bien en uſer, & ſi elle aime à les ſouffrir, elle n'aime pas néanmoins les maux qu'elle ſouffre; & elle ne doit pas même les aimer. Ce n'eſt pas là l'état naturel de l'homme; c'eſt une ſuite de ſon péché; & comme il faut ſouhaiter la deſtruction du péché, il faut auſſi ſouhaiter celle de ſes ſuites. C'eſt un état de guerre & de combat, qui ne nous permet pas de jouir d'aucune paix. Cependant il eſt juſte de tendre à cette paix que le péché a troublée. L'état de guerre ne peut être, ni naturel, ni éternel : car tout tend à la paix. En un mot il eſt légitime & conforme à l'ordre de Dieu & à ſa loi éternelle, de deſirer de jouir de lui ſans aucune peine & ſans aucun trouble de corps & d'eſprit, puiſque c'eſt à quoi il a deſtiné l'homme, qui ne peut être que miſérable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été créé.

§. 9. *Des Néceſſités de la vie.*

Il eſt étrange que les hommes puiſſent s'appuyer ſur leur vie, comme ſur quelque choſe de ſolide, eux qui ont des avertiſſemens ſi ſenſibles & ſi continuels de ſon inſtabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs ſemblables, qu'ils voient à tous momens diſparoître à leurs

yeux, & qui ſont autant de voix qui crient qu'ils ſont mortels & qu'il faudra bientôt en faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui ſont comme des coups de fouet, pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de penſer à mourir. Je parle de la néceſſité où ils ſont de ſoutenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire ſentir leur foibleſſe, que de les convaincre, par ce beſoin continuel, de la deſtruction continuelle de leur corps, qu'ils tâchent de réparer & de ſoutenir contre l'impétuoſité du torrent du monde qui les entraîne à la mort? Car la faim & la ſoif ſont proprement des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables; & ſi l'on en arrête l'effet pour quelque tems, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, preſque ſans action & ſans penſées, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa défaillance. Il lui faut néceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau, ſans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que

cette néceſſité ? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parce qu'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire : celle du dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un état où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué des bêtes ; & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie. Il en eſt de même de quantité d'autres néceſſités.

Il faut ſouffrir ces néceſſités, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien raiſonnable au moins de les regarder comme des marques de notre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le réduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déréglement des hommes eſt tel, qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui devroit les humilier le plus.

§. 10. *Des Maux de la vie.*

Tous les maux de cette vie étant des ſuites du péché de l'homme, des marques de notre condamnation & des exécutions de l'arrêt qui nous a exclus de notre premiere félicité, doivent nous remettre dans l'eſprit ces grands

ſujets de douleur & d'affliction. Tout ce qui fait ſouvenir un Roi dépouillé de ſa premiere grandeur, le touche & l'afflige vivement. Tous les maux ſont de plus des portions de ce calice de fiel & d'amertume que la juſtice de Dieu a deſtiné à tous les pécheurs de la terre, & qu'il fera boire tout entier dans l'autre vie aux réprouvés qui n'auront pas profité de ce qu'il leur en a fait éprouver dans celle-ci : ce ſont des avant-coureurs de cette effroyable colere de Dieu qui éclatera contre eux. Si les maux ſont grands, ils font voir combien l'homme eſt miſérable : s'ils ſont petits, ils font connoître combien l'homme eſt foible ; & de l'une & l'autre maniere il eſt digne de compaſſion. Le peu de fermeté de l'ame, qui eſt ébranlée de ces coups, nous met notre foibleſſe devant les yeux. On voit dans tous les maux des autres ce que nous ſommes, ce que nous méritons, de quoi nous ſommes menacés.

Mais un Chrétien regarde tout autrement les maux & les ſouffrances de cette vie. Si-tôt que la volonté de Dieu lui eſt manifeſtée, il approuve & il reçoit avec actions de graces cette meſure de ſouffrances qu'il lui deſtine, comme la voie de ſon ſalut, en le rendant conforme à Jeſus-Chriſt ; & quand il n'eſ-

péreroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort, dès-là que Jeſus-Chriſt promet que tous ces maux ſeront changés dans l'autre vie en une joie qui ne finira jamais, il n'héſite pas à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & même avec joie. Car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie en comparaiſon de l'éternité ? C'eſt infiniment moins, à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquérir des biens temporels pour toute ſa vie ? Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les poſſéder. La plupart même n'y arrivent jamais ; & cependant preſque perſonne ne refuſe de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard ; il ſe trouve au contraire très-peu de perſonnes qui veulent ſincérement s'expoſer aux petites peines qui ſont jointes à l'acquiſition des biens éternels.

§. 11. *Du Travail.*

Il faut regarder le travail comme une pénitence que Dieu a impoſée à l'homme, & dont perſonne n'eſt diſpenſé. On doit y apporter des diſpoſitions qui

peuvent ſe réduire à celle-ci : travailler fidélement, exactement, perſévéramment. La fidélité conſiſte à s'appliquer, autant que l'on peut, aux mêmes heures, au même travail ; afin d'honorer Dieu par l'ordre de notre travail, auſſi-bien que par notre travail même, & de ne point ſe laiſſer ſurmonter à la pareſſe, qui nous porteroit à employer inutilement le tems deſtiné au travail. L'exactitude conſiſte à faire les choſes auſſi-bien que nous pouvons le faire, en conſidérant que c'eſt pour Dieu que nous les faiſons, & qu'il mérite bien toute notre application. Et la perſévérance conſiſte dans la continuation d'un même travail, autant qu'il nous eſt utile, en évitant ainſi l'inconſtance qui eſt ſi naturelle à l'amour-propre : car, comme dit le Sage, celui qui eſt mou & lâche dans ſon ouvrage, eſt frere de celui qui détruit ce qu'il fait. La vie laborieuſe a cet avantage de diminuer l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attachement aux choſes temporelles & la complaiſance en ſoi-même.

Prov. 18, 9.

Mais il faut pour cela que la charité en ſoit le principe. Car, quoique la cupidité & la charité ſoient ſouvent ſemblables à l'extérieur, l'une & l'autre appliquant les hommes au travail, & ne

permettant pas qu'ils demeurent les bras croiſés, elles ne laiſſent pas d'être fort différentes dans l'eſprit par lequel elles les y portent. La cupidité met toute ſon eſpérance dans le travail humain : la charité la met toute dans la bénédiction que Dieu donne à ce travail. La cupidité veut réuſſir, à quelque prix que ce ſoit : la charité ne demande d'autre ſuccès que l'obéiſſance même qu'elle rend à Dieu. La cupidité ſe donne totalement au ſoin des choſes temporelles : la charité ſe réſerve toujours de rendre à Dieu ſes devoirs. La cupidité croit tout perdu quand les moyens viennent à manquer, & déſeſpere abſolument ; mais la charité, qui cherche la juſtice de Dieu dans l'application aux choſes temporelles, conſerve la même eſpérance dans le manquement des moyens humains, parce qu'elle ſait que Dieu, ſur qui elle ſe fondoit, a des moyens & des reſſources infinies pour nous procurer ce dont nous avons beſoin. Ainſi elle demeure toujours dans une aſſiette tranquille, quel que ſoit le ſuccès de ſon travail.

§. 12. *Du néant des choſes du monde.*

UN de nos plus grands maux eſt de trop eſtimer les choſes temporelles ; &

la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le tems, & nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte, sans étendre notre vue plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde; & l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vue, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la vérité & devant Dieu. Or, en nous considérant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, & qui sont destinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors notre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

Car, non-seulement les hommes ne sont rien à l'égard de Dieu, & ne paroissent tous ensemble devant lui que comme une goutte d'eau comparée à un océan infini; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans sa durée; & qu'ainsi en la regardant

toute entiere, ils ne la rendent, ni plus eſtimable, ni plus heureuſe. L'éternité rompt toute meſure, & anéantit toute comparaiſon. Qu'eſt-ce donc qu'un Royaume poſſédé durant trente ans, quand il ſeroit de toute la terre ? Qu'eſt-ce qu'une petite Principauté dans ce Royaume ? Qu'eſt-ce que les autres rangs & les autres qualités au-deſſous de celle des Princes ? Et à quelle effroyable petiteſſe cette vue les réduit-elle ? Cependant c'eſt là le ſujet de la vanité de tous les hommes.

Il eſt étrange comment les hommes ont tant de peine à ſe perſuader du néant du monde, puiſque toutes choſes les en avertiſſent. Car qu'eſt-ce autre choſe que l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une inſtruction continuelle que les choſes temporelles ne ſont rien ? puiſque nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même-tems qu'elles ne ſont plus ; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrés dans le néant à notre égard ; que ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des fantômes qui ſe ſont évanouis.

Que découvrons-nous aussi dans le monde ? que des preuves de cette même vérité. Car ne voyons-nous pas à toute heure disparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une mémoire assez languissante ? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abyme du passé ; que notre vie nous échappe ; que ce qui s'en est écoulé n'est plus rien à nos yeux mêmes ; & que le tems emporte tous les maux, tous les plaisirs, toutes les inquiétudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe ?

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le néant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tous le passé, comme s'il n'étoit rien ; les morts sont réduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on nous rapporte les actions dans les histoires, comme des gens qui ont été & qui ne sont plus, & nous ne songeons pas qu'ils sont encore plus vivans qu'ils ne l'ont jamais été, parce que leur esprit agit infiniment davantage, & que la vie

préſente n'ayant que des actions foibles & languiſſantes, eſt plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'eſt encore par-là que nous conſervons l'eſtime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons comme auſſi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous ſubſiſtons & qu'elles périſſent; & qu'ainſi ceux qui les ont poſſédées ne laiſſent pas d'être, quoiqu'ils ſoient privés pour toute l'éternité de ces choſes qui ont fait le ſujet de leur orgueil.

Le but des ambitieux & des voluptueux eſt de ſoutenir leur propre foibleſſe par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par les richeſſes, l'éclat & l'autorité : les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence; mais ils y réuſſiſſent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs néceſſités & leur foibleſſe par conſéquent; de ſorte que l'augmentation des biens, des honneurs & des plaiſirs de ce monde ne faiſant qu'augmenter les ſervitudes & les dépendances, nous réduit ainſi à une miſere plus effective.

§. 13. *De l'état du monde avant J. C.*

Les hommes depuis le péché ont eu un nuage épais répandu ſur les yeux de leur ame ; leur eſprit étoit plein de ténebres. Cependant ils n'ont pu ſe tenir en repos dans ces ténebres. Ils ont voulu agir ; ils ont voulu marcher ; ils ont voulu courir après un bonheur dont ils conſervoient une idée confuſe, après en avoir perdu la réalité. Ainſi privés de la véritable lumiere, ils y ont ſubſtitué la vanité de leurs penſées ; ils les ont ſuivies aveuglément & impétueuſement : ce qui fait dire à l'Ecriture de ceux qui ſont dans cet état, qu'ils marchent dans la vanité de leurs ſens, & qu'ils font la volonté de leur chair & de leurs penſées. Voilà l'état qui a regné dans tout le monde avant Jeſus-Chriſt. On n'y voit pendant quatre mille ans qu'égaremens, que folies, que déſordres qui montent par dégrés juſqu'à leur comble. On y voit les vains efforts que l'eſprit humain a faits pour trouver quelque lumiere dans les ténebres dont il étoit enveloppé, qui n'ont abouti qu'à s'y enfoncer encore davantage. On y voit toutes les nations du monde, excepté les Iſraélites, plongées dans l'idolâtrie & dans des ſuperſtitions égale-

ment extravagantes & criminelles. Non-ſeulement les crimes n'étoient pas bannis de ces fauſſes religions, mais ils en faiſoient même partie, & y étoient autoriſés par les plus grands eſprits. Les Juifs mêmes, quoique plus éclairés, n'étoient pas meilleurs. De plus, l'eſprit Judaïque conſiſtoit dans la confiance préſomptueuſe en ſes propres forces, fondée ſur le deſir de l'indépendance naturelle à l'homme corrompu ; ainſi le Juif ne croyoit avoir beſoin que de lui-même pour accomplir la Loi. Les déſordres de ſon cœur ne l'humilioient point, parce qu'il les comptoit pour rien. Il ne ſe croyoit, ni foible, ni miſérable. Il ne connoiſſoit point la plaie de la concupiſcence, ni la plupart de ſes effets. Il ne s'en humilioit point devant Dieu, & ne lui demandoit point ſa grace. Il ne portoit point contre lui-même ce jugement de juſtice, par lequel on ſe reconnoît non-ſeulement pécheur & miſérable, mais auſſi pécheur & orgueilleux, & par conſéquent digne de mépris, d'abaiſſement & d'humiliation : ce qui fait voir juſqu'à quel excès d'aveuglement & de corruption l'homme étoit arrivé ; combien ſa raiſon & ſa volonté étoient impuiſſantes pour l'en retirer, & par conſéquent combien il avoit beſoin d'un Réparateur.

CHAPITRE IV.

De Jesus-Christ.

§. 1. *De Jeſus-Chriſt conſidéré en lui-même.*

ON peut connoître Dieu comme étant auteur de l'ordre des élémens, comme exerçant ſa Providence ſur la vie & ſur les biens des hommes; mais il eſt tout autrement important de le connoître, comme étant un Dieu qui fait ſentir à l'homme qu'il eſt ſon unique bien; que tout ſon repos eſt en lui, & qu'il n'aura de joie qu'à l'aimer. Or pour le connoître en cette maniere, il faut que l'homme reconnoiſſe ſa propre miſere, ſon indignité & le beſoin abſolu qu'il a d'un Médiateur, pour ſe rapprocher de Dieu & pour s'unir à lui. Il ne faut point ſéparer ces connoiſſances, parce qu'étant ſéparées, elles ſont non-ſeulement inutiles, mais nuiſibles. La connoiſſance de Dieu, ſans celle de nos miſeres, fait l'orgueil: la connoiſſance de nos miſeres, ſans celle de Jeſus-Chriſt, fait le déſeſpoir; mais la connoiſſance de Jeſus-Chriſt nous exempte & de l'orgueil & du déſeſpoir, & opere

notre ſalut, parce que nous y trouvons Dieu, notre miſere & la voie unique pour la réparer. Nous pouvons connoître Dieu ſans connoître nos miſeres, ou nos miſeres ſans connoître Dieu, ou même nous pouvons connoître Dieu & nos miſeres, ſans connoître le moyen de nous délivrer de ces miſeres qui nous accablent; mais nous ne pouvons connoître Jeſus-Chriſt, ſans connoître tout enſemble, & Dieu, & nos miſeres, & le remede de nos miſeres, parce que Jeſus-Chriſt n'eſt pas ſeulement Dieu, mais que c'eſt un Dieu réparateur de nos miſeres.

Ceux qui recherchent Dieu ſans Jeſus-Chriſt, ou n'arrivent pas à le connoître, ou ils y arrivent inutilement, parce qu'ils ſe forment un moyen de communiquer, ſans Médiateur, avec Dieu qu'ils ont connu ſans connoître le Médiateur; de ſorte qu'ils tombent, ou dans l'Athéiſme, ou dans le Déiſme, qui ſont deux choſes que la Religion chrétienne abhorre également.

Il faut donc connoître Jeſus-Chriſt; ſavoir qu'il eſt le vrai Dieu des hommes, c'eſt-à dire, des miſérables & des pécheurs; qu'il eſt le centre de tout & l'objet de tout. Qui ne le connoît pas, ne connoît rien dans l'ordre du monde,

ni dans soi-même : car non-seulement nous ne connoissons Dieu que par Jesus-Christ, mais nous ne nous connoissons nous-mêmes que par lui. Sans Jesus-Christ il faut donc que l'homme soit dans le vice & dans la misere, avec Jesus-Christ l'homme est exempt de vice & de misere. En lui est tout notre bonheur & notre vertu, notre vie, notre lumiere, notre espérance ; & hors de lui, il n'y a que vices, miseres, ténebres, désespoir, & nous ne voyons qu'obscurité & confusion, & dans la nature de Dieu, & dans notre propre nature.

§. 2. *De l'Incarnation de Jesus-Christ.*

L'HOMME étant pécheur, ne pouvoit être une hostie pure, & l'Ange étant une créature, n'auroit pu offrir une hostie proportionnée à l'outrage fait à un Dieu qui est en quelque sorte infini ; il falloit donc que ce fût Dieu même, & c'est ce qui est arrivé par l'incarnation du Fils de Dieu. Par ce mystere incompréhensible, la seconde Personne de la sainte Trinité, qui est le Fils, s'est unie dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie à notre nature humaine, devenue mortelle par le péché ; en sorte que par cette union il a été

fait vrai homme, ſans ceſſer d'être Dieu ; & ce Dieu fait homme s'appelle Jeſus-Chriſt. Il y a en lui deux natures qui ſont unies ſans être confondues, & ſans perdre leurs propriétés : ſavoir, la nature divine & la nature humaine ; mais il n'y a qu'une perſonne, parce qu'il n'y a qu'un moi, & ce moi eſt un moi divin : car la nature humaine ne pouvoit dire moi en Jeſus-Chriſt : elle n'étoit pas à ſoi, mais au Verbe, qui poſſédoit, régiſſoit & ſe ſervoit de l'humanité, comme l'ame ſe ſert du corps.

Dieu a eu des raiſons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie incompréhenſible d'opérer le ſalut des hommes. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croira néceſſaire pour remplir ſes élus de l'admiration de ſa ſageſſe. Cependant dès cette vie même on ne laiſſe pas d'en entrevoir pluſieurs rayons qui ſuffiſent pour nous convaincre qu'aucun autre moyen ne pouvoit plus contribuer, ni à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moyen eût pu relever autant la grandeur & la puiſſance de Dieu ? Car qu'eſt-ce que le ciel & la terre, les

hommes & les Anges en comparaiſon d'un Dieu homme ? C'eſt le chef-d'œuvre de ſa toute-puiſſance. Tous ſes autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puiſſance de Dieu ne paroît pas ſeulement en s'élevant, elle paroît encore plus en s'abaiſſant, parce que l'abaiſſement eſt encore plus éloigné de Dieu, que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque ſorte la grandeur de Dieu, ſans l'Incarnation ; mais on n'auroit jamais ſu, ſans ce myſtere, juſqu'où Dieu pouvoit rabaiſſer ſa majeſté infinie. C'eſt ce qu'il nous y a appris ; & comme il n'y a rien de plus incompréhenſible que ce rabaiſſement, il n'y a rien auſſi de plus grand.

C'eſt peu de choſe à un Dieu tout-puiſſant, que de ſurmonter tout le monde & les démons par puiſſance : car quelle proportion y a-t-il de la force des créatures à celle du Créateur ? Mais ç'a été une choſe bien plus grande, que de le ſurmonter par une apparence de foibleſſe, comme il l'a fait en ſe faiſant homme.

Quel autre moyen que celui-là eût pu auſſi-bien faire connoître, & la grandeur du péché, & la ſainteté de Dieu ? Car c'eſt par l'Incarnation que nous ap-

prenons que le péché eſt ſi étrangement contraire à l'ordre & à la juſtice de Dieu, qu'il a fallu que la vie de ſon Fils lui fût offerte, pour l'expier & le réparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu lui être offertes par les hommes ou par les Anges, étoient incapables de ſatisfaire à l'outrage fait à Dieu. Ce qui nous donne une idée toute autre de la ſainteté & de la juſtice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les objets du monde.

Quel autre moyen que celui-là eût pu nous marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ſes élus, puiſque, pour les ſauver, non-ſeulement il leur a donné ſon Fils, mais il l'a livré à une mort cruelle? Et par-là il s'eſt engagé à les ſauver par une eſpece de juſtice : car le Juſte étant mort pour les pécheurs, il eſt juſte que les pécheurs ſoient délivrés.

L'Incarnation ne ſert pas ſeulement à nous faire mieux connoître Dieu dans ſa grandeur, dans ſa juſtice, dans ſa ſainteté & dans ſon amour ; c'eſt encore un puiſſant moyen pour nous fortifier dans la foi, dans l'eſpérance, dans la charité & dans toutes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoître immédiatement les objets ſpi-

rituels, & ayant beſoin d'appui, pour y attacher ſa foi par divers actes, l'Incarnation lui fournit le moyen le plus convenable & le plus proportionné à cette foibleſſe qu'il pût deſirer. Car s'attachant à l'humanité de Jeſus-Chriſt, il s'éleve par ce dégré juſqu'à la divinité du Verbe; il monte à Jeſus-Chriſt Dieu par Jeſus-Chriſt homme; & en repaſſant les divers états & les divers myſteres de cette humanité ſainte, il trouve moyen de demeurer long-tems occupé de ſa ſageſſe infinie.

L'Incarnation rend toutes les promeſſes de Dieu faciles à croire & à eſpérer: car que ne peut-on pas attendre de la libéralité de Dieu, après cet excès prodigieux de bonté envers les hommes? Il y a bien plus loin de Dieu à notre baſſeſſe, que de notre baſſeſſe à la participation des biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître, par ce myſtere, combien l'homme lui eſt cher, & à quel prix il étoit réſolu de le racheter. C'eſt par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons attendre de ſa bonté. Quel motif plus efficace Dieu pouvoit-il employer pour gagner le cœur des hommes, que de ſe faire homme pour eux? Par-là il eſt devenu notre prochain, quelque éloignés que nous fuſſions

ſions de lui par le néant de notre être & par la baſſeſſe infinie de notre péché. Rien ne doit tant nous attirer à l'amour, que d'être prévenus dans cet amour ; & ce ſeroit une étrange dureté de ne point répondre, par un amour réciproque, à l'amour dont Dieu nous a aimés le premier.

§. 3. *De la Vie de Jeſus-Chriſt.*

JESUS-CHRIST commence ſa vie par un état de ſilence, de ſolitude, d'inaction & de dépendance abſolue d'autrui. Dès le ſein de ſa mere il jouiſſoit pleinement de ſa raiſon, ayant toutes les vertus dans un ſuprême dégré, & il n'a point fait d'actions dans la ſuite de ſa vie, dont il n'eût déja les diſpoſitions toutes formées dans une entiere perfection. Il naît pauvre, parce qu'il mépriſe toutes les richeſſes de la terre : il naît dans les ſouffrances, parce qu'il eſt l'ennemi des plaiſirs des ſens : il naît dans l'oubli & le rebut des hommes, parce qu'il hait ſouverainement la vanité, l'enflure & l'orgueil. Après cela il mene pendant trente ans une vie baſſe, obſcure & inconnue aux hommes, dans le travail & dans l'aſſujettiſſement. Jeſus-Chriſt faiſoit tout, juſqu'aux moindres actions, avec une ſageſſe in-

finie ; & n'ayant rien fait que par ſa volonté, & toute volonté de Jeſus-Chriſt ayant été gouvernée par le Verbe, tous ſes mouvemens ont été par conſéquent infiniment ſages. Ils ont été produits par une raiſon divine, & ils ſont tous un digne objet d'adoration.

Jeſus-Chriſt, dans ſa vie publique, a mené une vie commune, mais irréprehenſible ; où rien ne ſe démentoit, où les paſſions humaines, ni les intérêts humains ne paroiſſoient point. Tout y eſt conduit par la raiſon, par la charité, par la vue de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes ; mais c'eſt uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de ſa grace & du ſalut qu'il eſt venu apporter au monde, il mange preſque toujours avec les pauvres & chez les pauvres de ce qui s'y trouve ; ce qui étoit joint avec une extrême mortification. Sa vie eſt une vie toute de fatigue & d'un travail ſans relâche & ſans délaſſement, toujours tendue, toujours occupée à ſes fonctions. On ne parle pas même dans ſa vie de mortifications & d'auſtérités, parce qu'encore qu'elle en fût toute remplie, néanmoins ce n'étoient point des mortifications où il

parût de l'effort. Jeſus-Chriſt n'avoit rien à combattre de ce côté-là, ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de réſiſter. Il a donc embraſſé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il vouloit en donner l'exemple; mais non par le deſir de mortifier en lui-même quelque mauvaiſe inclination, puiſqu'il ne pouvoit en avoir. La privation de tout plaiſir paroît en lui ſouverainement; mais elle y paroît ſans effort & par une pure ſuite de ſa volonté.

Jeſus-Chriſt paſſe trente ans de ſa vie, ſans être connu de qui que ce ſoit; & lorſqu'il ſe fait connoître, c'eſt d'une maniere ſi éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle ne pouvoit en inſpirer l'amour & le deſir à qui que ce ſoit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroît point à la cour des Rois. Il ne ſe ſignale point auprès des grands. Il prêche ordinairement aux pauvres. Il ne fait aucun établiſſement dans le monde, & il y marche toujours dans la vue de la mort, & d'une mort cruelle & honteuſe, dont il avoit toujours les circonſtances préſentes, & qu'il avoit ſouvent prédite à ſes diſciples. Il fait, à la vérité, une infinité de miracles éclatans par la né-

ceſſité de ſon miniſtere, parce qu'il devoit accomplir les prophéties, & donner des preuves claires de ſa miſſion; mais il les étouffe tellement par le rabaiſſement de ſa vie, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes de le décrier, de le mépriſer & d'entreprendre contre ſa vie. Il eſt étrange que Jeſus-Chriſt étant maître de la nature, comme il le faiſoit voir par ſes miracles, n'ait été craint de perſonne. C'eſt que les marques d'humilité dont il ſe couvroit, faiſoient encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que les marques de grandeur, qui paroiſſoient dans ſes œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en Jeſus-Chriſt, n'eſt qu'une ſuite de ſon miniſtere; & tout ce qu'il y a de petit & d'humble, eſt un effet de ſa volonté & de ſon choix, & l'on ne voit rien en lui qui n'inſpire le mépris du monde & de ſon éclat.

Tout étoit ſage en Jeſus-Chriſt, tout étoit charitable. S'il parloit, c'étoit pour éclairer les hommes, pour jetter dans leur cœur les ſemences de la vérité, pour arrêter leurs paſſions, pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ſes deſſeins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de ſa Providence. S'il ſe taiſoit, c'étoit

pour ne pas les aigrir, pour ne pas les ſcandaliſer par des vérités diſproportionnées à leur foibleſſe, pour ne pas leur donner lieu de ſe porter à des violences. Ainſi ſon ſilence étoit l'effet de ſa ſageſſe & de ſa charité, auſſi-bien que ſes paroles. L'eſprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes choſes, & les rapportoit à des fins dignes de lui. Il en eſt de même de certaines paſſions qu'il a voulu reſſentir. Il s'eſt mis en colere pour nous montrer que notre colere ne doit avoir que les vices pour objet, & ſur-tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver le ſentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer ſoumis dans nos craintes & dans nos foibleſſes à la volonté de Dieu, & à la préférer au deſir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a deſiré ardemment certaines choſes, comme de conſommer ſon Baptême, c'eſt-à-dire, ſa Paſſion, & de faire la derniere Pâque avec ſes Diſciples, afin de nous faire voir à quoi nos deſirs doivent nous porter. Il a pleuré, non ſur ſes propres intérêts, non ſur les maux qu'il devoit ſouffrir, mais ſur l'aveuglement des Juifs, ſur l'abus qu'ils faiſoient des graces qu'il leur faiſoit, ſur la deſtruction de Jéruſalem,

qui devoit en être la punition, & qui étoit la figure de la réprobation de tous les mauvais Chrétiens.

§. 4. *De la Doctrine de Jesus-Christ.*

Le Verbe de Dieu est le Docteur immédiat de tous les hommes par sa nature même, parce qu'étant la vérité & la sagesse, il faut que cette sagesse & cette vérité se découvrent à notre esprit, afin que nous puissions les connoître & les aimer, en quoi consiste la réformation de l'homme. Cependant, comme il est de la nature de l'homme, ou du moins de l'état où il est tombé, que les connoissances des vérités spirituelles soient précédées d'une instruction extérieure qui frappe les sens, Dieu s'étoit servi pour cela, dans l'ancienne Loi, des Prophetes; mais ces Propheres n'étant que des hommes, obscurcissoient en quelque sorte cette instruction du Verbe sur les ames : on croyoit avoir appris des hommes ce qu'on ne pouvoit avoir appris que de Dieu même. Ainsi le Verbe éternel, le Fils de Dieu a voulu exercer par lui-même la fonction de Docteur, non-seulement intérieur, mais aussi extérieur; & c'est ce qu'il a fait en se faisant homme & en prêchant visiblement & effectivement aux hommes les vérités

ı ſalut. Les paroles qu'il leur a dites, qu'il a fait écrire dans ſon Evangile, ıt été les canaux divins, par leſquels leur a communiqué ſes vérités; & ımme il n'a pas parlé ſeulement pour s hommes de ſon tems, mais pour ux de tous les ſiécles futurs, il faut ıe les fideles qui y naiſſent, regardent ›utes ſes paroles comme pleines de race, & qu'ils prennent tous Jeſus-hriſt comme leur Docteur, en toutes s manières qu'il a voulu l'être, non-ulement en ouvrant leur cœur à ſes érités, mais en s'attachant au moyen u'il a choiſi pour les leur communi-uer, qui eſt d'écouter avec ſoin les aroles de l'Evangile, dans lequel il at-ıque la cupidité des biens du monde, ambition, l'orgueil, l'amour du plai-r, l'hypocriſie & tous les vices; & tablit le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en eſprit & en véri-é, le détachement du monde, l'humi-té, la patience, l'abnégation de ſoi-ıême, & généralement toutes les ver-us.

Jeſus-Chriſt, pour ſe préparer à inſ-ruire les hommes, n'a point voulu ap-rendre rien d'eux, ni par leur inſtruc-ion, ni même par le commerce & par 'expérience. Il s'eſt occupé pour cela,

juſqu'à trente ans, du métier de Charpentier dans une Bourgade peu connue. Ainſi l'on avoit tout ſujet de s'étonner qu'il parlât avec connoiſſance de ce qu'il n'avoit point appris. Cependant cet homme, deſtitué de toutes les inſtructions des hommes, leur propoſe d'abord ce qui n'avoit jamais été propoſé par aucun homme. Il leur enſeigne une Doctrine infiniment plus relevée, plus raiſonnable, plus ſuivie que tout ce que les Philoſophes avoient produit au monde. Il leur parle un langage ſi divin, ſi ſaint, ſi éloigné de toutes les paſſions humaines, que jamais les hommes n'avoient conçu rien de pareil. Il prend la voie unique de faire une impreſſion raiſonnable ſur la multitude, qui eſt d'inſtruire avec autorité, & ſans prétendre la perſuader par des raiſonnemens humains, mais en s'attirant cette autorité par des miracles certains & viſibles. Ainſi, en conſidérant bien le choix de ces moyens, on eſt forcé d'avouer que de tous les miracles que Jeſus-Chriſt a faits en prêchant l'Evangile, l'Evangile même en eſt le plus grand, n'y ayant rien de plus divin, de plus digne de Dieu, de plus inimitable aux hommes, que la hauteur, la ſainteté & la ſimplicité de l'Evangile. Les hom-

nes ne font rien qui ne ſente l'homme ; mais l'Evangile eſt d'un caractere tout ifférent. L'homme, c'eſt-à-dire, ſes ntérêts & ſes paſſions n'y paroiſſent oint ; & c'eſt à quoi les hommes n'ont mais pu parvenir. Ils font tout ce qu'ils euvent pour ſe déguiſer ; mais on les econnoît aiſément au travers de tous eurs déguiſemens.

Il s'enſuit delà qu'il faut recevoir la Doctrine de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement dans ſon eſprit, mais dans ſon œur. Il faut ſe nourrir de ce pain vivant par la méditation, par l'amour, par le reſpect, & particuliérement par une exacte obéiſſance à ce qu'elle nous preſcrit : car elle ne nourrit proprement l'ame, que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de regle & de lumiere. Il faut la recevoir avec douceur, c'eſt-à-dire, ſans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaiſſe, de ce qu'au lieu de cette idée avantageuſe que nous avons de nous-mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous ſommes pleins de corruption & de miſere. Il n'y a que la vérité évangélique qui puiſſe ſauver les ames, en les humiliant par la connoiſſance de leurs péchés & de leurs foibleſſes, & en

leur apprenant à en chercher le remede dans la grace de Jeſus-Chriſt.

§. 5. *Du Sacrifice de Jeſus-Chriſt.*

La principale qualité de Jeſus-Chriſt étoit celle de Médiateur entre Dieu & les hommes : cette qualité ne conſiſtoit pas ſeulement à réconcilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ſes péchés : elle conſiſtoit de plus à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & à prendre ſur ſoi les peines qui étoient deſtinées à l'homme, & qu'il devoit ſouffrir ſelon les regles de cette juſtice. Jeſus-Chriſt ſachant parfaitement qu'il étoit deſtiné à rendre un hommage ſouverain à Dieu, à réparer l'outrage qui lui avoit été fait par les péchés des hommes, à leur procurer le ſalut & les graces qui leur ſont néceſſaires pour y parvenir, s'offrit lui-même en ſacrifice à Dieu, en menant une vie de ſouffrances, & la conſommant par la mort de la croix. Jeſus-Chriſt, en connoiſſant cet arrêt de Dieu ſon Pere, eſt entré, dans le moment de ſon Incarnation, dans cette diſpoſition de ſacrifice. Il lui a rendu, par ſon humanité, l'adoration ſouveraine qui lui étoit due ; il lui a offert ſa vie, ſes ſouffrances, ſes humiliations & ſa mort : ainſi toute ſa

vie n'a été qu'un continuel ſacrifice.

Jeſus-Chriſt n'a pu s'offrir en ſacrifice dès le premier moment de l'être de ſon ame, ſans que ſon ame ait conçu la grandeur des outrages que les hommes ont faits à Dieu, l'énormité de leur malice, la profondeur des maux où ils ſe ſont plongés & dont ils ſont menacés, & la grandeur des maux qu'il étoit obligé de ſouffrir lui-même pour les en délivrer. Or il n'eſt pas poſſible que Jeſus-Chriſt eût dans l'eſprit des objets ſi terribles & ſi affligeans, qu'il n'en conçût une douleur très-vive; & delà on doit en conclure, que n'ayant jamais perdu ces objets de vue, il a paſſé toute ſa vie dans une affliction intérieure & inconcevable.

Cette diſpoſition de ſacrifice où étoit Jeſus-Chriſt, l'a porté à ſouffrir toutes ſortes d'humiliations. Comme il ſe regardoit chargé des péchés des hommes, il s'eſt autant rabaiſſé, comme les hommes s'étoient élevés; il a accepté, par cette diſpoſition, toutes les humiliations qu'il a voulu ſouffrir enſuite durant ſa vie. Il a privé ſon humanité de tout l'éclat de gloire qui lui étoit due. Il a ſouffert de vivre inconnu dans un monde qui étoit à lui, & dont il étoit le Créateur; & il a été comme un ver

de terre & l'opprobre des hommes. Il s'eſt ſoumis dans ce monde à toutes les loix, qui n'étoient faites que pour les pécheurs; il a voulu en porter le caractere, en ſouffrant la circonciſion. Il s'eſt échappé ſouvent à la cruauté des Juifs en changeant de lieu. Il s'eſt abandonné à la fureur des hommes, comme s'il n'avoit pas eu le pouvoir de s'en défendre. Il s'eſt laiſſé accabler d'injures, de calomnies, d'ignominies, & il a ſouffert d'être l'objet de leurs inſolences & de leurs inſultes; & enfin il s'eſt réduit dans ſa paſſion au plus grand anéantiſſement où un criminel puiſſe être réduit.

Jeſus-Chriſt n'avoit pas ſeulement ordre de ſon Pere de ſe ſacrifier, mais auſſi de ſe ſacrifier pour le ſalut des hommes : car Dieu l'avoit donné aux hommes pour mourir pour eux. L'ame de Jeſus-Chriſt entra donc dans ce ſentiment de l'immenſe charité de Dieu, dès le premier moment de ſon être. Elle offrit ſa vie pour eux, & leur obtint, par cette oblation, tous les dons qu'ils reçoivent, non-ſeulement dans la ſuite de leur vie, mais dans toute l'éternité. Cette diſpoſition de ſacrifice n'a pas été pour un moment dans l'ame de Jeſus-Chriſt : elle y a été perpétuelle, & c'eſt

elle qui l'a conduit ſur le Calvaire : ce qui nous oblige, non-ſeulement à un amour perpétuel pour Jeſus-Chriſt, mais à accepter toutes les humiliations & les ſouffrances qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, en reconnoiſſant que nous les méritons en qualité de pécheurs.

§. 6. *De la Mort de Jeſus-Chriſt.*

L'HOMME, en qualité de créature, étoit obligé de ſacrifier à Dieu ; mais, au lieu de ſacrifices ſpirituels qu'il lui eût offert dans l'état d'innocence, ſon devoir comme pécheur, étoit de ſacrifier ſa vie même pour réparer l'outrage fait à la majeſté de Dieu ; cependant le péché qui l'obligeoit à ce devoir, l'en rendoit en même-tems incapable. Il devoit à Dieu une victime d'expiation, mais une victime capable d'appaiſer Dieu & de réparer le péché ; & il étoit bien éloigné de pouvoir être cette victime, étant corrompu & ſouillé, & toutes ſes vertus étant infiniment diſproportionnées à la grandeur de l'offenſe qui avoit été faite à Dieu. Il étoit donc obligé à l'impoſſible, & c'étoit bien en vain qu'il ſubſtituoit en ſa place le ſang des bêtes, dont Dieu ne pouvoit ſe ſatisfaire. Mais ce qui étoit impoſſible à

l'homme, & même à tous les Anges, le Fils unique de Dieu l'a rendu poſſible, en ſe ſubſtituant, & au ſacrifice des bêtes, & à l'homme même, & en offrant à ſon Pere ſa vie, qui étoit d'un prix infini, pour l'expiation & la réparation du péché. Ainſi la croix n'eſt pas ſeulement l'inſtrument du ſupplice de Jeſus-Chriſt, c'eſt l'autel de ſon ſacrifice; c'eſt là qu'il immole la victime de ſon corps, pour l'offrir à Dieu dans toute l'éternité; & c'eſt par ce moyen tout divin & infiniment éloigné des penſées des hommes, qu'il leur donne moyen de ſatisfaire aux devoirs qui leur étoient impoſſibles, d'offrir à Dieu leur vie, & de lui préſenter un ſacrifice d'expiation, capable de réparer le péché : car Jeſus-Chriſt, en les rendant ſes freres, les aſſocie à ſon ſacerdoce. Il leur donne droit de l'offrir lui-même, & d'y joindre le ſacrifice de leur vie, qui n'étant pas digne d'être préſentée à Dieu par elle-même, en devient digne quand elle eſt jointe au ſacrifice de Jeſus-Chriſt. C'eſt donc la dévotion que nous devons avoir, & que nous apprenons de la croix, de nous offrir conjointement avec Jeſus-Chriſt, & de lui demander la grace de conſommer notre ſacrifice, en l'uniſſant au ſien dans le moment de notre mort.

Toutes les actions de Jeſus-Chriſt étant d'un prix infini, ſuffiſoient de droit pour racheter les hommes & pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu ; mais elles ne ſuffiſoient pas ſelon toutes les vues que la ſageſſe infinie de Dieu avoit de racheter les hommes par une rédemption abondante, qui leur témoignât pleinement la grandeur de ſon amour & de ſa miſéricorde, qui les inſtruisît pleinement de leurs devoirs, & qui ſatisfît à tous les autres deſſeins que Dieu avoit en impoſant à ſon Fils la loi de mourir. Ainſi la mort de Jeſus-Chriſt étoit néceſſaire en ce ſens pour le ſalut des hommes. Auſſi Jeſus-Chriſt a toujours tendu à la mort comme à la fin & au terme de ſa venue ; & c'eſt parriculiérement à ſa mort qu'il a attribué notre ſalut. Dieu nous l'a donné afin qu'il mourût pour nous. Cependant il eſt étonnant que les hommes ſoient dans la ſtupidité & dans l'ingratitude pour un bienfait ſi ineffable. Mais, ſi la grace n'amollit la dureté de nos cœurs, ſi elle ne les rend ſenſibles à l'amour infini de Jeſus-Chriſt, ſa mort ne ſera que la conviction, & non pas le remede de notre ingratitude & de la corruption de notre cœur.

§. 7. *De la Deſcente de Jeſus-Chriſt aux enfers & de ſa Sépulture.*

Si ce fut une terrible ſurpriſe pour les démons d'appercevoir, au moment de la mort de Jeſus-Chriſt, leur empire détruit, de ſentir ſa puiſſance, & d'être obligés de reconnoître qu'ils ſeroient éternellement aſſujettis à celui qu'ils venoient de faire mourir, comme à leur Maître, leur Juge & leur Dieu; quelle fut leur rage, lorſqu'ils ſe virent enlever les juſtes dont la captivité conſoloit leur malignité! Car l'ame de Jeſus-Chriſt, auſſi-tôt après avoir été ſéparée de ſon corps, deſcendit aux enfers pour y exercer ſon empire, & pour en tirer les ames des juſtes qui ſe trouverent en état d'entrer dans la gloire, & entre autres celle d'Adam. Quelle fut au contraire la joie de ces ſaintes ames, lorſqu'elles virent celui qu'elles avoient attendu durant tant de tems! Toute puiſſance ayant été donnée à Jeſus-Chriſt après ſa mort, & le monde entier étant l'héritage qu'il avoit acquis, il étoit juſte qu'il commençât à s'en mettre en poſſeſſion, en ſe faiſant reconnoître dans les lieux qu'il ne devoit plus honorer de ſa préſence viſible après ſa réſurrection. Mais cet empire de Jeſus-

Chriſt, qui fit la joie & la conſolation des uns, fut & ſera à jamais le déſeſpoir éternel des autres. Tous les réprouvés frémirent de crainte à la vue de celui qui combla les élus de joie. Quel étrange aveuglement eſt donc celui des hommes, de ſe mettre en état que l'empire de Dieu, auquel ils ne ſauroient ſe ſouſtraire, ſoit l'objet éternel de leur déſeſpoir! Et quel enchantement monſtrueux d'être perſuadé de cette vérité, de la croire & de vivre comme ſi on ne la croyoit point!

Jeſus-Chriſt en deſcendant aux enfers, prit poſſeſſion de la plus grande portion de ſon empire, parce que le nombre des morts qu'il y trouva, ſurpaſſoit de beaucoup celui de tous les hommes qui étoient vivans. Il s'aſſujettira de même tous les autres, les uns après les autres; & la fin du monde n'eſt retardée que juſqu'à ce qu'il ſoit entré pleinement en poſſeſſion de ſon empire, & que Dieu ait réduit ſes ennemis à lui ſervir de marche-pied. Mais cet empire étant double, l'empire de ſa juſtice qu'il exerce ſur ceux qui ont mérité ſa haine, & celui de ſa miſéricorde, par lequel il répand les effets de ſon amour ſur ceux que la charité lui aſſujettit, ces deux conduites ſi différentes ne dé-

pendent que du petit eſpace de la vie. Il a traité les eſprits qu'il trouva dans les enfers, ſelon l'uſage qu'ils avoient fait de leur vie. Il traitera de même les autres. Qui n'a point aimé Jeſus-Chriſt durant ſa vie, ne l'aimera jamais dans l'éternité ; & qui l'a aimé véritablement, ne ceſſera jamais de l'aimer & d'éprouver les effets de ſon amour : ainſi c'eſt ſur l'amour de Jeſus-Chriſt que nous pouvons fonder un jugement ſolide de notre ſort éternel.

Le corps de Jeſus-Chriſt, qui étoit reſté mort ſur la croix, la divinité y reſtant toujours unie, ceſſa dès lors d'être expoſé aux outrages des hommes par des raiſons d'une ſageſſe divine. Comme les humiliations de Jeſus-Chriſt étoient finies par ſa mort, & qu'il étoit entré dès lors dans un état de grandeur & de puiſſance, il arrêta tout d'un coup la fureur des Juifs. Il inſpira à Nicodême & à Joſeph d'Arimathie le courage de demander ſon corps, quoique cette demande fût dangereuſe ; & Pilate ſe rendit facile à leur priere : les Juifs même n'en empêcherent point l'exécution. Le corps de Jeſus-Chriſt fut donc enſeveli & mis dans le ſépulcre par le miniſtere de ces deux Saints, deſtinés particuliérement à cette œuvre, & prin-

ipalement par celui de la ſainte Vierge. En effet il falloit que ſon ſépulcre fût glorieux, comme les Prophetes l'avoient prédit ; qu'il fût à jamais le témoin de ſa mort & de ſa réſurrection ; qu'il fût une marque éclatante, parmi tous les peuples, de la victoire de Jeſus-Chriſt ; & ainſi il falloit que ſon corps y fût mis, & que les Juifs en fuſſent les témoins & les gardiens.

Jeſus-Chriſt a voulu que ſon corps mortel fût crucifié, parce qu'il portoit la figure du vieil homme, qui doit être détruit dans tous les Chrétiens. Il a voulu qu'il fût enſeveli, parce que l'accompliſſement de la mort du vieil homme demande, non-ſeulement qu'il ſoit privé d'action, & réduit à la privation de tout ce qui nourriſſoit ſes paſſions, mais auſſi qu'il ſoit entiérement caché aux hommes, & qu'il ne frappe plus du tout leurs yeux, & qu'on ne voie paroître dans les actions du Chrétien que l'homme nouveau. C'eſt ce qui eſt figuré par notre Baptême. Nous n'y ſommes pas ſeulement rendus ſemblables à Jeſus-Chriſt mort, mais auſſi à Jeſus-Chriſt enſeveli, comme dit ſaint Paul, comme étant enſevelis ſous les eaux, pour marquer l'enſeveliſſement du vieil homme. Cet enſeveliſſement doit être *Rom. 6, 3, 4.*

déja, en quelque dégré, dans tous les Chrétiens, dès le tems de leur Baptême, par la ſéparation entiere des actions criminelles qui ne doivent plus être, ni paroître dans les Chrétiens. Mais ils ſont obligés de plus de le perfectionner toute leur vie, en retranchant toutes les branches de la concupiſcence, qui eſt le vieil homme; afin qu'étant pleinement détruite à la mort, ils n'aient plus qu'à attendre une réſurrection glorieuſe.

§. 8. *De la Réſurrection de Jeſus-Chriſt.*

LA juſtice de Dieu étant pleinement ſatisfaite par la mort de Jeſus-Chriſt, il étoit juſte qu'il rentrât dans ſon état naturel. L'état d'humiliation & de ſouffrance étoit un état étranger, qui ne convenoit point à Jeſus-Chriſt. Il s'y étoit ſoumis pour racheter les hommes; mais cette rédemption étant opérée, il falloit que les humiliations & les ſouffrances ceſſaſſent, & que Jeſus-Chriſt jouît de la gloire qui lui étoit due.

La vie glorieuſe dans laquelle il entra au moment de ſa réſurrection par la réunion de ſon ame avec ſon corps, eſt incompréhenſible. Il ſuffit de dire que la toute-puiſſance de Dieu déploya toute ſa magnificence pour enrichir ſon humanité ſainte; que toute puiſſance lui fut don-

e dans le ciel & dans la terre ; & que effuſion des dons de Dieu ſur elle fut oportionnée à l'amour que Dieu avoit our ſon Fils & à ce que ce Fils avoit érité par ſes ſouffrances.

Cette puiſſance qui eſt donnée à Je-s-Chriſt, n'eſt pas celle qui lui con-ient comme Dieu, laquelle n'a pu lui re donnée de nouveau, puiſqu'il l'a ujours eue. C'eſt celle qui a été don-ée à ſon humanité ſainte, comme une compenſe de ſa mort & une ſuite de réſurrection. Par cette puiſſance il t établi le Roi & le Souverain de tou-s les créatures, pour en diſpoſer ſou-erainement ſelon ſes volontés. Ainſi eſt un droit nouveau par lequel nous ppartenons à Jeſus-Chriſt en toute ma-iere, temporellement & ſpirituelle-ent, ſans qu'il y ait perſonne qui uiſſe ſe ſouſtraire à ſa puiſſance. Il eſt tabli principe de toutes les graces & e toutes les punitions de Dieu, c'eſt--dire, de tous les événemens de la vie es hommes, puiſqu'il n'y en a point ui ne ſoient des effets, ou de ſa miſé-corde, ou de ſa juſtice.

Ce que l'on doit ſur-tout conſidérer, 'eſt la miſéricorde que Jeſus-Chriſt exercée envers nous en reſſuſcitant. l étoit néceſſaire qu'il nous montrât

en sa personne quel seroit l'effet de la délivrance qu'il nous avoit procurée, & quel devoit être le but de notre espérance. Il falloit qu'il nous fit voir à quoi nous étions appellés, & quelles étoient les richesses de la gloire de l'héritage qu'il destine aux Saints. Il ne nous avoit pas rachetés seulement selon l'ame, mais aussi selon le corps; il falloit donc qu'il nous montrât en lui-même le modele de cette rédemption, pour nous donner lieu d'espérer, que, comme il avoit ressuscité & rempli de gloire ce corps qui avoit été attaché à la croix, & mort pour nous, il ressusciteroit de même les nôtres, quoique pour satisfaire à la condamnation du premier homme, ils fussent tombés sous l'empire de la mort.

Cet état dans lequel Jesus-Christ est entré par sa résurrection, étoit de plus nécessaire pour opérer le salut du monde, & pour appliquer efficacement aux hommes les graces qu'il leur avoit méritées par sa mort. Il en avoit déja donné quelques-unes par avance à des personnes choisies; mais ce n'étoit encore rien en comparaison de l'effusion qu'il devoit en faire pour former son Eglise, & pour convertir toutes les nations à la vraie Foi. Dieu a donc voulu que ces effets

d'une puiſſance extraordinaire procédaſſent de Jeſus-Chriſt ; élevé dans un état proportionné à la grandeur de ſes œuvres, & que devant agir avec une puiſſance infinie, il fût lui-même rempli de gloire & de puiſſance, ſelon ſon humanité même, toutes les marques de ſon infirmité étant effacées. Ainſi la réſurrection de Jeſus-Chriſt doit être un grand ſujet de joie pour tous les Chrétiens, & doit les porter à adorer Jeſus-Chriſt en eſprit dans la vie immortelle où il eſt entré.

Jeſus-Chriſt glorieux & reſſuſcité ne doit pas être ſeulement le ſujet de notre joie ; il doit l'être de notre imitation, ſelon ſaint Paul, parce que la vie d'un véritable Chrétien doit être l'image de la vie de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Jeſus-Chriſt reſſuſcitant ſelon le corps, eſt entré dans une vie immortelle ; une vie toute nouvelle, qui ne tient rien de la mortalité & de la miſere ; une vie toute ſéparée du monde, qui n'a rien de commun avec ſa corruption ; une vie dégagée de toute la ſervitude des créatures, & uniquement attachée à Dieu ; une vie qui le met à couvert de tous les efforts de la malice des hommes, qui le rend inſenſible à tous leurs outrages, & le met en poſſeſſion d'un bonheur inal-

Rom. 6. 4.

térable. Saint Paul ne propoſe pas un autre modele aux ames reſſuſcitées. Il veut qu'après avoir renoncé à la ſervitude du péché, elles n'y retombent jamais; que la vie qu'elles ont acquiſe, ſoit immortelle comme celle de J. C. qu'elle les ſépare de l'amour des créatures, pour les attacher uniquement à Dieu; qu'elles ſoient une pâte toute nouvelle & de nouvelles créatures, formées ſelon la ſainteté de Dieu; qu'elles vivent en eſprit, & qu'elles marchent en eſprit; qu'elles renoncent à la chair & à ſes œuvres, & que de jour en jour leur renouvellement s'augmente. C'eſt l'idée qu'il nous donne d'un Chrétien reſſuſcité. C'eſt ce que doit opérer en lui la réſurrection de Jeſus-Chriſt. C'eſt à nous à voir ſi ces marques nous conviennent au moins en quelque dégré. Car ſi elles ne nous conviennent point du tout, nous n'avons aucune part à la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & nous devons nous regarder comme engagés dans la mort, & n'attendre d'autre partage que la mort.

1 Cor. 5, 7. *Gal.* 6, 15.

Enfin la réſurrection de Jeſus-Chriſt, en nous ſervant de modele pour régler notre vie, doit être encore l'objet & le ſoutien de notre eſpérance & de nos deſirs, & notre unique conſolation dans les

les maux de cette vie. Car Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſcité ſeulement pour lui ; il eſt reſſuſcité comme le chef de ſes membres, comme le premier-né d'entre ſes freres, qui eſt entré en poſſeſſion d'un héritage qui les attend, & dont il leur a promis de leur faire part. Tous les Chrétiens ont donc une maiſon bâtie dans le ciel, pleine de biens & de richeſſes inconcevables, que nul homme ne peut leur ravir, puiſque Jeſus-Chriſt même en eſt le gardien. Si leur corps périt & ſe corrompt, ils entreront en poſſeſſion d'un corps incorruptible, incapable de miſeres, & qu'ils ne peuvent avoir que dans le ciel. La réſurrection de Jeſus-Chriſt leur en eſt le gage, parce qu'il leur a promis de les rendre ſemblables à lui ; & c'eſt pourquoi ils doivent toujours l'avoir en l'eſprit dans cet état, afin de s'animer à mépriſer tous les biens & tous les maux de ce monde.

§. 9. *De l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt.*

Il n'y a rien de plus éloigné de l'eſprit humain, ni de plus digne de l'eſprit de Dieu, que la vie que Jeſus-Chriſt mena après ſa réſurrection & avant ſon aſcenſion dans le ciel. Il parut ſouvent à ſes Apôtres, pour les fortifier dans la

foi de ſa réſurrection, & lever tous leurs doutes ſur ce point, parce que c'étoit particuliérement cet article capital dont il les établiſſoit témoins, & qu'ils devoient prêcher à toute la terre. Sa préſence viſible avoit été néceſſaire pour former l'Egliſe; mais après que l'Egliſe eût été fondée, il falloit que cette préſence viſible de Jeſus-Chriſt fût ſouſtraite aux Apôtres & au monde; & cette ſouſtraction n'étoit pas moins eſſentielle à l'Egliſe formée, que ſa préſence l'avoit été pour la former: car le deſſein de Dieu, en formant l'Egliſe, a été de faire une ſociété de gens qui vécuſſent de la Foi, qui eſpéraſſent des biens inviſibles, & qui, pour ces objets inviſibles, mépriſaſſent tout ce qu'il y a de viſible.

Rien de plus grand & de plus majeſtueux que l'aſcenſion de Jeſus-Chriſt dans le ciel. Il s'y eſt élevé par ſa propre force, qui étoit celle de ſa divinité & celle de ſon humanité même glorifiée. Il a pénétré les cieux; il s'eſt élevé au plus haut des cieux, en menant captive avec lui la captivité même, c'eſt-à-dire, cette troupe de Saints qu'il avoit tirés des enfers. Il y eſt entré en prenant poſſeſſion de ſa gloire, de ſon royaume & de l'empire ſur toutes choſes: il y eſt

ſſis ; ce qui ſignifie la poſſeſſion tranquille de la gloire : il y eſt à la droite u Pere ; ce qui marque la gloire & la ıajeſté divine : la main ſignifie la for-e, & la main droite la plus grande ɔrce & la plus grande puiſſance. La loire que poſſede Jeſus-Chriſt, eſt une loire incommunicable à toute créature, ırce qu'elle enferme l'égalité parfaite vec ſon Pere.

Jeſus-Chriſt monte au ciel pour acɔmplir parfaitement l'office de Prêtre ernel & de Rédempteur des hommes. falloit qu'après avoir immolé ſa vicme, c'eſt-à-dire, ſon corps ſur le Calıire, il en portât le ſang dans le ſancaire du ciel, qu'il préſentât à Dieu n Pere une oblation non-paſſagere, ais éternelle, & qu'il parût devant i comme l'Avocat & le Rédempteur : tous ſes membres. Auſſi c'eſt ſur cette éſence de Jeſus-Chriſt devant ſon Pere, ſur cette victime qu'il lui offre en ıalité de Prêtre éternel, que ſaint Paul nde principalement la confiance que ous devons avoir de nous approcher de ieu & de ce trône de grace & de miſéricorde, pour être ſecourus dans nos beins. *Heb.* 4, 15.

CHAPITRE V.

DU SAINT-ESPRIT.

LA deſcente du Saint-Eſprit ſur les Apôtres a été l'accompliſſement de toutes les œuvres & même de tous les myſteres de Jeſus-Chriſt. C'eſt pour cela qu'il s'eſt incarné ; c'eſt le fruit de ſes ſouffrances & de ſa mort. Il eſt venu pour ſauver le monde ; mais le ſalut du monde conſiſte à recevoir un nouvel eſprit, qui chaſſe l'ancien, qui détruiſe le vieil homme, qui faſſe de ceux qui le reçoivent de nouvelles créatures, & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'eſt ce levain ſacré qui rend la maſſe du genre humain, auparavant fade, inſipide & corrompue, une maſſe pleine d'eſprit & de force. C'eſt ce feu divin que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde, pour embraſer le cœur de tous les élus ; c'eſt ce préſent ineffable que Jeſus-Chriſt monté au ciel envoie à ceux qu'il aime, pour les conſoler de ſon abſence.

Le Saint-Eſprit, quand il eſt dans le cœur, le pouſſe & le fait agir. Il devient le principe de ſes actions, & les rapporte à des fins dignes de lui. Car

'eſt principalement par-là qu'on le re-
onnoît & qu'on le diſcerne. Il eſt in-
onnu en quelque ſorte comme princi-
e, mais il eſt connu par la fin à laquel-
e il rapporte nos œuvres ; & cette fin
ſt celle à laquelle Jeſus-Chriſt a rap-
orté les ſiennes. Car cet eſprit de Dieu
ſt en même-temps l'eſprit de Jeſus-
hriſt ; & l'eſprit de Jeſus-Chriſt pro-
uit en nous les mêmes inclinations &
s mêmes ſentimens qu'il a produits
ans Jeſus-Chriſt, & nous fait aimer
s mêmes objets. Il n'y a donc qu'à
udier les inclinations de Jeſus-Chriſt,
our connoître celles que le Saint-Eſprit
oit produire en nous. L'eſprit de Je-
s-Chriſt eſt un eſprit d'humilité & de
ouceur : ce même eſprit agiſſant dans
s fideles, doit leur inſpirer un deſir
e s'humilier en toutes choſes, & un
prit de douceur, de patience & de
pport à l'égard du prochain. L'eſprit
e Jeſus-Chriſt eſt un eſprit d'adoration,
amour & de confiance envers Dieu
n Pere : cet eſprit doit donc nous
orter à Dieu par des mouvemens d'a-
our, d'adoration & de confiance,
ſprit d'adoption que nous avons reçu *Gal.* 4, 6.
us faiſant crier : Mon Pere, mon
re. Enfin l'eſprit de Jeſus-Chriſt eſt
n eſprit de pauvreté & de détache-

ment de toutes les choſes du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriſer, & nous empêchera ainſi de les rechercher. Voilà les marques de cet eſprit. Plus on en a, plus on a ſujet d'avoir confiance de le poſſéder, & qui n'en a point du tout, s'en flatte inutilement, & prétend ainſi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

CHAPITRE VI.

De l'Egliſe.

L'Egliſe eſt un corps & un royaume tout divin, qui a Jeſus-Chriſt pour chef & pour Sauveur. Son établiſſement eſt le plus grand des miracles, n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu, que la maniere dont il a formé l'Egliſe par des inſtrumens ſi foibles & par des moyens plus diſproportionnés à un ſi grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître, d'une maniere ſi éclatante, l'empire ſouverain qu'il a ſur les cœurs.

L'Egliſe eſt proprement la ſociété des Saints qui ſervent Dieu ſous un ſeul chef qui eſt Jeſus-Chriſt. Dans ce ſens elle a pluſieurs parties : les Saints qui ſont dans le ciel, en ſont la plus ſainte

: la plus excellente partie ; c'eſt l'Egliſe iomphante : les ames qui ſont détenues ans le purgatoire, pour y être purifiées e leurs péchés, en font auſſi partie ; eſt l'Egliſe ſouffrante : les fideles qui ant vivans ſur la terre, ſont encore ans le combat, & doivent opérer leur lut avec crainte & tremblement, en ont la partie qui nous eſt la plus connue ; eſt l'Egliſe militante. C'eſt celle-là dont eſt très-important de connoître les ualités ou les marques qui la diſtinguent es autres ſociétés ; ſavoir, qu'elle eſt ne, ſainte, catholique, apoſtolique, ıdéfectible & infaillible.

1°. Une. Il n'y a qu'une Egliſe de Je-ıs-Chriſt, & elle doit être une, parce u'il n'y a qu'un ſeul troupeau & un ſeul aſteur. L'Egliſe eſt l'Epouſe de Jeſus-hriſt : or Jeſus-Chriſt n'a qu'une Epouſe. es Juifs & les Gentils compoſant l'Egli-e, ne ſont qu'un ſeul édifice, bâti ſur eſus-Chriſt, qui en eſt la pierre angu-ire. Enfin l'Egliſe eſt le corps de Jeſus-hriſt : or Jeſus-Chriſt n'a point plu-eurs corps, quoique ce corps ait divers ıembres. Cette unité de l'Egliſe a été gurée par l'unité de l'Arche, hors de ıquelle perſonne ne fut ſauvé des eaux u déluge.

Dieu, pour conſerver ſon Egliſe en

unité, a établi une Chaire & une autorité ſupérieure pour veiller à la maintenir, qui eſt celle de l'Egliſe de Rome. Il faut donc que ſon chef ait l'autorité qui lui eſt néceſſaire pour la conſervation de l'unité, afin que toute occaſion de ſchiſme ſoit ôtée ; & quoique le ſouverain Pontife n'uſe de cette puiſſance que ſelon la diſpoſition & la détermination des ſaints Canons, il eſt vrai néanmoins que c'eſt de droit divin, & par l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, qu'il a tous les droits & les prérogatives néceſſaires pour travailler efficacement à maintenir l'unité, l'ordre & la diſcipline de l'Egliſe, qui lui ont été particuliérement confiées.

2°. Sainte. La ſainteté véritable, c'eſt-à-dire, celle qui naît de la charité & de l'habitation du Saint-Eſprit, eſt néceſſaire au corps de l'Egliſe ; de ſorte que toute l'Egliſe ne peut être une ſociété d'hypocrites, ſans aucune véritable ſainteté intérieure. Ce n'eſt point aſſez expliquer la ſainteté de l'Egliſe, que de ne la faire conſiſter que dans la ſainteté de la Religion, de la Doctrine, des Sacremens & d'autres choſes ſemblables qui regardent le culte extérieur ; il faut entendre par cette ſainteté, qui la fait appeller ſainte, celle que Jeſus-Chriſt lui a donnée par le mérite de ſon ſang ; & quoique la vraie

ſainteté de l'Egliſe ſoit inférieure, Dieu ne laiſſe pas de la diſtinguer par cette marque, & de la faire connoître à ceux qui s'en égarent; & quelque déſordre qui ſe trouve dans l'Egliſe, il y a néanmoins des vertus ſi éminentes dans la plupart des Saints de l'Egliſe Romaine, qu'on ne ſauroit raiſonnablement douter de quel côté eſt l'Egliſe. Il eſt vrai que l'Egliſe eſt compoſée de bons & de méchans, de bon grain & de paille; mais les méchans ne ſont pas véritablement membres intérieurs du corps de Jeſus-Chriſt; en ce ſens ils ſont dans l'Egliſe, mais non de l'Egliſe; ils ſont membres du vautour, & non de la colombe; ils ſont hors de l'Egliſe, quoiqu'ils paroiſſent dedans.

3°. Catholique. L'Egliſe eſt catholique par l'univerſalité de la Doctrine, en ce qu'elle condamne toutes les erreurs condamnées, & embraſſe toutes les vérités définies; par l'univerſalité de communion, en ce qu'elle comprend tous les fideles répandus par tout le monde; par l'univerſalité ſucceſſive, en ce qu'elle renferme tous les temps depuis les Apôtres juſqu'à préſent: car on ne peut marquer aucun point où l'on puiſſe dire, que l'Egliſe Romaine ait commencé depuis les Apôtres juſqu'à ce tems-ci, ou ait été accuſée de nouveauté; au lieu que l'on

marque le commencement de toutes les autres Sectes.

4°. Apostolique. L'Église est apostolique, en ce qu'elle tire des Apôtres sa doctrine, son autorité & sa mission. L'Eglise ne fait pas profession d'être attachée à des révélations particulieres, mais à la révélation faite aux Apôtres; en sorte que ce qui n'est point compris dans cette révélation, n'est point compris dans sa foi. La doctrine des Peres de l'Eglise est, qu'une doctrine peut être apostolique, sans être insérée dans l'Ecriture, pourvu qu'elle soit contenue dans la Tradition; & il suffit afin qu'une doctrine soit réputée apostolique, qu'elle soit enseignée par plusieurs Peres, en rendant témoignage que c'étoit la doctrine de l'Eglise, & que personne ne les ait contredits sur ce point; il suffit même qu'une doctrine se trouve établie par toute l'Eglise, sans qu'aucun Auteur catholique l'ait combattue comme une nouveauté & une erreur: car c'est une marque qu'elle a été établie par les Apôtres ou par les Conciles généraux.

5°. Indéfectibilité. L'Église de Jesus-Christ ne peut périr, & il y aura toujours une Eglise visible, parce qu'il y aura toujours des Pasteurs établis par Jesus-Christ. Jesus-Christ a promis à ses Apô-

tres d'être toujours avec eux, non pour un tems ſeulement, mais juſqu'à la conſommation des ſiecles; ce qui renferme une promeſſe authentique de la perpétuité de l'Egliſe, puiſque Jeſus-Chriſt s'oblige par-là d'être toujours avec ſes Miniſtres, & qu'il déclare que ſes Miniſtres prêcheront toujours toutes les vérités qu'il leur a annoncées, & que juſqu'à la conſommation des ſiecles ils recevront dans ſon Egliſe, par le Baptême, ceux qui voudront y entrer.

6°. Infaillibilité. L'Egliſe ne ſeroit pas perpétuelle & incapable de périr, ſi elle pouvoit faillir, & prendre le menſonge pour la vérité à l'égard de la foi. Cette infaillibilité de l'Egliſe conſiſte en ce qu'elle ne peut enſeigner généralement, par la bouche de tous ſes Evêques & de tous ſes Docteurs, une doctrine de foi, & en exiger la confeſſion, ſans que cette doctrine ſoit véritable. L'Egliſe, pour diſcerner la vérité de l'erreur, conſulte toujours la Tradition, & ſon infaillibilité conſiſte en ce que Dieu l'aſſiſte à ne pas s'en écarter. S'il y a conteſtation, l'Egliſe s'aſſemble en Concile. Il y a des Conciles particuliers qui portent leur jugement ſur les points conteſtés, en conſultant la Tradition; & quoiqu'ils puiſſent ſe tromper, & être

réformés par des Conciles généraux, s'ils ſont dans la ſuite acceptés de toute l'Egliſe, leur déciſion dévient, par cette acceptation, entiérement certaine, parce que l'Egliſe ne peut errer. A l'égard des Conciles généraux, lorſqu'ils ſont légitimement aſſemblés, & que les Evêques y opinent avec liberté, ils renferment alors l'autorité de toute l'Egliſe, & on ne doit point douter que leur déciſion ne ſoit vraie; & l'acceptation qu'en fait l'Egliſe, ne donne pas proprement la certitude & l'infaillibilité à leurs déciſions, mais rend ſeulement notoire, que les choſes ſe ſont paſſées régulièrement dans le Concile. A l'égard de la déciſion des points de fait, le ſentiment des Théologiens eſt, que les Conciles mêmes généraux peuvent ſe tromper dans les faits non-révélés; & qu'à l'égard du Pape, il n'eſt pas de foi qu'il ſoit infaillible; c'eſt même le ſentiment de l'Egliſe de France, qu'il peut ſe tromper, & qu'il a au-deſſus de lui le Concile général.

CHAPITRE VII.

De la Communion des Saints.

LA communion des Saints s'entend de la communion d'aſſiſtances mutuelles qu'il y a entre tous les membres de l'Egliſe, en vertu de leur union. Ainſi cette communion comprend l'union que nous devons avoir avec l'Egliſe triomphante, celle que nous devons avoir avec l'Egliſe ſouffrante, celle que nous devons avoir avec l'Egliſe militante.

L'union que nous devons avoir avec l'Egliſe triomphante doit être une union de charité intérieure, mais d'une charité proportionnée à leur état & au nôtre. Ainſi, comme ils ſont dans un état de gloire, de ſureté & de puiſſance, qu'ils ſont remplis de la majeſté de Dieu, qu'ils peuvent nous aider par leur interceſſion, & que nous ſommes au contraire dans un état de miſeres, d'humiliations, de dangers, d'infirmités & de beſoins, notre charité envers les Saints qui regnent dans le ciel, doit être jointe avec une admiration de leur bonheur, avec une connoiſſance de l'excellence de leur vertu, de leurs graces

& de leur état, avec une profonde humiliation ſous leur grandeur & ſous leur puiſſance, avec un aveu ſincere de notre miſere & avec un recours à leur aſſiſtance ; ce qui ne doit former néanmoins qu'un culte de ſociété, où les membres n'étant pas dans le même rang, doivent accompagner le recours qu'ils ont à ceux qui ſont dans un rang plus élevé, des marques de reſpect & d'abaiſſement.

L'union que nous devons avoir avec l'Egliſe ſouffrante, doit être une union de charité, mais d'une charité accompagnée de reſpect, parce que c'eſt une ſociété d'élus, dont le ſort eſt aſſuré ; au lieu que le nôtre eſt encore incertain. Nous devons pareillement être touchés de compaſſion pour les peines qu'ils endurent, & de deſirs ſinceres que Dieu les ſoulage dans ces peines, & qu'il en abrege le tems par ſa miſéricorde, lui adreſſant pour cet effet nos prieres & nos ſacrifices.

L'union que nous devons avoir avec l'Egliſe militante, outre la charité, qui eſt l'union intérieure, que l'on doit avoir pour tous les membres de l'Egliſe en général, & qui doit être acompagnée d'un reſpect intérieur particulier pour ceux d'entre les fideles en qui l'on voit plus de marques de l'eſprit de

Dieu, doit avoir de plus une union extérieure & générale avec tous les membres de l'Egliſe, qui nous empêche de nous ſéparer extérieurement d'aucun, & de le traiter comme s'il n'étoit pas membre de l'Egliſe.

Tous les Chrétiens forment entre eux une ſainte ſociété & une république divine, dans laquelle ils ſe ſoutiennent mutuellement par les aſſiſtances qu'ils ſe rendent les uns aux autres; en ſorte qu'il n'y en a aucun qui puiſſe ſe paſſer du ſecours des autres Chrétiens. Ce ne ſont point nos prieres ſeules qui nous obtiennent la continuation des graces de Dieu; ce ſont les prieres de tout le corps, & de ceux en particulier que nous engageons à prier pour nous. On tomberoit à tout moment, & on ne ſe releveroit point de ſes chutes, ſi l'on n'étoit ſoutenu par la charité générale de l'Egliſe, & par celle des perſonnes qui s'appliquent à nous aider. Comme nous ne pouvons donc nous paſſer des autres, il naît de cette néceſſité une obligation indiſpenſable de rendre aux autres ce qu'on reçoit d'eux, & de contribuer de notre part aux beſoins de la ſociété générale; autrement nous méritons d'être exclus des ſecours que nous recevons de cette ſociété. Qui ne prie

point pour les autres, ne mérite point d'avoir part à leurs prieres; qui ne fait point pénitence pour les autres, ne mérite point d'avoir part à la pénitence générale de l'Egliſe; qui ne compatit point aux miſeres du prochain, ne mérite point qu'on ait compaſſion des ſiennes; qui le traite durement dans ſes fautes, mérite d'être traité durement dans les ſiennes; qui eſt impatient dans les foibleſſes d'autrui, mérite de n'être pas ſupporté dans ſes propres foibleſſes. Il n'y a donc point de meilleur moyen d'obtenir que nos foibleſſes & nos péchés ſoient ſoulagés par la charité de l'Egliſe & de ceux qui nous aiment ſelon Dieu, que de contribuer de notre part au ſoulagement des autres, en portant leurs foibleſſes & leurs péchés, & en faiſant ce qui nous eſt poſſible pour les aider à en ſortir. Ainſi ayant beſoin d'être inſtruits dans nos fautes de ſurpriſe, nous devons pratiquer envers les autres la charité de les inſtruire. Ayant beſoin qu'on uſe envers nous de condeſcendance & de douceur, nous devons en uſer envers le prochain; autrement Dieu permettra, ou que perſonne ne nous aidera à reconnoître nos fautes, ou qu'on le fera d'une maniere diſproportionnée à notre beſoin, & qui nous nuira au lieu de nous ſervir.

C'eſt encore la charité de l'Egliſe qui touche le cœur de Jeſus-Chriſt, & qui le porte à redonner la vie aux pécheurs. Ce ne ſont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes; mais c'eſt l'Egliſe qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvemens de converſion & de vie. Elle répand des larmes pour eux; & ce ſont ſes prieres & ſes larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la réſurrection de ſes enfans morts. Ainſi les pécheurs ne doivent pas ſeulement à l'Egliſe leur premiere naiſſance & leur premiere juſtification; mais ils lui doivent auſſi leur réſurrection & le recouvrement de la vie, quand ils l'ont perdue. Voilà les avantages que l'on trouve dans la communion des Saints.

CHAPITRE VIII.

De la Mort.

Chacun eſt perſuadé qu'il mourra: on en reçoit de toutes parts des avertiſſemens continuels, & la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort, ſi inévitable, doit nous mettre pour jamais dans un état de bon-

heur ou de misere, & que ces deux éternités si différentes, l'une si désirable, l'autre si horrible, dépendent de la disposition du cœur, où nous trouvera ce dernier moment; qu'il se donnera à cet instant même un arrêt irrévocable qui décidera de notre sort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt, ou favorable, ou contraire, est l'usage que nous faisons du petit espace de notre vie, qui ne nous est donné que pour nous y préparer. Les hommes savent qu'il peut leur servir beaucoup d'avoir l'esprit plein de ces pensées, & de se représenter souvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit; & cependant la vérité est qu'il y en a très-peu qui y pensent sérieusement. La plupart des hommes mettent au contraire tout leur soin & toute leur étude à bannir ces objets de leur esprit, à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la représente un peu vivement; & ils réussissent si bien, qu'ils arrivent presque tous à la mort, sans y avoir jamais bien pensé.

On se flatte que l'on vivra long-temps, pendant qu'il est certain que la vie est fort courte. Si l'on fait réflexion sur les

années qui ſont déja paſſées, on verra avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Si l'on regarde autrement celles qui ſont à venir, c'eſt une illuſion de notre imagination : elles paſſeront avec la même vîteſſe : le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tout étonnés que nous nous trouverons arrivés au terme.

Dieu n'a pas voulu ſeulement que le tems qu'il donne aux hommes pour ſe préparer à la mort fût court ; mais il a voulu même qu'il fût incertain, & que la mort pouvant les ſurprendre à tous momens, ils euſſent toujours ſujet de la craindre. Son deſſein par-là a été de nous la rendre toujours préſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. Si nous joignons à la conſidération de la foibleſſe de notre corps & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoi il eſt ſujet, la vue de la providence de Dieu, qui diſpoſe ſouverainement de notre vie & de notre mort, & dont les arrêts nous ſont inconnus, nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illuſion à s'aſſurer de la durée de la vie, & à remettre à penſer à la mort en un autre tems que celui que Dieu nous donne préſentement : car ce ne ſont point proprement les ma-

ladies qui nous font mourir ; c'eſt le décret de la volonté de Dieu. Nous ſommes morts devant lui dès le moment que nous ſommes nés, parce qu'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir préciſément dans un autre. Tous les hommes ſont condamnés à la mort par la juſtice de Dieu, & leur mort eſt aſſignée à certaines heures & à certains momens. Cet arrêt s'exécute chaque jour ſur un très-grand nombre de perſonnes dans toute l'étendue du monde. Qui peut donc s'aſſurer d'aucun jour, que ce ne ſera ſon dernier ? Ainſi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, eſt téméraire & ſans fondement.

La plupart des gens remettent à penſer à la mort juſqu'à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de différer davantage. Mais combien y en a-t-il de ſubites, auxquelles on ne ſauroit ſe préparer par la réception des Sacremens ? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'eſprit par la violence de la maladie, qu'on n'eſt plus capable de penſer ſérieuſement à rien, ni de pratiquer les actions de Religion, que d'une maniere animale ? D'ailleurs, quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'eſprit que l'on pourroit deſirer, s'imagine-

t-on qu'on doive avoir une grande confiance dans ces témoignages de converſion qui ne précedent la mort que de peu de tems? D'ailleurs les douleurs de la mort, les objets de terreur, la conſcience qui reproche les crimes, font voir qu'il n'y a qu'abymes & que précipices pour ceux qui different à penſer à la mort juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſi proches.

La comparaiſon de l'éternité avec le tems que l'ame fait au moment de ſa ſéparation d'avec ſon corps, anéantit à ſes yeux la réalité du monde préſent avec tous ſes biens & tous ſes maux, & elle n'y laiſſe plus ſubſiſter, comme réel & ſolide, que les biens ou les maux immuables & éternels. Ce ne ſeront pas ſeulement les juſtes & les élus qui jugeront ainſi de l'éternité & du tems; ce ſeront auſſi les méchans & les réprouvés. Ils auront en quelque ſorte une même lumiere dans l'eſprit; mais il n'y aura rien de plus différent que la diſpoſition du cœur.

Ceux qui ſeront parfaitement juſtes, ne ſe ſoucieront point du tout de voir diſparoître à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point; & ils ſeront comblés de joie de la grandeur ineffable des biens dont ils joui-

ront ſans retardement. Ceux qui auront encore quelque reſte d'attache pour le monde, ſouffriront de très-grandes peines par la privation de ces biens, par le retardement de leur béatitude & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de ſe ſervir pour les purifier. Mais parmi toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu, les maintiendra dans une parfaite paix ; en ſorte que, comme ils ſouffroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur félicité, ils ne voudroient pas, pour la félicité même, ſortir, contre l'ordre de la juſtice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce ſeront là les ſentimens des élus à l'égard du tems & de l'éternité ; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les réprouvés. Ils connoîtront à la vérité le néant de toutes les choſes temporelles qu'ils ont aimées ; mais ils ne ceſſeront pas pour cela de les aimer ; ce qui produira en eux une faim terrible qui ne ſera jamais ſatisfaite. Ils connoîtront la grandeur & la ſolidité des biens du ciel, & ils ſe verront dans l'impuiſſance de les aimer. Ils verront en ce moment terrible qu'il n'y a plus de remede aux maux effroyables qu'ils ſe ſeront attirés par le mauvais uſage du

tems. Quel repentir pour eux ! quel déchirement de cœur ! quel abyme de déſeſpoir !

Au moment que l'ame eſt ſéparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoiſſoit en cette vie. C'eſt une choſe étrange combien la connoiſſance que nous en avons préſentement eſt foible & obſcure. Dieu fait tout dans le monde : il eſt par-tout : les créatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne ſelon ſes deſſeins. Elles ne ſauroient s'écarter tant ſoit peu de l'ordre de ſa providence : cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu ſe cache toujours dans ce monde ſous le voile de quelques créatures qu'il préſente à nos ſens, & ne nous donne aucun ſigne évident de ſa préſence. Ainſi étant occupés des créatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puiſſance inviſible qui les remue. Mais il n'en eſt pas de même dans l'autre vie. Dès le moment que l'ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſentielle qu'elle a de Dieu, & pour être, & pour agir, & pour être heureuſe ou malheureuſe. Elle connoîtra la puiſſance de Dieu & ſa

propre foibleſſe. Elle verra qu'elle ne peut ſe ſouſtraire à ſon pouvoir, & qu'il faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où ſa juſtice la réduira. Ce ſentiment ſera la joie éternelle des élus & le déſeſpoir éternel des réprouvés ; & cet état nous apprend ce que nous devons faire dans le tems. Car, puiſque nous ne ſaurions être heureux que par la vue & par l'amour de Dieu, puiſque c'eſt la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce ſera notre unique emploi & notre unique occupation dans toute l'éternité, que devons-nous faire autre choſe dans cette vie, qui n'eſt qu'une préparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu ?

Il eſt bon encore d'entrer, autant qu'il eſt poſſible, dans les vues & les ſentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps : car il eſt certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de ſa vie ; qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainſi des jugemens de tout ce qui a paſſé par ſon eſprit pendant qu'elle étoit dans le corps ; c'eſt-à-dire, qu'elle jugera de tous ſes jugemens, de toutes ſes penſées & de toutes ſes actions, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura de

de faux & d'injuſte. Ce ne ſont pas ſeulement les ames des élus qui reconnoîtront clairement alors toutes leurs erreurs, ce ſeront auſſi celles des réprouvés. Ils ſeront forcés d'avouer que leurs ſentimens & leurs actions étoient pleines de folie. Non-ſeulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment-là, ſont véritables, mais ils ſont de plus éternels; & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de variété de penſées. Il eſt donc bon de prévenir ce jugement, & faire ce que nous voudrions avoir fait lorſqu'il s'agira d'être jugés de Jeſus-Chriſt.

CHAPITRE IX.

DU JUGEMENT DERNIER.

JESUS-CHRIST, qui eſt préſentement au plus haut des cieux, viendra un jour réellement & viſiblement, pour juger tous les hommes réunis en un même lieu, & décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Outre le jugement particulier, qui eſt uniquement pour ceux qui ſont jugés au ſortir de cette vie, il y aura un jugement général pour toutes les créatures. Le ju-

gement particulier ne fait connoître à chacun que ce qui le regarde ; le jugement général fera connoître à chacun ce qui regarde les autres : on y apprendra les raiſons de tout ce qui nous paroît préſentement ſans raiſon : on connoîtra alors que tout ce qui nous ſembloit ſans regles, avoit des regles certaines & juſtes.

Pour ce qui eſt des ſignes qui précéderont le jugement dernier, & de ce qui arrivera dans ce jugement, voici à quoi ſe réduit ce qu'on peut en tirer de l'Ecriture. Il faut que l'Evangile ſoit prêché par tout le monde. Elie & Hénoch étant venus, convertiront les Juifs. Ce ſera après cette converſion des Juifs que l'Antechriſt commencera de perſécuter l'Egliſe. Cette perſécution ne durera que trois ans & demi ; & ce ſera alors que le diable ſera délié, c'eſt-à-dire, qu'il lui ſera permis d'exercer ſa cruauté & tous ſes artifices contre les Saints. Le diable délié armera contre l'Egliſe Gog & Magog, c'eſt-à-dire, tous les méchans ; & la perſécution ſera telle, qu'il n'y en aura jamais eu de ſemblable avant ce tems-là. L'Antechriſt emploiera, pour attirer les hommes à lui, des prodiges trompeurs, c'eſt-à-dire, qu'il leur faſcinera les yeux, ou qu'il fera de

vrais prodiges, tendant à perſuader l'erreur. Ces prodiges ſéduiront ceux qui auront mérité d'être ſéduits, & qui, pour n'avoir pas reçu la vérité, ſeront abandonnés à l'illuſion. Il aura la hardieſſe de s'aſſeoir dans le temple de Dieu, en voulant faire paſſer lui & les ſiens pour toute l'Egliſe. L'Antechriſt ne ſera tué que dans l'avénement de Jeſus-Chriſt; & ce ſera Jeſus-Chriſt lui-même qui l'exterminera, en venant, pour juger les hommes, porté ſur les nuées.

Ce ſera alors que ſe fera la réſurrection, & que les morts reprenant leurs corps, iront au-devant de Jeſus-Chriſt. Cette réſurrection ſera générale, & comprendra les méchans auſſi-bien que les bons. Ceux qui ſeront trouvés vivans à l'avénement de Jeſus-Chriſt, mourront & reſſuſciteront preſque en même-tems; mais, quoique tous reſſuſcitent, tous ne ſeront pas changés, & ne reprendront pas un corps incorruptible. Les Apôtres jugeront avec Jeſus-Chriſt, ſelon la promeſſe qu'il leur en a faite. Tous comparoîtront devant Jeſus-Chriſt ſans exception: les actions de tous les hommes ſeront découvertes & examinées à la rigueur, ſans qu'il en demeure aucune cachée; & par une vertu

divine, les actions de chacun ſeront rappellées à ſa mémoire, & découvertes à tous les hommes. Dieu même ſera le témoin, parce qu'il convaincra chacun de tout ce qu'il aura fait par une évidence à laquelle il ne pourra réſiſter. Après cette manifeſtation de toutes les actions des hommes, ſe fera la ſéparation des bons d'avec les méchans par le miniſtere des Anges: les bons ſeront mis à la droite, & les méchans à la gauche. L'embraſement du monde accompagnera ou ſuivra cette ſéparation; & dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux paſſeront, les élémens ſe diſſoudront, & la terre, avec tout ce qu'elle contient, ſera conſumée par le feu. Ce feu ſervira à purifier les juſtes qui ne ſeront pas entiérement purifiés; mais, après cet embraſement, le monde reprendra une face toute nouvelle; enſuite il n'y aura plus de changement: les Saints regneront éternellement dans le royaume de Dieu; & les réprouvés ſeront abymés pour jamais dans l'étang de ſoufre avec les démons & l'Antechriſt.

Le jour du jugement étant la conſommation de tous les myſteres de Jeſus-Chriſt & la déciſion de notre état éternel, doit être l'objet perpétuel d'une ame chrétienne: car ſon but, dans toute la conduite de ſa vie, doit être de rendre

ſes actions capables de ſubſiſter à l'examen de ce Juge, qui ne peut être trompé, & qui ne ſauroit approuver que ce qui eſt juſte. Rien n'eſt plus capable que la méditation de ce jour terrible, de lui inſpirer le ſoin de purifier ſes actions, d'en retrancher toute l'impureté qui s'y gliſſe ſi aiſément, de corriger les jugemens faux que le monde forme de toutes les choſes de la terre. Car pour peu qu'on ait le jugement dans le cœur, on ne ſauroit plus trouver rien de bon, que ce qui ſera bon dans ce dernier jour. La penſée du jugement eſt auſſi la ſource de la vigilance & de la priere; & comme la vigilance & la priere ſont les ſources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette penſée ſalutaire eſt dans nous le premier principe de tous nos biens.

CHAPITRE X.

De l'Enfer.

POUR concevoir les peines effroyables que les damnés ſouffrent en enfer, il faut conſidérer en particulier les peines intérieures & les peines des ſens.

1°. Les peines intérieures qui sont si sensibles aux damnés, sont que leurs douleurs seront tellement continuelles, que leur ame ne cessera jamais d'être collée & appliquée à l'objet de sa peine, sans qu'elle puisse s'en détourner pour un seul moment. Il y a en eux un surcroît de douleur qui ne peut s'exprimer, en ce qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la pensée, & réunissent dans le tems présent ce qu'ils doivent souffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens; ce qui rend chacun de ces maux en quelque sorte infini. De quelque côté que l'ame des damnés se tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige: elle est privée de toute consolation & de tout plaisir; rien n'adoucit ses maux, & tout les augmente. Dieu ne permettra pas qu'ils puissent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux, malgré qu'ils en aient. Il faudra qu'ils se voient tels qu'ils sont, & leurs maux tels qu'ils sont, sans qu'ils puissent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination. La rage & le désespoir seront leur partage. Ils verront clairement qu'ils sont dans une impuissance totale de nuire à ceux qu'ils haïssent. Ils seront convaincus qu'ils méritent tous les maux

qu'ils ſouffrent ; qu'ils ſe les ont attirés par leur faute ; & ils n'en haïront pas moins la juſtice qui les y condamne : ils n'eſpéreront nullement de pouvoir ceſſer d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par conſéquent, l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtans, parce qu'ils ne verront rien ſur quoi leur eſprit puiſſe s'appuyer.

L'orgueil dont les réprouvés ſeront poſſédés, ne leur donnera aucune conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y ſera horreur & les couvrira de honte. Ils ſe verront l'objet de la haine de Dieu, des Anges, des Saints, des démons & des réprouvés. Ils haïront éternellement la juſtice & la puiſſance de Dieu. Ils ſouhaiteroient qu'il ne fût pas ; & ils ſe verront néanmoins éternellement entre ſes mains, ſans pouvoir éviter aucun des châtimens que ſa juſtice leur fera ſouffrir. Ils ſouhaiteront avec une paſſion exceſſive la deſtruction de leur être ; & lorſque leur ame ſera réunie à leur corps, elle fera tous ſes efforts pour le quitter. Ils tendront à la mort & au néant avec une impétuoſité démeſurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne pourront le détruire. Ils

mourront toujours, sans pouvoir mourir.

2°. Les peines des sens sont tout ce qui peut affliger & tourmenter par la vue, l'ouie, l'odorat & les autres sens; & on ne peut douter que les damnés ne souffrent cruellement par leurs sens; mais c'est surtout par le feu qui les brûlera d'une maniere tout autrement vive, qu'il ne fait ici bas. Dans l'enfer les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui causeront de la douleur avec toute l'activité de sa nature. Les damnés seront tout pénétrés de feu, comme une viande salée est pénétrée de sel. Le feu agira sur toutes les parties de leur corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge; il n'y aura, ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne soient ébranlés, & qui ne causent une douleur violente; & comme aucunes des parties du corps ne seront jamais consumées par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le supplice subsistera toujours dans la même violence. Mais comme la douleur que cause le feu, n'est pas une simple action du feu sur le corps, & que c'est l'application de l'ame à ce mouvement, on peut s'imaginer que cette douleur que l'ame ressent, doit être quelque chose d'insupportable, & que la cruauté des hommes les plus bar-

bares n'a pu inventer de plus grands tourmens. Cette peine ſera d'autant plus grande, que c'eſt proprement celle qui ſera impoſée aux réprouvés par la juſtice de Dieu, & où elle agira elle-même, toutes les autres peines n'étant que les ſuites de leur abandonnement & de leur malice, ſans que Dieu y agiſſe autrement qu'en les laiſſant à eux-mêmes.

Mais le plus grand ſupplice des damnés dont ils ſeront frappés de tous côtés, ſera de voir qu'ils ont violé la juſtice de Dieu par leurs péchés; que c'eſt Dieu lui-même qu'ils ont outragé, parce qu'il étoit lui-même cette juſtice qu'ils n'ont voulu ni connoître, ni ſuivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris. Ils ont fermé les yeux durant leur vie à la vérité; & ils ne verront pour toute l'éternité que cette vérité qui leur reprochera leurs crimes. Ils n'ont jamais voulu écouter ſa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la vérité qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

Il eſt étonnant que l'on penſe ſi peu aux maux effroyables de l'enfer. Dieu même ne menace de rien moins que d'un feu éternel, ſi l'on fait le mal & ſi l'on ne fait pas le bien. D'où vient donc qu'on fait ſi peu d'état de ces menaces? C'eſt ſans doute qu'on n'a point de foi. Quand on a foi

de fortifier ce qu'on a de raison, en l'appliquant davantage à ces objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par-là de retenir au moins la main, si elle ne guérit pas le cœur, & de retrancher les effets extérieurs des passions, si elle n'en arrête pas les mouvemens intérieurs; & en nous séparant ainsi des objets qui augmentent la concupiscence, elle prépare la place à la charité.

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe dont la raison ne peut douter, pourvu qu'elle y fasse attention, que les maux de l'autre vie étant si horribles, & surpassant tellement dans leur grandeur tous les biens, tous les plaisirs & tous les maux de la vie présente, ils doivent nous servir de regle & de mesure pour juger de ceux-ci; & qu'ainsi nous ne devons jamais regarder sous l'idée du bien, mais sous l'idée d'un grand mal, tout ce qui mene à l'enfer. Il faut encore se servir de la considération de l'enfer pour mépriser & pour trouver légers tous les maux du corps: les maux de cette vie doivent même nous faire souvenir de l'enfer, & nous servir d'un avertissement continuel de penser sérieusement à l'éviter.

Quand même ces considérations des feux de l'enfer ne nous seroient pas nécessaires pour éviter le péché, & que nous

ſerions arrivés juſqu'à ce dégré où la charité bannit toute crainte, ce qui eſt bien rare dans ce monde, & où il eſt très-dangereux de s'imaginer d'être arrivé, lorſque Dieu ne nous y a pas encore élevés, elles ne laiſſeroient pas de nous être utiles & même néceſſaires, tant pour entretenir en nous les ſentimens de reconnoiſſance que nous devons avoir, que pour y exciter la compaſſion que nous devons avoir des ames qui ſe précipitent en ces abymes de maux. Ainſi la crainte de l'enfer n'eſt pas ſeulement l'introductrice de la charité, lorſqu'elle n'eſt pas encore maîtreſſe du cœur : elle n'en eſt pas ſeulement la gardienne, lorſqu'elle eſt encore foible & imparfaite ; elle en eſt encore la nourriciere, lorſqu'elle eſt la plus pure & la plus parfaite, avec cette ſeule différence, que dans les deux premiers états elle regarde plus nous que les autres, & dans le troiſieme elle regarde plus les autres que nous.

CHAPITRE XI.

Du Paradis.

C'Est une choſe étonnante que les Chrétiens à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur annoncer la grande & heureuſe nouvelle du royaume des cieux & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, en ſont néanmoins ſi peu touchés, que ce grand objet eſt celui auquel ils penſent le moins, & qui fait moins d'impreſſion ſur leur cœur. C'eſt que ces biens que la Religion propoſe, ne ſont pas des biens préſens; qu'on ne les voit pas par les ſens; que pour y arriver il faut ſe ſéparer des objets des ſens & renoncer aux honneurs, aux biens & aux plaiſirs du monde; & c'eſt ce que la concupiſcence ne peut ſouffrir. Cette diſpoſition eſt certainement criminelle, & il eſt clair que ceux qui ſe contentent de la vie préſente, & qui ne deſirent point la félicité de l'autre vie, n'ont point de foi, & ſont hors d'état de parvenir au ſalut.

Rien n'eſt plus propre pour nous faire deſirer le ciel, que de conſidérer de quels maux on y eſt exemt, & de quels

biens on y eſt rempli, ſelon ce que Dieu lui-même nous en a révélé dans les ſaintes Ecritures.

La vue des miſeres de cette vie ne doit pas ſeulement nous en détacher & nous la faire haïr ; elle doit auſſi nous ſervir de dégré pour nous élever à la connoiſſance de la vie du ciel, puiſque l'exemption de ces miſeres fait une partie du bonheur que nous attendons ; & c'eſt pourquoi l'Ecriture nous la repréſente ſouvent ſous cette idée. Elle nous fait conſidérer que nous y ſerons délivrés de la néceſſité de la mort & de toutes les larmes que nous verſons en ce monde. Elle nous promet une délivrance abſolue de tous nos ennemis, c'eſt-à-dire, des démons, des méchans, de nos paſſions, de nos péchés. Elle nous fait eſpérer une exemption de toutes les néceſſités qui naiſſent de notre mortalité, & qui rendent notre ame peſante. Si les Saints ſe propoſoient ces objets, ſans craindre d'altérer la pureté de leur amour, qui eſt-ce qui doit faire difficulté de ſe les propoſer ainſi ? Et qui ne doit reconnoître que c'eſt un grand défaut de nous entretenir ſi peu de ces penſées, & de ſoupirer ſi peu après cet état heureux & ſi différent du nôtre, où nous jouirons d'une paix inaltérable, où nous

n'aurons plus d'ennemis à combattre, où nous ne ſerons troublés par aucune tentation, ni extérieure, ni intérieure, où le corps ne ſe révoltera plus contre l'eſprit, où l'ame ne ſera plus appeſantie par le poids & par les inclinations de la chair, où notre eſprit ne ſera plus occupé de ſoins, ni d'inquiétudes, ni de penſées vaines & inutiles, où notre cœur ne ſera plus partagé & déchiré par tant de différens deſirs, où il n'y aura plus de ſcandales, plus d'infidélités, plus d'artifices, plus de ſoupçons, où nous ne verrons plus toutes choſes dans ce nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuſe de la vérité, & enfin où Dieu regnera abſolument ſur nous, & ſera l'objet perpétuel de notre connoiſſance & de notre amour?

Mais rien n'eſt plus admirable que la béatitude eſſentielle des Saints dans le ciel. Nous y verrons la juſtice même, non dans des ruiſſeaux troubles & des images défigurées, mais dans ſa ſource même. Elle ſe manifeſtera à nous dans toute ſa beauté, dans toute ſa grandeur, dans toute ſa majeſté; & comme cette juſtice eſt Dieu même, cette vue excitera des tranſports & des raviſſemens d'amour & de joie, ſi vifs & ſi ardens, que nul eſprit humain n'eſt

apable d'en comprendre l'impétuoſité & a violence. Mais ce que l'on comprend, 'eſt que l'embraſement de cet amour, ui eſt dans la poſſeſſion de ſon objet, oit produire par néceſſité dans l'ame, une joie & un plaiſir ineffable, ou plutôt, qu'il eſt lui-même ce plaiſir & cette joie, puiſque la joie n'eſt autre choſe qu'un amour qui jouit de ce qu'il aime. La grandeur de Dieu, ſa gloire & ſa félicité feront la joie des Saints, & Dieu ſe communiquant à eux avec une effuſion ineffable, les unira ſi étroitement à ſon être, qu'ils ſeront comme plongés en lui, & qu'ils entreront en participation de ſes grandeurs & de ſa ſouveraine félicité. Les eſprits des hommes ſont trop foibles en cette vie pour comprendre la joie que produira dans les bienheureux la poſſeſſion de Dieu. C'eſt pourquoi ſaint Paul ne l'exprime point autrement qu'en diſant, que l'œil n'a point vu, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger ſeulement que ce ſera quelque choſe d'inconcevable, puiſque ce ſera l'effet de la magnificence de Dieu & l'accompliſſement de ſon amour éternel pour ſes élus. La poſſeſſion de Dieu remplira tellement tous les beſoins & tous les deſirs de l'ame; & 1. Cor. 2. 9.

toute la capacité qu'elle a d'aimer, de deſirer & de jouir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choſes.

La vie du ciel eſt incapable de changement; & il eſt impoſſible de voir Dieu ſans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement ſans le voir. Ainſi la vue de Dieu produit néceſſairement l'amour, & l'amour les louanges, & toutes ces actions ne finiront point, parce que ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne ſe trouvera point dans l'autre. Ce ſont le défaut & les bornes des objets de ce monde qui font que nous nous en laſſons: or c'eſt ce qui n'arrive point dans la vue de Dieu; car on n'y remarque jamais, ni aucun défaut, ni aucunes bornes; ainſi on ne s'en laſſe jamais; & comme on ne ſe laſſe jamais de le voir, & qu'il eſt toujours préſent à l'ame, elle ne peut ceſſer de l'aimer, ni par conſéquent de le louer; ainſi toute la vie des bienheureux ne ſera qu'une louange continuelle & un *alleluia* éternel. Ils loueront Dieu de ce qu'ils verront en lui, de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joie & d'admiration: car leurs louan-

;es ne ſeront que l'effuſion de leurs ranſports & de leurs raviſſemens. Ils le oueront de ce qu'il eſt, de ſa grandeur nfinie, de ſa ſainteté, de ſa miſéricorle, de ſa juſtice, de ſa puiſſance. Ils e loueront de toutes les merveilles qu'il ı opérées. Ils le loueront des graces ju'il leur a faites, des miſéricordes qu'il ı exercées ſur eux & ſur tous les autres élus. Chaque élu le louera pour ſoi & pour tous les autres. Ils ſe joindront tous enſemble pour chanter à jamais les miſéricordes de Dieu ſur eux. Ils s'immoleront ſans ceſſe dans leur cœur, comme des holocauſtes de charité; & Jeſus-Chriſt joignant la ſienne à celle de ſes membres, les offrira ſans ceſſe à ſon Pere en ſacrifice d'amour. C'eſt là l'idée que l'on doit ſe former de l'occupation des bienheureux dans le ciel.

Quoique les Saints ſoient parfaitement heureux dans le ſéjour de la gloire, ils ne ſeront pas cependant tous enrichis également des dons de Dieu, & il y aura parmi eux diverſes meſures de charité & de lumieres, qui feront la diverſité des demeures de la céleſte Jéruſalem; mais chacun ſera parfaitement content de ſa meſure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parce que l'unité de

la charité regnera dans tous. Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la céleſte Jéruſalem, & elle n'y ſera pas non plus altérée par la vue que les juſtes y auront du ſupplice des réprouvés, ni même par celle des égaremens & des péchés de leur vie paſſée. Ils ne verront en tout cela que des ſujets de louer éternellement la juſtice & la miſéricorde de Dieu. Ils approuveront toute ſa conduite, & ſur eux, & ſur toutes les créatures, & uniſſant parfaitement leur volonté à la ſienne, rien ne s'oppoſera à leur volonté, comme rien ne s'oppoſe à celle de Dieu.

Il faut encore ajouter à tous ces traits du bonheur des Saints, l'union intime qu'ils auront entre eux. Quelle joie doit produire dans le cœur de chaque élu l'union parfaite qu'il a avec tous les autres? de voir en eux les ſentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de ſavoir qu'ils voient auſſi les ſiens? de les aimer parfaitement, & de les voir parfaitement heureux? Ne peut-on pas dire, avec vérité, qu'ils jouiront tous ainſi d'une félicité multipliée & redoublée par celle des autres, & que chaque élu ne ſera pas ſeulement heureux en ſa perſonne, mais qu'il le ſera

en celle des autres, puiſqu'il regardera leur bonheur comme le ſien propre ? Quelle joie d'être uni à tant de Saints dont on a entendu parler ; de connoître les voies par leſquelles Dieu les a conduits au bonheur dont ils jouiſſent & tous les mouvemens qu'il a formés dans leurs cœurs ; de ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes ; de connoître entiérement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on ſait ſi peu de choſes ; de pénétrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la ſainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints, connus & inconnus ; de ne ſavoir pas ſeulement l'hiſtoire de toute la Jéruſalem céleſte, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les élus, mais de la ſavoir par eux-mêmes & par la manifeſtation de leur cœur ; de voir la fin, le progrès & l'accompliſſement de toutes choſes, & de quelle ſorte rien ne s'eſt fait dans le monde que pour les élus !

La béatitude éternelle étant un ſi grand bien, non-ſeulement c'eſt un grand mal de ne pas s'en occuper, puiſque c'eſt une marque de l'attache aux créatures qui rempliſſent l'ame & en banniſſent les objets ſpirituels, mais

c'eſt auſſi la ſource d'une grande partie de nos maux. D'où vient cette eſtime qu'on a pour les avantages du monde, cette impatience dans les maux de cette vie, ſinon de ce qu'on n'a point comme il faut dans le cœur l'idée de la vie éternelle que Dieu nous promet, qui dévroit faire diſparoître à nos yeux tous les biens & tous les maux du monde, les uns ni les autres n'ayant aucune proportion avec ce poids éternel de gloire que Dieu réſerve à ceux qui le ſerviront fidélement ? Il ne faut donc qu'avoir un peu de bon ſens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la félicité de l'autre vie, que c'eſt là le but où nous devons rapporter toutes nos actions & la conduite de toute notre vie, d'autant plus qu'il eſt très-facile de s'égarer dans le chemin, & en s'égarant s'engager dans le chemin de l'enfer.

CHAPITRE XIIe.

Du Péché et des Passions.

§. 1. *Du Péché conſidéré en lui-même.*

Comme il eſt néceſſaire, pour vivre chrétiennement, d'éviter le péché, & de pratiquer la vertu, il eſt important d'être bien inſtruit de l'un & de l'autre. Commençons par le péché.

Tous les péchés des hommes ont leur racine dans la triple concupiſcence: concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, orgueil de la vie. On n'a point pour l'ordinaire une idée juſte du péché. Pour connoître l'énormité du péché, il faut en juger par ſa punition, qui eſt l'enfer : car il faut qu'il y ait au moins autant de malice dans le péché, qu'il y a de rigueur dans les tourmens qui le puniſſent. C'eſt donc un mal effroyable que le péché; & ſi, pour en être délivré, Dieu exigeoit de nous tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme eſt capable en cette vie, ce ſeroit encore une bonté incomparable. De plus le péché a une difformité ſi terrible, que ſi les pécheurs pouvoient l'appercevoir, ils ne pour-

roient se souffrir eux-mêmes : difformité qui fait d'une créature excellente en beauté, où Dieu s'étoit plu à imprimer les traits de ses divines perfections, un monstre si horrible, que Dieu ne sauroit le regarder autrement qu'avec une haine démesurée. Il le hait tellement, qu'il faut nécessairement, ou qu'il détruise le péché dans le pécheur, en le réformant, ou qu'il abyme le pécheur & le péché, au fond des enfers, pour y être l'objet éternel de sa juste sévérité : car le péché renferme un si étrange désordre, & deshonore tellement la beauté de l'univers, qu'il est impossible que Dieu le laisse subsister dans la nature, sans réparer la difformité qu'il y cause ; & cette réparation se fait par ces deux voies, par la destruction du péché, ou par sa punition. L'un & l'autre rétablit l'ordre de la paix, & par conséquent la beauté du monde que Dieu ne sauroit laisser anéantir. Ainsi nous ne saurions éviter que le désordre du péché ne soit réparé en nous par cette derniere voie, qui est la punition éternelle, qu'en travaillant à la réparer par la seconde, qui est sa destruction, par le changement de notre cœur qu'il faut obtenir de Dieu.

Il est bon d'observer encore que les péchés spirituels ont un dégré de cor-

ruption bien plus grand que les vices corporels, parce qu'ils ſont tout autrement capables d'engager en des crimes énormes. En effet il eſt remarquable que la plupart des reproches & des menaces de Jeſus-Chriſt ne regardent que les vices ſpirituels, les vices corporels étant aſſez condamnés par eux-mêmes. Ainſi il condamne l'abus de ſa parole, l'orgueil & l'intérêt, le deſir de la prééminence, l'omiſſion des œuvres de charité. Il ordonne l'amour des ennemis, la retenue dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux ſatisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la ſimplicité des enfans. C'eſt en cela qu'il faut conſulter cette juſtice qui ſurpaſſe celle des Phariſiens, ſans laquelle on n'entre point au royaume de Dieu; & cependant qui peut s'aſſurer d'y ſatisfaire entiérement?

§. 2. *Du Péché mortel.*

On ne peut trop concevoir de l'horreur du péché mortel. Une ame qui porte le péché renfermé en elle, y porte ſon enfer. Il ne faut, pour la réduire à l'extrêmité de la miſere, que la forcer de ſe voir; & c'eſt pourquoi Dieu en menace le pécheur par ces paroles terribles:

Pſal. 49. 21. Je te reprendrai, & te remettrai toi-même devant tes yeux. Vue terrible, mais inévitable à tous les pécheurs, qui les portera à ſe déchirer & à vouloir ſe fuir eux-mêmes, ſans pouvoir jamais s'en ſéparer ; & c'eſt ce qui cauſera l'excès de leur déſeſpoir. Malheureux pouvoir que les pécheurs ont donc en cette vie de ſe cacher à eux-mêmes, qui a pour fin cette effroyable impuiſſance ! Illuſion funeſte, qui ne les empêche de ſe voir pour un tems, qu'afin de les mettre dans la néceſſité de ſe voir toujours en cet effroyable état.

Il ne faut qu'un ſeul péché mortel, ou ſpirituel, ou corporel, pour ravager dans l'ame toutes les vertus, & pour en détruire tout le mérite. Or qui peut s'aſſurer qu'il n'en a point commis ? Il y en a même qui ſont comme imperceptibles, tels que ſont les abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, le défaut de charité. On eſt devenu le temple de Dieu ; & comprend-on bien que c'eſt une choſe terrible de profaner le temple de Dieu par le péché mortel ; de bannir Dieu de ſa demeure, pour la livrer à ſon ennemi ; de le chaſſer de ſon temple, pour y ériger des idoles en ſa place ? Et c'eſt ce que font néanmoins tous les Chrétiens qui perdent

dent la grace par le péché; ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des Païens. Ce qui doit nous faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindres fautes, parce qu'elles déshonorent toujours la ſainteté de nos ames. Ce ſont toujours des fautes commiſes dans un temple qui ne doit être qu'une maiſon de priere & d'adoration.

§. 3. *Du Péché véniel.*

La juſtice de cette vie ne va pas juſqu'à éviter toutes les fautes vénielles. Or dans les fautes vénielles, pour ſi petites qu'elles ſoient, l'ame s'endort en agiſſant par cupidité. De plus les néceſſités de la vie nous obligeant à nous occuper d'une infinité d'objets, il eſt impoſſible qu'on n'y oublie Dieu, & qu'on ne le perde de vue, & cet oubli eſt une eſpece de ſommeil. Nous avons une pente continuelle à ce ſommeil; nous devons donc faire un effort continuel pour nous réveiller. Plus on a oublié Dieu, plus on eſt diſpoſé à demeurer dans cet oubli. Il faut donc que Dieu nous réveille de cet aſſoupiſſement qui tend à la mort.

On peut dire auſſi qu'il y a une eſpece de folie dans les perſonnes qui commet-

tent des fautes vénielles : car enfin, en commettant des fautes, quelque légeres qu'elles soient, elles préferent des pailles & des grains de sable à des diamans & à des masses d'or d'un prix infini, c'est-à-dire, qu'elles préferent ces péchés aux vertus qui y sont contraires. Qu'est-ce que la jouissance d'un petit plaisir pour lequel on s'éloigne des regles exactes de la tempérance, en comparaison de ce qu'on auroit acquis en s'en privant ? Qu'est-ce qu'une curiosité inutile, en comparaison du bien qu'elle nous fait perdre ? Qu'est-ce qu'une vanité frivole, en comparaison de ce qu'elle nous ôte du trésor de l'humilité ? Ce choix que l'on fait dans les fautes vénielles est donc insensé & contraire à la raison ? Dieu permet néanmoins ces sortes de fautes dans les plus justes, pour les avertir que tant qu'ils sont en cette vie, ils sont encore bien avant engagés dans l'aveuglement ; pour leur faire connoître combien leur raison est incapable de les tirer de l'état où ils sont ; pour leur faire sentir la grandeur de la plaie que le péché a faite à leur ame, & la nécessité de sa grace pour la guérir & la délivrer du malheureux état où elle est. Ce sont de petites fentes qui laissant couler continuellement des gouttes d'eau,

mettent enfin le vaiſſeau en danger d'être ſubmergé, à moins qu'on n'ait un ſoin continuel de puiſer cette eau. C'eſt donc une choſe eſſentielle à la vie chrétienne de ſe purifier ſans ceſſe des péchés véniels, de peur qu'en les multipliant, ils ne viennent à étouffer la charité dans le cœur. Quiconque donc ſe trouve ſujet à quantité de petites vanités, de petites curioſités, de petites légéretés, de petites indiſcrétions, doit ſe réſoudre à les combattre & à en faire pénitence toute ſa vie.

Ainſi nous devons craindre tous les vices, non-ſeulement à cauſe de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité, mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de notre perte; & nous devons pratiquer ſes vertus avec d'autant plus de ſoin, que Dieu peut faire de chacune le fondement de notre ſalut, & s'en ſervir pour empêcher notre chute, en nous préſervant des péchés, qui bien qu'ils ne ſoient pas tous mortels, peuvent tous conduire notre ame au péché mortel, en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les ténebres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour réſiſter aux tentations.

§. 4. *De l'Orgueil.*

L'ORGUEIL est l'amour de l'excellence, & par conséquent l'amour de l'indépendance, de la grandeur, de la préférence, de l'estime, des louanges & de l'amour des hommes: car on excelle par tout cela. Il n'est pas nécessaire, pour être orgueilleux, de croire que l'on a plus de mérite que les autres, & qu'on est digne de leur être préféré; il suffit de le desirer. Il y en a qui connoissent leur bassesse, & qui ne laissent pas d'être orgueilleux par l'amour qu'ils ont pour la grandeur & pour tout ce qui pourroit les rehausser dans l'esprit des hommes. Ainsi l'orgueil ne consiste pas seulement dans une vaine complaisance pour les qualités qu'on croit avoir; il consiste aussi dans le desir de les avoir, & même dans le dépit que l'on sent d'en être privé.

On ne considere guere parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas; mais le fond de ce vice est de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on ne les ait pas. C'est une sotte vanité, si l'on s'imagine les avoir, lorsqu'on en est dépourvu; mais c'est toujours

orgueil de s'y plaire, quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en eſtiment, & d'avoir de la complaiſance dans cette eſtime. Il y a toujours en cela, non-ſeulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injuſtice & du larcin. Quiconque a de la complaiſance dans ſa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il eſt obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il eſt beaucoup plus rabaiſſé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'eſt relevé par ces talens & ces qualités dont il ſe glorifie. Il eſt meilleur, ſi l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines & certains talens, que de ne les point avoir; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un ſujet d'élévation & d'orgueil. Ainſi la plupart des talens rabaiſſent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux. Il paroît par tout cela que l'orgueil contient en ſoi une telle difformité, que les hommes même ne ſauroient le ſouffrir, quand il eſt manifeſté & non pallié. Or s'ils traitent l'orgueil de la ſorte par un reſte d'amour qu'ils ont pour la vérité & la juſtice, comment

Dieu les traitera-t-il, lui qui eſt la vérité & la juſtice même ?

L'orgueilleux s'éleve du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cauſe. Il s'éleve du mal que les autres font, parce que par-là il les met au-deſſous de ſoi. Tout ce qui les rabaiſſe, le contente ; & ſi Dieu le touche en particulier par des plaies deſtinées à humilier les ſuperbes, il entre dans des ſentimens d'impatience & de révolte contre Dieu. Voilà la conduite de l'homme orgueilleux, c'eſt-à-dire, de l'homme agiſſant en homme. Il ſuffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en ſoi certaines vertus, & de n'y point appercevoir de défauts. Le ſeul défaut de ces vues ſuffit pour ſéduire le cœur, parce que l'orgueil qui y réſide, l'occupe bientôt tout entier, à moins qu'il ne ſoit réprimé. Il ne faut qu'une vue d'eſprit, un conſentement paſſager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu ; & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en ſoit gliſſé dans le cœur, eſt un contrepoids que Dieu lui laiſſe pour empêcher qu'il ne s'éleve, & qu'il n'entre dans un excès de confiance ; & c'eſt ce contrepoids que l'orgueilleux n'a point. Il ne s'arrête qu'aux actions extérieures ; il y fait conſiſter toute la vertu, & ne

fait point de réflexion ſur ce qu'il n'a aucune aſſurance d'être exemt de crime dans les mouvemens intérieurs. Il eſt content de ce qu'il a fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en a reçu, & n'en deſire pas davantage, & n'a aucun deſir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. Il s'imagine qu'il ſuffit d'avoir une fois reçu les graces de Dieu, & qu'il n'a point beſoin de nouvelles graces pour les conſerver; & s'il ne s'attribue pas les vertus, il s'attribue la force d'y perſévérer, ce qui eſt une grande erreur. Car, à quelque dégré de vertu qu'on ſoit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On eſt toujours foible à ſon égard; on a toujours beſoin de ſon ſecours pour ſe ſoutenir, & on n'a jamais en ſoi toute la force néceſſaire pour réſiſter aux tentations, ſans avoir beſoin de lui demander de nouvelles graces: c'eſt pourquoi l'état de l'orgueilleux, qui ne demande à Dieu aucune nouvelle grace, & qui s'attribue la force de perſévérer dans la juſtice, eſt un état d'une horrible préſomption.

L'orgueilleux ne croit point avoir beſoin de la miſéricorde de Dieu. Il n'a aucun ſentiment de ſes miſeres. Il ne

demande point à Dieu ſa délivrance. La terre n'eſt point pour lui une vallée de larmes & de gémiſſemens, & il ne ſe croit redevable en rien à la juſtice de Dieu. Son orgueil agiſſant donc ſans obſtacle, le remplit d'une confiance préſomptueuſe en lui-même, qui ne lui fournit aucuns ſujets de s'humilier. Ainſi il n'eſt pas poſſible que Dieu ne rabaiſſe les orgueilleux, & qu'il ne les couvre de confuſion & de honte, en les dégradant & les rabaiſſant à proportion de leur injuſte élévation.

§. 5. *De l'Amour-propre.*

L'HOMME naturellement s'aime ſoi-même : il s'aime ſans bornes & ſans meſure ; il n'aime que ſoi ; il rapporte tout à ſoi ; il ſe deſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs ; & il n'en deſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. Il ſe fait le centre de tout ; il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les créatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le cœur de tous les hommes depuis le péché, les rend violens, injuſtes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, querelleux. En un mot elle renferme les ſemences de tous

les crimes & de tous les déréglemens des hommes, depuis les plus légers juſqu'aux plus déteſtables. Voilà le monſtre que nous renfermons dans notre ſein. Il vit & regne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire, en verſant un autre amour dans notre cœur. Il eſt le principe de toutes les actions, qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; & bien loin qu'il nous faſſe de l'horreur, nous n'aimons & ne haïſſons toutes les choſes qui ſont hors de nous, que ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à nos inclinations.

Mais ſi nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous paroît alors au contraire ſous ſa forme naturelle, & nous le haïſſons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppoſe à tous les deſirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimaſſent, nous admiraſſent, pliaſſent ſous nous, qu'ils ne fuſſent occupés que du ſoin de nous ſatisfaire; & non-ſeulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, & ils ſont prêts de tout faire, non-

ſeulement pour nous empêcher de réuſſir dans nos deſirs, mais pour nous aſſujettir aux leurs, & pour exiger les mêmes choſes de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; & ſi celui qui a dit, qu'ils naiſſent dans un état de guerre, & que chaque homme eſt naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu ſeulement repréſenter par ſes paroles la diſpoſition du cœur des hommes les uns envers les autres, ſans prétendre la faire paſſer pour légitime & pour juſte, il auroit dit une choſe auſſi conforme à la vérité & à l'expérience, que celle qu'il ſoutient eſt contraire à la raiſon & à la juſtice.

L'amour-propre eſt haïſſable quand il ſe fait paroître tel qu'il eſt, quand il incommode celui des autres, quand il veut ravir quelque choſe de ce qu'ils poſſedent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'eſt ce qu'il évite ordinairement. Il ſe déguiſe, il s'aſſujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, & déſeſpérant de pouvoir obtenir par force ce qu'il deſire, il tâche d'y arriver par la complaiſance. Or quoiqu'il demeure le même dans le fond, auſſi ennemi de tous les autres, auſſi injuſte qu'on le reconnoît, quand il a le pou-

voir de ſe faire voir tel qu'il eſt, les hommes ſont néanmoins ſi dupes, qu'ils ne diſtinguent point les ſoumiſſions & les complaiſances extérieures & feintes, de l'affection véritable ; ainſi ils prennent pour amis ceux qui les flattent & qui ne les contrediſent pas, & pour ennemis, ceux qui les contrediſent, quoique ce ſoit par un motif de juſtice & de charité.

Quoique l'amour-propre ſoit naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel ; bien que ce qui releve les autres, l'incommode & le chagrine, & qu'on ne le voie guere favorable de bonne foi aux louanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne lui ſervent de dégré pour s'élever ; quand on vient néanmoins à conſidérer l'effet que l'on feroit ſur l'eſprit des autres, ſi l'on montroit ſes mouvemens à découvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce ſeroit le moyen de ſe faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par-là l'objet de la haine & de la déteſtation de tout le monde. Ainſi l'amour-propre fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité de louer volontiers ce qui eſt louable,

de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, & de ne refuſer pas même à nos ennemis les témoignages d'eſtime qu'ils méritent; & par-là on réuſſit dans le deſſein de ſe faire aimer, on acquiert des amis, on adoucit ſes ennemis, & on ſe met bien avec tout le monde.

L'amour-propre veut profiter de tout & des dons même de Dieu. Un homme a reçu des talens, & il fonde ſur ces talens des deſſeins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il rapporte à lui-même ce qu'il a reçu de Dieu; & c'eſt ce qu'on remarque dans preſque tous les hommes, & particuliérement dans les perſonnes conſacrées à Dieu. Ils rapportent à eux-mêmes les dignités de l'Egliſe; ils y entrent par intérêt; ils s'y conduiſent par intérêt; ils prêchent par intérêt; ils adminiſtrent les Sacremens par intérêt; & enfin l'intérêt propre eſt le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions le plus ſaintes & les plus ſacrées; & c'eſt l'amour-propre qui en eſt le principe.

On peut encore conſidérer l'amour-propre dans l'adreſſe qu'il a, quand il eſt repris de quelque défaut, d'enviſager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès,

mais le vice oppoſé qui n'eſt pas moins grand que celui dont on le reprend, & de ſe défendre par-là. Il y a mille adreſſes pour ſe juſtifier dans ſes défauts, qui ſont toutes dangereuſes & contagieuſes. Celle de faire enviſager le vice oppoſé, en eſt une; c'en eſt une autre de faire regarder comme des Anges les perſonnes qui ſont exemtes de ce défaut, afin qu'il ne paroiſſe pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angélique; c'en eſt une autre de remarquer divers défauts dans ceux, ou qui nous reprennent, ou qui ont la vertu que nous n'avons pas, afin qu'avec notre défaut ils n'aient aucun avantage ſur nous. La fin de l'amour-propre, quand il ſe défend, n'eſt pas tant que ſon défaut ne paroiſſe pas, que d'en éviter l'humiliation. Or il lui eſt indifférent pour cela, ou de ſoutenir ce défaut qu'on lui reproche, comme n'étant pas un défaut, ou d'en faire voir d'auſſi grands dans les autres: car par l'un & par l'autre on évite de paroître au-deſſous d'eux.

§. 6. *Du Luxe & de la Vanité.*

Le luxe & la vanité ont pour objet les habits, les ornemens, les friſures, les patures & autres inventions deſtinées à relever l'extérieur; ce qui ren-

ferme pluſieurs péchés. Le luxe renferme eſſentiellement un mauvais uſage des biens de Dieu, contraire à l'intention pour laquelle il nous les a accordés : car Dieu, en nous donnant les biens de la terre, & en faiſant les uns riches & les autres pauvres, n'a point eu le deſſein que nous employaſſions ces biens à ſatisfaire notre vanité, mais que nous en uſaſſions pour notre néceſſité, & pour ſoulager les beſoins des autres. Il nous a donné ces biens pour racheter nos péchés de ce que nous aurons de ſuperflu, & non pour les augmenter. Le luxe eſt preſque toujours joint avec la vanité & la complaiſance dans l'eſtime des hommes : car on ne ſe porte au luxe, que parce qu'on ſait qu'il imprime dans les autres une image de grandeur & de richeſſes ; qu'il releve la beauté du corps, & qu'il attire la conſidération & l'amour des hommes : or ſe plaire dans ces jugemens des hommes, c'eſt proprement ce qu'on appelle vanité. Le luxe eſt joint avec l'orgueil ; parce que l'ame s'éleve d'ordinaire intérieurement, à proportion qu'elle voit qu'elle ſurpaſſe les autres par des avantages extérieurs. Il eſt joint auſſi avec l'oubli de ſoi-même : car, pour ſe plaire dans la magnificence de ſes habits,

il faut oublier que ces mêmes habits ſont la marque de notre péché, & par conſéquent qu'ils devroient nous être un grand ſujet de confuſion : il faut avoir oublié ſes miſeres & ſes dangers, être ſorti de ſoi-même, & ne plus ſe regarder que par le dehors. Le luxe eſt encore joint ordinairement avec la dureté envers les pauvres & avec le violement de l'ordre de la charité, puiſqu'en s'y abandonnant, on préfere les vains ornemens à la ſanté, à la vie, & ſouvent au ſalut du prochain. Il eſt auſſi joint avec la négligence de ſon ſalut : car il ne peut ſe faire que celui qui a ſoin de ſon ame, & qui en eſtime la beauté, puiſſe s'appliquer à orner ſon corps. De plus il eſt joint avec le ſcandale : car le luxe eſt un péché contagieux, puiſqu'il porte ceux qui en ſont ſpectateurs à le deſirer & à l'imiter ; & une femme mondaine, par exemple, qui aura inventé quelque ajuſtement, ſe fera ſuivre & imiter par une infinité d'autres femmes, parce qu'elles ne pourront ſouffrir qu'elle ait quelque avantage ſur elles.

Les Chrétiens devroient tous être des Prédicateurs de l'humilité dans toutes leurs actions. Cependant on peut dire que par le luxe ils deviennent Prédica-

teurs de l'orgueil, parce qu'ils l'inspirent par tout leur extérieur, & des Prédicateurs d'autant plus dangereux, qu'ils agissent sur l'ame par celui des sens dont les impressions sont les plus vives & les plus efficaces, qui est le sens de la vue, & qu'ils agissent à toute heure, puisque le spectacle du luxe est exposé continuellement aux yeux.

Rien n'est plus dangereux dans le monde que les mauvaises coutumes, & sur-tout celles du luxe : elles forcent en quelque sorte les personnes les plus modérées à les imiter, pour ne pas paroître dissemblables aux autres, pour ne pas leur céder, & pour ne pas s'attirer leur mépris ou leurs moqueries. On s'en fait, pour ainsi dire, une loi ; & cette loi engage les uns à rechercher avidement les richesses, souvent même par de mauvais moyens; les autres à ruiner leur famille ; les autres enfin à retrancher leurs aumônes, pour pouvoir soutenir ce luxe & la dépense où il engage. Or tous ceux qui pratiquent le luxe, contribuent à ces scandales, puisqu'ils contribuent tous à entretenir cette mauvaise coutume qui les produit.

La regle qu'on doit suivre sur ce sujet, c'est de s'éloigner du luxe autant qu'on le peut, sans tomber dans le ridi-

cule ; & l'on doit ſe régler ſur cela dans chaque condition ſur les perſonnes qui ſont les plus modeſtes. Il eſt même juſte que comme ceux qui ſont poſſédés de la paſſion du luxe, font des efforts continuels pour ſurpaſſer les autres en magnificence, & ne ſe contentent pas toujours de ſuivre ce qui eſt établi ; de même les perſonnes de piété faſſent auſſi des efforts de modeſtie, pour tâcher de porter l'éloignement du luxe le plus loin que la coutume des perſonnes modeſtes ne ſemble le leur permettre : car il y a ſouvent plus d'imagination que d'autre choſe dans cette crainte du ridicule dont on prend le prétexte ; & pour l'ordinaire les perſonnes raiſonnables ne font qu'en eſtimer davantage celles qui mépriſent le plus le luxe, & qui n'en ſuivent pas les uſages. Un cœur qui aime la pureté, la modeſtie, l'humilité, qui craint ce qu'il faut craindre pour ſoi & pour le prochain, n'aura pas la moindre difficulté ſur tout cela ; & il ne faudroit, pour détourner les femmes de ce luxe & de ce faſte dont elles ſe font une eſpece de néceſſité, & qu'elles prétendent autoriſer par la coutume, que les faire reſſouvenir de ce dont elles ont fait profeſſion dans leur Baptême, qui eſt leur vocation. Il faut leur demander

comment elles accordent cet appareil d'orgueil & de vanité avec le renoncement public & ſolemnel qu'elles ont fait aux pompes du monde.

Lorſqu'une choſe eſt vaine & ſuperflue en elle-même, qu'elle eſt née du déréglement des hommes, & qu'elle eſt telle que ſi nous pouvions réformer le monde, nous ſerions obligés de la bannir, il ne ſuffit pas, pour en uſer licitement, qu'elle ne ſoit pas au-deſſus de notre condition, mais il faut de plus que notre condition nous y oblige. C'eſt par cette regle que l'on doit décider la plupart des queſtions que l'on peut faire ſur les habits des femmes: car, comme tous ces habits ſont vains d'eux-mêmes, nés de la vanité, & que ſi toutes les femmes étoient chrétiennes, comme elles devroient l'être, elles ſeroient obligées de s'habiller autrement, il eſt néceſſaire qu'une femme qui ne veut pas ſe tromper, deſcende juſqu'au dernier dégré de rabaiſſement que ſa condition peut lui permettre, & qu'elle rejette tous les ornemens que ſa condition ſouffre qu'elle rejette, ſans trop ſcandaliſer le monde.

On peut fortifier ce qui vient d'être dit ſur le luxe & la vanité par ces conſidérations: Qu'on ne peut allier le luxe

avec l'eſprit de pénitence. La pénitence conſiſte à punir ſes déréglemens ; ainſi, comme c'eſt un des principaux déréglemens que cet amour des ornemens, on n'eſt point pénitent, tant qu'on ne s'en prive pas. Qu'on ne ſauroit être Chrétien ſans haïr ſon corps, ou comme ſouillé par des actions criminelles, ou comme infecté par la concupiſcence : or comment peut-on croire qu'on hait ſon corps, en même-tems qu'on travaille à l'orner & à l'embellir ? Qu'on doit ſe repréſenter quelle eſt l'origine & la fin de ce corps qu'on prend tant de ſoin d'orner. Qu'on doit penſer que ces habits & ces ornemens ne ſont que les haillons du diable ; car le démon, en dépouillant l'homme du vêtement incorruptible de la juſtice, dont il étoit intérieurement orné dans l'état d'innocence, lui a inſpiré une paſſion aveugle pour ces ornemens extérieurs, qui ne font que couvrir ſa miſere, mais qui ne ſauroient la guérir. Ainſi aimer les parures & la magnificence dans les habits, c'eſt ſeconder les deſſeins du diable, c'eſt ſe plaire dans ſon propre malheur, c'eſt ſe livrer à l'illuſion.

§. 7. *De l'Amour des richeſſes.*

Nous ne connoiſſons pas ſeulement

les objets de nos paſſions, mais nous concevons auſſi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres ; & l'idée qu'ils en ont, ſe communiquant à nous, nous nous accoutumons à regarder ces objets, non par notre propre impreſſion, mais par cette impreſſion commune ; & nous reſſentons enſuite des mouvemens que nous n'aurions point eus, ſi l'objet ſeul avoit agi ſur nous. Il en eſt ainſi des richeſſes : la concupiſcence les approche de nous, & nous les fait ſentir vivement, & la vivacité de ce ſentiment, joint à l'ardeur que nous appercevons dans les autres pour ces biens, augmente infiniment l'idée que nous en avons. Nous n'en jugeons plus par leur prix véritable, mais par ce prix qu'ils ont dans l'opinion des hommes. Ainſi s'excitant les uns & les autres à les aimer & à les concevoir grands & eſtimables, ils rempliſſent premiérement tout notre eſprit, & enſuite tout notre cœur.

Il n'eſt permis à perſonne de jouir des créatures, ni de les aimer. La poſſeſſion des richeſſes ne peut être regardée comme un bien & un avantage pour ceux qui les ont. C'eſt au contraire un très-grand danger pour eux, & un grand obſtacle à leur ſalut. Il ne leur eſt pas permis de les aimer ; cependant il eſt

difficile de ne pas les aimer quand on les a. On ſe fait des néceſſités, pour en juſtifier la jouiſſance, & ſouvent même on ne penſe pas à chercher des raiſons pour l'excuſer, & l'on croit qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on veut. Mais tout cela n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces néceſſités imaginaires, qui n'ont leur ſource que dans la vanité & la curioſité ou dans l'amour du plaiſir. Les riches n'ont donc aucun avantage réel au-deſſus des pauvres par la poſſeſſion de leurs biens. Ils ne les ont reçus que pour en faire part à ceux qui en ont beſoin; & les pauvres qui en ſont deſtitués, ne ſont privés d'aucune choſe vraiment néceſſaire : moins ils uſent des biens du monde, plus il leur eſt facile de ne plus les aimer.

Le cœur d'un avare ſent un penchant continuel du côté du gain ; les moyens qu'on lui en donne, y entrent toujours ſans réſiſtance; ils ſont toujours reçus avec une joie ſincere, ſans oppoſition & ſans partage ; il ne faut point de ménagement ni de tempérament étudiés pour les faire agréer. Toute perſonne eſt bien

venue à les propoſer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inférieurs, égaux, ſupérieurs; & bien loin qu'il conçoive de l'aigreur contre ceux qui lui font quelque ouverture pour augmenter ſon bien, ce ſeroit un moyen certain de l'adoucir, s'il étoit aigri contre eux. Il ne s'amuſe point à chercher des raiſons pour rejetter ſes avis; il n'en prend jamais ſujet d'examiner le défaut de ceux qui les donnent. Il ne pointille point ſur les manieres, ſur l'air, ſur les intentions. Il cherche uniquement à s'éclaircir de la vérité de ce qu'on lui dit, & l'examinant de bonne foi, il ne craint rien que de s'y tromper; ce qui doit donner une grande horreur de l'attache aux richeſſes, qui devenant maîtreſſe du cœur, exclut néceſſairement du ſalut.

Il eſt donc important de conſidérer que non-ſeulement nous n'avons aucun droit réel ſur les biens du monde, parce qu'étant toujours eſſentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures, mais nous ſommes auſſi bornés par les loix de Dieu dans l'uſage de ces biens: car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant deſti-

nés par ſa providence à la ſubſiſtance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les diſtribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'eſt donc qu'un ſimple diſpenſateur des biens de Dieu; & dans cette diſpenſation même il ne lui eſt point permis de ſe conduire ſimplement par ſes caprices & par ſes fantaiſies. Il faut qu'il ait égard aux néceſſités du prochain, aux engagemens de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches, & ce qui leur eſt preſcrit, non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables & éternelles. Dieu veut qu'au lieu d'employer leurs richeſſes en des dépenſes de faſte & de vanité, à la recherche des plaiſirs, & enfin à des ſuperfluités, ils en faſſent des œuvres de charité qui leur acquierent des défenſeurs dans l'autre vie.

§. 8. *De la Vie ſenſuelle & de l'Impudicité.* *Epheſ. 5. 3.*

Il n'eſt pas étrange que l'Apôtre ſaint Paul ordonne qu'on n'entende point parler parmi les Chrétiens de fornication, ni d'impureté : car l'image même de ces vices eſt contagieuſe, & l'eſprit, en s'accoutumant à les voir & à en parler,

en perd inſenſiblement l'horreur, & ſe diſpoſe à les regarder avec complaiſance. Il ne faut donc jamais parler de ces vices que par néceſſité; & il ne faut même le faire qu'en les couvrant & les noirciſſant d'une maniere qui en imprime de l'averſion: ce qui ne condamne pas ſeulement les entretiens trop libres, où l'image de ces vices pourroit entrer d'une maniere enjouée, mais encore les pieces qui les repréſentent & les livres qui contiennent de ces ſortes de diſcours. On a beau dire que les vices y ſont toujours condamnés. On auroit beau même rétablir dans les Tragédies l'uſage des chœurs, qui étoient deſtinés à donner de l'averſion des vices & à inſpirer les maximes de la vertu. Il ſuffit que dans le corps de la piece ou du livre ces vices ſoient repréſentés d'une maniere qui n'en donne pas d'horreur. L'impreſſion qu'ils font ſur l'imagination étant vive & prompte, n'attend pas les remedes lents que l'auteur croit y apporter dans des diſcours ſéparés ou dans la concluſion de la piece. On ne peut nier qu'en attendant ce remede, on n'ait parlé de ces vices d'une maniere qui a donné lieu de les voir avec plaiſir.

La recherche des plaiſirs des ſens, loin

loin d'être le bien du corps, est au contraire sa maladie. Il ne faut pas entendre par ce corps la matiere dont nous sommes composés, qui demeure toujours insensible; mais il faut entendre l'ame, qui s'applique au corps, & en qui résident les sentimens que nous attribuons au corps. C'est cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle met son plaisir & sa joie à recevoir ces impressions, & qu'elle ne les reçoit pas seulement par nécessité, mais qu'elle les recherche pour le plaisir qu'elle y trouve, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait son bonheur. C'est ce qu'on appelle la vie des sens; & cette vie est, non le bien de l'ame, mais sa maladie, parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en jouir, c'est un effroyable avilissement pour elle & un horrible désordre, qu'elle veuille jouir de ses sens: car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni jouir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu mérite tout son amour; il est seul capable de la satisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu, & elle commet une double injustice envers Dieu, en lui ravissant ce qu'elle lui doit, & envers soi-même, en se pri-

vant de ſon bonheur, & en ſe rendant par-là miſérable contre l'ordre & la volonté de Dieu.

La pente au plaiſir du corps & la vie ſenſuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons, n'eſt pas d'aigrir & d'augmenter cette maladie, c'eſt au contraire de la guérir par des remedes convenables. Or elle s'aigrit en ſuivant cette pente & ces déſirs corrompus : on y remédie au contraire par la mortification & la privation des plaiſirs. Ainſi tant s'en faut qu'on ſoit obligé de ſe procurer les ſatisfactions des ſens, qu'on eſt obligé de ſe les refuſer, parce qu'on eſt obligé de ſe guérir. Que diroit-on d'une perſonne à qui on auroit confié le ſoin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter ſon mal, & ne lui feroit prendre aucun remede pour le ſoulager ? On diroit que cette perſonne ſeroit injuſte & cruelle. Or nous commettons cette injuſtice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas ſoin de mortifier nos ſens, & que nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainſi la mortification & la privation des plaiſirs illicites eſt un devoir de juſtice.

Un homme intempérant eſt injuſte

envers ſoi-même, quand il ne ſe prive pas des plaiſirs illicites par la mortification & par le jeûne; & l'on eſt de même injuſte envers ſoi-même, quand on ſe permet tous les plaiſirs licites où notre inclination nous porte. Car ils ne ſont licites qu'autant qu'ils ſont néceſſaires; & dès lors qu'ils ne ſont plus néceſſaires, c'eſt un devoir de s'en abſtenir. On ſe doit la mortification & la privation des plaiſirs, comme on ſe doit une médecine ou un autre remede; & on eſt auſſi injuſte en ne les partiquant pas, que ſi on laiſſoit dévorer ſon corps par une gangrene dangereuſe, faute d'y apporter les remedes néceſſaires. Les vrais ennemis de leur corps, & qui le traitent non-ſeulement avec injuſtice, mais avec inhumanité, ſont ceux qui le flattent, & qui le careſſent, & qui ſuivent l'inclination qu'ils ont de jouir des plaiſirs. Car quelle plus grande cruanté & quel procédé plus digne d'ennemis envenimés, que d'empoiſonner ſans ceſſe leur propre corps, & de lui préparer ſans ceſſe des tourmens infinis & éternels? C'eſt néanmoins l'unique occupation des voluptueux & de ceux qui paſſent leur vie dans la recherche des plaiſirs du monde & dans la fuite des mortifications & des auſtérités.

Tous ceux dont le plaisir est la passion dominante, le regardant par-là comme leur derniere fin, regardent par conséquent les souffrances & la pénitence de cette vie comme le souverain mal. Ils sont donc ennemis de la croix de Jesus-Christ. Ils haïssent & rejettent la vie dont il nous a montré l'exemple. Ils aiment les péchés qu'il a voulu expier par sa mort. Ils crucifient encore une fois Jesus-Christ, en renouvellant ce qu'il a voulu détruire par sa croix. Il ne faut, pour être coupable de tous ces crimes, qu'aimer les plaisirs, être un homme de bonne chere & de divertissemens, donner à ses sens ce qu'ils desirent, en un mot mener la vie que menent dans le monde un grand nombre d'hommes & de femmes, & que presque tout le monde voudroit y mener; une vie de parties, de festins, de jeux, de spectacles; une vie occupée, ou de la préparation aux plaisirs, ou des plaisirs mêmes; & ce qui est pire, des plaisirs de la chair qui sont si sales & si honteux. Il arrive alors qu'en suivant la chair, on tombe dans la tribulation de la chair.

Il faut donc nécessairement, ou crucifier sa chair, ou être crucifié par sa chair; la faire souffrir, ou souffrir pour

elle ; c'eſt-à-dire, qu'il faut par néceſſité mortifier ſes paſſions, ou être tourmenté par ſes paſſions, qui ſont d'autant plus vives, qu'on les aura moins mortifiées. Or il vaut incomparablement mieux faire ſouffrir ſa chair & la crucifier en cette vie, que de reſſentir toutes les peines qu'elle cauſe dès cette vie même à ceux qui ſe laiſſent dominer par elle ; & comme il eſt impoſſible que la juſtice de Dieu ſouffre qu'une injuſte paſſion ſoit ſatisfaite, la fin de cette vie criminelle ſera l'éternelle privation de ce que l'on aura aimé criminellement : car, comme dit l'Apôtre, aucun impudique ne ſera héritier du royaume de Dieu. Si cela eſt, que dire de ces femmes & de ces filles qui laiſſent voir quelque partie de leur corps à nud, comme la gorge, le ſein, les épaules, les bras ? Qu'elles ſont dans un état de péché mortel, ſoit par leur mauvaiſe diſpoſition, ſoit par l'occaſion qu'elles donnent aux autres de pécher mortellement. Or les mauvais deſirs que ces nudités excitent en une infinité d'hommes, ſont des péchés mortels, quand on y conſent ; ce qui arrive très-ſouvent. Donc celles qui en ſont cauſe, commettent un péché mortel, & s'expoſent à ſe damner. Il y en a qui tiennent une

Epheſ. 5. 5.

espece de milieu entre la modestie chrétienne & l'immodestie du siecle ; mais ces femmes ou filles voudroient bien accorder Dieu avec le diable, en donnant quelque chose à l'un & à l'autre ; mais, dans la vérité, elles ne contentent que le diable. Tant qu'il y a du danger, elles sont obligées de l'éviter. Il est certain qu'il y a du danger dans ces deminudités, tant par elles-mêmes, que par les effets qu'elles produisent dans l'imagination des personnes corrompues par la curiosité qu'elles excitent, & enfin par les desirs criminels qu'elles font naître.

§. 9. *De l'Intempérance dans le boire & le manger.*

Il est bon de se convaincre que Dieu ne nous accordant toutes les choses de cette vie, que pour la nécessité, quiconque en use pour son plaisir & sans nécessité, abuse des dons de Dieu, & usurpe ce qui ne lui appartient point. Il est injuste envers Dieu, puisqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en serr contre son intention. Ainsi on ne peut apporter trop de soin de diminuer ses nécessités ; à ne s'imaginer pas facilement que des soulagemens corporels soient absolument nécessaires, &

retrancher ainſi tous les beſoins d'imagination & de paſſion : car la plupart du tems les néceſſités ceſſent, quand les paſſions ſont ſurmontées ; à réſiſter aux néceſſités nouvelles, en ne s'aſſujettiſſant pas facilement à de nouvelles délicateſſes ; à s'accoutumer peu à peu à ſe paſſer de ce qui paroiſſoit néceſſaire, & à mépriſer les petites incommodités qui naiſſent de ces privations.

Cela poſé, il faut en conclure qu'il n'eſt jamais permis de manger pour la ſeule volupté, & qu'il faut diminuer, autant qu'on peut, les néceſſités qu'on a contractées de divers beſoins à l'égard du manger & du boire.

Nous n'avons pas ſeulement beſoin des alimens, mais auſſi du gout des alimens ; & il faut éviter les dégouts, parce que ce ſont des eſpeces de maladies qui ont leur danger. Ainſi on ne peut pas abſolument ſe priver du plaiſir que la nature trouve à manger & à boire ; mais on peut le diminuer autant qu'elle peut le ſouffrir, évitant les aſſaiſonnemens recherchés ; les viandes cheres, les vins exquis & les liqueurs, & en ſe contentant des plus ſimples & des plus communes. Il faut tâcher que la nourriture que l'on prend ſoit propre à entretenir la ſanté du corps, à le rendre pro-

pre à ſeconder l'eſprit, & à le tenir dans la ſoumiſſion où il doit être. Ainſi on peche contre cette regle, en incommodant ſa ſanté par le boire & par le manger, ou en appeſantiſſant ſon corps & ſon eſprit par une nourriture trop abondante, qui rend l'ame groſſiere, charnelle & animale; en fortifiant la révolte de la chair contre l'eſprit par la bonne-chere, & ſur-tout par l'excès du vin.

On peche ſouvent dans la recherche de la bonne-chere, même ſans excès dans la quantité: on peche par l'avidité trop grande pour les choſes les plus ſimples: on peche par la ſingularité, lorſque ſans raiſon on ne veut pas s'aſſujettir à la regle commune du lieu où l'on eſt: on peche par empreſſement, en avançant & déréglant l'heure commune de ſes repas: on peche enfin, en mangeant beaucoup, ſur-tout lorſque cela vient d'une mauvaiſe habitude: or en ce cas, comme cette habitude eſt un effet d'intempérance, on doit travailler à s'en corriger.

Il y a de l'intempérance à parler & à faire un ſujet d'entretien du gout & de la bonté des viandes & du vin, de ſe plaindre de ce que l'on ſert, au lieu de ſouffrir ſans murmure les petits défauts qui arrivent dans la maniere d'apprêter

les choſes. C'eſt un grand abus de manger & de boire ſans néceſſité, par complaiſance; ainſi il faut s'en diſpenſer tant que l'on peut, & prendre toutes ſortes de prétextes, non-ſeulement pour s'exempter de boire & de manger ſans néceſſité, mais pour n'en preſſer perſonne. Il n'y a que la crainte de ſcandaliſer certains eſprits foibles, qui prennent la coutume pour regle, qui peut ſervir d'excuſe à cette pratique dans quelques occaſions & dans quelques lieux; mais il ne faut pas facilement déférer à cette crainte; & après avoir inſtruit les perſonnes, qu'on eſt incommodé de cette coutume, ou qu'on ne la croit pas permiſe, on peut n'avoir aucun égard à cette ſorte de ſcandale.

Il y a des perſonnes à l'égard de qui la bonne-chere eſt une ſuite néceſſaire de leur condition, & qui ſe croient obligées de ſe diſtinguer par-là, auſſi-bien que par le train & par les habits. Ces perſonnes doivent gémir de cette miſere de leur état; elles doivent examiner ce qu'il y a de réel & de juſte dans cette néceſſité qu'elles alleguent; elles doivent ſe régler & ſe mortifier intérieurement parmi ces délices qui les environnent; & ſi elles le font, on ne peut les condamner d'intempérance, Mais il n'en

eſt pas de même de ceux qui, ſans être obligés par leur condition à avoir une table délicate, s'y portent par l'amour du plaiſir, en jouiſſent & s'y plaiſent. Il eſt difficile que ceux qui vivent ainſi ne mettent leur fin dans les plaiſirs de cette vie, & qu'ils ne ſoient citoyens du monde. Or c'eſt un état mortel que de n'avoir aucun deſir de l'autre vie & de mettre ſon bonheur dans la vie préſente. Cette vie eſt encore une vie ſans pénitence : or l'eſprit de pénitence eſt eſſentiel à la vie chrétienne; ainſi l'on ne peut pas dire que ces perſonnes vivent en véritables Chrétiens.

Ce ne ſont pas ſeulement les riches qui peuvent être engagés dans ce déréglement; les pauvres ſont ſouvent plus ſujets à ces excès que les riches, & ils ſont d'autant plus coupables, qu'ils incommodent très-ſouvent par-là leurs familles, & qu'ils négligent la grace que Dieu leur avoit faite de les avoir mis, par la pauvreté, dans une obligation particuliere d'éviter ces excès. Il y a un abus dans certaines Fêtes, qui eſt d'y faire meilleure chere; mais il faut craindre les excès, & de ſe donner au plaiſir des ſens d'une maniere qui puiſſe ſervir d'empêchement à l'ame de gouter la joie du Saint-Eſprit. Ainſi dans les

réjouiſſances qui ſe pratiquent dans ces jours, il faut redoubler ſon attention, & prendre garde de ſe livrer trop au plaiſir ; ce qui fait qu'il y a peu de ces ſortes de Fêtes qui ſoient exemptes de fautes.

§. 10. *Des Divertiſſemens, Spectacles, Bal, &c.*

C'est un principe de la Religion chrétienne, qu'un Chrétien dans le Baptême ayant renoncé au monde, à ſes pompes & à ſes plaiſirs, ne peut rechercher le plaiſir pour le plaiſir, ni le divertiſſement pour le divertiſſement. Il faut, afin qu'il puiſſe en uſer ſans péché, qu'ils lui ſoient néceſſaires en quelque maniere, & que l'on puiſſe dire véritablement qu'il s'en ſert avec la modération de celui qui en uſe, & non avec la paſſion de celui qui les aime. Or, comme la ſeule utilité du divertiſſement eſt de renouveller les forces de l'eſprit & du corps, lorſqu'elles ſont abattues par le travail, il eſt clair qu'il n'eſt permis de ſe divertir tout au plus, que comme il eſt permis de manger.

Mais ſi l'on veut examiner les choſes de bonne foi, on trouvera que le beſoin que les hommes ont de ſe diver-

tir, est beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il consiste plus en imagination ou en coutume, qu'en une nécessité réelle. Ceux qui sont occupés aux travaux extérieurs, n'ont besoin que d'une simple cessation de leur travail. Ceux qui sont employés dans des affaires pénibles à l'esprit & peu laborieuses pour le corps, ont besoin de se recueillir de la dissipation qui naît naturellement de ces sortes d'emplois, & non pas de se dissiper encore davantage par des divertissemens qui attachent fortement l'esprit. Un homme qui a bien travaillé est satisfait, quand il cesse de travailler, & il se divertit à tout ce qui le désoccupe. Mais la vraie cause de la recherche des divertissemens, est le desir d'éviter la vue de soi-même, & ce desir est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & surtout de ce qu'ils appellent divertissement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne point penser à eux; qu'il suffit, pour rendre un homme misérable, de l'obliger d'arrêter la vue sur soi, & qu'il n'y a point de félicité humaine qui puisse la soutenir. Nous sommes hors de nous-mêmes dès le moment de notre naissance; & l'ame de plus ne s'occupant, dans le temps de l'enfance, que

des choſes extérieures & des ſentimens de ſon corps, ſe rend par-là ces objets & ces ſentimens familiers, & s'y attache ſi fortement, qu'elle ne ſauroit rentrer en elle-même, qu'en ſe faiſant une extrême violence; & comme elle ne trouve pas ce qu'elle deſire, elle en ſort le plutôt qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle ſe porte incontinent vers ces autres objets qui la diſſipent & la divertiſſent, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui ſervent à oublier ſes miſeres intérieures dont elle ne ſauroit ſoutenir la vue. Cependant il faut avouer qu'il y a bien de la foibleſſe dans le gout que l'on a pour les divertiſſemens. La privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux & de tous les divertiſſemens. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe réduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

Il faut de néceſſité être tempérant; il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger; mais il faut uſer de la même retenue dans l'u-

ſage de toutes les choſes du monde. Rien n'eſt plus contraire à l'eſprit de priere que les grands divertiſſemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'eſprit ſe collant aux objets, on ne ſauroit enſuite l'en retirer, ni le retrouver quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'eſprit courant après les objets qui ſe préſentent, ne ſauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller ſur ſoi-même. On demande s'il eſt permis de mener une vie de divertiſſement, de viſites, qui n'aient pour but que de donner une vaine ſatisfaction à l'eſprit; s'il eſt permis de s'occuper en des lectures de Romans & de livres de curioſité. Pour décider tout cela, il n'y a qu'à ſe demander à ſoi-même ſi ce ſont là des actions qui portent le caractere de juſtice & de ſainteté, ſi ce ſont là des actions qui ſoient faites ſelon Dieu, & dont par conſéquent on puiſſe eſpérer une récompenſe. Ainſi ces actions n'appartenant pas à l'homme nouveau, ne peuvent avoir pour principe que le vieil-homme dont il faut ſe dépouiller.

Que penſer des ſpectacles & ſur-tout de la Comédie? Sinon que c'eſt une école & un exercice de vice, puiſqu'ils

obligent néceſſairement à exciter des paſſions vicieuſes. C'eſt une moquerie de croire qu'on ait beſoin de ſpectacles pour ſe divertir, & de paſſer pluſieurs heures à ſe remplir l'eſprit de folie. Les hommes de ce tems-ci n'ont pas l'eſprit autrement fait que ceux du tems de S. Louis, qui s'en paſſoit bien, puiſqu'il chaſſa les Comédiens & les Farceurs de ſon Royaume. Pourroit-on ſe réſoudre d'aller aux ſpectacles, ſi on penſoit que toutes nos actions ſont dues à Jeſus-Chriſt, non-ſeulement comme à notre Dieu, mais comme à celui qui nous a rachetés d'un grand prix? Et ne ſeroit-ce pas ſe moquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va aux ſpectacles pour l'amour de Jeſus-Chriſt? Il en eſt de même du bal : qu'y voit-on? Une aſſemblée de perſonnes agréables, qui ne penſent qu'à ſe divertir, à prendre part & à contribuer au plaiſir commun, des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour ſe rendre aimables, & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. On y voit un ſpectacle qui flatte les ſens, qui remplit l'eſprit, & qui amollit le cœur, & qui y fait entrer doucement & agréablement l'amour du monde & des créatures. Mais qu'eſt-ce

que la lumiere de la foi découvre dans ces assemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le spectacle qui est véritablement exposé à leurs yeux & que les Anges y voient? Elle leur découvre un massacre horrible d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres : elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miserables hommes mille plaies mortelles, & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolâtries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les sens de leurs corps, qui les empoisonnent par tous les objets qu'ils leur présentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille supplices, qui les foulent aux pieds, & qui se rient de leur illusion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons. Cela passe pour figure, pour déclamation, pour exagération; & cependant il n'y a rien de plus effectif.

§. 11. *Des Entretiens.*

La corruption qui naît du langage, est d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand

nombre que les bons, & ceux qui ſont bons ne l'ayant pas toujours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en eux les reſtes de la corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun eſt proprement le langage de la concupiſcence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petiteſſe, de mépris ou d'eſtime, y ſont toujours jointes aux objets, ſuivant que la concupiſcence ſe les repréſente; de ſorte qu'il n'eſt pas étrange que nous faiſant concevoir les choſes comme la concupiſcence les conçoit, il excite & nourriſſe en nous les mouvemens qui naiſſent de ces fauſſes idées que la concupiſcence s'en forme; ce qui fait que nous eſtimons les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne méritent d'être eſtimés. Or rien n'eſt plus capable de produire ce funeſte effet, que les diſcours des perſonnes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fauſſes idées que nous avons des choſes de la terre; qu'ils nous repréſentent toujours celles de Dieu dans cet obſcurciſſement & cette petiteſſe qui les fait mépriſer à tant de perſonnes, & qu'ils enſanglantent & renouvellent ainſi continuellement nos plaies. Nos chutes viennent ordinairement de nos

faux jugemens; nos faux jugemens, de nos fausses impressions, & ces fausses impressions, du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'est la chaîne malheureuse qui nous précipite dans l'enfer.

Il est difficile de se représenter combien il se glisse de mauvaises choses, je ne dis pas dans les conversations des personnes déréglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts grossiers, dont ceux qui veillent un peu sur eux-mêmes, s'apperçoivent assez, comme des médisances secretes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes visiblement fausses. Je parle d'une infinité d'autres choses auxquelles on ne prend pas garde. Une personne ne sauroit être un peu attentive aux discours ordinaires des hommes, qu'elle n'y apperçoive quantité de sentimens contraires à la vérité. On justifie la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec estime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices médiocres sont presque approuvés; on ne les condamne que dans les excès. Quand on éviteroit même ces sortes de défauts, il y en a d'autres

qui paroiſſent preſque inévitables. Il n'eſt pas à propos de parler ſouvent des choſes de Dieu ; il faut donc s'entretenir de celles du monde : or cet entretien n'eſt jamais ſans danger. On ne ſauroit en parler, ni en entendre parler ſans y penſer, & l'on ne ſauroit y penſer ſans renouveller dans ſon eſprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont, & ſans les rendre plus préſentes, & par conſéquent plus capables de faire impreſſion ſur notre eſprit. Que fait-on autre choſe dans ces entretiens ; que d'admirer les qualités humaines, les choſes éclatantes, utiles, commodes ſelon le monde ? Il ne faut pas d'autre péché, pour ſe perdre, que d'aimer tellement ces choſes, que l'on les préfere à Dieu. Or qu'eſt-ce qui peut plus y diſpoſer, que d'en parler, d'en entendre parler avec eſtime, & de s'en remplir ſans ceſſe, en oubliant Dieu ?

Qu'eſt-ce donc que la converſation du monde que l'on prend pour un ſi grand bien, & dont on regarde la privation comme un ſi grand mal ? C'eſt preſque être continuellement à l'école du diable ; c'eſt, ou parler en ſon nom, ou écouter ceux qui lui ſervent de truchement & d'interpretes. Horrible & miſérable miniſtere, mais le plus com-

mun & le plus continuel de tous le miniſteres du monde ! Car que fait-on autre choſe dans le monde, que de porter dans l'eſprit des autres l'image de ſes paſſions, & d'y imprimer le mépris de ce qu'on mépriſe, l'amour de ce qu'on aime, la haine de ce qu'on hait ? Or on n'eſtime & on n'aime que le monde, c'eſt-à-dire, l'éclat, les richeſſes, le plaiſir ; & l'on ne hait & on ne mépriſe que la pauvreté, l'abaiſſement & la ſouffrance. Ainſi inſpirer aux autres ces paſſions, c'eſt proprement ſervir d'organe & de truchement au diable ; & écouter ceux qui les inſpirent, c'eſt être à cette déteſtable école. Quand on dit donc d'une perſonne, qu'elle eſt entrée dans le monde, on dit en effet, qu'elle eſt entrée dans l'école du démon, & qu'elle converſe avec lui depuis le matin juſqu'au ſoir : car il ne ceſſe jamais de parler. Il fait leçon partout ; il ſe ſert de tout pour nous corrompre le jugement ; il emploie même quelquefois, pour nous ſéduire, des vérités très-ſaintes en ſoi, mais qu'il nous fait propoſer indiſcrétement & à contretems, pour nous les rendre odieuſes. Les diſcours même qui paroiſſent ſimplement inutiles & curieux, lui ſont de grand uſage pour accoutumer les hom-

mes à l'inutilité, à la curioſité & à l'amuſement. Enfin tout lui eſt bon, pourvu qu'il nous nuiſe, & qu'il rempliſſe l'eſprit de principes & de ſemences d'erreur.

Ce qui augmente le danger de cette malheureuſe école, c'eſt que preſque perſonne n'en a la défiance qu'il devroit en avoir. On y envoie de jeunes gens ſans expérience & ſans lumiere, dans la vue, dit-on, de leur former l'eſprit. On s'en fait une néceſſité indiſpenſable, & l'on ne croit pas qu'il ſoit beſoin pour cela d'aucune précaution. Chacun ſe croit aſſez fort pour s'en défendre, ou plutôt perſonne ne croit qu'il ſoit néceſſaire d'avoir quelque lumiere pour découvrir ces pieges, & quelque force pour y réſiſter. Ainſi l'on va ſans crainte affronter le diable avec toutes ſes tentations. On y va ſans préſervatif, ſans préparation, ſans défiance & ſans crainte. On y va avec plaiſir & avec inclination. On en fait ſon divertiſſement & ſon devoir. On écoute par-tout le démon dans les diverſes leçons qu'il fait continuellement; & on n'a aucun ſoin de ſe réſerver au moins quelque tems pour écouter Jeſus-Chriſt. Enfin on ne peut mieux faire, pour être bon diſciple du diable, & l'avoir pour maître en cette vie & en l'autre.

Pour éviter les dangers des entretiens avec le monde, il faut se remplir des vérités opposées à la corruption qui y regne. Plus on entend souvent dans le monde la voix du diable, plus on est obligé d'écouter souvent au fond de son cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus le monde fait d'efforts pour ébranler l'ame & la renverser, plus on est obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermisse & la soutienne par ses graces & par son secours.

§. 12. *Des Visites.*

Les visites, quand elles sont faites comme il faut, sont des devoirs de la vie chrétienne & des actions de charité. Ce sont des liens nécessaires de la société civile, des moyens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs, & enfin des occasions propres, ou à édifier le prochain, ou à en recevoir de l'édification. Peu de gens sont assez spirituels pour se passer de ce secours. Il faut quelque nourriture, aussi-bien à leur charité envers les hommes, qu'à leur piété envers Dieu; & comme leur amour pour Dieu s'évanouiroit bientôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moyen de la priere & des bonnes œuvres qu'ils font

dans la vue de lui plaire ; de même leur amitié envers les hommes ſe refroidiroit bientôt, ſi elle n'étoit entretenue par des témoignages réciproques de charité.

Il eſt donc hors de doute que ces devoirs de la vie civile peuvent ſe pratiquer ſaintement & utilement par ceux qui les rendent & pour ceux à qui on les rend. Mais il faut reconnoître en même-tems qu'il y en a peu de plus mal pratiquées, & qui ſoient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniere dont on s'en acquitte. On n'y a d'ordinaire aucune vue de Dieu, aucun deſir de s'édifier, ni d'édifier le prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à ſe ſoulager d'une partie de ce fardeau qui les preſſe. Les autres ont pour but d'y nourrir leur curioſité, en y apprenant des nouvelles publiques & ſecretes qui ſe paſſent dans le monde. Les autres s'en font une occupation, en regardant toutes les autres, ou comme fatigantes, ou comme trop baſſes. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux viſites ; mais il y a très-peu de perſonnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ni à procurer celle de l'ame des autres. Ce défaut eſt d'autant plus impor-

tant, qu'il remplit toute la vie d'inutilités.

Il y a une raiſon générale de l'inutilité & du danger des viſites ; c'eſt que la plupart de ceux qui les font & à qui on les fait, ſont plus remplis de l'eſprit du monde, que de celui de Jeſus-Chriſt. Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſitions dont ils ſont pleins : car la bouche parle de ce qui remplit le cœur. Les hommes ſont pleins des ſentimens & des maximes du monde ; ils ſont pleins de deſirs ſéculiers : c'eſt donc ce qui remplit leurs diſcours ; c'eſt ce qu'ils inſpirent par leur converſation. On contracte tant de pouſſiere dans la vie du monde, que les vraies qualités d'un enfant de Dieu ſont toutes défigurées, & tous les diſcours qu'on y fait, tiennent plus du vieil-homme, que du nouveau ; de l'eſprit du monde, que de celui de Jeſus-Chriſt.

Matth. 12. 34.

C'eſt ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes ; qu'avec de grandes précautions ; à veiller ſur ce que l'on dit aux autres, de peur de leur nuire ; à veiller ſur ce que les autres nous diſent, de peur qu'ils ne nous nuiſent, en obſervant cet avis du Sage : Prenez garde à vous ; écoutez avec attention

Eccli. 13. 26.

tention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez ſur le bord du précipice. Car on ne ſauroit croire combien les entretiens ſans précaution impriment de mauvaiſes ſemences dans les eſprits; & l'on peut dire que c'eſt une des cauſes les plus générales de la corruption du monde. Car ce n'eſt, ni des livres, ni des prédications, ni des leçons des maîtres que les jeunes perſonnes tirent leur morale & leurs ſentimens; c'eſt de la converſation & des diſcours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait une impreſſion toute autre que les leçons expreſſes; & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les diſcours, qui ont la forme d'inſtruction, faſſent de grands changemens, il y en a très-peu qui ne ſoient emportés par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires.

Les regles que l'on doit ſuivre dans les viſites ſont, de ne point mener une vie continuelle de viſites qui n'aient pour but que de donner une vaine ſatisfaction à l'eſprit; de n'en point faire ordinairement, que par des motifs de charité. Il n'eſt pas néceſſaire ſeulement d'aimer le prochain; mais il eſt néceſſaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime, pour remédier à l'indifférence & au refroidiſſement qui naît

quelquefois de la ceſſation de ces commerces d'amitié. Il faut de plus n'y employer que le tems qui eſt préciſément néceſſaire; c'eſt par cette règle qu'on doit corriger tous les vains amuſemens des viſites, où bien des gens emploient la plus grande partie de leur vie. Mais le mal vient de ce que la plupart du monde n'a point proprement d'occupation. Quantité de perſonnes ne ſavent que faire, quand elles ſont chez elles & à elles-mêmes; ainſi rien ne les preſſe de ſe hâter. Elles n'ont aucun ſoin de ménager leur tems, parce qu'elles ne ſavent à quoi l'employer, & qu'il eſt auſſi perdu chez elles que dehors. Mais un Chrétien qui doit vivre de deſſein, & qui ſait le prix du tems qui lui a été donné pour mériter l'éternité, ne donne aux viſites que le tems préciſément néceſſaire, & il revient le plutôt qu'il peut, pour s'appliquer à ſes principaux devoirs.

La condition des viſites chrétiennes eſt d'y porter un eſprit plein de Dieu. Un Chrétien doit agir & parler par l'eſprit de Jeſus-Chriſt; & le peu de diſpoſition qu'il trouve dans certaines perſonnes, ne lui permettant pas toujours de tenir des diſcours édifians, il doit y ſuppléer par la modeſtie de ſon exté-

rieur, par la modération de ſes ſentimens & par un air de charité qui naît de celle dont il eſt rempli, & qui fait quelquefois plus d'effet ſur l'eſprit des autres que le diſcours. Comme tous les Chrétiens doivent être dans cet état, c'eſt ſans doute un très-grand défaut à eux de ce que leurs viſites ſont infructueuſes au prochain par le peu de retenue & de ſageſſe qui paroît en eux : car ils ſe rendent par-là inutile une partie conſidérable de leur vie. Ils perdent les occaſions que Dieu leur donnoit d'exercer la charité ſpirituelle envers le prochain ; & bien loin de lui communiquer l'eſprit de Dieu, ils ne leur inſpirent que leur immortification & leurs paſſions. Peu de perſonnes font réflexion ſur ces défauts ordinaires de converſations, & penſent ſérieuſement à y remédier.

§. 13. *De l'Envie.*

L'ENVIE eſt une triſteſſe que l'on conçoit du bien temporel ou ſpirituel qui arrive au prochain, qui produit auſſi une joie maligne du mal qui lui arrive, parce que la même paſſion qui fait que l'on s'attriſte du bien du prochain, fait que l'on ſe réjouit de ſon mal & de ſon rabaiſſement. Elle s'attache quelquefois aux qualités ſpirituelles &

même à celles qui ſont de pures faveurs de Dieu, en tant qu'elles élevent ceux à qui Dieu les donne.

La ſource de l'envie, eſt l'orgueil: car on n'a de la jalouſie du bien des autres, que parce qu'on appréhende que ce bien ne les éleve au-deſſus de nous, ou ne les égale à nous. Le cœur poſſédé d'envie ſe ſcandaliſe de tout; au lieu de penſer à s'humilier ſoi-même, il ne penſe qu'à rabaiſſer les autres; il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en ſoi, quoiqu'il en ſoit tout rempli.

L'envie peut être un grand péché. C'eſt le péché du diable; c'eſt le péché de Caïn qui conçut de la triſteſſe de la vertu de ſon frere Abel, que Dieu condamna en lui, & qui fut la ſource de ſa réprobation. C'eſt le péché des Scribes & des Phariſiens; & cette envie qu'ils conçurent contre Jeſus-Chriſt, les aveugla tellement, qu'elle juſtifia dans leur eſprit la haine qu'ils avoient contre lui & la mort qu'ils lui cauſerent. On voit dans l'Hiſtoire de l'Egliſe que l'envie eſt la ſource des plus grands déſordres & des plus funeſtes diviſions qui y ſoient arrivées; auſſi ſaint Paul la met entre les vices qui excluent du royaume de Dieu : ce qui doit s'entendre de

Gal. 5, 21.

l'envie qui éteint la charité envers le prochain. Cependant quoiqu'elle n'ait que de petits effets, & qu'elle ſubſiſte avec un fonds de charité, elle eſt toujours dangereuſe; & c'eſt toujours un grand ſujet de gémiſſement, parce que, ſi l'on n'eſt en garde contre cette paſſion, elle peut s'accroître & s'emparer de l'ame.

Il eſt bon de conſidérer les effets de l'envie pour concevoir combien cette paſſion eſt dangereuſe. Elle nous prive de la part que la charité nous donneroit aux biens du prochain : car il eſt certain que l'on y participe, lorſqu'on s'en réjouit; & de plus elle nous empêche de voir la vertu des autres, de nous en édifier, & par conſéquent de l'imiter. Elle nous ouvre les yeux pour appercevoir les moindres défauts du prochain; elle les groſſit & les fait paroître grands; ſouvent même elle croit en voir, & s'en imagine dans les autres qu'ils n'ont point effectivement; & elle ſe fert enſuite de ces défauts, vrais ou faux, comme d'un voile qui l'empêche d'appercevoir leurs vertus. C'eſt une ſource de jugemens téméraires, parce que la prévention qu'elle cauſe dans l'eſprit, lui fait voir tout du mauvais côté, & ces jugemens téméraires pro-

duiſent enſuite quantité de médiſances. C'eſt une ſource de joie maligne dans les rabaiſſemens qui arrivent au prochain, & même dans les fautes qu'il commet. Ainſi elle prive de tous les avantages de la charité dans les biens & dans les maux des autres, & elle répand un vénin qui infecte la plupart des mouvemens du cœur à l'égard de ceux dont on eſt jaloux.

Il n'y a perſonne qui ſoit entiérement exemt d'envie, parce qu'il n'y a perſonne qui n'ait encore quelque orgueil, & que ce vice en eſt une ſuite néçeſſaire; ainſi il eſt important de reconnoître devant Dieu qu'on y eſt ſujet, parce qu'encore que ce vice ſoit extrêmement commun, on ſe le déguiſe à ſoi-même autant que l'on peut, preſque perſonne ne voulant avouer qu'il eſt envieux, parce que ce vice tient de la baſſeſſe, & que c'eſt mettre en quelque ſorte au-deſſus de ſoi ceux dont on confeſſeroit qu'on eſt jaloux. On n'avoue donc l'envie, ni aux autres, ni à ſoi-même, ni à Dieu même, & l'on tâche de la couvrir ſous l'apparence de quelque mouvement plus honnête.

On dit qu'il eſt difficile de découvrir l'envie, quoiqu'il ſoit aſſez facile de reconnoître ſi l'on s'attriſte du bien du

prochain, & ſi l'on ſe réjouit de ſon mal. C'eſt que l'aveuglement & l'ignorance qui regnent dans la plupart du monde, font que l'on y loue une infinité de gens qui ne ſont pas louables, & que l'on les loue même pour des choſes qui ne méritent pas d'être louées. Il peut fort bien arriver alors, ſans que le cœur ſoit touché d'aucun mouvement d'envie, que ces louanges donnent du chagrin aux perſonnes éclairées, parce qu'elles ſont effectivement fauſſes, & que bien loin d'être un bien pour ceux à qui on les donne, elles peuvent ſervir à les aveugler. Il peut ſe faire auſſi que l'on ſoit porté à repouſſer & à diminuer ces fauſſes louanges, & cela parce qu'elles ſont fauſſes, & qu'elles ſont un mal pour ceux qui les donnent, n'ayant point d'autre ſource que leur illuſion, ou leur ignorance. Qui en demeureroit là, il n'y auroit pas encore d'envie, puiſque l'objet de cette triſteſſe & de ce chagrin qu'on reſſentiroit, ſeroit non le bien, mais le mal du prochain; ſavoir, ſon aveuglement qui paroît ſouvent, autant par ces louanges ſans lumieres & ſans vérité, que par aucun autre ſigne. Mais il arrive très-ſouvent que ces mouvemens ſont fort équivoques; & en même-tems qu'on s'imagine n'avoir du

chagrin que de la fauſſeté & de l'injuſtice de ces louanges, on en a ſouvent de ce que par-là le prochain eſt relevé, & que l'on en eſt rabaiſſé : outre qu'il arrive quelquefois que l'on ne trouve fauſſes les louanges qu'on donne aux autres, que parce que notre jalouſie nous les fait voir telles, parce qu'elle nous groſſit les objets, & nous fait voir leurs défauts plus grands qu'ils ne ſont, & nous empêche de voir leurs vertus & leurs bonnes qualités. Ainſi, quand on apperçoit en ſoi ces mouvemens que l'on peut appeller équivoques, c'eſt-à-dire, ces chagrins dans les louanges du prochain, & ces ſentimens de joie dans les mauvais ſuccès qui lui arrivent, ce ſont de grands ſujets de gémir devant Dieu, & de lui demander ſa lumiere pour ſonder le fond de ſon cœur, & pour y découvrir s'il n'y a point en nous quelque jalouſie ſecrete qui produiſe ces ſentimens. Sur-tout il faut être extrêmement retenu à s'oppoſer aux louanges qu'on donne aux autres : car ſouvent, quoique ces louanges ſoient fauſſes, elles peuvent être utiles à ceux qui les donnent, & elles diſpoſent ceux qui les écoutent, à avoir créance aux perſonnes à qui on les donne en pluſieurs choſes où il eſt bon qu'elles en aient, outre que

l'on paroît ordinairement malin & envieux en s'y oppoſant, & qu'ainſi on ſcandaliſe le prochain.

Quand on connoît clairement que les mouvemens que l'on reſſent, ſont des mouvemens d'envie, il faut y réſiſter comme aux autres mauvais mouvemens, c'eſt-à-dire, qu'il faut les déſavouer & en gémir devant Dieu, lorſqu'on les reconnoît; & lorſqu'ils nous ſont ſimplement ſuſpects, il faut en ſuſpendre les effets extérieurs, & ne point agir que l'on n'ait un motif juſte & néceſſaire qui nous faſſe agir. Mais, pour prévenir tous ces mauvais mouvemens, il faut tâcher d'attirer par ſes prieres l'eſprit de charité & d'humilité: car, comme l'orgueil eſt la ſource de l'envie, & que c'eſt ce qui fait qu'on s'attriſte des biens, & qu'on ſe réjouit des maux des autres, l'humilité & la charité en ſont le remede, parce que l'humilité fait que nous aimons d'être au-deſſous du prochain, & que nous trouvons notre avantage en cette place, & que la charité nous fait réjouir ſincérement de ſon véritable bien. Que s'il arrive qu'on ait ſujet de croire que certains biens humains & certaines élévations ne ſoient pas des biens pour le prochain, on pourra alors s'en attriſter ſans péché, parce

qu'on ne s'attriſtera que du mal & du préjudice qu'il en reçoit. Il n'y a donc preſque que le fond du cœur qui diſtingue ces mouvemens; & comme ce fond du cœur nous eſt inconnu, l'envie, quelque ordinaire qu'elle ſoit, nous eſt aſſez ordinairement peu connue, & ne peut être ſouvent que l'objet de notre crainte & de nos gémiſſemens.

§. 14. *De la Haine & des Injures.*

Si on regarde la haine en général, ce n'eſt qu'un ſimple éloignement d'un objet qui nous paroît contraire à notre bien; mais en la regardant comme une inclination vicieuſe, on doit dire que c'eſt le même ſentiment que la colere, c'eſt-à-dire, un ſentiment d'aigreur contre une perſonne dont on croit avoir été offenſé, avec cette différence qu'il eſt plus affermi dans l'ame, & qu'il ſubſiſte ſans émotion. Il y a plus d'éloignement & d'aigreur dans la haine, & plus d'impétuoſité dans la colere. La haine ne ſeroit pas mauvaiſe, ſi elle n'avoit pour objet que les vices & les péchés; mais, quand elle paſſe des vices aux perſonnes, elle eſt horrible, parce qu'elle eſt directement oppoſée à la charité. L'injuſtice de cette ſorte de

haine eſt, que nous ne haiſſons pas le plus ſouvent ce qui eſt l'objet de notre haine par le véritable motif qui le rend digne de haine, qui eſt la contrariété qu'il a avec la juſtice qui eſt Dieu même. Notre averſion n'eſt ordinairement fondée que ſur ce que la perſonne qui en eſt l'objet, eſt oppoſée à quelqu'un de nos intérêts ou de nos deſirs, & qu'elle incommode notre orgueil. C'eſt la ſource ordinaire de nos averſions, & ainſi elles ſont injuſtes dans leur fond, n'ayant pour principe que l'amour-propre.

Pour l'ordinaire on ne borne pas la haine dans la ſeule qualité ſur laquelle elle eſt fondée; mais on l'étend à la perſonne même & à tout ce qu'elle peut avoir de bon. Sitôt qu'une perſonne nous eſt devenue odieuſe par quelque endroit, elle nous déplaît en tout : l'amour propre répand ſon venin ſur tout le bien qu'elle peut avoir, & alors, ou nous ne croyons pas qu'elle l'ait, ou nous en ſommes fâchés, & nous voudrions qu'elle ne l'eût pas. Il arrive même delà que la haine prévaut dans notre cœur à toutes les raiſons que nous pouvons avoir d'aimer ceux qui en ſont l'objet; ce qui eſt manifeſtement injuſte : car quelque tort que puiſſe avoir la

personne contre qui on sent quelque disposition de haine, les raisons que nous avons de l'aimer, prises de l'amour de Dieu, de l'obligation qu'il nous impose d'aimer notre prochain & de la qualité d'image de Dieu qu'elle conserve, devroient prévaloir à tous les sentimens d'aversion & de chagrin qu'on pourroit tirer d'ailleurs.

Quand la haine est dominante dans le cœur, c'est une marque de la mort de l'ame, parce que c'en est une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voient en eux des signes & des présages de maladies mortelles, comme des crachemens de sang, des frissons violens, des défaillances; mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils sentent en eux des aversions & des jalousies, quand ils s'apperçoivent qu'on leur fait plaisir de médire de quelqu'un, de le rabaisser, de le noircir, & que ses maux & ses disgraces leur causent une joie secrete : car ce sont des marques d'une fievre bien plus dangereuse pour les ames, que la fievre corporelle ne l'est pour le corps. Il est vrai que ce ne sont pas toujours des signes certains : ces sentimens peuvent s'agiter, sans que la volonté y ait part; mais ce sont toujours des signes d'une

diſpoſition qui tend à la mort. Ainſi comme, quand on ſent les ſignes des maladies corporelles, on prend des remedes & l'on pratique des régimes pour les prévenir, il faudroit de même, quand on apperçoit en ſoi ces ſignes de maladies ſpirituelles, aller au-devant du mal dont on eſt menacé; il faudroit rappeller dans ſon eſprit tous les ſujets que nous avons d'aimer ceux pour qui l'on ſent ces averſions; il faudroit être exact à ne rien dire à leur déſavantage, il faudroit déſavouer tous les ſentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal eſt que nous avons ſoin au contraire de les nourrir, en prenant tout en mauvaiſe part de ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

La haine du prochain n'eſt pas une ſimple marque de mort: l'Apôtre S. Jean déclare que ceux qui en ſont poſſédés ſont de plus coupables d'homicide. Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par intérêt; de ſorte que ſi ſon intérêt change, il ne l'aimera plus, & que ne l'aimant plus, ſi ſon intérêt eſt qu'elle finiſſe, il en deſire la fin. La haine enferme donc le deſir de la mort du prochain, pourvu qu'elle

1. Joan. 3, 15.

nous ſerve à quelque choſe; ce qui eſt une eſpece d'homicide ſpirituel; & elle tend même à la perte de l'ame du prochain auſſi-bien qu'à celle de ſon corps : car la haine empêche la charité ſpirituelle : elle empêche de prier pour le ſalut du prochain, étant impoſſible de prier comme il faut pour une perſonne que l'on hait; ainſi, en refuſant aux autres les devoirs de la charité commune, on contribue, autant qu'il eſt en ſoi, à leur mort ſpirituelle. Il n'eſt pas néceſſaire pour cela de les exclure poſitivement de nos prieres communes; il ſuffit que Dieu voie que nous ſommes dans une diſpoſition qui ne nous permet pas de les y comprendre.

Quoique la haine ne produiſe que des paroles injurieuſes qui ſemblent bien éloignées de la malice du meurtre, cependant Dieu traitera ceux qui les proferent comme des homicides, parce que la haine en renferme la malice. Cela fait voir qu'il y a des paroles qui paroiſſent peu conſidérables, qui ſont néanmoins des péchés dignes de la damnation, parce qu'elles naiſſent d'un fonds de haine qui ſuffit pour les rendre criminelles. Il ne faut pas diſtinguer la haine par les effets extérieurs des injures, mais par ſes différens dégrés. Elle n'eſt

ordinairement que commencée, quand elle ne produit qu'un certain chagrin qui ne va pas juſqu'aux paroles de reproche; & cependant dans cet état même elle n'eſt pas innocente. Dieu la punira plus ſévérement que les Juifs ne puniſſoient les crimes ordinaires. Que ſi le mouvement de haine eſt plus fort & plus formé, & qu'il produiſe au-dehors les reproches communs que la paſſion ſuggere, quoiqu'il ne marque pas encore une haine toute formée, Dieu la punira plus ſévérement que les Juifs ne puniſſoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugés par le ſouverain Conſeil de l'Etat. Mais ſi la haine eſt telle qu'elle porte à faire de certains reproches qui marquent un deſſein formé de détruire la réputation du prochain, & qui ne ſoient pas ſimplement les effets d'une paſſion paſſagere, mais d'une haine enracinée, qui tend à le deshonorer entiérement devant les hommes, comme faiſoit parmi les Juifs l'injure de fou, il ne faut plus chercher dans la conduite des hommes d'exemples de la ſévérité avec laquelle Dieu punira ce crime; & il faut ſavoir qu'il le punira par la derniere de ſes peines, qui eſt la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là que dans

les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoiqu'elles ne ſe terminent qu'à des paroles, il y en a pluſieurs où l'on perd entiérement la grace de Dieu, & où l'on ſe rend digne de l'enfer, & que cela ſe rencontre quand la haine eſt arrivée juſqu'à un certain dégré, où, de deſſein formé, l'on veut deshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de conſidération parmi les hommes.

Pour parvenir à remédier à la haine, il faut concevoir les malheurs dans leſquels elle entraîne. Il ne faut pas ſe décourager lorſqu'on ſent des averſions: il y en a beaucoup qui ſont plus dans l'imagination que dans le cœur; mais, pour en empêcher le progrès, il faut d'abord rendre ces ſentimens muets & ſans action, c'eſt-à-dire, ne leur permettre jamais de paroître au-dehors, & s'étudier même à une modération plus grande, quand on parle ou qu'on a affaire avec ceux pour leſquels on ſent de l'averſion. Il faut tâcher de rendre à ceux à l'égard de qui on ſent cette diſpoſition, tous les bons offices que l'on peut, & demander à Dieu qu'il ôte de notre cœur cette racine d'amertume. Si avec tout cela on ſent qu'elle continue, il faut la porter en patience, comme une

grande miſere & comme une grande preuve de notre orgueil, & conſidérer que cette haine que nous avons dans le cœur, nous rend dignes du mépris & de la haine des hommes, puiſqu'elle nous fait mériter la haine & le mépris de Dieu même.

§. 15. *De la Colere.*

La colere eſt un ſoulévement de l'ame contre la perſonne dont on croit avoir reçu quelque injure ou quelque déplaiſir, qui nous porte à lui deſirer du mal & à lui en faire, ſi l'on peut. Comme cette paſſion a de très-mauvais effets; qu'elle trouble la raiſon; qu'elle fait ſortir l'ame de ſon aſſiette naturelle; qu'elle lui cauſe des tranſports, des convulſions & une eſpece de fureur; qu'elle la pouſſe à toutes ſortes d'excès; qu'elle ruine ſouvent les familles & les Etats, la ſageſſe humaine a toujours cru qu'il étoit très-important de porter les hommes, non-ſeulement à réprimer les mouvemens de la colere, mais auſſi à les étouffer, s'il étoit poſſible. Elle donne, à la vérité, une grande horreur de cette paſſion par l'état où elle met le corps même, par les marques extérieures de déreglement qu'elle y imprime; de ſorte qu'il n'y a point de paſſion dont

l'image ſoit plus capable de cauſer de l'averſion ; mais la Religion chrétienne en donne une toute autre idée, & fournit d'armes propres à la combattre.

La Religion nous fait voir que ce que nous prenons pour injure, & qui eſt injuſte en effet de la part des hommes, a une cauſe premiere qui l'ordonne ſans injuſtice ; ainſi elle nous montre qu'on ne nous fait jamais d'injuſtice ; que nous méritons tous les traitemens que nous pouvons recevoir des hommes ; qu'ils n'en ſont pas les premieres cauſes ; qu'ils ne ſont que les ſimples inſtrumens de Dieu ; & par-là elle appaiſe nos plaintes ; elle détourne notre eſprit de cette prétendue injuſtice qu'il ſouffre, & l'applique à conſidérer & à condamner l'injuſtice de ſa colere. Elle nous fait découvrir dans ces traitemens que nous prétendons injurieux, non-ſeulement la juſtice de Dieu, mais encore ſa bonté qui le permet par des vues de miſéricorde, pour nous donner moyen d'en profiter, pour guérir le plus grand de nos maux, qui eſt l'orgueil, & pour nous procurer le plus grand des biens, qui eſt l'humilité. Ainſi elle change toutes nos idées, en nous faiſant regarder comme des graces & des faveurs de Dieu, ce que les hommes appellent

des diſgraces & des malheurs. D'un autre côté elle ſe ſert, pour étonner, des menaces de Dieu même contre ceux qui ſe mettent en colere, & que cette paſſion porte à quelque excès contre le prochain.

Nous jugeons & nous agiſſons pour l'ordinaire dans le monde comme des enfans qu'on épouvante par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le viſage de nos ennemis, & les marques de colere & de haine qui y paroiſſent; & cela ſuffit pour nous porter à l'impatience & à la colere. Mais que n'apprenons-nous des avares à mieux juger des choſes? Donnez à un avare dix mille écus; de quelque mauvaiſe grace que vous le faſſiez, il ſera ravi du préſent que vous lui aurez fait. Il faudroit regarder de même ſi ce que nos ennemis nous font, ne nous eſt pas véritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour notre ame: car en ce cas, il eſt clair que, malgré leur mauvaiſe humeur, nous devons nous en tenir obligés. C'eſt pourquoi, quand l'Apotre nous exhorte de donner lieu à la colere, c'eſt-à-dire, de ſouffrir les injures & les injuſtices des autres, ſans les repouſſer, il nous exhorte à faire une action de ſageſſe & de prudence

Rom. 12, 19.

chrétienne. Il y a bien plus à gagner dans ce parti qu'en tout autre : ſouvent une ſouffrance humble & paiſible adoucit le cœur de ceux qui nous perſécutent ; & quand cela arrive, c'eſt un gain ineſtimable pour ceux qui ont dans le cœur la charité du prochain. Quand on ne les appaiſeroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une paſſion aigrie pourroit leur faire commettre. Quand on ne leur ſerviroit de rien, on ſe ſert à ſoi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience ; & cela vaut mieux mille fois que l'exemption de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes juſtes & raiſonnables, en leur réſiſtant. C'eſt entreprendre une guerre ſans fin, que de le tenter ; mais il eſt poſſible, en leur cédant, de ſe conſerver la paix, la tranquillité de l'ame & la jouiſſance de tous les biens qui doivent nous être précieux. Ainſi, ſans conſidérer toutes les autres raiſons, la ſeule prudence chrétienne ſuffit pour nous faire prendre le parti de la patience, & pour nous convaincre que la colere, l'impatience, la réſiſtance, la vengeance ſont de faux partis, qui ne font qu'augmenter nos maux, au lieu d'y remédier.

Si ces diſpoſitions ſont rares parmi les Chrétiens, c'eſt qu'il y a peu de véritables Chrétiens, c'eſt que la véritable foi eſt rare. Celui qui eſt bien convaincu intérieurement de ſon néant, n'eſt pas ſi ſuſceptible de mouvemens de colere, ni ſi prompt à les produire au-dehors. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien ? Comment peut-on abaiſſer celui que l'humilité tient abattu & anéanti ? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'a pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en ſoi, qu'il regarde comme beaucoup plus grands que ceux qu'on lui reproche; & ainſi il ſe croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas digne d'être aimé; & ſi on le traite mal, il ſe juge digne de ces mauvais traitemens. Ces ſentimens ſont juſtes, parce qu'ils ſont conformes à la vérité, & par conſéquent ceux que la colere nous inſpire ſont injuſtes. Ce n'eſt pas qu'il ſoit juſte que les autres nous outragent; mais c'eſt qu'il eſt juſte que nous le ſouffrions. Toutes ces raiſons ſont concluantes; mais il faut autre choſe que des raiſons, pour corriger la paſſion de la colere; il faut que la grace nous les applique, qu'elle en pénetre notre eſprit, & qu'elle les faſſe entrer dans notre cœur.

§. 16. *De la Vengeance.*

Il eſt certain que la plupart des querelles, des haines, des averſions, des vengeances ne ſont attirées que parce qu'on ne ſouffre pas aſſez les hommes, qu'on ne les ménage pas aſſez, qu'on ne leur témoigne pas aſſez d'égards, qu'on n'a pas l'humilité de leur céder dans les choſes indifférentes, & qu'on les choque ſouvent par un air fier & par des réponſes dures. Ce ſont là les cauſes ordinaires des diviſions & des contradictions qui donnent lieu à la vengeance. On peut, à la vérité, ſe ſouſtraire à la violence des méchans; c'eſt une prudence raiſonnable & une eſpece de charité envers eux : on peut encore employer des moyens doux & innocens pour les empêcher de nous nuire; mais il n'eſt point permis de repouſſer le mal qu'ils veulent nous faire, en leur en faiſant à eux-mêmes, & d'uſer pour cela des moyens violens qui reſſentent la vengeance. Le mal qu'on feroit à un autre, à cauſe de celui qu'il nous auroit fait, ne guériroit pas le mal qu'on auroit ſouffert. Celui à qui on auroit crevé l'œil, ne recouvreroit pas ſon œil perdu, en le crevant à ſon ennemi : ce ſeroit une vengeance inutile, contraire non-ſeulement

à la raiſon, mais à la juſtice. Il eſt juſte, à la vérité, que les méchans ſoient punis; mais il n'eſt pas juſte, ni que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les perſonnes intéreſſées en ſoient juges. Celui qui ſe venge eſt donc un uſurpateur injuſte d'un pouvoir qui ne lui appartient pas; il prévient la juſtice de Dieu par une uſurpation ſacrilege; & au lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuſte que celui qui le faiſoit ſouffrir; celui qui le rend, ſe rend l'imitateur de l'injuſtice qu'il condamne.

Par la vengeance on aigrit d'ordinaire les paſſions des autres, au lieu qu'on eſt obligé de faire tout ce qui eſt poſſible pour les calmer. On ne leur donne point par-là l'exemple de la patience qu'on leur doit, & on leur donne lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis, ainſi nous contribuons à leur endurciſſement, & nous leur cauſons infiniment plus de mal qu'ils ne vouloient nous en faire, puiſque leur injuſtice ne pouvoit nous nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuiſons à leur ame même, qui auroit dû nous être plus chere que nos

biens. Elle nuit de plus à la Religion, & la décrie comme propoſant une perfection en idée, qui n'eſt pas même ſuivie par ceux qui ſont profeſſion d'y être les plus attachés. Ainſi ces procédés violens deshonorent Dieu, en deshonorant ſon Egliſe, de l'honneur de laquelle il eſt jaloux comme du ſien propre. Il eſt bon de remarquer qu'il y a bien des manieres de ſe venger. On ſe venge des dommages, par d'autres dommages qu'on cauſe; on ſe venge des coups, par des coups & des injures; on ſe venge auſſi de la hauteur qui nous incommode, par une hauteur qui incommode les autres; on ſe venge de la fierté, par la fierté; des airs, par les airs; & tout cela ne vaut rien, parce qu'il n'a pour principe que le reſſentiment & la vengeance, qui ſont des mouvemens auxquels il n'eſt permis à perſonne de s'abandonner.

Quiconque rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui, ſans diminuer le ſien, ou plutôt il augmente le mal du prochain, & ſe fait un nouveau mal, beaucoup pire que celui qu'il avoit reçu. Celui qui s'eſt porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, eſt déja bien à plaindre; il a fait une plaie dangereuſe à ſon ame; il faut donc

donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait, en ſe vengeant de lui; car on augmente ſa haine & ſon averſion qui fait ſa plaie. Mais de plus on s'en fait une à ſoi-même par cette vengeance: car on ſe prive par-là du bien de la patience & de la charité; & l'on ſe rend criminel; d'innocent qu'on étoit auparavant. La raiſon pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait, c'eſt que nous ne ſommes point établis de Dieu pour être les miniſtres de ſa juſtice, mais ſimplement pour être les inſtrumens de ſa miſéricorde envers les hommes. Il s'eſt réſervé la punition & la vengeance, & il n'a chargé les hommes, que de procurer le bien des autres en toutes les manieres qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'exécution de ce devoir, c'eſt-à-dire, que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle puiſſe nous diſpenſer de leur ſouhaiter du bien, & de leur en faire, ſi nous le pouvons: car jamais les hommes ne ſauroient être ſi indignes que nous leur faſſions du bien, que nous l'avons été, & que nous le ſommes encore, d'obtenir les graces de Dieu. Il ne veut point que nous ayons égard à leurs miſeres,

ni à leurs défauts, comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miseres & à nos défauts. Il nous mesurera à la même mesure sur laquelle nous aurons mesuré les autres. Ayons donc soin d'exercer envers le prochain une miséricorde qui n'ait point de bornes, afin que Dieu ne borne point ses miséricordes sur nous, & que nonobstant nos indignités & nos infidélités, il n'arrête point le cours de ses graces.

§. 17. *De la Paresse & de la perte du tems.*

La paresse est un état dans lequel une infinité de Chrétiens languissent, & qui est par lui-même très-dangereux. C'est un sommeil d'oisiveté & de négligence dont il est important de se réveiller. Dans cet état l'ame, délivrée des passions criminelles, n'est pas toujours assez touchée des vérités de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne sent point toujours un saint empressement qui la porte à chercher Dieu avec le soin & l'ardeur dont il doit être cherché. Elle conçoit foiblement ses dangers & les artifices de ses ennemis. Elle n'est pas assez pénétrée de la grandeur des biens éternels; ainsi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le cherche qu'à demi;

elle avance peu dans ſon chemin, & elle s'arrête à mille amuſemens inutiles. Etat dangereux, non-ſeulement parce qu'il eſt capable de faire tomber les ames dans les déréglemens dont elles ont été délivrées, mais auſſi parce qu'il eſt bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche ſi lâchement. En effet la ſeule inutilité ſuffit pour nous damner : ſi ce n'eſt directement, c'eſt par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité ; la charité affoiblie ne ſe trouve plus en état d'empêcher que la cupidité ne ſe rende maîtreſſe de l'ame. Elle ſuffit encore pour nous perdre, parce qu'elle eſt cauſe que nous manquons à pluſieurs devoirs eſſentiels, comme au devoir de la pénitence, de la piété, de la reconnoiſſance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux perſonnes opprimées & à pluſieurs autres ; ainſi l'on ne ſauroit trop éviter un ſi dangereux ſommeil.

Rien n'eſt plus capable de nous détourner de la voie du ſalut, que la pareſſe, la lâcheté, le relâchement. On ne réſiſte à des tentations continuelles, que par une vigilance continuelle. La vie chrétienne étant une vie oppoſée

au torrent de la nature, qui ne fait point d'effort contre ce torrent, en eſt néceſſairement entraîné. Mais par cet effort on ne ſe ſoutient pas ſeulement contre le torrent, mais on s'avance; on fait du progrès contre ſon cours, & l'on en fait même d'autant plus que l'on continue ſes efforts : car au lieu qu'en réſiſtant au cours d'un fleuve, on ſe laſſe, l'ame au contraire, en réſiſtant au torrent du monde, de la coutume & de la concupiſcence, ſe fortifie & affoiblit ſes ennemis. Mais lorſque, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertiſſemens, de ſe retirer de certaines converſations, de faire des retranchemens dans ſa dépenſe & dans ſes meubles, on mene une vie foible & ſi languiſſante, qu'on n'avance point dans la piété, ou qu'on y avance ſi peu, qu'on eſt toujours prêt de retomber; il eſt alors viſible qu'on ne prend point intérêt à ſon ſalut : car, quoiqu'alors on ne puiſſe dire en particulier d'aucune de ces choſes, qu'elle ſoit abſolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compoſe cette ſorte de vie, qu'on ne ſe guérit point des maladies dangereuſes qu'on a contractées; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre, & qu'on

demeure toujours dans un état de foibleſſe. On craint, dit-on, que ſi l'on ſe ſépare de ces amuſemens, on ne ſoutienne pas cette vie, on ne faſſe parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en ſéparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut ſe conduire par la crainte, que la moindre cede à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles & pareſſeuſes, qui ne veulent rien faire pour lui, qui veulent que leur ſalut ne leur coute rien, & qui ne croient pas qu'on ſoit obligé à rien ſouffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont beſoin de force pour y réſiſter; & comme l'on ne ſe fortifie point dans cette vie molle & languiſſante, on ſuccombe à ces tentations. On s'approche ſi près du précipice, qu'on s'y laiſſe enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes & d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ſes Anges font de notre lâcheté. Enfin l'on craint tant le perſonnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette

tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grands ménagemens ſont des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux, & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu : car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les effets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par-deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame ; il ſe déferoit des vues humaines ; il penſeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut, & ſurmonteroit cette funeſte pareſſe.

C'eſt la pareſſe qui fait que l'on perd ſon tems. Ce tems ſi précieux que Dieu donne pour gagner l'éternité, à quoi l'emploie-t-on ? Les uns le paſſent en des déſordres groſſiers, les autres en de vains amuſemens, d'autres en des deſſeins chimériques & en des travaux inutiles, les autres ne ſavent qu'en faire & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu ; on ſe le laiſſe ravir ſans ſe plaindre, & c'eſt la ſeule choſe dont on eſt libéral. Il eſt bon de faire réflexion ſur ce que nous avons perdu de notre tems par le paſſé & de gémir de cette perte. Il n'eſt pas mal-aiſé de connoître qu'elle s'étend fort loin : car tout ce que nous n'avons pas fait dans la vue de Dieu, eſt perdu pour

nous : ce ſont des œuvres mortes dont nous n'avons à attendre que des châtimens. Il n'eſt pas difficile auſſi de reconnoître la grandeur de cette perte. Il faut en juger par ce que nous pouvions acquérir en uſant bien de notre tems. Or nous aurions pu acquérir des richeſſes infinies pour l'autre vie. Au contraire nous avons prodigué & diſſipé notre tems à des amuſemens, à des divertiſſemens fades & en de vaines occupations. Il eſt donc aiſé de ſe convaincre d'un aveuglement ſi prodigieux ſur le mauvais uſage du tems. Mais ce qui ne paroît pas poſſible, c'eſt de réparer cette perte : car enfin on ne rappelle plus le tems paſſé. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de n'en plus perdre; mais ce qui eſt perdu, eſt toujours perdu. La bonté de Dieu eſt néanmoins ſi grande, qu'il nous ouvre un moyen de racheter ce tems dont la perte paroît ſi irréparable. Le regret que nous en aurons, la componction que nous en concevrons dans le fond du cœur, l'application que nous aurons à ne plus perdre de tems & à le ménager avec fidélité, dans la vue de ſatisfaire à Dieu pour le tems paſſé, pourra obtenir de ſa bonté, non-ſeulement qu'il nous remette les dettes que nous avons contractées par notre

pareſſe & par notre négligence ; mais auſſi qu'il nous rende une partie de ces biens que nous avons malheureuſement diſſipés.

§. 18. *Du Scandale & du mauvais Exemple.*

SCANDALE, eſt ce qui peut porter quelqu'un au mal, & lui donner occaſion de péché par quelque action ou quelque parole déréglée ou qui en a l'apparence. On ne prend d'ordinaire pour ſcandale & pour action ſcandaleuſe, que ce qui choque les hommes & qui eſt improuvé du commun du monde, comme ſont les déréglemens groſſiers & les vices qui font horreur. Mais on ne dit pas que des déréglemens paſſés en coutume & autoriſés par la pratique, ſoient ſcandaleux, parce qu'on ne les déſapprouve pas. Ainſi on ne dira pas d'ordinaire que l'ambition, l'amour du bien, le luxe & les parures ſoient des péchés ſcandaleux, parce que ces vices ſont peu déſapprouvés dans le monde. On ne dira pas qu'une femme du monde qui va aux ſpectacles, qui paſſe ſa vie dans des divertiſſemens auxquels le monde n'a pas attaché de deshonneur, vive ſcandaleuſement. Cependant on ſe trompe fort dans ces

jugemens. Les vices qui ſont condamnés de tout le monde, ſont des péchés ; mais ils ſont d'autant moins ſcandaleux qu'ils ſont plus déſapprouvés, parce qu'ils ne font tomber perſonne. Mais les ſcandales les plus grands & les plus dangereux ſont ceux qui ſont le moins déſapprouvés & auxquels on fait moins de réflexion, parce qu'ils font tomber plus de monde, & qu'ils ſont plus occaſion de chute, en quoi conſiſte la nature du ſcandale. Ainſi rendre les vices aimables, y attirer le monde, en diminuer l'horreur, en étouffer le ſcrupule, autoriſer les gens dans le vice, c'eſt là proprement ce que l'on doit appeller ſcandale.

Le ſcandale eſt inſéparable de tous les péchés & de toutes les paſſions déréglées qui paroiſſent à l'extérieur : car tout ce qui eſt extérieur ſe peignant dans l'imagination de ceux qui le voient, les rend plus portés à l'imiter qu'ils n'étoient auparavant. Ainſi toute paſſion de colere, de haine & de deſir des biens du monde, l'amour des richeſſes, de l'éclat & de la réputation, le mépris des choſes qu'on doit aimer & eſtimer, & l'eſtime des choſes qu'on doit haïr, tout cela eſt ſcandaleux. C'eſt un poiſon qu'on verſe dans l'eſprit du pro-

chain, qui l'infecte & le corrompt, & tend à lui faire perdre la vie de l'ame; en un mot tout péché eſt contagieux; il peut ſe multiplier dans l'eſprit de tous ceux qui le voient ou qui le ſavent, parce qu'ils en reçoivent l'image & l'impreſſion. On ſcandaliſe les jeunes gens, en ne louant devant eux que ceux qui s'avancent & qui éclatent dans le monde, en ne leur parlant jamais avec eſtime des perſonnes vertueuſes qui ſont dans un état rabaiſſé, en leur inſpirant l'avarice & l'ambition. On ſcandaliſe, quand on expoſe aux yeux du prochain ce qui peut allumer ces paſſions & lui inſpirer l'amour du monde; ainſi ceux qui, ſans agir & ſans parler, frappent les yeux des autres par leur luxe; ceux qui font paroître leur vanité, leur ambition, l'attache à leur corps & à leurs divertiſſemens, les ſcandaliſent très-dangereuſement. Combien de crimes & de péchés fait quelquefois faire une ſeule médiſance & une ſeule calomnie dite devant ceux qui l'écoutent avec plaiſir & qui la répandent avec malignité & avec légéreté? Quelle étrange multiplication de péchés n'arrive-t-il point par des chanſons, des diſcours ou des livres deshonnêtes? Combien de maux peut-il arriver par des opinions fauſſes & erronées

& par des livres que l'on publie pleins de fauſſe doctrine, que l'on avance par de mauvaiſes coutumes; & que l'on introduit par-tout? De combien de péchés les femmes ne ſe rendent-elles pas coupables, lorſqu'elles introduiſent des modes contraires à la modeſtie ou à l'eſprit d'humilité qui doit regner dans tous les Chrétiens? Enfin de combien de péchés ſe chargent les auteurs & les approbateurs des relâchemens & des mauvaiſes maximes, ou ceux qui les ſouffrent, lorſqu'ils devroient y remédier? On ſcandaliſe par les louanges, par le déguiſement & la conduite artificieuſe, par les excuſes accompagnées de fierté, par l'air hardi & entreprenant, par l'air déciſif & plein de confiance qui en impoſe, & par une infinité d'autres manieres qui peuvent faire une mauvaiſe impreſſion ſur l'eſprit des autres & les porter au mal.

Il n'y a pas juſqu'aux perſonnes qui vivent bien, qui ne ſoient ſujets à ſcandaliſer les autres. C'eſt les ſcandaliſer, que de les porter, par ſon exemple, à quelque eſpece de relâchement; de diminuer en quelque maniere que ce ſoit le ſentiment qu'ils peuvent avoir de leurs fautes, leur ardeur pour s'avancer dans la voie du ſalut, leur ſollicitude

& leur vigilance ſur eux-mêmes ; d'affoiblir en eux quelque vertu, comme la crainte de Dieu, l'humilité, la charité, l'eſprit de mortification & autres ; de les porter à reculer en arriere, en diminuant ſans néceſſité quelque choſe dans leurs exercices de piété ; de détruire certains dehors qui les mettoient à couvert du péché. Il ne faut pas regarder ces fautes comme petites. Rien en effet ne nuit davantage aux ames, que le mépris qu'on fait des péchés véniels ; & on devroit conſidérer au contraire que tout péché véniel eſt un pas vers la mort de l'ame, qu'il y tend & qu'il y diſpoſe par l'affoibliſſement de la charité. Tel ſuccombe à une tentation, qui n'y auroit point ſuccombé, s'il n'avoit point perdu une partie de ſes forces ſpirituelles par les fautes que l'exemple des autres lui a fait commettre. On ne regarde pas comme une choſe peu conſidérable d'avoir fait au corps d'un autre une plaie qui lui auroit fait perdre beaucoup de ſang, quoique cette plaie ne fût pas mortelle. Pourquoi donc eſt-on ſi peu touché des bleſſures qu'on fait à l'ame des autres par les ſcandales qui les engagent à des péchés véniels ? Il faut donc apprendre à juger de l'importance des ſcandales que l'on donne aux autres,

& concevoir fortement combien il est dangereux d'ensanglanter ainsi continuellement ses mains par les plaies qu'on fait à l'ame du prochain, & que non-seulement c'est un péché considérable, mais que c'est un très-grand obstacle à nos prieres & à notre salut.

§. 19. *Du Mensonge.*

Le mensonge est une déclaration extérieure de nos pensées & de nos mouvemens intérieurs, contraire à ces pensées & à ces mouvemens. Tout mensonge est un démenti qu'on donne à la vérité & à Dieu même: car, quand nous avons effectivement une disposition & une pensée, Dieu voit que nous avons cette pensée & cette disposition; & comme la connoissance de Dieu est sa parole, il dit, que nous avons effectivement cette pensée & cette disposition. Celui donc qui, par des signes extérieurs, dit qu'il n'a point cette pensée ou cette disposition, dit le contraire de Dieu, & donne un démenti à la vérité. Ainsi on ne peut douter que tout mensonge ne soit mauvais, puisque c'est un désaveu volontaire de la vérité de Dieu, & qu'il est impossible que la vérité approuve qu'on la désavoue.

De plus on doit la vérité au prochain,

dès qu'on lui parle : car le commerce de la parole enferme une promeſſe tacite de la vérité & de la ſincérité, la parole ne nous étant donnée que pour cela. Ce n'eſt pas une convention d'un particulier avec un autre particulier ; c'eſt une convention commune de tous les hommes entr'eux, & une eſpece de droit des gens, ou plutôt un droit & une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune ſont violées par celui qui ment ; & plus la liaiſon que les hommes ont entr'eux eſt étroite, plus le violement de cette loi eſt contraire à la ſainteté & à la juſtice. Un Chrétien ſurtout doit éviter d'uſer de tromperie & de duplicité envers ſes freres. Car la tromperie ayant pour but de procurer ſon avantage, au préjudice de celui qu'on trompe, on ſépare par-là ſon bien de celui du prochain, & ainſi on renonce à la qualité de membre du corps de Jeſus-Chriſt, qui fait toute la dignité d'un Chrétien. Un membre ne trompe point un autre membre, l'œil ne trompe point la main, ni la main le pied. Ils cooperent tous à procurer l'avantage & le bien commun du corps. De plus il n'y a point de ſainteté véritable ſans vérité. Or il n'y a point de vérité dans celui qui trompe les autres : car tout trompeur

eſt trompé, & il marche dans une voie d'illuſion & d'erreur. Son deſſein eſt de nuire aux autres par le menſonge, & de ne pas ſe nuire à lui-même. Cependant il ſe nuit beaucoup plus qu'aux autres, en ſe privant de la charité & de la vérité, c'eſt-à-dire, de la vie de l'ame que tout menſonge, ou diminue, ou détruit : il eſt donc trompé.

Il n'eſt pas même permis de mentir pour conſerver la vérité & pour mettre à couvert la vie, l'honneur & le bien du prochain ; car de même qu'on ne pourroit le faire aux dépens de la chaſteté, ainſi celui qui n'a point d'autre moyen que le menſonge pour conſerver la Religion, la vie, l'honneur & les biens du prochain & les ſiens même, doit croire qu'il n'en a point, & que Dieu ne lui imputera point ce qui pourra en arriver. Tout ce qu'on peut faire dans ces occaſions, c'eſt de cacher la vérité, mais non pas de la déſavouer & de la démentir : autre choſe eſt de mentir, autre choſe eſt de cacher la vérité ; mais on ne peut jamais dire le contraire de la vérité. On peut auſſi détourner l'eſprit de celui qui interroge, à quelque autre choſe. S'il arrive qu'il ſe trompe par ſon imprudence, & qu'il prenne de lui-même une fauſſe idée de nos paroles,

on n'eſt pas obligé de le déſabuſer ; mais il faut toujours que les paroles ſoient telles, qu'étant conſidérées par un homme qui n'en tire point de conſéquences téméraires, elles ne ſignifient rien de contraire à ce que nous avons dans l'eſprit.

Il n'en eſt pas ainſi des reſtrictions mentales & des équivoques, qui conſiſtent à ajouter dans l'eſprit & en ſoi-même quelque choſe qui change le ſens des paroles qu'on prononce : comme ſi quelqu'un, après avoir répondu qu'il n'a jamais été dans un certain lieu, ajoutoit dans ſon eſprit le mot de malade, en prétendant, en vertu de cette addition, que ſa propoſition ſignifie qu'il n'a jamais été malade en ce lieu-là, quoiqu'il y eût été en ſe portant bien. Mais, à moins que ce que l'on retient dans ſon eſprit ne ſoit ſuffiſamment ſignifié par les circonſtances extérieures qui accompagnent la prononciation des paroles, on ne peut nier que les reſtrictions mentales ne ſoient de purs menſonges, parce que les paroles extérieures n'étant point déterminées, ſignifient le contraire de notre penſée, & qu'il n'eſt pas au pouvoir de chacun d'en changer le ſens par ſa ſeule volonté, ſans avertir ceux à qui on parle.

Quoiqu'il n'y ait que les menſonges qui ſont préjudiciables à la foi, aux mœurs & au prochain en une matiere importante, qui ſoient des péchés mortels, on peut dire néanmoins que tout menſonge, tel qu'il ſoit, même le menſonge officieux & celui qu'on appelle joyeux, n'eſt pas exemt de faute, puiſqu'il eſt contraire à la vérité qui eſt Dieu même, & ainſi que tout menſonge eſt péché au moins véniel. C'eſt pourquoi il eſt bon de s'en abſtenir & de s'accoutumer à dire la vérité en toutes choſes, de peur de contracter une mauvaiſe habitude; ce qui regarde particuliérement les jeunes perſonnes: car il arrive delà qu'on tombe inſenſiblement par de petits menſonges, que bien ſouvent l'amour propre nous déguiſe & nous fait regarder comme des fautes légeres & de peu de conſéquence, dans de plus grands déréglemens. De plus cette attention ſur nous mêmes & ſur nos paroles doit ſe faire en vue & par amour pour la vérité, qui étant Dieu même, eſt une, ſeule, immuable, éternelle & ſans déguiſement.

§. 20. *Des Louanges & de la Flatterie.*

Rien ne fait plus voir combien l'homme eſt profondément plongé dans

la vanité, dans l'injuſtice & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lorſqu'on juge avantageuſement de nous, qu'on nous eſtime & qu'on nous flatte par les louanges, parce que d'une part la lumiere qui nous reſte, toute aveugle qu'elle eſt, ne l'eſt point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette paſſion eſt vaine, injuſte & ridicule; & que de l'autre, tout convaincus que nous en ſommes, nous ne ſaurions l'étouffer, & nous la ſentons toujours vivante au fond de notre cœur. Il eſt bon néanmoins d'écouter ſouvent ce que la raiſon nous dit ſur ce ſujet. Si cela n'eſt pas capable d'éteindre entiérement cette malheureuſe pente, c'eſt aſſez au moins pour nous en donner de la honte & de la confuſion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens aſſez groſſiérement vains pour aimer des louanges viſiblement fauſſes; & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté, pour ne pas être bien aiſe que l'on ſe trompe tout-à-fait ſur notre ſujet; cependant, pour peu de fondement qu'ait l'eſtime qu'on fait de nous, nous la recevons avec une complaiſance qui nous convainc à peu près de la même baſſeſſe & de la mauvaiſe foi. Ce que nous avons de bon eſt fort

peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gâté & corrompu par mille vues & mille retours d'amour-propre ; & néanmoins il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos défauts, regardent avec quelque eſtime ce peu de bien qui paroît en nous, qui peut être tout corrompu, ce jugement, tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flatter. Notre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'eſt à quoi nous réuſſiſſons le mieux. Nous ne voulons être vus que par ce petit endroit que nous conſidérons comme exemt de défaut, & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-là. Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flatte ? Un jugement fondé ſur la vue d'une petite partie de nous-mêmes & ſur l'ignorance de tout le reſte ; & qu'eſt-ce que cette complaiſance ? Une vue de nous-mêmes, pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illuſion, dans laquelle nous ne nous conſidérons que par un petit endroit, en oubliant nos miſeres & nos plaies.

Suppoſons même l'eſtime la plus judicieuſe & la plus ſincere que nous puiſſions nous imaginer, & que notre vanité

puiſſe ſouhaiter. Suppoſons les qualités du corps & de l'eſprit les plus dignes de louanges : relevons-les par les qualités des perſonnes, par leur eſprit & par tout ce qui peut le plus ſervir à flatter l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t-il d'aimable & de ſolide en tout cela ? C'eſt un regard de ces perſonnes vers nous, qui ſuppoſe que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas & qui n'y ajoute rien. Il nous laiſſe tels que nous ſommes ; & ainſi il nous eſt entiérement inutile. Ce regard ne ſubſiſte qu'autant qu'ils s'appliquent à nous, & cette application eſt rare. Tel de ceux dont l'eſtime & les louanges nous flattent, ne penſera pas à nous beaucoup de fois, & quand il y penſera, il y penſera peu en nous oubliant le reſte du tems. D'ailleurs ce regard d'eſtime eſt un bien ſi fragile, que mille rencontres peuvent nous le faire perdre, ſans qu'il y ait de notre faute, & dont la vue peut nous ravir le peu de vertu que nous avons. Quel eſt donc ce bien qui ne ſert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout enſemble toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile & dangereux ?

Rien donc n'eſt plus dangereux que d'avoir des qualités de corps & d'eſprit,

puiſqu'il eſt certain qu'on ne doit point aimer ces qualités pour elles-mêmes & pour s'attirer l'eſtime & les louanges des hommes ; il eſt même plus avantageux d'en être privé, en ne les aimant point, que de les avoir, en y étant attaché ; ainſi c'eſt une louange fort équivoque que celle qu'on donne aux gens à cauſe de ces qualités : car ſi elles ſont jointes avec une vaine complaiſance, on les loue de leur malheur. L'uſage du monde a pourtant établi que l'on loue les qualités humaines, lorſqu'elles ſont eſtimables en elles-mêmes, & qu'on peut en faire un bon uſage ; mais cette coutume ne peut pas preſcrire contre la vérité, & il faut toujours que ceux qui parlent de cette ſorte, ſoient perſuadés intérieurement que ces qualités qu'ils eſtiment, ne rendent ceux qui les ont plus eſtimables, qu'à proportion du bon uſage qu'ils en font.

A l'égard de la flatterie qui conſiſte dans de fauſſes louanges, il faut penſer que celui qui flatte, croit tout le contraire de ce qu'il dit, & mépriſe autant dans ſon cœur ceux à qui il donne des louanges, qu'il témoigne au-dehors d'eſtime pour eux ; ce qui doit donner de l'averſion de la flatterie. Ceux à qui on donne ces louanges, ne doivent pas en conclure, ni qu'ils aient effectivement

ces qualités qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui le croient, mais seulement que ces qualités sont louables en elles-mêmes, & qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent, c'est-à-dire, qu'ils peuvent apprendre par-là, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être. De tout cela il s'ensuit qu'on doit craindre les louanges, parce qu'elles ne servent ordinairement qu'à nourrir la vanité, l'orgueil & l'amour-propre.

§. 21. *Des Jugemens & des Soupçons téméraires.*

Un jugement est téméraire, lorsqu'il est fait sans une cause qui nous y contraigne. Dieu ne condamne que les jugemens injustes : car il ne défend pas de juger avec justice, & il ordonne même de porter des jugemens justes. Ainsi ce qu'il condamne dans les jugemens qu'on appelle téméraires, c'est l'injustice qu'ils renferment ; & comme il n'est jamais injuste de juger selon la vérité que l'on connoît clairement, il n'y a jamais de témérité, ni d'injustice dans les jugemens qui sont accompagnés de vérité & d'évidence. Je dis dans les jugemens & non pas dans les paroles qui les expriment : car on peut avoir raison de juger d'une certaine ma-

niere, que l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public, le jugement n'ayant point d'autre regle que l'évidence de la vérité; mais les paroles, pour être juſtes & exemtes de péché, ont beſoin de beaucoup d'autres conditions.

Pour éviter les jugemens téméraires, auxquels on ſe laiſſe ſi facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit qu'à remarquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous: car il ſeroit aiſé par ce moyen de ſe former certains principes & certaines maximes pour régler nos jugemens, en ſe ſervant de la délicateſſe de l'amour-propre pour les découvrir, & de l'amour de l'équité & de la juſtice pour en uſer à l'égard du prochain, après nous être convaincus que nous voulons que les autres en uſent de même envers nous-mêmes. Voici quelques-unes de ces maximes. Il eſt injuſte & contre la raiſon de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux dont nous ſavons ſimplement qu'ils ont commis quelque faute paſſagere de ce genre-là. Il eſt injuſte d'attribuer une action extérieure, qui peut avoir divers principes, au principe qui eſt le plus mauvais. Il eſt injuſte d'attribuer à paſſion & à haine, ce qui peut être fait par perſuaſion & par

conſcience. Il eſt injuſte d'attribuer à toutes les actions ſemblables les mêmes intentions : car elles peuvent en avoir de fort différentes. Il eſt injuſte de ſuppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : car c'eſt paſſer les bornes de notre vue qui doit terminer nos jugemens. Il n'eſt pas proprement défendu de voir ; mais il eſt défendu de juger ; c'eſt-à-dire, de former un jugement fixe & arrêté ſur ce que nous ne voyons pas. Il eſt injuſte de regarder un défaut comme incorrigible, lorſque nous n'avons pris aucun ſoin d'y remédier. Il eſt injuſte d'attribuer un défaut à quelqu'un ſur le rapport de gens qui ne ſont pas entiérement croyables, & du jugement deſquels nous avons droit de nous défier. Il eſt encore injuſte de préférer toujours dans les mêmes cas & les mêmes circonſtances ceux qui nous ſont favorables à ceux qui nous ſont contraires, de prendre ainſi l'inclination que l'on a pour nous, pour la regle de notre eſtime. Il eſt injuſte enfin de trouver petits & ſupportables tous les défauts de ceux qui nous aiment, & grands & inſupportables, ceux des perſonnes de qui nous imaginons n'être pas aimés, ou que nous n'aimons pas.

Il

Il eſt d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugemens téméraires, que c'eſt la ſource d'une infinité de péchés qui troublent toute la vie : car les préventions, qui ne ſont dans le fond que des jugemens téméraires, ſont les cauſes ordinaires des averſions, des dégouts, des ſéparations, des médiſances & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes diſſentions ne naiſſent que des jugemens portés témérairement, qui deviennent les principes de notre conduite ; & ces jugemens téméraires devenant publics, en produiſent une infinité d'autres dans ceux qui les apprennent, parce qu'il y a peu de perſonnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal, parce qu'il ſatisfait par-là ſa malignité naturelle, & qu'il ſe juſtifie en même-tems dans cette malignité, ſur ce que ce jugement a été formé par un autre, ne conſidérant pas que ſi l'autre eſt reſponſable de l'avoir fait, il eſt reſponſable de l'avoir cru.

S'il eſt difficile d'éviter la témérité des jugemens, lorſqu'on eſt ſoi-même témoin des choſes dont on juge, & que l'on ſe fonde ſur ſa propre lumiere, il

l'eſt encore beaucoup plus, quand on ſe fonde ſur le rapport & ſur la lumiere des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on ſe laiſſe encore aller avec plus de liberté à juger, comme ſi le péché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres ; cependant il n'en eſt pas ainſi. Les rapports qu'on nous fait du prochain, ne tiennent lieu que de ſignes ſur leſquels nous devons juger : il y en a de certains & d'incertains ; & comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'eſt auſſi juger témérairement que de juger ſur ceux qui ne le ſont pas. Or non-ſeulement il y a des rapports incertains, mais ils le ſont preſque tous ; & dès qu'on approfondit les choſes, on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La paſſion & le peu de juſteſſe d'eſprit altere preſque toujours la vérité dans les diſcours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroiſſent les plus ſinceres, & que l'on ne ſauroit ſoupçonner de menſonge & d'impoſture, ne laiſſent pas de nous tromper ; parce qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Il y en a qui mêlent par-tout leurs réflexions & leurs jugemens, comme des faits, & qui ne diſtinguant point entre

ce qu'il y a d'effectif dans les choſes qu'ils rapportent & les raiſonnemens qu'ils font ſur ces mêmes choſes, ne font de tout cela qu'un même corps d'hiſtoire. Ainſi on ne peut preſque faire aucun fondement certain ſur ce que les hommes rapportent ; & comme on eſt téméraire, quand on juge ſur des ſignes incertains, & que la plupart des rapports ſont de ce genre, il s'enſuit que la plupart des jugemens fondés ſur ces rapports, ſont téméraires.

A l'égard du ſoupçon téméraire, quoique ce ne ſoit qu'un doute, & qu'il y ait moins de mal à ſoupçonner quelqu'un de quelque faute, qu'à l'en juger coupable, il y a néanmoins du défaut dans les ſoupçons qui ſont ſans fondement. Les impreſſions déſavantageuſes que l'on conçoit du prochain, ou ſur les rapports que les autres nous en font, ou ſur les idées que nous nous en formons nous-mêmes, ſont capables d'affoiblir la charité : car quelque ſoin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent néanmoins de la pente. Ce n'eſt point, à la vérité, une maladie formée, mais c'eſt un préſage d'une maladie qui nous menace, à moins de la prévenir par une prudence chrétienne. Elles diſpoſent inſenſiblement à

prendre en mauvaiſe part des paroles ou des actions innocentes d'elles-mêmes, & dont on n'auroit point été choqué, ſi l'eſprit n'avoit point déja été prévenu de quelque ſoupçon. Une impreſſion devient la ſource d'une autre, & le pis eſt qu'on ne s'apperçoit point de toutes ces mauvaiſes ſuites, parce qu'on ne remonte jamais juſqu'à la ſource, qui eſt la témérité de la premiere impreſſion. Elles produiſent enfin du refroidiſſement, & ainſi on s'éloigne inſenſiblement les uns des autres; & s'il reſte encore quelque charité, elle eſt tellement couverte par les nuages des ſoupçons, qu'elle demeure ſans action.

Comme les jugemens téméraires peuvent devenir de grandes fautes, il faut chercher à y remédier. Il faut pour cela purifier ſon cœur de toute malignité; s'appliquer peu aux actions d'autrui, quand on n'y eſt pas obligé; éviter la précipitation dans ſes jugemens; bien diſtinguer ce que l'on ſait de ce que l'on ne ſait pas; car ſouvent on prend ſujet d'une vérité que l'on ſait, pour juger de ce qu'on ne ſait pas; on ſait qu'une choſe eſt mauvaiſe, & on en prend occaſion de décider en quel dégré elle eſt mauvaiſe, quoiqu'on ne le ſache pas. Il faut ſur-tout s'établir dans l'amour du

prochain & dans l'humilité ; ce qui ne peut manquer d'arrêter les jugemens & les ſoupçons téméraires.

CHAPITRE XIII.

DES VICES ET DES DÉFAUTS SPIRITUELS.

§. 1. *De la Vie du Monde.*

LE monde, en prenant le nom de Chrétien, n'a pas pour cela changé d'inclination ni de maxime, & prétend même aux récompenſes que la Religion promet. Ainſi il ſe trouve préſentement dans le Chriſtianiſme une infinité de gens, qui, ſans prétendre être déréglés, ne laiſſent pas d'être poſſédés de toutes les paſſions du monde, de courir après les honneurs, les établiſſemens, les plaiſirs ; d'être enchantés de l'amour du préſent, & de ne point penſer à l'avenir. S'ils retranchent certains déréglemens groſſiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres, auxquels ils ôtent le nom de déréglement ; ils traitent même de haut en bas ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment. Or il eſt infiniment plus difficile de réſiſter à ces ſortes de vices que l'on fait paſſer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui

l'attaquent ouvertement. Les Chrétien s'uniſſent pour réſiſter aux derniers, & ſe ſoutiennent les uns les autres ; mais ces déréglemens plus cachés, ſont reçus & embraſſés par le plus grand nombre des Chrétiens. Ce ſont eux-mêmes qui font la foule & le nombre, & qui tâchent d'entraîner tous les autres dans les mêmes paſſions. Cependant il faut, ou réſiſter, ou périr ; il n'y a point de milieu : car quiconque ſe conforme au monde, ſe perd avec le monde.

Mais en quoi conſiſte cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner ? Elle conſiſte en deux choſes : l'une dans certaines paſſions premieres, qui ſont la ſource des actions, comme l'amour & l'eſtime des choſes préſentes, l'oubli des biens & des maux de l'autre vie, l'amour de l'éclat & des aiſes de la vie, le mépris de la baſſeſſe, de la pauvreté, de la vie obſcure : l'autre dans les conſéquences que le monde tire de ces premieres paſſions qui autoriſent ſouvent une infinité de crimes auxquels on en a ôté le nom. Or les perſonnes qui vivant dans le monde, ont encore quelque conſcience, ne s'appliquent gueres qu'à réſiſter à quelques-unes de ces conſéquences ; ils évitent certains moyens de s'avancer & de faire fortune ;

ils s'abſtiennent de certains divertiſſemens & de certains plaiſirs ; mais ils ne penſent gueres à réſiſter aux premieres paſſions qui en ſont la ſource. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'averſion de ce qu'il mépriſe ; & cela ſuffit pour les perdre : car Dieu défend d'aimer le monde & ce qui eſt dans le monde. Or que fait-on dans le monde ? Sinon y mener une vie molle & ſenſuelle, une vie toute plongée dans le luxe & dans les plaiſirs ; & ſi on ne le fait pas toujours par impuiſſance, on ne deſire y faire autre choſe, ſi l'on le pouvoir. Comment regarder ces dames du monde qui s'imaginent que la vie molle & ſenſuelle, la vie de plaiſir, de pareſſe & d'oiſiveté, eſt de l'eſſence de leur condition, & fait en quelque ſorte leur vocation & leur métier ; qui regardent le travail, l'application, les ſoins, comme des choſes étrangeres à leur état, & qui ſe font pitié à elles-mêmes, quand elles y ſont réduites ? Qu'elles ſont bien à plaindre, puiſqu'elles vivent de l'eſprit du monde, & qu'elles renoncent à leur Religion qui leur impoſe la pénitence générale des hommes ! Que fait-on encore dans le monde ? On n'y loue, l'on n'y eſtime, l'on n'y béatifie que ceux qui ſe pouſ-

ſent, qui s'avancent, qui acquierent des établiſſemens, du crédit, des richeſſes, de la réputation, de la conſidération; que ceux qui éclatent, qui ſe diſtinguent, qui ſe tirent de la baſſeſſe, ou qui paſſent leur vie dans les aiſes, les divertiſſemens, les plaiſirs, & où l'on ne mépriſe au contraire que ceux qui ſont dans des états oppoſés à ceux-là, & qui vivent dans l'obſcurité, dans l'incommodité & dans la baſſeſſe. Mais une telle vie eſt une véritable impiété: car l'on eſt impie par l'amour des créatures, parce qu'on leur tranſporte la gloire & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu.

§. 2. *Des Demi-Chrétiens.*

On appelle demi-Chrétiens tous ceux qui veulent allier Dieu avec le monde; & le nombre en eſt infini. Il eſt également impoſſible à l'homme d'être ſans maître, & d'en avoir plus d'un. Il ne ſauroit être ſans maître, parce que le propre de l'amour eſt de nous aſſujettir à ce que nous aimons. Or l'homme ne ſauroit être ſans amour; & ne trouvant pas en ſoi-même le bien qu'il aime & qu'il cherche, il faut qu'il en ſorte & qu'il s'attache à quelque objet hors de lui: or cet objet le domine par néceſſité, puiſqu'il le remue par la crainte,

par l'eſpérance, par le deſir & par les autres paſſions qui ne ſont que diverſes formes de l'amour. Mais il ne ſauroit avoir plus d'un maître, parce qu'il ne ſauroit demeurer dans un tel équilibre, qu'il partage également ſon cœur à deux objets, ſans préférer l'un à l'autre. Il prend donc naturellement parti; & l'objet qu'il a préféré devenant le maître de ſon cœur, l'oblige de ſe ſéparer des autres, au moins toutes les fois que ces deux attaches ſont contraires. Il s'enſuit de-là que le cœur de l'homme ne peut être dominé en même-tems par l'amour de Dieu & par l'amour du monde. Quoique tout amour de la créature ne ſoit pas mortel, il ne laiſſe pas d'être toujours dangereux; mais on ne ſait point le point précis de l'attache aux créatures. On s'imagine ſouvent être fort attaché à Dieu, & on ne l'eſt guere; & peu attaché au monde, & on l'eſt beaucoup. La raiſon de cette illuſion eſt que l'on s'imagine que l'amour ſuit le jugement ſpéculatif que l'on porte des objets; & ainſi, comme l'on juge qu'il n'y a point de proportion entre Dieu & le monde, on croit qu'il en eſt de même de notre amour; mais il n'en eſt pas ainſi. L'amour ne ſuit pas le dégré du mérite des objets, mais de l'impreſſion

qu'ils ſont ſur le cœur. Or il arrive ſouvent que les plus petites choſes font des impreſſions plus fortes ſur l'ame que les plus grandes. Il eſt donc très-dangereux de nourrir les plus petites attaches pour les créatures, parce qu'on les met inſenſiblement en état d'emporter le cœur; non par l'idée de leur grandeur, mais par la force de l'impreſſion qu'elles font ſur notre cœur. Cela fait voir que bien des gens du monde ſe trompent & commettent une eſpece de menſonge, en appellant Dieu leur Seigneur: car ayant le cœur aſſujetti à un autre objet, Dieu n'eſt pas proprement leur Seigneur, puiſqu'il n'eſt plus le maître de leur cœur. Il ne regne tout au plus que dans leur eſprit; & c'eſt la créature qui domine au fond de leur cœur, & le démon par la créature.

Combien y a-t-il d'erreur ſur cela, même parmi bien des perſonnes qui font quelque profeſſion de piété & qui évitent les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles? On ne penſe point aux devoirs de ſa profeſſion qui ſont d'une obligation eſſentielle. On ne s'examine d'ordinaire que ſur certains crimes groſſiers & ſur les péchés d'action, & on ne fait point de ſcrupule des péchés de diſpoſition, d'état, d'habitude. On

vit dans l'oubli de Dieu & dans l'oiſiveté. On mene une vie d'amuſement, de molleſſe, de divertiſſement, de curioſité, d'entretiens, de viſites inutiles. On ne donne preſque aucune part à Dieu dans ſes actions, & la plupart qu'on lui donne eſt remplie de négligences, de diſtractions, d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention, & ſur leſquels on ne s'examine point. C'eſt un précepte de mener une vie de travail & de pénitence. C'eſt un précepte de faire effort pour s'avancer dans la piété & pour ſe corriger de ſes défauts. C'eſt un précepte, que de veiller ſur ſes actions, afin d'éviter, & les tentations du diable, & les ſurpriſes de notre amour-propre. C'eſt un précepte, que de prier Dieu, & de le prier à proportion de ſes beſoins. C'eſt un précepte, que d'être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu. C'eſt un précepte, que d'aimer le prochain, de lui rendre les aſſiſtances ſpirituelles & temporelles. Toutes les vertus ſont de même de précepte, la tempérance, la force, la juſtice, la prudence, l'humilité, la douceur, la modeſtie, le ſupport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne ſoit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait

réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace, sans le connoître, par des fautes, ou d'omission, ou de commission, dont, sans le savoir, ils se rendent coupables contre ces préceptes? Et voilà l'état des demi-Chrétiens. Ainsi il n'y a personne, quelque innocente qu'ait été sa vie en apparence, qui n'ait beaucoup sujet de craindre, & qui puisse s'assurer de n'être pas du nombre de ces faux innocens qui seront exclus du Royaume de Dieu. On se forme communément une idée bien étrange de l'état d'un Chrétien & de l'essence de la vie chrétienne. On corrigera bien quelques actions grossiérement criminelles, & on pratiquera quelques devoirs extérieurs de piété; mais quant au changement du cœur, à la mortification des passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi on ne pense point du tout. On est fort content de soi-même, quand on est arrivé au retranchement des péchés grossiers; mais on regarde tout le reste comme des idées d'une dévotion peu solide, ou au moins non nécessaire.

Il y en a qui font profession de vertu, & qui sont irrépréhensibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une chose essentielle; c'est d'être animés de l'es-

prit de charité. Ils pechent dans le principe des actions & non dans les actions mêmes qui en naiſſent. Ils ont les paroles des enfans de Dieu; ils en ont les œuvres; mais ils n'en ont pas le cœur; & ce cœur n'étant pas viſible aux hommes, on ne voit rien en eux qui mérite d'être condamné. C'eſt un ver qui ronge la racine de leurs œuvres & qui leur ôte la vie. Ce ſera, ſi l'on veut, une vanité ſecrete, une jalouſie cachée, un intérêt ſecret. Ils ſubſtituent une créature à Dieu, & c'eſt ce qui fait leur crime; mais ils le font ſi finement, qu'ils trompent & les autres & eux-mêmes. Il ſeroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recherchent, ſi l'on le recherchoit comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal eſt qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce ſont des gens édifians en apparence, & qui paſſent non-ſeulement pour Chrétiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrétiens. Cependant avec tout cela le ſeul défaut de cet amour intérieur qui rapporte tout à Dieu, fait qu'ils ne ſont dans le fond que de demi-Chrétiens, que des eſclaves qui n'auront point de part à l'héritage céleſte.

§. 3. *Des Obſtacles au Salut.*

La corruption du péché n'eſt pas ſeulement répandue dans le cœur des hommes, mais auſſi ſur toutes les créatures, en la maniere qu'elle peut l'être, c'eſt-à-dire, que comme les hommes ſont devenus ſuſceptibles du péché, toutes les autres créatures en ſont devenues les inſtrumens. Car au lieu qu'elles avoient été créées pour ſervir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produiſoient ſur leurs eſprits, elles ſont préſentement employées par le démon, pour les tenter & les éloigner de Dieu. Il n'y a que la néceſſité qui puiſſe nous excuſer dans l'uſage des créatures; & ceux qui reſſerrent le plus cet uſage, ſont les plus prudens : car, comme elles ſont toutes empoiſonnées, le moins qu'on peut en uſer, eſt toujours le mieux; on donne par-là moins lieu au démon d'agir ſur nous par le moyen de ces créatures qui lui ſont ſoumiſes. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que ſon ordre & la néceſſité qui nous porte à en uſer, & que nous nous adreſſons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en ſera de même, quand nous voudrons

uſer des créatures ſans néceſſité ? Il ne faut donc point d'autre raiſon à un Chrétien, pour ſe priver des ſpectacles, des délices de la vie & de l'uſage de toutes les créatures dont il peut ſe paſſer, que de dire qu'il ne veut point des préſens de ſon ennemi ; qu'il redoute ſes poiſons, & que tout ce qui eſt ſous ſa puiſſance lui eſt ſuſpect, parce que tout cela peut être un obſtacle à ſon ſalut.

Mais la jouiſſance de la créature y eſt un plus grand obſtacle. La jouiſſance des créatures affoiblit l'ame & l'amollit: elle fait qu'elle ne peut plus s'en paſſer, & qu'ainſi elle ſuccombe à toutes les occaſions où elle ſeroit en danger d'en être privée. Un homme accoutumé aux converſations du monde, ne ſauroit plus ſouffrir la ſolitude, le repos, le ſilence. Celui qui a joui des aiſes de la vie, devient incapable de ſouffrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont vécu dans l'éclat & dans la grandeur, prennent pour une extrême miſere, de vivre dans une condition obſcure & rabaiſſée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chrétiens manquent de force & de courage dans leur courſe vers l'éternité, puiſqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour affoiblir leur ame, & qu'ils ne font rien pour la fortifier ? Ils font tout ce

qu'ils peuvent pour jouir des créatures ; & c'eſt cette jouiſſance qui rend leur ame foible & languiſſante. Ils n'ont aucun courage pour s'en priver, & cependant cette privation eſt l'unique voie pour acquérir la force & la vigueur dont elle a beſoin, ſans quoi point de ſalut.

La plupart des gens du monde font ſi bien, qu'ils n'ont pas le loiſir de ſe ſauver. Ils ſe chargent d'affaires, d'engagemens, de néceſſités qui accablent leurs eſprits; de ſorte qu'il ſe trouve toujours qu'ils n'ont point de tems à penſer à eux, ni à donner au ſalut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes eſt même tellement diſpoſé, qu'à meſure qu'ils avancent en âge, leurs occupations ſe multiplient & les néceſſités deviennent plus grandes & plus preſſantes. Les jeunes gens ont d'ordinaire du tems de reſte, & ils ne ſavent à quoi l'employer, parce qu'ils ne veulent pas le donner à leur ame & à leur ſalut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires; mais ſi-tôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reſte plus de tems pour ſoi. Il faudroit déchoir & ſe rabaiſſer pour ſe procurer du tems & du loiſir; & c'eſt ce que l'on ne ſauroit ſouffrir. On ſe rend même, par l'accoutumance, les

occupations ſi néceſſaires, qu'on ne peut plus s'en paſſer. On languit, on s'ennuie, on ſe chagrine ſi-tôt qu'on en eſt ſéparé ; de ſorte qu'on ne ſauroit plus mener d'autre vie dans ce monde ici, qu'une vie qui nous ôte tout le tems de penſer à l'autre. Ainſi tous ces emplois, toutes ces affaires, toutes ces occupations ſéculieres étant joints avec les diſpoſitions d'une ame malade, languiſſante, pleine de plaies & de paſſions, ſans lumieres, ſans force pour réſiſter aux tentations, ſont d'étranges obſtacles au ſalut : c'eſt là cependant la vie ordinaire des gens du monde.

§. 4. *Des Tentations.*

La vie de l'homme ſur la terre eſt une tentation continuelle. Il eſt tenté, ou par la chair, ou par le démon, ou par le monde. La chair entraîne le cœur vers la terre. Les deſirs de la chair ſont vifs & pénétrans. Tout ce qui nous environne les renouvelle à l'eſprit : il n'y a point de peine ſenſible à les ſuivre ; & il y a au contraire une peine ſenſible à ne pas les ſuivre. Ainſi c'eſt une marque preſque certaine qu'on n'agit que par la chair, quand on agit ſans effort, ſans combat & ſans répugnance. Le but du démon, agiſſant par la chair, eſt

d'affoiblir les ames peu à peu, afin de pouvoir enſuite les précipiter dans quelque chute mortelle. Ainſi, pour réſiſter au démon dans les grandes occaſions, il faut lui réſiſter dans les moindres. Pour éviter les grandes chutes, il ne faut pas négliger les plus légeres; & ſi l'on ne ſauroit les éviter, il faut tâcher de les réparer & d'en tirer de la force par l'humilité qu'elles doivent nous procurer; & puiſque l'on eſt obligé de combattre contre ſa chair & d'affoiblir ſes impreſſions par la réſiſtance de l'eſprit, on eſt obligé d'éviter tout ce qui les rend plus vives, plus fortes & plus agiſſantes.

Il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſement que le démon les tente, leur dreſſe des pieges & rode à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce ſoit ce qu'il y a de plus certain. Si l'on le croyoit, on agiroit autrement, on ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la négligence & par les diſtractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit toutes les voies néceſſaires pour lui réſiſter. Toutes les paſſions ſervent de portes au démon; parce que ce ſont des déſirs d'erreur. Ainſi toutes les paſſions ſont à craindre, parce que ce ſont des ſources de tentations qui ſervent d'entrée au démon.

Une petite paſſion eſt une occaſion au démon d'en inſpirer une plus forte & plus violente. C'eſt une priſe que nous lui donnons ſur nous ; c'eſt une arme que nous lui fourniſſons. Rien ne ſeroit plus foible que le démon, ſi nous ne lui donnions point de force contre nous. Il ne trouve point en ſoi les moyens de nous tenter & de nous perdre ; il faut qu'il les emprunte de nous. Il y en a qui lui fourniſſent de quoi les tenter du côté de la pureté par l'intempérance de leur vie. D'autres lui donnent entrée en eux par l'oiſiveté, par l'amuſement, par la diſſipation. Après cela nous étonnerons-nous qu'il faſſe tant de ravages dans les ames ? Il en trouve toutes les portes ouvertes par le peu de ſoin que l'on a de les fermer.

Le monde eſt plein de pieges & de ſéductions par la triple concupiſcence qui y regne. Son langage & ſon exemple ſont une ſource continuelle de tentations ; ils entrent par les yeux & par les oreilles dans la ſubſtance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'eſprit, en lui laiſſant celle du corps, & ils y entrent en diverſes manieres, ſelon les diverſes paſſions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoiſonnent par une douceur mortelle ; quelquefois ils l'a-

battent par une timidité criminelle ; quelquefois ils l'aigriſſent par la haine & par la colere : car tout eſt dangereux dans le monde, ſon amitié auſſi-bien que ſa haine, ſes careſſes auſſi-bien que ſes perſécutions. Tout cela ſert de tentation à l'ame & ſouvent d'occaſion de ſcandale & de chute. Ainſi le combat contre le monde doit être continuel.

Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irréconciliables. Si une tentation ne leur réuſſit pas, ils en emploient une autre. S'ils trouvent notre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par un autre. Ils joignent les tentations extérieures aux intérieures. Si nous évitons un piege, ils nous en dreſſent pluſieurs autres ; & ſi nous ſommes demeurés victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inſpirent enſuite de cette victoire.

Il eſt donc important de préparer ſon ame à la tentation par la vigilance, par la priere, par la méditation des vérités de l'Evangile. Mais ceux qui menent une vie relâchée, qui ne font point de proviſion de ce qui eſt néceſſaire pour ſe ſoutenir dans les grandes épreuves, ſont d'ordinaire emportés par ces ſortes de tentations ; ainſi l'épreuve ne fait que

manifeſter ce qui étoit déja fait. Ceux qui demeurent debout étoient déja parvenus à cette force, & ceux qui ſuccombent avoient déja ſuccombé. La tentation ne fait que manifeſter ce qui étoit déja preſque fait; & c'eſt ce qui oblige tous les Chrétiens de vivre toujours dans une profonde humiliation devant Dieu & dans une vigilance continuelle: car tout le tems de cette vie étant partagé en ces deux états, de réſiſtance à la tentation, & de préparation à la tentation, aucun de ces deux tems ne ſouffre le relâchement, la langueur, la pareſſe, l'orgueil, & l'un & l'autre demande beaucoup d'humilité, de prieres, de vigilance & d'activité. Il faut ſur-tout demander à Dieu cette grace ſi néceſſaire pour rendre l'ame victorieuſe d'elle-même & du démon, & pour lui faire ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible.

§. 5. *De la Coutume & des Préjugés.*

POUR mener une vie chrétienne, il faut s'élever au-deſſus de la coutume, des préjugés & du mauvais exemple; ce qui n'eſt pas ſi facile que l'on s'imagine communément. Les vents ne ſont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force; mais ces petites

parties étant unies, ne laiſſent pas de renverſer les plus grands arbres. Les fleuves ne ſont que des gouttes d'eau ramaſſées enſemble ; mais ils rompent ſouvent les plus fortes digues. Une multitude de jugemens, dont chacun eſt mépriſable ſéparément ; ne laiſſe pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient réſiſté à une violence ouverte. Dès qu'il faut paroître ſingulier dans ſa conduite & condamner par ſon exemple une infinité de gens, il faut un dégré ſingulier de courage & de fermeté pour ſe ſoutenir.

On reçoit, par la ſeule force de la coutume & par les diſcours & les actions de ceux avec qui l'on vit, une infinité d'impreſſions fauſſes qui corrompent l'eſprit. Il eſt rare qu'on examine les principes ſur leſquels on agit : on les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, & véritable ce qui eſt cru. On tire bien de ſa corruption naturelle une pente à aimer les créatures & à deſirer ce qui eſt grand ; mais la détermination de cette pente naturelle ſe fait ſans examen & par l'impreſſion de la coutume. Il n'y a même rien de ſi dur, que la coutume n'adouciſſe ; rien de ſi doux, qu'elle ne rende dur & difficile. On s'engage gaiement dans des

états pénibles & dangereux, parce que c'eſt la mode ; & les moindres actions chrétiennes ſont pénibles, parce que le commun du monde ſe les repréſente comme difficiles, petites & baſſes. Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui nous ſoutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre, ce qui nous porte à embraſſer les modes & les coutumes, & l'on trouvera qu'on eſt preſque par-tout le jouet des opinions des autres ; qu'on ſuit les ſentimens de ceux de ſon âge & de ceux avec qui l'on vit, & que la raiſon & la vérité n'ont preſque point de part à notre conduite.

Il y a des opinions & des paſſions de jeunes gens, des opinions & des paſſions de perſonnes plus avancées en âge, des opinions & des paſſions de vieillards. On paſſe d'opinions en opinions, comme l'on paſſe d'âge en âge ; ainſi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre ſelon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force ſur leurs eſprits pour les redreſſer, parce qu'elle les trouve livrés à des opinions qui leur ſont devenues comme naturelles, & qui forment en eux des impreſſions qui les dominent. C'eſt ce qui rend le monde ſi dangereux & la bonne éducation des

enfans ſi difficile, & enfin la retraite ſi néceſſaire à toutes ſortes de perſonnes. Car on peut dire que les opinions corrompues, dont on ſe remplit dans le monde, ſont une ſeconde concupiſcence, auſſi difficile à déraciner que la premiere. Le ſeul moyen de s'en garantir, eſt de ſe rendre diſciple de la vérité, de la méditer ſans ceſſe, de s'en remplir, de ſe conduire par elle, & de ſe faire un plan de vie dont toutes les actions ſoient établies ſur des principes de vérité.

§. 6. *Des Séchereſſes & de l'Inſenſibilité.*

Les ames ne ſont pas toujours dans un égal dégré de force & de vigueur ſpirituelle. Il y a des tems de langueur & de maladie, auſſi-bien que des tems de ſanté; des tems d'hiver, auſſi-bien que des tems de printems & d'été; des tems de ſtérilité, comme des tems d'abondance; des tems d'inaction & d'une eſpece de pareſſe ſpirituelle, auſſi-bien que d'ardeur & d'activité. Dieu éprouve les ames par ces viciſſitudes, & leur fait connoître la dépendance qu'elles ont de lui & l'impuiſſance qui leur eſt propre, & par cette variété de diſpoſitions, il leur ôte la confiance en elles-mêmes.

Mais outre ces ſéchereſſes paſſageres que

que Dieu permet pour humilier les ames, il y en a d'autres qui ſont des effets de notre lâcheté & de notre tiédeur, & de juſtes punitions de nos fautes volontaires. Ces maladies, quoique non mortelles par leur nature, peuvent le devenir très-facilement, ſi Dieu permettoit que le démon nous attaquât fortement dans ce tems de foibleſſe : car il épie avec ſoin ces occaſions, & il ne manqueroit pas de nous accabler, ſi Dieu ne l'empêchoit de nous tenter dans ce mauvais tems. Non-ſeulement nous ne ſommes pas toujours dans le même dégré de force ſpirituelle, mais toutes les actions de la vie chrétienne n'ont pas beſoin de la même force. Il y a des occaſions où l'état commun ſuffit ; mais il y en a auſſi où il eſt beſoin de grandes forces. Quand il s'agit de nous ſéparer de ce qui nous eſt le plus cher dans le monde, les vertus communes ne ſuffiſent pas. Nous avons donc un intérêt très-grand de nous fortifier pour ces occaſions qui arrivent aſſez ſouvent, & de demander à Dieu qu'il ne permette pas qu'elles nous ſurprennent. Il faut faire tout ce que l'on peut pour ne pas ſe trouver dans la langueur, lorſqu'il s'agit d'entrer dans de grands combats ; & ceux qui auront été fide-

les à veiller & à prier, en ſortiront victorieux.

Il y a divers dégrés de ſéchereſſe & d'inſenſibilité, ſelon les diverſes cauſes dont elles peuvent naître. Il y a un obſcurciſſement & une inſenſibilité qui ſont la juſte punition de l'état criminel de l'ame, ſoit qu'elle le connoiſſe, ſoit qu'elle ne le connoiſſe pas. Ce ne ſont pas ſeulement les péchés groſſiers qui conduiſent à cet état ; mais on y tombe ſouvent par des dégrés inſenſibles, dont on ne s'apperçoit pas ; & la ſeule multitude des occupations auxquelles on ſe livre en oubliant Dieu, peut conduire à la dureté du cœur ; de ſorte qu'il ne s'amollit point par la piété ; qu'il n'eſt point touché de la priere ; qu'il n'eſt point ébranlé par les menaces, & qu'il s'endurcit par les châtimens.

Il y a une autre ſorte d'inſenſibilité & d'aveuglement qui peut ſe rencontrer dans les juſtes, lorſque par le peu de fidélité, par le peu de mortification, par leurs vains amuſemens, par leur diſſipation & par d'autres défauts ſemblables, ils éloignent d'eux le ſentiment de la grace, ils ſe privent de ſon onction, ils attirent la ſouſtraction de ſes lumieres, & ils demeurent ainſi dans une vie ſenſuelle qui ne va pas néanmoins

juſqu'à leur faire perdre abſolument la charité. Ils ſont peu touchés, parce qu'ils ont peu de grace, & que ce qu'ils en ont eſt comme étouffé par des paſſions humaines qui attriſtent le Saint-Eſprit, & qui l'empêchent de ſe répandre dans le cœur. Leur volonté n'eſt pas encore bien purifiée; ils n'ont pas pour le bien un amour qui réponde à leur connoiſſance, parce que leur concupiſcence les attire & les entraîne; ils aiment les conſolations terreſtres & charnelles, ſoit dans les actions, ſoit en d'autres choſes, & s'ils s'en privent quelquefois, ils n'y renoncent jamais abſolument. Cet état eſt dangereux, parce que l'eſprit de Dieu & l'eſprit de la chair, le feu & la tiédeur ne ſauroient ſubſiſter dans une même ame, & que la tiédeur, ſelon l'Ecriture, eſt l'objet du vomiſſement du Seigneur. *Apoc.* 3, 16.

Quelquefois cet état de ſéchereſſe n'eſt pas la marque d'un grand relâchement, & Dieu y réduit des ames ſaintes, ou pour les punir de quelques fautes légeres, ou pour empêcher que la continuation des dons & des viſites de Dieu, ne les porte à les attribuer plutôt à la nature qu'à la grace. Dieu leur montre, en ſe retirant ainſi d'elles, qu'il n'y a que le menſonge & le péché

qui leur soient propres ; qu'elles ne sont par elles-mêmes que ténebres & impuissance, & qu'elles tiennent de lui tout ce qu'elles ont de justice & de véritable lumiere.

§. 7. *De la fausse Dévotion & de l'Hypocrisie.*

La justice est fausse, quand elle n'est pas fondée sur la vérité, quand on pratique les œuvres de justice par des motifs humains, quand, au lieu de rapporter les créatures à Dieu, l'on rapporte au contraire Dieu aux créatures, à sa propre gloire & à son propre intérêt ; c'est jouir des créatures & user de Dieu. La piété & la dévotion sont fausses, quand on ne se sépare des créatures que pour s'attacher plus fortement à soi-même, quand on en quitte quelques-unes pour en suivre d'autres, quand on se dépouille de certaines passions pour se livrer à d'autres passions. On voit quantité de personnes qui se détachent de plusieurs objets de passions, & qui s'appliquent aux œuvres de charité & de dévotion ; mais cela ne suffit pas. Il faut se séparer de tout ce qui domine l'ame. Il faut être séparé non-seulement des plaisirs & des intérêts grossiers, mais aussi de la recherche, de l'approbation & de l'amour des créa-

tures, de ſon repos, de ſes ſatisfactions intérieures, de la douceur de la dévotion ſenſible. Qu'il y a des gens qui ayant fait un deſſein généreux de chercher Dieu, s'arrêtent malheureuſement à eux-mêmes ! Souvent même ceux qui font profeſſion de piété, ſont les plus attachés à leurs intérêts, les plus ſenſibles aux injures, les plus délicats ſur ce qui touche leur réputation, & les plus difficiles dans le commerce de la vie. Enfin l'on ne réprime ſouvent certaines cupidités, que pour faire regner plus abſolument en d'autres choſes l'humeur & la fantaiſie.

Il y a une illuſion fort ordinaire à certaines perſonnes qui font profeſſion de piété, qui eſt de mettre la piété dans des actions extérieures, pratiquées avec attache, & la faire ſubſiſter avec l'omiſſion de pluſieurs devoirs importans. Une femme, par exemple, ſe croira dévote, en faiſant de longues prieres, en paſſant les jours & les nuits à l'Egliſe, pendant qu'elle néglige le ſoin qu'elle doit avoir de ſon mari, de ſes enfans, de ſes domeſtiques ; & ainſi elle ne s'acquitte pas par-là de ce qu'elle doit à ſa famille. Toutes les dévotions bizarres, déréglées, inégales, capricieuſes, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas

aſſez d'attention à ce qui eſt de précepte, & de ce qu'on omet quelques-uns de ſes devoirs pour s'attacher aux autres avec paſſion. Ainſi, pour pratiquer une dévotion ſolide & véritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choſes auxquelles il eſt obligé, tant en général, qu'en particulier, & qu'il regle tellement ſa vie, que perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre qu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs. La dévotion eſt donc fauſſe, quand on ne réforme que l'extérieur; qu'on ne va point juſqu'à la ſource de ſes paſſions & au retranchement de ſon orgueil intérieur; que l'on couvre le vieil-homme par le nouveau; mais qu'on ne détruit pas, & que l'on conſerve, avec un extérieur réglé & même mortifié, une très-grande immortification intérieure. On eſt naturellement plus attaché à l'extérieur de la piété qu'à l'intérieur, & l'on voit bien des gens qui ſont plus touchés d'avoir manqué à quelque dévotion non-commandée, que d'avoir violé la charité par des jugemens téméraires, ou par des médiſances pleines de malignité.

A l'égard de l'hypocriſie, qui conſiſte à avoir deſſein de donner par ſes actions extérieures une opinion plus avantageuſe de ſa vertu, que la vérité ne le per-

met, on peut dire que ce vice n'eſt pas commun dans ſon excès, c'eſt-à-dire, qu'il eſt aſſez rare de voir des gens qui veuillent paſſer pour Saints, & qui n'aient avec cela aucun amour pour la vertu; mais ce vice eſt très-commun dans un dégré médiocre, & il y a peu de Chrétiens qui en ſoient entiérement exemts; & même parmi les perſonnes qui ont acquis quelque dégré de perfection dans le chemin de la vertu, il y en a très-peu qui ne faſſent aucune action extérieure de piété par une ſecrete vanité. Or toute action de piété faite par vanité, eſt une hypocriſie, parce qu'on veut que cette action ſoit priſe pour une action de piété, au lieu que c'eſt une action de vanité. Mais ce défaut ſe trouve communément dans les jeunes perſonnes qui n'ayant point de piété ſolide, font néanmoins paroître à l'extérieur des marques de piété & de ſageſſe, pour s'attirer l'eſtime des perſonnes qu'ils craignent, ou à qui elles ont intérêt de plaire.

§. 8. *De la fauſſe Conſcience.*

La raiſon qui fait embraſſer de fauſſes opinions, eſt qu'on n'aime point la vérité qui découvre la voie de la juſtice, & que l'on la regarde comme contraire

à ſes intérêts. On hait certaines maximes de déſintéreſſement, parce qu'elles ſont incommodes. Ainſi un homme de bien, qui eſt attaché aux vérités de l'Evangile, ſe trouve preſque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir & à être à ſon aiſe dans le monde; il n'eſt bon à rien; il ne ſauroit louer, comme l'on fait ſans diſcernement & ſans meſure, ceux qui ſont puiſſans, riches & heureux; & ſa retenue ſur ce point, comparée avec la profuſion des autres, paſſe pour malignité ou pour envie. Il ne croit pas permis de ſervir ſes amis dans des affaires mauvaiſes & injuſtes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir demander directement, il ne croit pas auſſi pouvoir le demander par des aſſiduités dont on reconnoît aiſément le but. Rien n'eſt plus incommode à l'amour propre que toutes ces maximes. Il ne faut donc point chercher d'autre ſource des erreurs ſi communes dans la morale, que la corruption du cœur. On n'approuve les opinions relâchées, que parce qu'on aime les choſes dont les opinions ſéveres nous priveroient. Si on ne les aime pas pour ſoi-même, on les aime pour les autres. On ne veut pas contriſter ceux qui nous conſultent, parce que c'eſt une eſpece de conſidération qu'ils ont pour nous,

que l'on ne hait pas, tant la conſcience eſt foible, & a peu d'action & de force dans la plupart des Chrétiens.

Communément on eſt ſubmergé dans le monde, ſans qu'on le ſache ; & cela arrive particuliérement par certaines opinions qui y regnent, & qui étant autoriſées par la coutume & par l'exemple même des gens qui paſſent pour gens de bien, ne ſe font plus diſcerner. On s'y engage ſans ſcrupule : on y demeure ſans remords, & l'on ſe croit fort en ſureté ſe voyant en ſi grande compagnie. On ne ſauroit mettre dans l'eſprit de la plupart des gens du monde, que ce qui s'y pratique communément, puiſſe être mauvais, & que l'on ſe damne avec cela. On agit donc & on hazarde ſon ſalut ſur ces opinions qui n'en ſont pas moins téméraires pour être communes, parce qu'il y auroit cent raiſons & cent exemples qui pourroient en détourner ceux qui les ſuivent, s'ils n'étoient aveuglés par l'impreſſion de la coutume & de l'exemple du monde. Quelque certaines que ſoient ces raiſons, l'impreſſion publique l'emportera toujours ; & ainſi cette impreſſion forme une de ces tempêtes inviſibles auxquelles on ne ſonge point à réſiſter, & qui attaquent particuliérement ceux qui entrent par leur fan-

taiſie & par des vues humaines dans des engagemens qui ſont le capital de leur vie. Car l'amour du monde qui les y a portés, les prépare à recevoir ces impreſſions & ces maximes; & quand ils s'apperçoivent de leur fauſſeté, il leur ôte la force d'y réſiſter, & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le ſecours de Dieu qui peut ſeul ſoutenir l'ame dans cette tempête. Car, comme Dieu n'a point de part à ces opinions & à ces engagemens d'intérêt & de paſſion, il laiſſe d'ordinaire emporter ces perſonnes au torrent dans lequel ils ſe ſont mis. C'eſt même le grand nombre de ces perſonnes mal engagées qui compoſent ce torrent, en ſe pouſſant les uns les autres vers ces précipices qu'ils ne connoiſſent point, où ils ſont de ces naufrages cachés, d'autant plus dangereux, qu'ils ſubſiſtent avec la réputation de gens d'honneur & de probité, que beaucoup d'entre eux ſont gloire de conſerver.

A l'égard des principes généraux des mœurs, il y a dans tous les hommes une lumiere intérieure qui les fait diſcerner; & les ſimples, qui ont le cœur pur, n'ont pas moins cette lumiere que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompés par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces

principes qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a preſque toujours un parti qui eſt clair : car, s'il eſt incertain ſi une choſe eſt permiſe, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir; & il y a une regle de prudence qui peut nous préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toujours le parti le plus ſûr, principalement quand on n'a de la lumiere que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il eſt permis d'agir d'une certaine maniere, mais que l'on ne ſait pas s'il eſt permis de faire le contraire.

§. 9. *Idée des Pécheurs.*

On peut faire le portrait des pécheurs ſur ce qui vient d'être dit des vices & des paſſions. Qu'eſt-ce donc qu'un pécheur & un homme ſans Dieu aux yeux de la foi, c'eſt-à-dire, dans la vérité ? C'eſt un aveugle, puiſqu'il ne participe point à la véritable lumiere, & qu'il ne connoît, ni Dieu, ni ſoi-même, ni ſes amis, ni ſes ennemis, ni ſes biens, ni ſes maux. Quelque intelligence qu'il puiſſe avoir dans les choſes du monde, il eſt dans les ténebres, & il marche dans les ténebres, puiſqu'il tombe à tout moment, & qu'il ne ſait où il met ſes pas. C'eſt un ſourd, c'eſt-

à-dire, qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne pénetre point ſon cœur, quoiqu'elle puiſſe retentir aux oreilles de ſon corps. C'eſt un paralytique, parce que ſon cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éleve plus vers Dieu, qu'il eſt toujours abattu à terre, & dans l'impuiſſance entiere de ſe relever. C'eſt un homme réduit à l'extrêmité de la pauvreté, puiſqu'il eſt dépouillé de toutes les vraies richeſſes qui ſont les ſpirituelles, qu'il a perdu ce que Dieu lui avoit donné dans ſon Batême, & qu'il n'a plus droit à ſon héritage qui eſt le ciel.

Il eſt non-ſeulement pauvre des biens de la grace, mais auſſi des biens du monde : car, quoiqu'il paroiſſe encore poſſeſſeur de grandes richeſſes aux yeux des hommes, & que les hommes mêmes n'aient pas droit de les lui ôter, néanmoins il les poſſede injuſtement à l'égard de Dieu ; il ne mérite plus d'en jouir, s'étant rendu indigne de l'uſage de toutes les créatures.

C'eſt un eſclave, non-ſeulement de ſes paſſions qui le dominent, mais du diable qui le poſſede, qui habite en lui, qui le remue, l'agite, le ſecoue, le fait agir à ſa fantaiſie, le trompe ſans ceſſe, & en fait ſon jouet & le ſujet de ſa riſée, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Mais c'eſt

auſſi un eſclave des élus de Dieu & des juſtes, c'eſt-à-dire, que tout ſon office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, eſt de travailler pour autrui & non pour ſoi, & de contribuer à quelque avantage des élus, ſans en retirer aucun bien pour ſoi-même. C'eſt la maniere dont les Anges & les Saints regardent la plupart des grands & des riches. Ces perſonnes s'imaginent que tout le monde eſt fait pour eux; & cependant, à l'égard de Dieu, ils ne ſont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laiſſe vivre que pour le ſervice des élus qui ſont leurs maîtres & leurs rois devant Dieu, & qui les chaſſeront de leur maiſon, lorſque le tems auquel ils n'auront plus beſoin d'eux ſera venu, parce que l'eſclave, comme dit l'Ecriture, ne demeurera pas toujours dans la maiſon de ſon maître. *Jean 8, 35.*

Un pécheur eſt un homme réduit à une honteuſe nudité, parce qu'il a perdu la robe de l'innocence & de la juſtice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir ſon ignominie, ce ne ſont que des haillons du diable qui ne ſont pas ſeulement honteux, mais qui ſont encore trompeurs, parce que le diable ne les lui prête, qu'afin qu'en s'y arrêtant & en faiſant l'objet d'une vanité ridicule,

il perde le sentiment de sa misere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu; & il les lui ravira même au moment de sa mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a réduit.

Enfin un pécheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parce qu'il est mort dans l'ame, au lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis qu'il est mort dans l'ame, & il n'y a point ici de métaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoissance; & ainsi l'amour & la connoissance de ce qui est le vrai bien de l'homme, c'est-à-dire, de Dieu, est la vraie vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoissance, elle a perdu sa vie, quoiqu'il lui reste encore une autre vie basse & misérable par l'amour qu'elle porte aux créatures & par la connoissance qu'elle en a. Une ame dans le péché est un tombeau qui se remue, parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en est en quelque sorte le tombeau; & la comparaison en est d'autant plus juste, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au-dehors, ne sont remplis au-dedans que d'ordures & d'infection; de même ces personnes qui paroissent agréables au-dehors, & qui flattent les sens par leurs qualités extérieu-

res, cachent au-dedans une corruption ſi horrible, que l'on ne pourroit la ſouffrir, ſi on la voyoit.

CHAPITRE XIV.

DES VERTUS CHRÉTIENNES.

§. 1. *De la Vertu conſidérée en elle-même.*

LA vertu chrétienne conſiſtant à pratiquer ſes devoirs, à ſurmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vue de Dieu & par l'amour de la juſtice; il eſt clair que ce qui nous met devant les yeux cette juſtice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller ſur les mouvemens de notre cœur, qui ſont la ſource & de nos bonnes actions & de nos chutes, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le ſecours pour nous ſoutenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme néceſſairement à les pratiquer.

Il faut remarquer que toutes les vertus ne ſont bonnes & utiles qu'autant qu'elles ont la charité pour principe: elle eſt la ſource qui les produit & l'ame qui les anime. Ainſi nous ne devons pas nous laiſſer éblouir par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer

ſans charité ; il faut voir de quel principe elles naiſſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres ſont mortes & ſans vie, puiſqu'elles ſeroient ſans leur ame, qui eſt la charité. Telles étoient les vertus des Phariſiens ; & leur erreur étoit de faire conſiſter toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, ſans ſe mettre aucunement en peine de tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur ; & de-là naiſſoit néceſſairement en eux une confiance vaine & une préſomption en leur propre juſtice.

Les vertus chrétiennes en elles-mêmes ſont un ſi grand bien, que nous devrions les pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune récompenſe, ou plutôt elles tiennent lieu d'une très-grande récompenſe à tous ceux qui en ont l'idée qu'ils doivent en avoir. Quelle comparaiſon y a-t-il d'un homme tempérant & juſte, qui conſerve ſon corps & ſon ame dans une parfaite pureté, que la charité fait entrer dans tous les beſoins du prochain, qui pratique exactement tous ſes devoirs ? quelle comparaiſon, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a, ni reſpect pour Dieu, ni fidélité pour les hommes, & qui s'ai-

mé d'une maniere ſi déréglée, qu'elle ſe couvre ſans ceſſe de honte & d'infamie, en ſe plongeant dans toutes ſortes de déſordres ? Il y a donc dans la vertu, dès cette vie même, une récompenſe de la vertu ; & il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme vertueux y reçoit ſon centuple, c'eſt-à-dire, qu'il eſt cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la juſtice, qu'il n'auroit pu l'être en vivant dans le déſordre & dans l'injuſtice. La pratique de la vertu eſt toujours accompagnée d'une paix, d'une conſolation intérieure & d'une douce eſpérance des biens futurs, qui ſoutient & qui ſoulage.

Il y a des vertus qui brillent & qui éclatent, & il y en a qui ſont cachées, mais qui ſont très-réelles. Il ſe trouve dans certaines ames une plénitude de volonté qui renferme l'eſſence de toutes les vertus. Elles ſont pénitentes, charitables, patientes, pauvres, ſans avoir eu d'occaſions extérieures de pratiquer ces vertus, & lors même que par leur état elles ſont dans l'impuiſſance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, & des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le ſont point devant les hommes, comme il y a

des martyrs devant les hommes, qui ne le sont pas devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable juge de la vertu, & que nous ne pouvons en avoir que des conjectures souvent trompeuses & toujours incertaines; ce qui doit nous porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parce que nous ne savons pas de quelle disposition elles naissent, fausse ou vraie, imparfaite, ou parfaite, foible ou forte; & de l'autre, à ne nous préférer jamais à personne, à cause de ces actions, parce que peut-être ceux qui ne les ont jamais faites, en possedent en perfection les dispositions, ce qui est ce que Dieu regarde le plus.

§. 2. *De la Foi.*

La Foi est une conviction de l'ame, par laquelle, en s'appuyant sur la vérité de Dieu, elle se soumet avec respect & avec amour à tout ce que Dieu nous a révélé de lui-même, de ses mysteres, de ses œuvres & de ses volontés. Il y a trois sortes de foi surnaturelles: la foi qui naît d'une lumiere de Dieu sans aucun amour: la foi informe; savoir, celle qui n'est jointe qu'à une charité commencée: & la foi formée; savoir, celle qui est jointe à une charité justifiante.

La foi chrétienne eſt appuyée ſur la vérité qui nous a été révélée par la parole de Dieu, & qui eſt contenue dans l'Ecriture ſainte & dans la Tradition. Jeſus-Chriſt a établi l'Egliſe pour décider des vérités de la foi; & il ſuffit qu'une choſe nous ſoit propoſée par l'Egliſe comme de foi pour la croire; & c'eſt ſur cela qu'eſt appuyée la foi de tous les ſimples, à qui leur ignorance ou la foibleſſe de leur eſprit ne permet pas d'examiner les Ecritures; c'eſt auſſi ſur le même fondement que les plus ſavans & les plus éclairés doivent établir leur foi: car encore bien qu'ils voient & qu'ils liſent les vérités de la foi dans l'Ecriture, ils ſont néanmoins plus aſſurés de ne pas ſe tromper, lorſqu'ils ſont appuyés par le témoignage & l'autorité de l'Egliſe, que lorſqu'ils ſe fondent ſur leurs propres lumieres. La foi comprend les dogmes touchant les myſteres: elle comprend auſſi les regles des mœurs, & on eſt obligé de les ſavoir, ou en détail, ou dans les principes d'où elles ſont tirées, parce qu'on eſt obligé de les ſuivre dans ſes actions; ce qu'on ne ſauroit faire, ſi on ne les connoît. Car la foi ne nous eſt pas donnée pour nous apprendre ſimplement la vérité des myſteres, mais pour nous conduire ſelon

cette vérité. Elle nous eſt donnée pour nous découvrir les objets que nous devons aimer, afin que nous les aimions, & ceux que nous devons haïr, afin que nous les haïſſions.

C'eſt ce qui fait voir la néceſſité du don de la foi, dont le premier effet eſt de donner à l'ame l'amour de la vérité, & de la lui faire rechercher ſincérement : car on ne la recherche que parce qu'on l'aime ; & on ne la cherche point, quand on ne l'aime point. Comme la foi ne regarde que les biens inviſibles, la victoire de la foi conſiſte dans la préférence des biens inviſibles que nous ne pouvons montrer, aux biens groſſiers & ſenſibles que l'on montre ; c'eſt en quoi Dieu a établi le ſalut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres, ſelon la raiſon même : car quelle proportion y a-t-il des biens éternels avec des biens paſſagers, des biens immenſes & infinis avec des biens ſi frivoles, qu'il vaut mieux s'en paſſer que d'en jouir ? Cependant cette différence, que les uns ſont préſens & viſibles, & les autres abſens & inviſibles, fait une telle impreſſion ſur l'eſprit, que ſans une force ſurnaturelle, que la foi donne, & que l'on n'a point ſans elle, on ne préfere jamais ce qui eſt inviſible à ce qui eſt viſi-

ble, ce qui eſt abſent à ce qui eſt préſent.

La Foi étant un grand don de Dieu, on eſt obligé de travailler à l'augmenter. La connoiſſance diſtincte des myſteres de la foi contribue beaucoup à entretenir l'ame dans la piété, à ſuivre l'eſprit de l'Egliſe le long de l'année, à tirer du fruit de ſes cérémonies & de ſes prieres, à ſe nourrir des myſteres & des vérités de l'Evangile. Or chacun eſt obligé de travailler à s'avancer dans la piété, & à profiter des moyens que l'Egliſe emploie pour la ſanctification de ſes enfans. De plus, comme les vérités qui regardent les mœurs, font partie de l'étendue de la foi, il eſt clair que chacun étant obligé de les ſuivre dans la conduite de ſa vie, eſt obligé par conſéquent de s'en inſtruire le plus exactement qu'il lui eſt poſſible. C'eſt donc un grand péché de laiſſer perdre ſa foi, & même de l'affoiblir. Or, en négligeant de travailler à l'accroiſſement de la foi, il arrive néceſſairement qu'elle s'affoiblit & s'éteint peu à peu. Car, lorſque les vérités de l'Evangile ſont connues foiblement, & qu'elles ſont peu préſentes à l'eſprit, les fauſſes maximes du monde s'en emparent facilement; & alors on ſe remplit l'eſprit d'erreurs & d'impreſſions contraires à la

foi & à ce que Dieu nous a révélé dans l'Evangile. Par exemple, un homme qui ne ſonge pas à s'imprimer fortement dans l'eſprit combien ceux qui ſont pauvres d'eſprit ſont heureux, ſe remplit facilement des idées que l'on a dans le monde du bonheur des riches & du malheur des pauvres. Or ces idées ſont contraires à l'Evangile, & par conſéquent à la foi; & ces fauſſes maximes diſpoſent le cœur à aimer les richeſſes, à les rechercher, & à éviter la pauvreté aux dépens même de la conſcience.

§. 3. *De la Vie de la Foi.*

Comme il eſt important de vivre de la foi, puiſque le juſte vit de la foi, il faut donc ſavoir ce que c'eſt que la vie de la foi. Pour bien comprendre ce que c'eſt que la vie de la foi, il faut concevoir que la vie de l'ame conſiſte dans ſes actions qui ſont celles de l'entendement, de la volonté & de la mémoire; c'eſt-à-dire, que l'ame vit en concevant par l'entendement, en aimant par la volonté & en ſe reſſouvenant par la mémoire. Ainſi vivre de la foi, c'eſt juger ſelon la foi, aimer & deſirer, craindre & haïr ſelon la foi, & occuper ſa mémoire des choſes de la foi. Car Dieu ne nous a pas donné la foi comme une connoiſſance

ſtérile, mais comme une lumiere qui doit conduire notre entendement, régler notre volonté & notre mémoire, & cela dans toutes leurs actions. Or, pour vivre de la foi, il ne doit y avoir d'action de l'entendement ou de la volonté, qui ne ſoit réglée & dirigée par la foi. On peut bien, à la vérité, occuper ſon eſprit à des choſes qui ne ſoient pas proprement des objets de foi; mais il faut que ces actions ſoient toujours réglées par une lumiere de foi, qui nous dicte qu'il eſt bon d'occuper notre eſprit à ces choſes-là; & il en eſt de même des actions de la volonté & de la mémoire.

Il n'y a pas juſqu'aux actions les plus communes qui ne doivent être réglées par la foi. En conſidérant la fin & la regle de ces actions, & en ne s'y portant que par cette vue, on eſt dans l'ordre: car toutes ces actions ont leur regle & leur fin; & c'eſt la foi qui nous découvre cette fin & cette regle. On doit ſe lever, par exemple, pour obéir à Dieu, qui ne nous accorde le ſommeil que pour la néceſſité du corps, & qui nous commande, lorſque cette néceſſité eſt ſatisfaite, de nous occuper aux œuvres qu'il nous preſcrit ſelon notre état. On doit manger pour obéir à Dieu qui nous commande d'entretenir notre vie, &

on doit, en mangeant, obſerver la regle de la tempérance qui nous oblige à ne point rechercher le plaiſir pour le plaiſir, & à n'avoir en vue, en mangeant, que de ſatisfaire à la ſimple néceſſité. On doit ſe divertir avec le prochain, ou pour prátiquer une juſtice envers ſoi-même, en n'accablant pas ſon eſprit, ou pour pratiquer la charité envers le prochain. On doit en agir de même dans les autres actions de la vie. Il n'eſt pas beſoin que tout cela ſe faſſe par des réflexions expreſſes; il ſuffit que Dieu voie cette diſpoſition dans le cœur, & que nos actions aient effectivement ce principe au moins virtuellement, c'eſt-à-dire, qu'on a cette impreſſion qui étant née de l'amour actuel, continue lors même que l'ame eſt appliquée à d'autres objets. Mais il eſt bon de remarquer qu'on s'écarte facilement de la direction de la foi, lorſqu'on ne fait pas ſouvent une attention actuelle & expreſſe aux vérités qu'elle nous propoſe.

Le juſte, c'eſt-à-dire, le Chrétien, vit par la foi de Jeſus-Chriſt, parce qu'il croit en lui, & que c'eſt ce qui le fait Chrétien. Or la foi de Jeſus-Chriſt eſt le principe de la vie, en trois manieres. Premiérement, elle en eſt la cauſe méritoire:

toire : car c'eſt par les prieres de la foi qu'on obtient la vie. Quiconque n'a donc pas la foi, ne l'obtient point, & ne ſauroit l'avoir, ne l'ayant pas obtenue : car Dieu a réſolu de toute éternité de ne rien accorder aux hommes, qu'en ſon Fils & par la foi & par l'amour de ſon Fils. Les élus ſont élus en lui & non en eux-mêmes. Jeſus-Chriſt eſt cette race d'Abraham, dans laquelle toutes les nations ſeront bénies. Sans la foi en Jeſus-Chriſt, on ne ſauroit avoir part à cette bénédiction, & par conſéquent on ne ſauroit obtenir la principale, qui eſt la vie de la grace. Secondement, le juſte vit par la foi, parce que cette foi eſt ſa vie même : car par cette foi il ne faut pas entendre une foi ſans charité, mais une foi jointe à la charité & qui opere par la charité. Or la foi jointe à la charité, eſt proprement la vie de l'ame. Son amour eſt ſa vie. Elle ne vit de Dieu, qu'en le connoiſſant & en l'aimant, & elle ne le connoît d'une connoiſſance jointe à l'amour, que par la foi en Jeſus-Chriſt & par la charité. Enfin le juſte, ou le Chrétien vit par la foi, parce que la foi eſt la lumiere qui le conduit dans les œuvres de juſtice & qui lui fait connoître cette juſtice. La connoiſſance que donne la

foi chrétienne, qui nous fait conſidérer les bonnes œuvres comme conformes à la juſtice éternelle, & qui nous porte à les pratiquer par l'amour de cette juſtice, opere dans l'ame la vie véritable, parce que l'amour de la juſtice eſt la vraie vie de l'ame & une ſource de vie pour le tems & pour l'éternité.

Mais qu'il eſt rare de trouver des Chrétiens qui vivent ainſi de la foi ! La pente que l'homme a aux choſes ſenſibles, fait qu'il cherche de la ſenſibilité par-tout & dans la dévotion même. On voudroit en quelque ſorte jouir de ſa récompenſe dès ce monde, & gouter les choſes de Dieu d'une maniere qui laiſſât quelque ſatisfaction dans les ſens. Ainſi on ſe décourage ſouvent, quand on eſt réduit à la ſeule vie de la foi. C'eſt ce qui rend la dévotion ſi inconſtante & ſi dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on eſt plein de courage, demain l'on eſt dans l'abattement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains tems ; en d'autres on s'éloigne de tout par puſillanimité, l'ame prenant toutes ces différentes formes, ſelon les différentes impreſſions dont l'imagination eſt frappée. L'unique remede de ces inégalités, eſt de ſe conduire par la foi & non par ſes ſentimens & par ſes

humeurs ; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propoſe, ſans faire réflexion ſi l'on eſt conſolé, ou non conſolé, ſi l'on eſt dans les ténebres ou dans la lumiere, ſi l'on eſt dans la triſteſſe ou dans la joie ; c'eſt proprement là ce qu'on peut appeller une dévotion de foi, parce que la foi eſt l'unique lumiere à laquelle elle s'attache, & qu'elle eſt fondée uniquement ſur une réſolution forte d'aller à Dieu juſqu'à la fin de ſa vie, ſans lui demander aucune récompenſe, ni aucune aſſurance pour cette vie.

Mais, comme il ſe gliſſe de l'illuſion par-tout, il faut prendre garde qu'on pourroit auſſi fort abuſer de cette égalité d'eſprit & de cette prétendue vie de foi, ſi on la portoit juſqu'à ne ſe mettre nullement en peine de ſes fautes & de la privation de ferveur lors même qu'on y donne occaſion par une vie molle, relâchée & diſſipée ; & ſi, ſous prétexte qu'il ne faut pas chercher d'aſſurance dans cette vie, on négligeoit de faire attention aux doutes raiſonnables que l'on a ſujet de former ſur ſon état, & que l'on ne ſe mît pas en peine d'aſſurer ſa vocation par les bonnes œuvres ; Dieu veut au contraire qu'on cherche toutes les aſſurances que l'on peut

2. *Pierre* 1, 10.

trouver, mais avec deux conditions : l'une, qu'on les cherche sans inquiétude & avec tranquillité : l'autre, que lorsqu'on a fait de bonne foi ce que l'on peut pour assurer son salut, on souffre avec paix l'incertitude qui reste. Mais ce n'est qu'après avoir fait tout ce qui est possible selon la foi, qu'il faut se mettre dans ce repos. Car si ce repos empêchoit de travailler, & étouffoit des doutes légitimes, ce seroit un repos d'illusion, qui ne viendroit pas de la lumiere, mais plutôt de l'obscurcissement ou de l'extinction de la foi.

§. 4. *De l'Espérance & de la Confiance chrétienne.*

L'Espérance chrétienne est un desir des biens éternels, joint avec une confiance de les obtenir par la grace & par le secours de Dieu. Cette vertu est essentielle à un Chrétien, & il nous est expressément commandé d'espérer en Dieu, parce qu'il est notre bien, notre fin, notre béatitude; & par-là il nous oblige de le desirer & de tendre à lui. Il est de plus plein de miséricorde & de bonté, & il est fidele dans ses promesses; ce qui contient le fondement de l'espérance chrétienne : car il faut desirer Dieu, parce qu'il est notre souve-

rain bien ; il faut avoir la confiance que l'on l'obtiendra, parce que Dieu eſt une ſource inépuiſable de bonté, & qu'il a promis ſon ſecours à ceux qui le lui demandent. Ainſi, deſirer de poſſéder Dieu & le ſouverain bien, c'eſt deſirer la parfaite juſtice, la parfaite ſainteté, la parfaite ſoumiſſion aux volontés de Dieu, le parfait oubli de ſoi-même, le parfait anéantiſſement, le regne parfait de Dieu ſur nous ; ce qui ne peut s'obtenir qu'en le voyant clairement & l'aimant parfaitement. C'eſt par ce deſir que nous ſommes citoyens de la céleſte Jéruſalem, que nous tendons à une autre patrie que celle du monde, que nous ne mettons pas notre fin dans les choſes de la terre ; ce qui fait voir combien il y a peu de Chrétiens qui aient véritablement l'eſpérance chrétienne, puiſqu'il y en a tant qui ne ſont proprement que citoyens de Babylone & du monde ; ce qui ſe remarque par leurs deſirs & par leurs actions.

Nous avons, à la vérité, bien des ſujets de crainte ; mais nous n'en avons pas moins d'eſpérer & d'entrer dans des ſentimens de confiance. Car la foibleſſe de notre volonté étant ſi extrême, les forces de notre ennemi ſi démeſurées, les tentations ſi trompeuſes & ſi fréquen-

tes, on auroit ſujet de déſeſpérer, ſi notre ſalut étoit remis à nos ſoins, à notre vigilance & à nos efforts; mais étant entre les mains de Dieu, dont la force eſt invincible & la miſéricorde infinie, qui aime ſes élus & qui veut les ſauver, toutes les marques que nous avons d'être de ce nombre heureux; doivent nous remplir d'eſpérance que nous ſurmonterons tous les obſtacles de notre ſalut. Les marques de la bonne volonté de Dieu ſur les ames & les ſéparations qu'il a faites d'elles de celles qui demeurent dans l'iniquité, donnent lieu de croire que celles à qui il fait ces graces, ſont dans l'élection éternelle. Il ſépare premiérement les fideles d'avec les infideles par le don de la foi. Il ſépare enſuite ceux qui ont une foi vive de ceux qui ont une foi morte, par le don de la piété. Il ſépare la charité ſuperficielle de la charité enracinée & ardente, en affermiſſant la charité par diverſes épreuves. Plus il y a de ces ſéparations, plus il y a de ſujets de confiance; moins il y en a, & moins cette confiance eſt ſolide. Cependant il faut toujours y exhorter les Chrétiens, parce que cette confiance même eſt un devoir & une reconnoiſſance à laquelle nous ſommes obligés envers Dieu, & qu'elle

ſert à nous affermir dans les tentations du monde, comme une ancre ſert à affermir un vaiſſeau dans les tempêtes. C'eſt pourquoi les Chrétiens ne ſauroient trop s'exciter à la confiance, en la retenant cependant dans de juſtes bornes. Il n'eſt pas permis à un Chrétien de n'avoir point de confiance en Dieu, puiſque l'édifice de ſon ſalut eſt commencé. Il n'eſt pas permis d'être ſans crainte, puiſqu'il n'eſt pas achevé.

Le ſolide fondement de l'eſpérance, eſt l'amour éternel qu'on doit croire que Dieu nous porte. C'eſt par cet amour qu'il nous réveille de notre aſſoupiſſement; qu'il nous ſoutient dans nos foibleſſes; qu'il nous releve dans nos chutes; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille pieges, ſans même que nous nous en appercevions. Sans cet amour nos aſſoupiſſemens deviendroient éternels, & nos chutes ſans remede. Il faut, à la vérité, ſeconder cet amour par ſes ſoins, ſes efforts, ſa vigilance, ſes prieres; mais c'eſt cet amour même qui excite ces ſoins, ces efforts, cette vigilance, ces prieres, & qui ſupplée aux défauts infinis que nous y mêlons: ſans cela tout ſeroit bientôt diſſipé. Mettons donc notre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous, & dans les

preuves que nous en avons par les ſéparations qu'il a faites de nous du nombre des méchans, en nous donnant le deſir de le ſervir & de l'horreur pour les vices. Voilà ce qui peut nous affermir, quand nous ſommes agités d'inquiétudes. Si nous regardions uniquement nos foibleſſes, nos lâchetés, nos imperfections, nous aurions en quelque ſorte lieu de déſeſpérer; mais, en regardant cet amour éternel & tout-puiſſant, nous avons au contraire ſujet de tout eſpérer; & plus notre eſpérance ſera forte & pleine de confiance, plus elle ſera efficace pour nous affermir dans la voie de Dieu, & pour nous faire arriver ſurement au terme de notre courſe qui eſt le ſalut: car de tous ceux qui eſperent en Dieu, & qui attendent ſon ſecours, aucun ne ſera confondu. Ainſi il faut nourrir ſon eſpérance de ces ſaintes penſées, puiſque rien n'eſt plus capable d'exciter dans notre cœur le dégout de la vie préſente & l'amour de la vie du ciel.

Pſ. 24, 3.

§. 5. *De la Crainte de Dieu.*

Il y a trois ſortes de craintes de Dieu: la crainte filiale ou chaſte, la crainte ſervile, & la crainte initiale. La crainte filiale eſt celle des enfans de la nouvelle

alliance, qui leur fait appréhender de pécher, de peur de déplaire à Dieu & de le perdre : elle eſt toujours commandée, parce qu'elle ſubſiſte avec la charité parfaite. La crainte ſervile eſt celle des pécheurs, qui leur fait craindre la peine du péché, ſans aimer Dieu ni ſa juſtice. La crainte initiale eſt celle des juſtes imparfaits, qui craignent le péché pour l'amour de Dieu, & les châtimens pour l'amour d'eux-mêmes : elle eſt commandée à tous, parce que tous en ont encore beſoin en cette vie, pour réſiſter aux impreſſions du monde & de la concupiſcence.

C'eſt Dieu, à la vérité, qui fait, par la conduite de ſa providence, que des objets terribles frappent l'eſprit, ou qui opere même les impreſſions de terreur dans le cœur ; mais la cupidité qui domine dans tous ceux en qui la charité n'eſt pas, les porte à abuſer de ces mouvemens de crainte, en ne les rapportant pas à la fuite du péché pour l'amour de la juſtice. Car ceux qui n'agiſſent que par la pure crainte ſervile, forment intérieurement des deſirs de faire ce que Dieu leur défend, s'il étoit permis de le faire ſans être puni, & ſe rendent coupables par ce déſir que Dieu voit dans leur cœur. Elle a cependant ſon uti-

lité. Elle empêche l'œuvre extérieure du péché, & par-là elle le rend moindre : elle fait que l'ame ne se lie pas au péché par l'attache qui naît de l'action extérieure : elle fait que l'ame s'accoutume à la privation de cet objet criminel, & qu'elle reconnoît que cette privation n'est pas si fâcheuse qu'elle l'avoit cru, & par-là elle diminue cette attache au péché. Par la diminution de cette attache, l'ame devient disposée à suivre les mouvemens de l'amour de Dieu, qui n'auroient pas eu d'effet, si cette attache eût été plus forte. En accoutumant l'ame à regarder les objets criminels joints à l'idée des peines qui les doivent suivre, elle arrête leur impression, & fait que ces objets agissent beaucoup moins sur l'esprit, parce que l'ame s'applique plus à l'idée du mal qui suit le plaisir, qu'à celle du plaisir même. Ainsi il est bon de faire toujours par la crainte ce que Dieu commande, & apprendre par-là à le faire par amour.

A l'égard de la crainte initiale, qui est celle des Justes imparfaits, il est bon de l'entretenir : car tant que la charité n'est pas parfaite, tant que les passions ne sont pas parfaitement domptées, tant que les impressions des objets du monde sont violentes, il ne faut point

ſe défaire de la crainte des peines. Ainſi loin qu'on doive bannir de ſon eſprit les objets de crainte, on peut dire que le commun des Chrétiens doit ſe ſoutenir par la crainte, & ſe repréſenter ſouvent les objets de l'autre vie, qui ſont capables de les épouvanter ; & même c'eſt un grand défaut dans la plupart des Chrétiens d'y penſer ſi peu, puiſque c'eſt un moyen ordinaire de faire ſon ſalut.

Il eſt donc utile à tous les Chrétiens de s'appliquer aux objets de terreur, & de tendre à l'amour de Dieu par le dégré de ſa crainte. Auſſi le démon qui ſait les avantages qu'ils en peuvent tirer, emploie toute ſon adreſſe pour étouffer en eux ſa crainte auſſi-bien que ſon amour : & ce qui eſt bien terrible, c'eſt qu'il y réuſſit à l'égard de la plupart des hommes. Car il eſt preſque auſſi rare d'en trouver qui ſoient bien touchés de la crainte de la ſévérité de la juſtice de Dieu, que d'en voir qui ſoient véritablement pénétrés de ſon amour. L'homme eſt ſi léger, ſi vain, ſi inconſtant, ſi aiſé à ſe tromper par de fauſſes eſpérances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les objets les plus terribles. Les uns ſe délivrent de la crainte par des doutes volontaires, fondés ſur de pures fantaiſies. Les autres regardent toujours

les choſes terribles comme éloignées, & croient être en droit par-là de s'exemter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il ſera toujours en leur pouvoir de les éviter quand ils voudront, & qu'ils le voudront ſans peine : & il ſuffit aux autres pour ne les pas craindre, d'en éloigner la penſée. Mais il ne faut pas oublier ce que dit l'Ecriture, que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe. *Pſ.* 110. 10.

§. 6. *De la Charité.*

La charité eſt la ſource des vertus, & l'ame qui les anime, c'eſt ce qui nous doit tenir dans une extrême humiliation devant Dieu ; puiſque nous ignorons toujours ſi tout ce que nous croyons faire pour lui eſt mort ou vivant, & que ſouvent toute notre vie n'eſt remplie que de ces œuvres mortes qui renferment toujours en elles une eſpece de corruption par la privation de la charité. Il eſt donc néceſſaire, pour agir chrétiennement, d'agir par l'eſprit de la charité ; puiſqu'il eſt néceſſaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne ſont que des actions d'eſclaves, & non d'enfans.

Sans la charité on n'eſt rien. Qu'un

homme ait tous les talens intérieurs & extérieurs, toutes les grandeurs temporelles & ſpirituelles; qu'il y ajoute les actions des vertus les plus éclarantes; qu'il attire par-là l'admiration des hommes; qu'il ait ſouffert le martyre, ou qu'il ſoit prêt de le ſouffrir; qu'il ait donné tout ſon bien aux pauvres, il ne peut prendre confiance en tout cela, parce qu'il peut, avec toutes ces choſes, être un néant de vraies vertus, & un abyme de miſeres. Etre tout ou n'être rien, dépend d'un fonds inconnu dont nous ne ſaurions avoir une entiere aſſurance: & par conſéquent toute vanité, toute eſtime de nous-mêmes, toute élévation de cœur, toute confiance en nos talens, toute vue d'eſprit qui nous repréſente à nous-mêmes comme quelque choſe, tout cela ne ſuppoſant point la connoiſſance certaine qu'on a la charité, eſt téméraire & rempli d'incertitude. 1. Cor. 13, 1.

Il faut donc que la charité ſoit dans le cœur, & elle y doit régner & dominer. Alors elle porte dans l'eſprit des autres l'impreſſion de tous les caracteres que ſaint Paul lui attribue, & fait paſſer ceux qui l'ont pour des gens doux, patiens, pieux, qui aiment la vérité, qui ſont toujours diſpoſés à la recevoir, qui ſont déſintéreſſés pour eux-mêmes, & qui 1. Cor. 13, 4.

cherchent effectivement le bien des autres ; & cette impreſſion eſt un rejailliſſement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Il y a aſſez de gens qui conçoivent la charité qui eſt cet eſprit qui nous fait vivre, comme un principe ſtérile, & qui peut demeurer dans le cœur, ſans qu'il en paroiſſe rien dans les actions & dans la conduite de la vie ; mais c'eſt une fauſſe idée dont il faut ſe détromper. En effet, on ne peut être vivant de la vie que nous donne le Saint-Eſprit, ſi cet Eſprit ne nous fait mener une vie ſpirituelle. La vie ſpirituelle & l'Eſprit de Dieu ſont inſéparables. Si donc il n'y a rien que de charnel dans nos actions ; ſi l'ame ne ſe porte point à Dieu par ſes deſirs, par ſes prieres, par des mouvemens d'amour, il s'enſuit qu'il n'y a que l'amour propre & les paſſions qui agiſſent en elle. C'eſt en vain que nous nous flattons d'avoir le Saint-Eſprit dans le cœur, ſi l'ame ne ſent point de pente qui l'applique aux œuvres de la juſtice. Il eſt vrai que cet Eſprit-Saint peut compatir avec diverſes foibleſſes ; mais il eſt inalliable avec une vie toute ſenſuelle & toute de paſſion. En un mot il faut qu'on puiſſe dire de tout Chrétien, qu'il marche ſelon l'eſprit, &

Gal. 5, 16.

qu'on le puiſſe remarquer au moins dans le gros de ſes actions. Comme la charité comprend l'amour de Dieu & l'amour du prochain, on va s'y étendre davantage.

§. 7. *De l'Amour de Dieu.*

Il eſt indubitable que l'amour de Dieu ne ſoit d'une obligation indiſpenſable à tout Chrétien. Cependant quoiqu'on voie des gens aſſez exacts dans les devoirs extérieurs, on en voit peu qui ſe mettent en peine du motif qui les fait agir, & de l'amour qui les remue. Il leur ſemble que Dieu ſe trouvera aſſez bien partagé, ſi en même-tems qu'ils donnent leur cœur au monde, ils donnent à Dieu quelques actions extérieures. Il y en a même qui ſoutiennent nettement qu'il ſuffit de craindre Dieu, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de l'aimer, lors même qu'il s'agit de recouvrer la grace & de ſe réconcilier avec lui. D'autres rendent la néceſſité de cet amour ſi rare, que dans leur penſée il peut n'avoir aucune part dans toute la conduite de la vie d'un homme, ſans que pour cela il ſoit exclus du ſalut. Enfin c'eſt la choſe du monde la moins entendue & la moins compriſe que la grandeur & l'importance de ce commandement d'aimer Dieu.

L'homme n'est qu'amour dans le fond de sa nature. C'est l'amour qui le domine & qui le conduit. C'est le premier ressort de toutes ses passions & de tous ses mouvemens. Il ne desire, il ne craint, il ne se réjouit, il ne s'attriste que parce qu'il aime. Il n'aime à connoître que ce qui est l'objet de son amour, & il n'a que de l'indifférence pour tout ce qu'il connoît sans l'aimer. C'est l'amour qui dispose de toutes ses actions, qui les rapporte à sa fin; & cette fin est ce qu'il aime. Qui n'aime donc point Dieu, & ne rapporte rien à Dieu, & n'est point assujetti à Dieu, ce n'est point à Dieu qu'il obéit, mais à ce qu'il aime. Et comme si cet objet n'est pas Dieu, il faut que ce soit une créature; dire qu'on n'est point obligé d'aimer Dieu, c'est dire qu'on n'est point obligé d'obéir à Dieu, de rapporter rien à Dieu, de prendre Dieu pour fin; & qu'on peut vivre pour la créature, s'assujettir à elle, & en faire sa fin & son bonheur souverain. Ainsi aimer la créature & n'aimer point Dieu, ou aimer la créature plus que Dieu, c'est la plus grande de toutes les injustices. C'est un renversement entier de la raison & de la justice, que de préférer la créature à Dieu: & Dieu ne défend ce choix, & ne le punir,

que parce que ce choix eſt naturellement & eſſentiellement injuſte, & qu'il nous rend néceſſairement injuſtes & malheureux.

Que ſi nous conſidérons les devoirs qui nous lient à Dieu par une juſte reconnoiſſance, nous ſerons encore plus convaincus qu'on ne ſauroit manquer à le préférer à toutes choſes ſans la plus grande de toutes les ingratitudes. Il n'y a point de diſtinction & de partage à faire entre ce que nous avons reçu de Dieu, & ce que nous avons reçu des créatures. Car nous avons généralement tout reçu de Dieu, & les créatures ne nous ont pu faire le moindre bien qu'autant que Dieu leur en a donné de pouvoir & de volonté. Nous ſommes dépendans de Dieu pour recevoir l'être, pour y ſubſiſter, pour être heureux. Il ne nous a pas ſeulement aſſujetti toutes les créatures corporelles, en nous rendant les maîtres du monde; il veut de plus ſe donner lui-même à nous, & nous rendre heureux par la poſſeſſion de lui-même. Et il le veut tellement, qu'il ne punit dans les hommes que le refus d'être ſouverainement heureux, parce que ce refus eſt ſouverainement injuſte.

Dieu eſt ſi eſſentiellement le bonheur de l'homme, qu'il eſt l'unique bien que

l'homme puisse obtenir & posséder. Tout autre bien lui doit être nécessairement ravi, & il en sera éternellement privé. Une loi inflexible de la justice éternelle condamne ceux qui ont dédaigné d'acquérir la possession de Dieu, à perdre tous les biens créés sans exception. Ainsi la condition de l'homme est d'avoir Dieu ou rien. La séparation éternelle de toutes les créatures est nécessairement attachée à l'amour des créatures; & le desir de les posséder est un desir qui a pour fin inévitable l'éternelle privation de ce qu'il aime. Il en est tout au contraire de l'amour de Dieu. C'est le seul amour qui puisse arriver à la possession de son objet; & il y arrive nécessairement & infailliblement, pourvu qu'il subsiste. Car pour arriver à la possession de Dieu, il ne faut que l'aimer; l'on n'en peut être exclus que parce que l'on ne l'aura pas aimé.

S'il faut aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame, c'est-à-dire, qu'il ne doit se trouver aucune partie de notre vie où il nous soit permis de jouir d'aucune autre chose que de Dieu; mais que nous sommes obligés, s'il se présente quelqu'autre objet à aimer, de le rapporter à Dieu, qui est le seul objet où l'effort de notre

amour doit tendre uniquement ; s'il faut aimer Dieu avec un eſprit d'enfant, & une confiance d'enfant ; à le regarder comme ſon ſouverain bien ; à le préférer à toutes choſes, & à lui conſacrer ſa vie & ſes actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte ſervile ; comment accorder cet amour avec un eſprit tout occupé de la vie préſente, tout rempli de prétentions humaines, & ſi peu touché des maux de l'ame ? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence & cette inapplication à ce qui regarde Dieu ? Comment l'accorder avec un partage ſi inégal de ſon tems & de ſes occupations, par lequel nous donnons preſque tout à nous-mêmes & au monde, & preſque rien à Dieu ? Faut-il s'appliquer un quart d'heure à Dieu ? voilà les gens dans l'ennui. Faut-il s'appliquer aux créatures qui leur plaiſent ? les voilà dans la joie. Il eſt ſouvent aſſez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des perſonnes qui font profeſſion de piété.

Comme il eſt de conſéquence de ne ſe point tromper ſur une matiere ſi importante, il eſt bon de conſidérer quelles ſont les marques les plus ordinaires de la préſence de l'amour de Dieu dans le

cœur. On a ſujet de croire que l'amour de Dieu regne dans le cœur ; quand le déſir de plaire à Dieu nous fait abſtenir actuellement de toutes les actions criminelles ; quand nous ſommes ſoigneux d'éviter tout ce qui peut nous faire perdre l'amour de Dieu ; quand nous ſommes portés à embraſſer tous les moyens de nous conſerver ce tréſor ; quand nous ſommes ſenſibles aux intérêts de Dieu, & que nous ne ſommes point indifférens à ce qui bleſſe ſon honneur & ſa gloire ; quand nous nous ſentons portés à attirer au ſervice de Dieu tous ceux que nous pouvons, & que nous avons de l'ardeur pour les entrepriſes qui regardent ſon ſervice ; quand notre vie eſt tellement réglée, que le corps de nos actions tend à Dieu & ſe rapporte à lui, en ſorte qu'on puiſſe reconnoître que c'eſt lui ſeul & ſon amour qui regnent dans la conduite de notre vie ; quand la diſpoſition de notre cœur nous rend ſuſceptibles de la vérité, que nous l'écoutons avec joie, que notre cœur ne s'y oppoſe point ; quand nous travaillons ſérieuſement à nous détacher de l'affection des choſes du monde ; quand nous avons ſoin de notre ame, & que nous lui deſirons avec ardeur le bien de la juſtice ; quand nous aimons ſincére-

ment notre prochain ; quand nous ſentons de l'oppoſition pour les folies, les pompes & les divertiſſemens du monde ; quand enfin nous ſentons un poids qui nous éloigne des objets de concupiſcence, & qui nous ſépare de la jouiſſance des choſes temporelles, en ſorte que nous mettions notre joie dans les choſes éternelles, & dans la ſéparation des créatures. Quand on apperçoit ces marques, il en faut bénir Dieu, & les entretenir avec le ſecours de ſa grace ; ſi on ne les apperçoit pas, il faut en gémir, & prier Dieu qu'il mette ſon amour dans notre cœur.

§. 8. *De l'Amour du Prochain.*

L'AMOUR du Prochain eſt néceſſairement lié à l'amour de Dieu, & on ne ſauroit aimer Dieu qu'on n'aime auſſi ſon prochain. Dieu l'a commandé, & c'eſt dans ces deux commandemens, dit Jeſus-Chriſt, que ſe réduiſent toute la loi & les Prophetes. Il eſt indubitable que par le prochain on doit entendre tous les hommes quels qu'ils ſoient : on doit aimer les ouvrages de Dieu, & tout ce qui porte quelque caractere de Dieu : or notre prochain, ou pour mieux dire, l'homme eſt non-ſeulement l'ouvrage de Dieu, mais ſon image, & il nous

Matth. 22, 40.

repréſente Dieu plus parfaitement que toutes les créatures corporelles, telles qu'elles ſoient; par conſéquent l'amour que l'on a pour Dieu s'étend naturellement ſur le Prochain. De plus, on ne ſauroit aimer Dieu comme il faut, ſans ſouhaiter qu'il ſoit révéré, adoré & aimé de tous ceux qui en ſont capables, & par conſéquent que tous les hommes le réverent, l'adorent & l'aiment. Or aimer le prochain comme il faut, c'eſt l'aimer par rapport à Dieu, & par conſéquent ſouhaiter & procurer qu'il révere, qu'il adore & qu'il aime Dieu. Il faut auſſi l'aimer comme ſoi-même, & lui procurer tous les biens que l'on eſt obligé de ſe ſouhaiter & de ſe procurer à ſoi-même, & ſur-tout le bonheur éternel & ce qui y conduit.

On peut dire avec vérité, que ceux qui ſont poſſédés de l'amour d'eux-mêmes, n'ont point de prochain, ou plutôt qu'ils n'en connoiſſent point d'autres que ceux qui ſont liés à leurs paſſions & à leurs intérêts. Ils n'aiment les gens qu'à proportion qu'ils leur ſont utiles & qu'ils entrent dans leurs paſſions : hors de-là ils leur ſont indifférens. Ils ne prennent part, ni à leurs biens, ni à leurs maux. Ils ne les regardent point par les liens communs de la nature, ni de la grace.

Ils ne les ſervent point pour eux-mêmes & pour leur faire du bien. Leur charité a toujours quelque vue ſecrete d'intérêt qui l'attire & la remue. Ainſi elle ne regarde jamais le prochain comme prochain, & l'on peut dire que de toutes les qualités des hommes, c'eſt celle qui fait le moins d'impreſſion ſur l'eſprit.

Cependant celui-là ſeul accomplit la loi, qui aime ſon prochain. Le ſeul accompliſſement extérieur des préceptes ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire à la charité du prochain, parce qu'on pourroit ſéparer cet accompliſſement extérieur d'un amour véritable, & l'allier même avec la haine du prochain. On peut épargner ſa vie, ſon bien, ſon honneur, & avoir en même-tems de l'averſion pour lui; mais on ne le peut aimer qu'on n'accompliſſe en même-tems tous ces préceptes. Car qui aime véritablement ſon prochain ne lui nuit jamais, ni dans ſon bien, ni dans ſa réputation, ni dans ſa vie, & ne lui fera jamais aucune injuſtice. Ce n'eſt pas d'un amour endormi & ſans action dont il s'agit ici, mais d'un amour effectif & agiſſant, d'un amour qui eſt l'accompliſſement des préceptes, qui empêche la volonté de ſe porter à certaines actions, & qui l'en-

gage à d'autres. Or un amour de cette sorte est un amour actuel : ainsi l'on ne peut nier qu'on ne soit obligé, par la loi de Dieu, d'avoir pour le prochain une affection véritable, actuelle, effective. Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit accompagnée de pensées, ni de réflexions expresses. On peut aimer quelqu'un très-réellement & très-actuellement, sans lui avoir jamais dit qu'on l'aime, & sans se l'être dit à soi-même. Il est donc vrai d'une part que l'amour du prochain, pris pour une pensée connue & sur laquelle on fasse réflexion, n'est point nécessaire ; mais il l'est absolument étant pris pour un mouvement de la volonté qui le porte, par amour, à procurer le bien du prochain, & à éviter de lui nuire. Enfin on peut apprendre par-là que cet amour du prochain n'est point différent de celui de Dieu : autrement il pourroit être impur & injuste ; & bien loin de renfermer l'accomplissement de toute la loi, il pourroit porter à ne la pas accomplir. Cet amour est donc celui par lequel on desire au prochain le souverain bien, c'est-à-dire, la souveraine justice. Ainsi il est incapable de lui faire du mal, parce que le mal n'est pas juste. Enfin il n'est point différent de l'amour de Dieu, puisque c'est la même chose, ou plutôt

que

que c'eſt une ſuite naturelle & inſéparable de ſouhaiter Dieu au Prochain, & de ſouhaiter le Prochain à Dieu. L'amour de la juſtice qui eſt proprement l'amour de Dieu, fait naturellement deſirer que cette juſtice ſoit connue, ſoit aimée, ſoit révérée de tout le monde. On ſouhaite donc par-là naturellement que le Prochain la connoiſſe, l'aime & la révere, & par conſéquent on la lui ſouhaite. On eſt donc bien éloigné de violer, à ſon égard, les préceptes de cette juſtice qu'on ne lui veut faire aimer que parce qu'on les aime ſoi-même.

La charité envers le Prochain conſiſte eſſentiellement dans la pureté du cœur, & dans la diſpoſition de faire pour le Prochain tout ce qui eſt en notre puiſſance dans la vue unique de Dieu; mais il n'y a que Dieu qui ſoit juge de la ſincérité de cette diſpoſition. Ce qui nous en peut donner quelque aſſurance, eſt de ne ſouffrir dans notre cœur aucune malignité contre nos freres; de former ſouvent des deſirs de les ſervir, & d'en chercher les occaſions, & quand elles ſe préſentent, de les embraſſer avec joie; d'éviter une infinité de choſes de peur de les choquer; de préférer leurs intérêts aux nôtres, & d'avoir une véritable douleur de ce qui fait tort à leur ſalut. De plus

notre charité pour nos freres doit aller juſqu'à expoſer notre vie pour eux. Ce n'eſt point un conſeil, mais un précepte; & ce précepte eſt preſcrit par l'ordre même de la charité. Le ſalut du Prochain vaut infiniment mieux que notre vie. Il faut donc donner notre propre vie pour le ſalut du Prochain, s'il ſe trouve qu'elle lui ſoit néceſſaire. Que s'il faut donner ſa vie, que ne faut-il point faire de ſes biens, de ſon repos, de ſon tems? De quelles ſatisfactions humaines n'eſt-on pas obligé de ſe priver? De quelle réſerve & de quelles précautions n'eſt-on point obligé d'uſer pour ne le point ſcandaliſer & ne lui point nuire? Enfin quels exemples de vertus n'eſt-on point obligé de lui donner? A ces traits on peut juger qu'il y a bien peu de charité dans la plupart des Chrétiens.

§. 9. *De la Piété.*

La véritable Piété conſiſte à établir de telle ſorte Jeſus-Chriſt dans notre eſprit & dans notre cœur, que tout le reſte nous paroiſſe un pur néant, & que nous ne cherchions qu'en lui la gloire, la grandeur, la juſtice, la ſageſſe, le repos & le bonheur. Jeſus-Chriſt habite en nous par la foi, & y établit une ſolide piété. Il y habite par la foi opérante

par la cherité. Il habite davantage dans ceux qui agiſſent plus par la foi & qui ont plus de charité. Il habite peu dans ceux qui ont la foi languiſſante, qui agiſſent beaucoup par les ſens & par les mouvemens de la nature. Ce ſont des gens qui reſſentent peu l'honneur qu'ils ont d'avoir Jeſus-Chriſt au milieu d'eux, puiſqu'ils converſent ſi peu avec lui, qu'ils ſe tiennent ſi peu en ſa préſence, & qu'ils ſortent ſi ſouvent d'eux-mêmes pour ſe divertir au-dehors, en laiſſant Jeſus-Chriſt tout ſeul, ſans lui rendre les hommages qui lui ſont dûs : ou plutôt ce ſont des gens qui ne laiſſent à Jeſus-Chriſt qu'une partie de leur cœur, & qui y font entrer avec lui une multitude de créatures avec leſquelles ils s'amuſent & s'entretiennent en laiſſant Jeſus-Chriſt ſeul. Ce n'eſt point ainſi que Jeſus-Chriſt veut habiter dans nos cœurs. Il y veut être au large ; & s'il s'y trouve quelque mêlange, il veut que nous travaillions à le rendre plus parfaitement maître & poſſeſſeur de notre cœur. Et comme c'eſt en cette poſſeſſion que conſiſte la perfection de la piété, elle mérite bien que nous tâchions de la comprendre plus à fond & plus parfaitement.

On peut donc dire que Jeſus-Chriſt

étant Dieu & homme, il habite dans les cœurs des Chrétiens par la foi, & en tant que Dieu & en tant qu'homme. Il y habite comme Dieu, comme Verbe, comme Sageſſe, comme Vérité, lorſque l'ame eſt attachée à la Vérité & à la Sageſſe, qu'elle la contemple, qu'elle l'aime, qu'elle marche dans ſa lumiere, & qu'elle regle par elle tous ſes deſirs & toutes ſes actions. Voulez-vous concevoir un homme qui a de la piété, & en qui Jeſus-Chriſt habite comme Verbe & comme ſageſſe ? C'eſt celui qui aime Dieu de toute ſon ame, le Prochain, en tant qu'il a de l'amour pour Dieu, ſes ennemis, comme le pouvant aimer quelque jour ; qui ait une affection plus tendre pour ceux dont il tire ſa naiſſance temporelle à cauſe de la liaiſon de la nature, & une affection plus abondante pour ceux que l'on inſtruit dans la piété, à cauſe de l'excellence de la grace qu'il a reçue par leur moyen ; qui ſe porte vers toutes les autres choſes par un amour de Dieu réglé ſelon la ſageſſe ; qui mépriſe la terre, aſpire au ciel, uſe du monde, & qui diſcerne, par un gout intérieur, les choſes dont il faut jouir, de celles dont il faut ſimplement uſer, en ne s'appliquant aux choſes paſſageres que paſſagérement, & autant

qu'il eſt néceſſaire pour en tirer l'uſage dont il a beſoin ; mais en ſe portant aux choſes éternelles par un deſir éternel. Un tel homme eſt véritablement ſage & pieux, parce qu'il goute les choſes ſelon ce qu'elles ſont, & qu'il peut dire avec vérité & ſûreté, que Dieu a ordonné en lui la charité. Heureux donc ceux qui poſſedent pleinement cette ſageſſe ! Heureux encore ceux qui la deſirent ardemment ! Jeſus-Chriſt habite dans les uns & dans les autres : & ſi les ſeconds ſont plus imparfaits que les premiers, ils ſont beaucoup plus parfaits que le commun des Chrétiens.

Mais outre cette habitation de Jeſus-Chriſt comme Verbe, il y en a une de Jeſus-Chriſt comme Homme, qui nous fait contempler & diſcerner les caracteres divins de cette Sageſſe incréée, gravés & imprimés dans l'humanité de Jeſus-Chriſt & dans l'économie de ſes myſteres. Cette ſeconde maniere n'eſt pas moins néceſſaire que la premiere ; & c'eſt même la voie unique d'y arriver. On ne parvient point à être uni à Jeſus-Chriſt comme Dieu, que par la foi & la contemplation de Jeſus-Chriſt homme. Pour s'unir par la contemplation, à la ſageſſe incréée, il faut s'unir à la Sageſſe incarnée, & rendue ſenſible

par l'humanité de Jeſus-Chriſt. Il ne faut pas même jamais prétendre s'en ſéparer entiérement. Jeſus-Chriſt homme eſt le lait des enfans, & l'attache à Jeſus-Chriſt homme doit être la baſe & le fondement de toute ſolide piété.

Une perſonne qui a de la piété cherche toujours ſon avancement, de peur que les ténebres ne la ſurprennent : il ne faut pour cela que conſidérer ce que Dieu nous a fait connoître de ſes vérités, & les réduire en pratique, malgré les difficultés & les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer : & il ne faut point délibérer ſur toutes les choſes qui ſont incompatibles avec la piété, ou qui nous peuvent être une occaſion de chute. Il n'y a point de ménagement à garder, quand il s'agit de renoncer à l'immodeſtie ſcandaleuſe des habits, & aux liaiſons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire profeſſion publique d'obſerver les loix de l'Egliſe. Il ne faut pas continuer à s'empoiſonner, de peur de ne pas perſévérer dans la réſolution de conſerver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne ſont pas eſſentielles à la vie chrétienne : mais dans ce qui eſt d'obligation, on ne doit point faire difficulté de ſe conduire de telle

ſorte que l'on ne puiſſe abandonner Dieu, ſans devenir ridicule. La perfection de la piété conſiſte à obéir à Dieu & à exécuter ſes volontés telles qu'elles ſoient, ſans s'embarraſſer ſi le monde nous mépriſera, & même nous perſécutera, car il eſt écrit que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jeſus-Chriſt ſeront perſécutés. 2. *Tim.* 3. 12.

§. 10. *De l'Humilité.*

La juſtice de Dieu nous preſcrivant, & de nous connoître, & de nous humilier enſuite de cette connoiſſance; & l'humilité de cœur ne pouvant s'acquérir que par des actes d'humilité, il eſt clair que nous ſommes obligés d'avoir l'humilité dans le cœur, & de la pratiquer dans nos actions. Il n'y a point de devoir plus eſſentiel, ni de plus néceſſaire à l'homme, que celui de s'humilier ſous la main de Dieu; il eſt preſcrit également par la vérité & par la juſtice. La vérité nous oblige de reconnoître ce que nous ſommes, & comme créatures, & comme pécheurs. Elle nous fait voir que, comme créatures, nous ne pouvons rien, & que nous tenons tout de Dieu. L'humilité à cet égard n'eſt que l'aveu & la reconnoiſſance de ce qui eſt vrai, mais par une reconnoiſ-

ſance volontaire. L'ame humble eſt bien aiſe que Dieu ſoit ce qu'il eſt, & de n'être que ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, de n'être qu'un néant devant ſes yeux, & de dépendre de lui en toutes choſes juſqu'aux moindres circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Elle nous fait auſſi reconnoître ce que nous ſommes comme pécheurs; car quoique nous ne devions pas aimer cet état, nous devons néanmoins l'avouer, & en reconnoître les engagemens & les ſuites.

Mais ſi la vérité nous humilie ſous la main de Dieu, la juſtice nous y oblige encore davantage: car outre qu'il eſt juſte que chaque créature ſe tienne dans l'état qui lui convient par ſa nature, il eſt encore juſte qu'elle s'y remette, lorſqu'elle s'en eſt retirée par quelque déréglement. L'homme ayant donc voulu ſe ſouſtraire à la dépendance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une révolte continuelle, & une pente à ſe ſoulever contre Dieu, & à ne lui pas rendre la ſoumiſſion qui lui eſt dûe dans tous les événemens; l'ame animée de l'eſprit de juſtice, s'efforce continuellement de détruire cet orgueil, ce ſoulévement injuſte qu'elle ſent en elle-même; & elle s'abaiſſe d'autant plus profondément ſous la main de Dieu, qu'elle ſe ſent obli-

gée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le péché y a imprimée.

Le néant de mérites propres qui ſubſiſte dans l'homme même régénéré, l'oblige de ſe regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien : & plus on eſt juſte, plus on eſt pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & l'on s'y réduit plus ſincérement par les ſentimens d'une humilité ſincere. Ce même néant de mérites qui nous doit humilier devant Dieu, nous doit auſſi rabaiſſer devant les hommes, & nous ôte tout droit de nous plaindre des traitemens qu'ils nous font. Car la privation de tout mérite qui nous convient par nature, étant jointe à une infinité de péchés, ne nous rend pas ſeulement indignes des graces ſpirituelles & divines, mais même de tous les biens humains, tels qu'ils puiſſent être. Ainſi il eſt impoſſible que nous recevions des créatures aucun traitement qui ne ſoit juſte. Elles ne nous ſauroient rien ôter qui ſoit proprement à nous, puiſque nous n'avons droit à rien. La volonté qu'elles ont de nous nuire peut être injuſte ; mais c'eſt avec juſtice que Dieu ſe ſert d'elles comme d'inſtrument pour nous ôter ce que nous méritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences ſont donc contraires à cette

pauvreté & à ce néant qui convient à l'homme, & par conſéquent à l'humilité. Ce ſont des marques certaines qu'on s'attribue quelque choſe de ce que l'on a pat la miſéricorde de Dieu ; & ainſi ce ſont des preuves & des convictions de préſomption & d'orgueil. Mais ces connoiſſances ne ſuffiſent nullement pour nous humilier toujours. Elles humilient tout au plus notre eſprit, & non pas notre cœur ; & notre eſprit même s'éleve ſouvent de les connoître. Il n'y a point d'autre moyen de s'humilier en effet toujours, que d'obtenir de Dieu par des prieres, la grace de l'humilité, qui n'eſt pas différente de ſon amour. Mais comme il ne veut pas que nous ſoyons en cette vie dans un ſentiment continuel de ſa grace, puiſqu'il eſt ſouvent interrompu par nos fautes, le ſentiment d'humilité ne peut auſſi être continuel dans cette vie, & il ſera toujours interrompu par des actions d'amour-propre & de propre eſtime. Ceux qui commettent le moins de ces fautes ſont les plus parfaits ; & il reſte aux imparfaits qui en commettent ſouvent, d'en prendre des ſujets de s'humilier. Car, comme l'humilité même eſt ſouvent matiere d'orgueil, l'orgueil peut être un grand ſujet d'humilité, n'y ayant rien qui faſſe mieux

connoître à l'ame ſon néant, ſa légéreté & enfin ſa corruption.

Il y a des raiſons véritables & ſolides de croire les autres au-deſſus de nous, & de les regarder comme nos ſupérieurs. Un homme de qui notre vie & notre fortune dépendent, & qui peut nous rendre ou heureux, ou malheureux ſelon le monde, eſt ſans doute en cela ſupérieur à nous, & mérite que nous nous abaiſſions ſous lui ou intérieurement ou extérieurement. Or nous ſommes, à l'égard de tous les Chrétiens, dans cette ſorte de dépendance pour la vie de notre ame & de notre ſort éternel. La vie de la grace dans cette vie, & la vie éternelle dans l'autre ſont procurées à chacun des membres de l'Egliſe par les prieres & les mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à chacun de ces membres que nous n'avons point beſoin de lui, & que nous nous pouvons ſauver ſans lui. Ainſi bien loin d'avoir droit de mépriſer aucun membre de l'Egliſe, ou quelqu'un de ceux qui le peuvent devenir, nous ſommes obligés de nous humilier à l'égard de tous. Si nous en mépriſons quelqu'un, il aura aſſez de crédit pour nous exclure des tabernacles éternels; ſon crédit & ſa force étant la puiſſance de celui qui ſe tient mépriſé.

par le mépris que l'on fait des plus petits de ſes membres, & honoré par toutes les marques de reſpect qu'on leur donne. D'ailleurs tous portent les caracteres de l'image de Dieu, & ont un droit ou prochain ou éloigné à ſon royaume : il ne faut donc qu'avoir quelque idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier ſous d'autres hommes qui l'ont. Ce n'eſt pas une raiſon de s'élever au-deſſus des autres, parce qu'ils ont des défauts : chacun a beſoin de s'humilier pour ſon propre bien, & on ne doit pas en être empêché, parce que les autres en ont autant beſoin, puiſqu'on n'eſt chargé que de ſoi-même, & non des autres.

Un Chrétien humble, pénétré du ſentiment de la dépendance de Dieu & de la connoiſſance de ſa foibleſſe, ſe tient toujours devant Dieu dans une diſpoſition d'humilité. Il ne ſe préfere à perſonne, parce qu'il croit que ſa force eſt en Dieu & non en lui-même ; & quand ſes œuvres ſont accomplies, il ne perd pas le ſentiment de ſa pauvreté ; il ne s'imagine pas en être plus riche ; il reconnoît humblement que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ſes actions ne lui appartient pas ; & s'il en attend la récompenſe de Dieu, il l'attend

comme un effet de ſa bonté qui récompenſe ſes dons, & qui veut bien qu'ils deviennent nos mérites. Ainſi dans ſa force & ſon abondance il reconnoît ſa foibleſſe & ſa pauvreté, parce qu'il ſait que cette force & cette abondance ne lui appartiennent point, & qu'elles ſont toujours dans les mains de Dieu & non dans les ſiennes. Il n'y a rien auſſi de plus dépendant que le vrai humble : il n'obéit à aucun homme & obéit à tous les hommes, & c'eſt la même diſpoſition qui eſt la ſource de cette dépendance & de cette indépendance. Comme ſon amour l'attache à Dieu, qu'il eſt perſuadé qu'il lui doit toutes ſes actions, & qu'il eſt obligé de ſuivre ſa volonté en toutes choſes, il ne fait aucune action pour obéir proprement aux créatures, parce qu'il n'y en a point qu'il ne doive faire par le pur motif d'obéir à Dieu ; c'eſt en quoi conſiſte ſon indépendance. Son aſſujettiſſement à Dieu le délivre de toute autre ſervitude, & cela paroît manifeſtement, lorſque ce que les créatures exigent eſt contraire à ce que Dieu demande de lui : car alors elles ne trouvent plus en lui aucune volonté de leur obéir ; mais il n'y a rien auſſi de plus dépendant qu'un Chrétien humble, parce que Dieu veut qu'il pré-

fere ordinairement la volonté des autres à la ſienne, & ſur-tout il l'oblige d'obéir à ceux qui, ſelon l'ordre du monde, ont droit de lui commander; & rien ne peut l'en diſpenſer, lorſque les commandemens des hommes ſont conformes à ceux de Dieu. Il obéit, parce que c'eſt l'ordre de Dieu; & cette obéiſſance eſt non-ſeulement du corps, mais du cœur.

Il ne faut pas ſe contenter de la connoiſſance qu'on peut acquérir par les réflexions qu'on fait ſur ſoi-même & qui portent à l'humilité; mais il faut demander à Dieu, qu'il imprime ces vérités dans notre cœur. Il faut de plus y joindre la pratique effective des actions d'humilité, qui eſt la fuite des louanges & de tout ce qui paroît grand & élevé dans le monde; & il eſt très-utile d'y joindre & de rechercher, ou du moins de ſouhaiter les rabaiſſemens extérieurs qui ſont très-utiles à l'ame, en ce qu'elle prend ſouvent la poſture & l'état extérieur où l'on réduit le corps; & il faut en pratiquer autant qu'il eſt néceſſaire, pour établir & pour conſerver l'ame dans une diſpoſition ſincere d'humilité.

§. 11. *De la Patience.*

Tout péché mérite punition; ainſi il eſt juſte que le pécheur ſouffre les

peines que Dieu lui envoie, ſoit pour le purifier, ſoit pour l'éprouver; c'eſt là le fondement de la patience chrétienne. Un Chrétien n'eſt point ſurpris, quand il lui arrive des miſeres, des ignominies & des ſouffrances, & il eſt au contraire bien perſuadé que celles qu'il peut ſouffrir ſont infiniment au-deſſous de celles qui lui ſont dues. Ainſi toutes les peines, les miſeres, les maux, les douleurs, les perſécutions ſont l'objet de la patience; mais il ne faut pas réduire ces choſes pénibles à ce qui eſt ſeulement pénible aux ſens. Il eſt quelquefois plus pénible de ſouffrir une humiliation qu'une douleur. Il ne faut pas ſouffrir les maux, il faut encore ſouffrir les hommes qui les cauſent, leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices; & il faut ſouffrir tout cela avec douceur & avec amour. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les autres hommes, il faut ſe ſouffrir ſoi-même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes & les ténebres de ſon eſprit, & enfin ſes propres péchés, dont il faut porter l'humiliation, ſans s'abattre & ſans ſe décourager. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir, & les hommes, & ſoi-même, mais il faut auſſi ſouffrir la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir ſur nous: elle

n'eſt pas toujours conforme à nos inclinations ; & Dieu ayant ſes tems & ſes retardemens qui ne s'accordent pas toujours avec nos impatiences & nos deſirs, il faut les ſouffrir avec patience.

Un bon Chrétien trouve ſa joie dans les maux que Dieu lui envoie ; & quoiqu'ils paroiſſent continuels pendant toute ſa vie, ſouvent ſa joie commence longtems avant la fin de ſa vie. Après que Dieu a laiſſé ſes élus boire une partie du calice qu'il leur a deſtiné, il leur fait trouver du plaiſir & de la joie dans leurs ſouffrances mêmes. Ainſi les gens du monde jugent mal de la vie des juſtes & des élus. Ils le voient dans les humiliations & dans les maux de la vie, & ils ne conçoivent rien que de triſte & d'affreux dans cette ſorte de vie. Mais ils ne ſavent pas que Dieu adoucit ces maux par ſes conſolations, & qu'il leur y fait ſouvent trouver leur joie & leur repos. Il n'en eſt pas de même des maux que Dieu envoie aux gens du monde & qui les rendent ſi impatiens. Les plaies dont il les frappe ſont des plaies d'ennemi, ſelon le langage de l'Ecriture. Ce ſont des maux ſans conſolation, parce qu'ils n'eſperent point qu'ils leur ſoient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'emploie ces maux pour les con-

Jer. 30. 14.

vertir & les réduire au nombre de ſes brebis.

Mais, quand on n'eſpéreroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort; dès-là que J. C. nous promet que tous ces maux ſeront changés, dans l'autre vie, en une joie qui ne finira jamais, la raiſon ne devroit pas héſiter à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & avec joie: car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie, en comparaiſon de l'éternité? C'eſt infiniment moins, à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquérir des biens temporels pour toute ſa vie? Combien de maux très-réels & très-longs ſouffre-t-on tous les jours, pour acquérir de très-petits biens? Que de peines dans les études, pour acquérir des ſciences dont le fruit eſt incertain? Que de fatigues & de dangers dans la guerre, pour parvenir à une récompenſe aſſez petite, peu aſſurée & de très-peu de durée? L'acquiſition pénible des biens de cette vie eſt ordinairement plus longue que la jouiſſance. Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les poſſéder: la plupart même n'y arrivent jamais; &

cependant preſque perſonne ne refuſe de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard ; & il ſe trouve au contraire très-peu de perſonnes qui veuillent ſincérement s'expoſer aux petites peines qui ſont jointes à l'acquiſition des biens éternels.

C'eſt l'eſpérance qui nous rend patiens ; c'eſt l'eſpérance qui nous conſole dans nos maux ; c'eſt ce qui la fait comparer par ſaint Paul à une ancre ferme & aſſurée, qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais il y a de deux ſortes d'eſpérance ; l'une qui précede la patience, l'autre qui la ſuit : l'une qui la produit, l'autre qui en eſt la récompenſe. Car il ne faut pas s'imaginer que l'eſpérance d'un homme qui n'a encore rien ſouffert, ſoit pareille à celle des perſonnes qui ont été long-tems exercées dans la patience. Celle qui ſuit la patience eſt tout autrement vive & forte : elle nous fait gouter, en quelque maniere, par avance, les biens qu'elle nous fait eſpérer ; elle en rend le cœur tout pénétré : telle étoit l'eſpérance des Martyrs. La ſouffrance eſt donc une condition néceſſaire pour parvenir à l'héritage qui nous appartient, comme enfans de Dieu ; & ces ſouffrances ne conſiſtent pas ſeule-

Heb. 6. 19.

ment à accepter humblement & à ſupporter avec patience tous les maux & tous les accidens qui nous viennent de la part de Dieu, qui ne manque jamais d'en départir à ſes enfans une certaine meſure; mais elle eſt même inſéparable de l'état d'un Chrétien.

§. 12. *De la Tempérance chrétienne.*

La Tempérance chrétienne conſiſte en général à n'uſer des créatures que dans les bornes de la néceſſité. Dieu ne nous accordant toutes les choſes de la vie que pour la néceſſité, quiconque en uſe pour ſon plaiſir & ſans néceſſité, abuſe des dons de Dieu. Il eſt injuſte envers Dieu, puiſqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en ſert contre ſon intention. Il eſt injuſte en ſoi-même, parce qu'il s'avilit & ſe dégrade par cette jouiſſance des biens indignes de l'excellence de ſa nature, & qu'il rend ſon ame malade par l'attache que la jouiſſance des créatures produit néceſſairement. De plus s'étant rendu, par ſon péché, indigne de la poſſeſſion des créatures, c'eſt encore une plus grande injuſtice, que d'en vouloir uſer contre la volonté de Dieu, qui ne l'accorde à l'homme pécheur dans la néceſſité même, que par une indulgence qu'il ne méritoit pas.

La jouiſſance des créatures ne pouvant procurer que des plaiſirs petits, paſſagers, fades, miſérables, il s'enſuit que la privation même de ces créatures eſt infiniment meilleure que la jouiſſance qui eſt toujours mauvaiſe; & elle lui eſt toujours beaucoup plus préférable, quelque uſage légitime qu'on en puiſſe faire: car enfin cet uſage, quelque réglé qu'il puiſſe être, eſt toujours dangereux & affoibliſſant. Il attache l'ame aux créatures, & la diſpoſe à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prévenir ces mauvaiſes ſuites par la tempérance. La privation des créatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de la délivrer, de la guérir. Ainſi, comme cet uſage réglé des créatures a quelque étendue, & que l'on peut très-ſouvent, ou ſe l'accorder légitimement, ou s'en priver par mortification & par pénitence, la réflexion que nous devons faire dans ces occaſions eſt, que s'il eſt bon d'uſer des créatures, il l'eſt encore beaucoup meilleur de n'en pas uſer & de s'en priver. C'eſt là le parti que la tempérance chrétienne devroit nous faire prendre le plus ordinairement; & cela, d'autant plus que notre devoir n'eſt pas ſeulement de n'uſer des créatures que pour la néceſſité,

mais que la tempérance des coupables eſt de s'en priver ſouvent par eſprit de pénitence, pour en détacher leur ame, & pour réparer leurs fautes. Ce n'eſt pas un petit péché que de s'accorder toutes les commodités qui peuvent paſſer pour néceſſaires ou pour utiles, parce que c'eſt un grand péché, que de ne point faire pénitence. Or la pénitence doit aller juſqu'à s'incommoder, en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourvu qu'elles ne ſoient pas abſolument néceſſaires à la conſervation de la vie.

Il faut de néceſſité être tempérant, ſelon l'étendue de cette vertu. Non-ſeulement il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger, mais il faut uſer de la même retenue dans l'uſage de toutes les choſes du monde. Rien n'eſt plus contraire à la piété & à l'eſprit de priere, que les grands divertiſſemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'eſprit ſe collant aux objets, on ne ſauroit enſuite l'en retirer, ni le retrouver, quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'eſprit courant après les objets qui ſe préſentent, ne ſauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller

ſur ſoi-même. C'eſt pourquoi il n'y a point de précepte plus généralement recommandé, que celui d'éviter l'épanchement & la diſſipation de l'eſprit. Mais c'eſt ce qui ne peut ſe faire que par une tempérance générale qui nous faſſe renoncer à la jouiſſance de tous les plaiſirs non néceſſaires, & nous porte à nous modérer dans ceux mêmes qu'on peut appeller néceſſaires, & également dans les autres néceſſités, en n'y livrant pas notre eſprit & notre cœur; ce qui renferme une grande modération à l'égard de tous les objets des ſens.

La tempérance nous empêche de fournir au démon la matiere & les inſtrumens des tentations, & la vigilance qu'il faut y joindre nous les découvre & nous fournit des armes pour y réſiſter; mais il faut commencer par la tempérance. Pour entendre de quelle ſorte elle affoiblit les tentations, il faut concevoir que le démon n'en eſt pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement ſur nos ames. Il faut, afin qu'il puiſſe les attaquer, que le corps déréglé par nos paſſions, lui en fourniſſe la matiere. Tout ce qui eſt déréglé lui appartient, & par conſéquent tous les effets que le déſordre des paſſions produit dans le corps, ſont de ſa juriſdiction. Il les

emploie à ſes fins ; il les fait agir dans les tems les plus dangereux pour nous & les plus favorables pour ſes deſſeins ; il frappe nos eſprits par des imaginations vives des objets de nos paſſions. Ce ſont là les armes & les machines qu'il emploie contre nous, pour ſe rendre le maître de notre cœur. Or le propre de la tempérance eſt de régler les paſſions corporelles, d'en empêcher les excès, & par conſéquent, les déréglemens du corps qui en ſont les ſuites, & toutes ſortes d'impuretés. Ainſi elle ſouſtrait au démon ſes armes ; elle affoiblit ſes tentations, & accoutumant l'ame à ſe détacher de ces objets & à ne les point aimer, elle la met en état de réſiſter avec plus de force aux ſuggeſtions du diable, qui tendent à les lui repréſenter comme aimables.

§. 13. *De la Vertu de Pénitence.*

La vertu de Pénitence eſt une ſincere déteſtation du péché & un deſir effectif de le punir & de réparer l'injure faite à Dieu, en la maniere qu'il l'ordonne. Cette vertu a pour ſource l'amour de Dieu comme juſtice ; car celui qui aime la juſtice, aime ce qu'elle ordonne : or la juſtice ordonne à l'homme de ne point pécher ; elle lui ordonne

auſſi, quand il peche, de haïr, de quitter, & de punir & réparer ſon péché; & c'eſt ce qu'on appelle Pénitence. Le deſir effectif de la punition eſt donc renfermé dans la vertu de pénitence: car il eſt de l'ordre de la juſtice de Dieu, ou que l'homme ne peche point, ou que péchant, il ſoit puni. Tout péché, petit ou grand, doit être puni; il faut que Dieu en faſſe le châtiment, ou que l'homme le puniſſe lui-même. Si nous voulons donc obtenir miſéricorde, puniſſons nos péchés: Dieu ne ſauroit exercer ſa miſéricorde ſur ceux qui pechent en flattant leurs péchés, & ne les détruiſent pas. Il faut néceſſairement que nous les puniſſions, ou qu'il les puniſſe; & la ſeule voie que nous ayons pour empêcher qu'il ne les puniſſe, c'eſt de les punir nous-mêmes. La loi de la juſtice de Dieu eſt, que perſonne ne reçoit la rémiſſion d'une peine plus grande qui lui étoit dûe, s'il ne ſatisfait à Dieu par quelque ſorte de peine, quoique beaucoup moindre. Ainſi celui qui eſt véritablement pénitent, tend uniquement à faire que le péché qu'il a commis, ne demeure pas impuni.

La pénitence eſt une vertu néceſſaire à tout le monde; & c'eſt une grande illuſion que de s'imaginer qu'il y ait des perſonnes

perſonnes dans le monde qui ſoient obligées, par leur état, de vivre dans les délices, & de ne point faire de pénitence. Il y a une pénitence générale qui eſt impoſée à tous les hommes. Elle conſiſte dans les maladies & la mort du corps, dans les miſeres de cette vie, dans l'éloignement de Dieu, dans l'incertitude du ſalut, dans l'obſcurciſſement de l'eſprit, dans la réſiſtance pénible aux paſſions, & dans une vie ſérieuſe & laborieuſe. L'homme pécheur eſt obligé de ſouffrir ces peines, & les ſupporter en eſprit de pénitence. Il doit mourir comme un criminel condamné à la mort par la juſtice de Dieu, & la recevoir comme la ſatisfaction de ſes péchés; il doit ſouffrir la mortalité de ſon corps & les autres miſeres de cette vie, comme une pénitence que Dieu lui a impoſée; il doit ſe conſidérer comme banni de la vue de Dieu, comme exilé dans une terre étrangere en punition de ſes péchés; il doit regarder la rebellion de ſes paſſions comme un mal qu'il s'eſt lui-même cauſé, & ſouffrir avec paix & humilité la peine qu'il reſſent, lorſqu'il faut leur réſiſter & les réprimer; enfin il doit embraſſer dans cet eſprit de pénitence un genre de vie ſérieux & laborieux, qui n'ait pas pour fin le divertiſſement & le plaiſir;

Gen. 3, 19. car l'arrêt de Dieu : vous mangerez votre pain à la ſueur de votre viſage, regarde tous les hommes ; de plus ſaint Paul *2. Theſſ.* 3, 10. déclare indignes de la nourriture, ceux qui ne veulent pas travailler, & Jeſus-Chriſt *Matth.* 10, 38. même exclut du nombre de ſes diſciples ceux qui ne portent pas leur croix & ne font pas pénitence. Perſonne donc n'eſt exemt de faire pénitence, non pas même les Rois, les Grands, les femmes : & cette loi eſt pour tous les hommes, de quelque condition & tempérament qu'ils ſoient ; & comme tous ont fait une infinité de fautes par l'amour des biens créés, tous doivent les réparer en s'en privant. Ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence, ſans un deſir ſincere de ſatisfaire à la juſtice de Dieu d'une maniere proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir, par la privation des créatures, les péchés commis dans la jouiſſance des créatures. Ainſi la pénitence générale qui conſiſte dans cette privation, eſt néceſſaire à l'homme, & comme ſatisfaction pour les péchés paſſés, & comme remede aux foibleſſes qui lui en reſtent par les habitudes vicieuſes qu'il a contractées.

L'homme naturellement eſt ennemi de la pénitence & de la mortification,

& en cela il eſt injuſte non-ſeulement envers Dieu, mais encore envers ſoi-même; non-ſeulement envers ſon ame, mais encore envers ſon corps. La vertu de pénitence ne tend point à détruire le corps, mais à le conſerver; elle ne veut détruire en lui que ce qui peut lui cauſer la mort éternelle; elle ne veut en bannir que les poiſons qui le corrompent, & les ulceres qui s'y forment pour le faire mourir. Il paroît de-là qu'elle ne tend qu'à notre bien véritable, & qu'elle ne fait rien que par un motif d'amour, mais d'un amour ſage & réglé qui ſait diſcerner les vrais moyens de procurer le bien des ames. Les hommes ſont donc bien déraiſonnables d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appelle mortification, puiſqu'elle ne tend qu'à faire vivre le corps, & à lui procurer les biens dont il eſt capable. La vie qui eſt promiſe à ceux qui mortifient les œuvres de la chair, n'eſt pas ſeulement la vie de l'ame, c'eſt auſſi celle du corps; mais du corps dans le ciel & non ſur la terre. On trouvera d'autres inſtructions ſur ce ſujet dans ce qui ſera dit du Sacrement de Pénitence & ſur le jeûne. *Rom.* 8, 13.

§. 14. *De la Juſtice Chrétienne.*

LA Juſtice Chrétienne eſt l'aſſembla-

ge des vertus qui conſtituent l'homme juſte & ſaint; c'eſt pourquoi il lui eſt commandé d'être ſaint, parce que Dieu eſt ſaint. Or la ſainteté de Dieu étant une ſéparation & une haine de tout ce qui eſt impur, corrompu & profane, & renfermant la plénitude des perfections, il faut, pour être juſte, approcher de cette ſainteté par les vertus chrétiennes, & par la ſéparation de toute corruption; ce qui fait que perſonne ne ſera admis à la participation du bonheur éternel, qu'il n'ait été entiérement purifié de la moindre ſouillure.

Levit. 11, 44.

Apoc. 21, 27.

Le royaume de Dieu eſt le royaume de la juſtice, de l'ordre, de la vérité: or il eſt impoſſible que l'ordre, la vérité & la juſtice regnent dans une ame tant qu'elle aimera l'injuſtice, la fauſſeté, le déſordre. Il faut haïr l'injuſtice & aimer la juſtice; & c'eſt ce que fait le Juſte qui eſt né de l'eſprit de Dieu, en qui cet eſprit réſide & qui le conduit. Ce Juſte eſt patient, débonnaire; il ne penſe point de mal; il n'eſt, ni vain, ni ambitieux; il ne cherche point ſes intérêts; il ne ſe plaît point dans l'injuſtice, & il aime la droiture, l'équité & la vérité. Toutes ces diſpoſitions étant dans ſon cœur, elles ſe font paroître au-dehors dans les occaſions; c'eſt la voix & le lan-

gage de cet eſprit. C'eſt en cette maniere que le Chrétien né de l'eſprit, eſt un homme ſpirituel, c'eſt-à-dire, qu'il agit par les impreſſions de cet eſprit, & non par celles de la chair. Il eſt créé ſelon Dieu dans la juſtice, parce qu'il rend à Dieu ce qui eſt dû à Dieu; à ſoi-même ce qu'il ſe doit à ſoi-même; aux créatures, ce qu'il doit aux créatures. Il rend au ſouverain Etre l'hommage & l'amour qu'il lui doit : comme il tient tout de lui, il lui rapporte tout. Il ſe doit à ſoi-même la juſtice de ſe rendre heureux; & il ſe la rend en rapportant tout à Dieu, en travaillant à ſe guérir de ſes maladies, & en ſe ſéparant des créatures qui lui nuiſent. Enfin il rend aux créatures ce qu'il leur doit. Il les place dans leur rang & dans leur ordre; il ne les fait point ſervir d'objet à ſes deſirs; il les emploie au plus noble uſage qu'elles puiſſent avoir, qui eſt de ſervir de motifs de louer Dieu & de le craindre, & de tenir lieu de miroir où l'on voit ſes grandeurs inviſibles, ſa puiſſance & ſa divinité.

C'eſt par cette juſtice que l'homme pratique envers Dieu, qu'il s'établit dans la ſainteté, qui conſiſte dans la ſéparation de ce qui ſouille : & comme il n'y a que la cupidité qui le ſouille & le corrompt,

la séparation de la cupidité lui procure la pureté, la justice & la sainteté. Il est vrai que, comme cette séparation n'est pas parfaite, aussi la sainteté n'est pas parfaite en ce monde-ci. Il se glisse encore dans ses meilleures actions une infinité de recherches & de retours d'amour-propre. Tout cela diminue sa sainteté, mais ne la détruit pas absolument, pourvu que le cœur tende toujours à retirer son amour de toutes les choses temporelles, & à le tourner vers celles qui sont éternelles, en pratiquant la loi éternelle qui le lui commande. Un Juste a toujours le glaive à la main pour séparer l'ame de tous les objets créés, afin de l'attacher uniquement à Dieu, c'est-à-dire, qu'il a une pente continuelle à la séparation des créatures, & c'est en quoi consistent la justice & la sainteté. On voit quantité de gens qui se détachent de plusieurs objets de passion, & qui s'appliquent aux œuvres de charité: mais cela ne suffit pas pour la sainteté, si l'on ne se sépare de tout ce qui domine l'ame. Il faut être séparé non-seulement des plaisirs & des intérêts grossiers, mais aussi de la recherche, de l'approbation & de l'amour des créatures, de son repos, de ses satisfactions intérieures, & même de la dévotion sensible.

Un Chrétien doit toujours s'efforcer d'avancer dans la ſainteté, & c'eſt dans l'accroiſſement de l'amour de la juſtice & de la haine de l'injuſtice que conſiſte cet avancement. Il y a toujours lieu d'avancer dans cette voie, parce que la charité n'a point de bornes préciſes, & que l'on peut toujours y faire du progrès, ſans que jamais ce progrès ſoit de conſeil, & ceſſe d'être de précepte. Ce ſont ces divers dégrés d'amour de la juſtice qui font les divers progrès & les différens avancemens des ames. C'eſt ce qui les rend plus foibles ou plus fortes, moins capables, ou plus capables de réſiſter aux tentations; & c'eſt delà qu'il arrive ordinairement qu'entre pluſieurs juſtes attaqués des mêmes tentations, les uns demeurent fermes, & les autres ſont renverſés; de ſorte que, comme on ne ſait pas préciſément la meſure des tentations, par leſquelles Dieu permettra que nous ſoyons éprouvés, chacun eſt obligé de travailler toujours à ſe fortifier dans la vertu, qui n'eſt autre que l'amour de la juſtice. Il eſt bien vrai qu'on doit eſpérer que Dieu ne permettra pas que nous ſoyons tentés au-delà de nos forces; mais pour obtenir cette grace, il faut travailler fidélement & fortement à nous avancer, à nous fortifier & à nous enra-

ciner dans la charité : autrement il eſt clair que c'eſt à notre négligence qu'il faut imputer de ce que les tentations nous renverſent & ſe trouvent au-deſſus de nos forces : car elles n'y auroient pas été, ſi nous avions eu ſoin de nous fortifier par une charité plus abondante. Dieu ne promet cette proportion des tentations aux forces de l'ame, qu'à ceux qui ſont fideles à travailler & à s'avancer dans la voie de Dieu, & qui lui demandent cet avancement avec perſévérance & avec ardeur, & ceux qui ne le font pas, doivent s'imputer leur chûte & leur ruine.

C'eſt un précepte de travailler à s'avancer dans la juſtice, & d'avoir une volonté ſincere de croître en lumiere & en ſainteté. Dieu eſt le maître de ſes graces. Il faut ſe contenter de la part qu'il lui plaît de nous en faire ; & l'on peut croire même que lorſqu'il nous tient dans une eſpece de diſette & de pauvreté de graces, il peut avoir en cela des vues de miſéricorde ſur nous, & avoir deſſein de nous guérir de l'orgueil par la baſſeſſe & l'imperfection où il nous retient. Mais cela n'empêche pas que comme c'eſt l'impureté de notre cœur, notre lâcheté & notre tiédeur qui arrêtent le cours des graces de Dieu, on

ne ſoit obligé de haïr en ſoi ces défauts & de faire effort pour les ſurmonter. Perſonne n'eſt diſpenſé de cette ſainte violence par laquelle on ravit le royaume de Dieu; & quiconque voudroit renoncer à ces efforts, ſe priveroit par-là, non d'un accroiſſement de grace, mais du royaume même de Dieu, qui eſt la récompenſe de ces efforts.

La cupidité, qui ne meurt jamais dans cette vie, étant d'elle-même ſans bornes, & tendant toujours à s'accroître, il ne faut que ceſſer de travailler & de la réprimer, pour trouver enſuite qu'elle aura fait des progrès conſidérables. C'eſt une pente qui nous fait toujours gliſſer en bas, à moins que nous ne faſſions un effort continuel pour nous élever en haut. C'eſt un torrent qui nous entraîne, à moins que nous nous roidiſſions contre ſon cours. C'eſt un poids malheureux qui eſt toujours en action. C'eſt une racine amere qui pouſſe toujours des rejettons qui défigureroient en peu de tems notre ame, ſi nous n'avions un ſoin continuel de retrancher ces mauvaiſes productions: voilà notre œuvre, notre devoir, notre milice. Demander donc ſi l'on eſt obligé de tâcher d'avancer, c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ſatisfaire à ſon devoir, & de faire ſon

œuvre en ce monde ; c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ne pas ſe laiſſer entraîner dans l'enfer ; c'eſt demander s'il eſt permis de reculer & de retourner en arriere. Car, ne point travailler à nous avancer dans la juſtice, c'eſt reculer, c'eſt ſe laiſſer entraîner dans le précipice, c'eſt ſuivre le courant qui nous porte dans l'abyme ; & en un mot, c'eſt tendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit. De tout cela, il s'enſuit qu'il eſt important d'avoir en ſoi la juſtice ; qu'il faut la demander à Dieu ; qu'il faut la conſerver lorſqu'on l'a reçue, & qu'il faut faire tous ſes efforts pour la perfectionner.

§. 15. *Idée des Juſtes.*

On a peu d'idée dans cette vie de ce que c'eſt qu'un Juſte. Un Juſte eſt l'ami & le favori de Dieu. Il eſt le temple de Dieu, ou plutôt le ſeul temple digne de Dieu ; parce qu'il n'y a que ce temple qui ſoit capable de recevoir les impreſſions de ſa ſainteté & de ſon amour. Dieu, qui eſt un feu dévorant, ne peut être dans les ames des Juſtes, qu'en les purifiant de ſouillures : Dieu, qui eſt lumiere, ne peut être en elles, qu'en les éclairant : Dieu qui eſt charité, ne peut être en elles, qu'en les enflammant d'amour :

Dieu, qui eſt ſaint, ne peut y être qu'en les ſanctifiant & les conſacrant. Tous ces différens dons rendent les ames ſi grandes, que ſi nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur néant.

Il faut ſe repréſenter, pour concevoir le bonheur ineſtimable des Juſtes, qu'ils jouiſſent de la lumiere de Dieu; qu'ils entendent ſa voix, comme ſes amis; qu'ils s'élevent vers lui par les mouvemens de leur amour; qu'ils poſſedent les richeſſes de ſa grace; qu'ils ſont délivrés de la ſervitude du démon; qu'ils ſont revêtus de l'innocence, & qu'ils ſont vivans de la vraie vie, qui eſt celle de la charité. Mais il faut paſſer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils ſont des Rois, étant aſſociés à la royauté de Jeſus-Chriſt; qu'ils ſont les maîtres du monde, puiſque toutes les créatures ne ſont plus que pour eux, & ſe rapportent à eux; qu'ils ſont les enfans de Dieu, puiſqu'il les adopte pour ſiens, en les uniſſant avec ſon Fils; qu'ils ſont héritiers du Paradis, puiſque c'eſt l'héritage de Jeſus-Chriſt, & que le droit leur en eſt donné par le gage du Saint-Eſprit qu'ils ont reçu; qu'ils ſont les temples de Dieu, puiſque Dieu ha-

bite en eux, & que le Saint-Eſprit les anime; & enfin qu'ils ſont les membres de Jeſus-Chriſt par la participation de ſon eſprit & par l'union qu'ils ont avec ſon corps même qu'ils reçoivent de la ſainte Euchariſtie. Un Chrétien qui eſt appellé à une telle dignité, a une raiſon bien puiſſante pour l'eſtimer & la conſerver, & pour mépriſer les choſes du monde qui ſont ſi viles & ſi mépriſables.

Un Juſte connoît la juſtice & ſe nourrit de cette juſtice. Il eſt rempli de ſageſſe; & cette ſageſſe lui fait gouter la volonté de Dieu, l'y fait trouver ſes délices, & la fait préférer à toutes les douceurs de la terre. Il l'a toujours préſente dans ſes actions : elle lui marque ce qu'il doit faire & ce qu'il doit dire : elle le fait marcher dans des chemins étroits, parce qu'elle lui fait éviter de petits ſcandales & de ſecretes recherches d'amour-propre, qui échappent à la connoiſſance des perſonnes peu éclairées. C'eſt ce qui fait qu'évitant beaucoup de fautes, il ne laiſſe pas d'en reconnoître beaucoup, & de s'humilier par la multitude dont il ſe trouve coupable. Mais, quelque étroite que la lumiere de la vérité rende la voie des Juſtes, en leur faiſant découvrir une infinité de volontés de Dieu qui leur re-

tranchent quantité d'actions, & qui leur en preſcrivent d'autres, la charité néanmoins, qui les y engage, leur élargit cette voie, en leur y faiſant trouver leur joie & leur paix. Si la lumiere étrécit leur voie, la charité dilate leur cœur, & ainſi elle les fait courir dans la voie des commandemens. On doit donc concevoir qu'il n'y a pas d'état plus grand & plus eſtimable que celui d'un Juſte.

CHAPITRE XV.

DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE.

§. 1. *Du Culte qui eſt dû à Dieu.*

ON doit le culte à Dieu, comme au ſouverain Etre, & ce culte conſiſte principalement dans l'adoration en eſprit & en vérité; ce qui ſe fait par une adoration d'amour, par laquelle on s'anéantit devant Dieu, en l'aimant. Car c'eſt l'amour qui fait la vérité du culte & de l'adoration; & ſans amour, il n'y a que fauſſeté. La raiſon en eſt, que c'eſt par l'amour que l'ame ſe ſoumet à ce qu'elle regarde comme ſon ſouverain bien. Or c'eſt cette ſoumiſſion de l'ame qui fait l'eſſentiel & la vérité

de l'adoration. Sans cette ſoumiſſion d'amour, tout le reſte du culte ne ſauroit être qu'extérieur & judaïque. Il faut que ce culte ſoit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, & que Dieu en ſoit le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes ſe contentent des dehors, parce qu'ils ne voient que le dehors; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être ſatisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte intérieur produit néceſſairement l'extérieur; mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur. Le culte intérieur eſt l'eſſentiel, parce qu'il ſe répand naturellement au-dehors, & que poſſédant le cœur, il ſe rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent; c'eſt ce qui paroît dans les prieres, dans les louanges, dans les proſternemens, dans les génuflexions, & ſur-tout dans le Sacrifice auguſte que l'on offre au Dieu vivant & éternel. Mais, pour adorer Dieu dignement, il faut être humble de cœur: car adorer, c'eſt eſtimer, révérer, aimer ce qu'on adore; c'eſt le mettre au-deſſus de ſoi, & lui donner la préférence; & ce ne ſont que les humbles de cœur qui peuvent le faire.

Selon ce principe, on peut dire que

Dieu a peu de véritables adorateurs: car combien y en a-t-il peu qui préferent véritablement Dieu à toutes choſes, qui tendent à lui, comme à leur ſouverain bonheur, & qui ne reconnoiſſent pas l'éminence de ſa grandeur infinie par un aveu ſtérile & tel que l'évidence de la vérité le tire des démons mêmes, mais par une préférence intérieure, par laquelle l'ame ſe ſoumet à lui, comme à ſon principe & à ſa fin? Tous les amateurs du monde, tous ceux qui ſont engagés en des paſſions criminelles, tous ceux qui ſont dominés par quelque amour plus fort que celui de Dieu, tous ceux qui établiſſent leur félicité dans ce monde & dans les biens périſſables, ſont incapables d'adorer Dieu en cette maniere; & bien loin d'être de véritables adorateurs, ils ſont au contraire de véritables idolâtres, puiſqu'ils ſe ſoumettent aux créatures; qu'ils les aiment comme leur fin, & qu'ils les préferent à Dieu.

Aimons donc Dieu, ſi nous voulons l'adorer en Chrétien. Que tous les reſpects que nous lui rendons naiſſent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos ſacrifices, qui ne ſoit conſumé ſur l'autel de notre cœur par ce feu ſacré. Mais pour l'aimer, il faut le connoître, il

faut avoir quelque idée de ſa grandeur & de ſa beauté infinie, puiſqu'on ne ſauroit aimer, ni adorer ce qu'on ne connoît pas. Il faudroit donc que les Chrétiens s'appliquaſſent davantage qu'ils ne font, à connoître Dieu & à s'entretenir de ſes perfections & de ſes grandeurs; & quoiqu'ils ne doivent pas ſouhaiter de le voir dans ce monde, puiſque ce n'en eſt pas le lieu, ils peuvent pourtant deſirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils en ont d'ordinaire, afin que cette idée leur découvrant, d'une maniere plus claire, les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir & à s'abaiſſer avec un amour plein de reſpect ſous cette ſouveraine majeſté.

Dieu eſt adorable dans tout ſon être & dans toutes ſes perfections; il eſt adorable dans toutes ſes œuvres. Nous devons adorer Dieu dans tout ce qu'il a fait à l'égard des créatures, dans tous les conſeils de ſa juſtice & de ſa miſéricorde ſur tous les hommes, & principalement ſur nous. Nous devons l'adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie & de notre mort, dans tous les accidens de notre vie, dans tous ſes deſſeins ſur nous: car tous ſes conſeils ſont éternels, immuables, pleins de ſageſſe & de juſtice. Enfin il faut adorer Dieu fait

homme, qui eſt Jeſus-Chriſt, dans toutes ſes actions. Tout eſt divin en Jeſus-Chriſt, & par conſéquent digne de nos adorations. Or adorer Dieu, comme nous avons dit, c'eſt s'abaiſſer & s'anéantir en ſa préſence; c'eſt le préférer à ſoi; c'eſt deſirer ſon regne ſur nous; c'eſt avouer que nous ſommes à lui & pour lui, que nous lui appartenons par toutes ſortes de droits, que c'eſt le comble de l'injuſtice de vouloir nous ſouſtraire de ſa dépendance & vivre pour nous-mêmes; c'eſt le louer, c'eſt l'aimer, c'eſt l'admirer; & tous ces ſentimens de l'ame compoſent tous enſemble cette adoration en eſprit & en vérité que Dieu demande de nous.

C'eſt pour nous mettre à portée de remplir ce devoir, qu'il y a des jours conſacrés particuliérement au culte de Dieu, tels que ſont les Dimanches, les Fêtes & certaines ſolemnités. Ces jours doivent être des jours d'une ſainte joie, d'une application particuliere à Dieu, d'une ſéparation plus grande du monde. C'eſt le tems de pratiquer le Sabbat ſpirituel, non-ſeulement par la ceſſation de tous péchés, mais en ſe donnant tout entier aux œuvres qui regardent directement le culte de Dieu, comme ſont l'aſſiſtance au ſervice divin à ſa Paroiſſe,

les inſtructions, les prieres, les lectures de piété & autres bonnes œuvres. Les ſolemnités demandent de nous une pureté particuliere, & doivent nous exciter à nous purifier avec plus de ſoin & d'application. On doit y faire plus de bonnes œuvres & de prieres, afin que Dieu ſoit loué, honoré, adoré. Il faut auſſi regarder nos temples, où la majeſté de Dieu réſide, comme des lieux de priere & d'adoration, & où il faut, par conſéquent, être dans la modeſtie, le reſpect & le recueillement. Ainſi toutes les actions incompatibles avec ces diſpoſitions, ſont défendues dans les Egliſes; les entretiens, ou d'affaires, ou de nouvelles, les rendez-vous & les parties qui s'y font, les regards vagabonds & déréglés, les égaremens d'eſprit volontaires, les penſées mêmes qui regardent les affaires domeſtiques; tout cela étant inalliable avec la priere & l'adoration de Dieu, profane la ſainteté de ces lieux.

§. 2. *De la Parole de Dieu.*

La ſcience du ſalut eſt celle qui nous apprend le chemin du ciel, la voie de la vie éternelle, la voie de la juſtice & la voie du royaume de Dieu. C'eſt celle qui nous apprend à ſurmonter les puiſ-

ſances des ténebres & tout ce qui s'oppoſe à notre ſalut. En un mot, c'eſt celle qui nous enſeigne à vivre & à mourir comme il faut; & de la maniere néceſſaire pour être éternellement heureux. C'eſt proprement l'Ecriture ſainte, qui eſt la parole de Dieu, qui nous enſeigne cette ſcience du ſalut. L'Ecriture-Sainte n'eſt pas ſeulement une lettre que le Pere céleſte a adreſſée à tous les hommes, mais c'eſt une lettre que notre Pere a écrite à chacun de nous en particulier : car elle eſt tellement commune à tous, que Dieu l'a deſtinée à l'inſtruction de chaque fidele; qu'il l'a eue en vue en particulier, & que c'eſt pour lui qu'il a fait écrire les inſtructions qu'elle contient. C'eſt donc une négligence inſupportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de notre Pere, ni s'informer de ce qu'il nous y dit; & ſi ceux qui feroient paroître ce dédain à l'égard de la lettre d'un Roi de la terre, mériteroient d'être ſévérement punis; on peut juger de ce que mérite le mépris que les hommes font de l'Ecriture, en négligeant de s'inſtruire des vérités que Dieu nous y a fait annoncer. Mais ce n'eſt pas aſſez de l'ouvrir & de la lire; il faut y chercher ce que Dieu a voulu nous y apprendre : car elle eſt écrite

Rom. 15, 4. pour notre instruction & pour notre consolation.

On doit avoir un respect particulier, non-seulement pour les vérités de Dieu, mais aussi pour les paroles de l'Ecriture qui les renferment. Ainsi rien n'est plus avantageux aux Chrétiens, que de se rendre ces paroles familieres, & par la lecture, & par la méditation. On doit les regarder comme les instrumens ordinaires de la sanctification des ames & le canal ordinaire des lumieres par lesquelles nous sommes sauvés. Il faut se servir de ces divines paroles pour purifier notre mémoire de toutes les idées vaines dont elle est remplie. Il faut qu'elles soient le plus ordinaire objet de notre esprit, & que notre cœur ne cesse point de s'en nourrir. Ç'a été la pratique la plus universelle de tous les Saints; & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la piété des premiers siecles, que le peu d'application que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraisons passives & sans action, & l'on regarde presque comme une dévotion grossiere de s'entretenir de la parole de Dieu & de la méditer jour & nuit. Cependant les saints Peres n'en ont point su d'autre, & ils n'en ont point conseillé

d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Eſprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation ; mais ils n'ont point preſcrit de regles & de méthodes pour les y élever. Toute leur ſpiritualité a conſiſté à les obliger de lire & de méditer ſans ceſſe l'Ecriture-Sainte, & ſur-tout les Pſeaumes & le Nouveau Teſtament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame & les regles de leur conduite dans ces divines paroles. Il faut la lire & l'écouter avec plaiſir & d'une maniere qui nous faſſe regarder comme un bonheur de l'écouter. Il faut l'écouter en l'aimant & en l'obſervant : car l'écouter ou la lire ſans l'obſerver, ce n'eſt pas même l'écouter, c'eſt la mépriſer. Ces divines paroles nous ſauveront ou nous condamneront. Celui qui les aura reçues avec foi, ſera ſauvé par ces paroles ; & celui qui ne les aura pas reçues en cette maniere, ſera condamné ; ou plutôt il eſt déja condamné.

C'eſt mal recevoir la parole de Dieu, que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans notre eſprit, & de l'exclure de notre cœur, ſoit qu'on l'en exclue abſolument, ſoit qu'on lui en refuſe ſeulement l'empire, en ſe laiſſant dominer par les objets que le diable

propoſe. Cette divine nourriture ne veut point être reçue à demi. Il eſt bien juſte que Dieu nous faiſant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par ſa parole, nous l'y recevions comme notre Roi, que nous le faſſions regner en nous, & que cette parole ſoit notre regle, notre loi & notre lumiere. Or cela n'eſt pas, quand le cœur eſt occupé de quelque paſſion dominante, & qu'il tient à quelque autre objet qu'il préfere à Dieu. On la reçoit encore mal, quand, après l'avoir reçue, on la laiſſe inutile; quand on laiſſe croître dans ſon cœur une foule de ſoins, d'inquiétudes, de plaiſirs, qui, comme des épines, l'empêchent de croître & de fructifier, & qui la deſſechent & l'étouffent peu à peu.

L'excluſion de ces mauvaiſes manieres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle ſorte on doit la recevoir : car il s'enſuit delà qu'il faut la recevoir, non-ſeulement dans ſon eſprit, mais dans ſon cœur; non pour y occuper quelque petite place, mais pour y regner comme dans ſon royaume, dans ſon trône, dans ſon temple. Elle doit y être adorée, puiſqu'elle comprend Jeſus-Chriſt même, & que par elle il habite & regne en nous. Les ſignes & les ſons n'en ſont que les voi-

les ; mais le Verbe même de Dieu eſt caché & couvert ſous ces voiles & ſe communique à nous par ce moyen. Il faut donc recevoir cette parole comme le pain qui eſt deſcendu du ciel. Il faut ſe nourrir de ce pain vivant de la parole de Dieu par la méditation, par l'amour, par le reſpect, & particuliérement par une exacte obéiſſance à ce qu'elle nous preſcrit : car c'eſt là proprement ce qu'on appelle ſe nourrir. Un homme n'eſt pas nourri, quand l'aliment entre dans ſon eſtomac, mais lorſqu'il ſe mêle & s'unit avec toutes les parties de ſon corps. La parole de Dieu ne nourrit de même proprement l'ame, que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de regle & de lumiere. Il faut la recevoir encore avec douceur, c'eſt-à-dire, ſans oppoſition, ſans réſiſtance & avec une parfaite docilité, en ſe livrant à elle & en s'y ſoumettant parfaitement, ſans chercher des voies pour ſe dégager de ſes liens.

§. 3. *De l'Amour de la Vérité.*

Il eſt inconteſtable que toute vérité a Dieu pour principe. On ne peut douter que les vérités éternelles & immuables ne ſoient connues que par une lumiere qui éclaire les eſprits. Or cette

lumiere, qui est l'objet de leur entendement, n'est autre chose que Dieu même, comme Vérité éternelle, qui se manifeste à eux de telle sorte, qu'ils y acquiescent. C'est ainsi que l'esprit connoît & se convainc qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fissent; qu'il faut conserver l'ordre naturel, & non le troubler; que l'ordre vaut mieux que le désordre; qu'il faut se conduire par raison & non par passion; qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; qu'il faut que les choses qui ont moins de bonté, soient soumises à celles qui en ont le plus; que l'incorruptibilité vaux mieux que la corruption; que l'être est préférable au néant : car ces regles immuables & éternelles, qui sont les regles de nos jugemens, & qui sont au-dessus de l'esprit de l'homme, ne sont autre chose que la Vérité même, qui brille dans l'esprit de ceux à qui elle se manifeste. Cette Vérité est Dieu même, & Dieu est le seul maître de la Vérité.

La Vérité est tellement le vrai bien de tous les hommes, que nous ne saurions rien aimer, qu'en nous persuadant qu'il est bon & qu'il est vrai. C'est pourquoi l'homme corrompu ayant attaché son cœur à des créatures indignes de lui, y attache

attache auſſi une fauſſe idée de bonté & de vérité. On aime le vrai, & on veut toujours que ce que l'on aime ſoit vrai. Ceux même qui prennent plaiſir à tromper les autres, ne veulent pas qu'on les trompe; & rien ne peut attirer le cœur de l'homme ſous l'idée de fauſſeté. Il y a des fauſſetés & des erreurs plus mauvaiſes les unes que les autres; mais il eſt impoſſible que l'homme ne juge que l'erreur, comme erreur, & la fauſſeté, comme fauſſeté, eſt un mal; & ce ſentiment eſt tellement gravé dans le fond de ſon cœur, qu'il n'eſt pas en ſa puiſſance de l'effacer. D'où vient donc que la vérité étant ſi aimable, il y a tant de perſonnes qui la haïſſent? C'eſt qu'ils ont attaché leur amour à des biens faux, auxquels ils ont joint l'idée de la vérité; de ſorte que, quand la vérité réelle s'oppoſe à leurs paſſions, ils ſe révoltent contre elle; ils ne veulent pas la reconnoître pour vérité, ou, s'ils ſont obligés malgré eux de la reconnoître pour telle, ils ne laiſſent pas de la haïr: car l'amour des faux biens que l'on veut prendre pour vrais, rend odieuſes les regles de la vérité, parce qu'elles convainquent l'eſprit de l'injuſtice & de la fauſſeté de ſon choix.

Il faut écouter la vérité où elle nous

parle : or elle nous parle au fond de notre ame ; c'est là qu'elle se fait entendre à ceux qui lui prêtent l'oreille : car, quoiqu'elle puisse nous être extérieurement proposée en bien de manieres, on ne l'entend néanmoins qu'au-dedans de soi. La raison pourquoi il y en a si peu qui l'écoutent, c'est que presque tout le monde est hors de soi-même & fugitif de son cœur; ainsi l'on n'entend point ce que Dieu nous y dit, & l'on se prive de ce qu'il nous y diroit, si nous n'étions point aveuglés par l'amour des choses temporelles. Le moyen donc d'entendre la voix de Dieu, c'est de retirer son esprit du tumulte du monde & de l'épanchement au-dehors. Chacun est obligé de se retirer du monde & du tumulte, autant qu'il est nécessaire pour écouter la vérité ; mais cette nécessité est inégale, selon la diversité des dispositions des hommes. Il y en a, à la vérité, qui sont assez recueillis pour entendre la voix de Dieu, même dans le tumulte des affaires, & qui ne laissent pas, au milieu des plus grands embarras & des emplois les plus considérables, de régler le gros de leur vie par la vue de la vérité ; mais si l'on voyoit que son esprit fût tellement plongé dans les affaires du siecle, qu'on fût incapable de penser à

Dieu, de vivre pour Dieu & d'entendre ſa voix, il eſt certain que l'on devroit ſonger à une plus grande ſéparation du monde. Car enfin, il faut, préférablement à toutes choſes, donner à ſon ame ce qui lui eſt néceſſaire pour ſon ſalut. Il faut retrancher les paſſions, l'attache à ſon ſens, la mauvaiſe honte, la vanité, & généralement l'amour de toutes les choſes que la vérité condamne. Il faut faire regner la vérité ſur ſon entendement, en n'y donnant entrée à aucune fauſſeté, en le rempliſſant, le plus qu'il eſt poſſible, de vérités utiles, en réglant la recherche que nous faiſons de ces vérités ſur les regles de la vérité même.

L'homme, depuis le péché, a naturellement de l'oppoſition à la vérité, parce que ſon cœur eſt corrompu. C'eſt Dieu qui guérit la corruption du cœur, en inſpirant un amour ſincere de la vérité. Or celui qui eſt ainſi diſpoſé, reçoit ſans peine les vérités qui ſe trouvent alors conformes à la droiture de ſon cœur, parce qu'il aime Dieu. Au contraire, comme elles ſont oppoſées aux inclinations de la nature corrompue, elles ſont rejettées de tous ceux qui ſont dominés par leurs paſſions. C'eſt par-là que Dieu diſcerne les hommes. La vérité eſt reçue

par tous les cœurs ſinceres & droits : elle eſt rejettée par tous les cœurs corrompus ; mais cela doit s'entendre principalement de la vérité ſuffiſamment prouvée & atteſtée : car la droiture du cœur ne reçoit pas & ne doit pas recevoir les vérités, ſans preuves ſolides, parce que ce ſeroit agir contre le bon ſens & la raiſon, que d'agir de cette ſorte ; ce qui eſt contraire à la droiture du cœur.

Nous n'avons pas ſeulement beſoin de la manifeſtation de la vérité ; mais pour la recevoir comme il faut, nous avons de plus beſoin que Dieu nous donne l'amour de la vérité : car, comme dit ſaint Auguſtin, l'on n'entre dans la vérité, que par la charité. Cet amour de la vérité ne nous eſt pas ſeulement néceſſaire à l'égard des points de foi, mais encore plus à l'égard des maximes de la morale chrétienne : car c'eſt particuliérement à l'égard de la morale, que la raiſon qui nous fait embraſſer de fauſſes opinions, eſt que nous n'aimons pas la vérité qui nous découvre la voie de la juſtice, & que nous la regardons comme contraire à nos intérêts. Le lieu de la vérité n'eſt pas l'eſprit, mais le cœur. Elle ne nous eſt donnée, que pour être adorée, aimée & pratiquée par le cœur. Quiconque donc la retient dans ſon

eſprit, ſans la réduire en pratique & ſans l'aimer, la retient dans un lieu indigne d'elle. Il en eſt, non un poſſeſſeur légitime, mais un injuſte uſurpateur. La vérité eſt dans ſon eſprit, comme un arrêt qui le condamne & qui rend témoignage contre lui.

L'uſage principal que nous devons faire de la vérité, eſt de nous en ſervir pour faire des réflexions ſérieuſes ſur notre conduite & ſur notre vie, & de réduire ces connoiſſances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de notre vie. C'eſt là l'unique moyen de l'imprimer dans le cœur, & d'empêcher qu'elle ne ſoit un vain ornement de notre mémoire, en la rendant une diſpoſition effective de notre ame. C'eſt par-là que la vérité habite en nous, que nous y devenons conformes, & que ſon regne s'établit en nous. C'eſt enfin en cela que conſiſte le vrai bonheur des hommes: car la vérité ne manque jamais de récompenſer ceux qui la ſuivent & qui la pratiquent. Ils ſe font par ces actions un tréſor éternel. Ils deviennent riches & abondans; au lieu que ceux qui ſe contentent de l'avoir dans la mémoire, & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuſe pauvreté, & ainſi leur ame eſt

affamée parmi ces mêmes vérités, parce qu'elle ne s'en nourrit, qu'en les pratiquant.

C'eſt principalement la contradiction, à la vérité, qui découvre le fond des cœurs. Quand la vérité n'eſt point attaquée, & qu'il n'y a rien à ſouffrir pour la défendre, bien des gens ſe font honneur de lui être favorables; mais, ſi-tôt qu'il y a quelque choſe à perdre, en la ſoutenant, on voit incontinent tous les lâches conſentir à ſon oppreſſion, & tous les méchans y contribuer. Il n'y a que ceux qui ſont très-ſincérement à Dieu, qui ne l'abandonnent pas. La contradiction de la vérité n'a pas ſeulement diſtingué les Martyrs des Païens, les Catholiques des Hérétiques : elle continue dans la ſuite de tous les ſiecles, de diſtinguer les bons des méchans. Les méchans ſe joignent au torrent du monde, qui tend à détruire la vérité; & les bons réſiſtent à ce torrent, en confeſſant la vérité par leurs actions. Car ce ne ſont pas ſeulement ceux qui répandent leur ſang pour elle, qui la confeſſent; il ſuffit de demeurer ferme parmi les diſcours téméraires & les mauvais exemples des hommes, de ne point ſe ſoucier de leurs inſultes, de leurs menaces, de leurs mauvais traitemens, & de s'at-

tacher aux préceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'eſt une eſpece de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons ; & cette maniere de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les hommes, leur méritera dans l'autre vie, qu'il les confeſſe devant ſon Pere, comme il nous en aſſure lui-même ; au lieu qu'il renoncera tous ceux qui ne l'auront point confeſſé. *Luc.* 12. 8.

Or comme il y a une bonne maniére de confeſſer Jeſus-Chriſt, digne de récompenſe ; il y a auſſi une mauvaiſe maniere d'être muet devant Dieu, qui mérite punition ; c'eſt la ſuppreſſion de la vérité, lorſqu'il s'agit de lui rendre témoignage, de la ſoutenir, d'en inſtruire ceux qui ont beſoin de la connoître. C'eſt par ce ſilence, auquel la timidité & l'intérêt réduiſent la plupart des hommes, qu'il arrive que la juſtice & l'équité ſont ſi abandonnées dans une infinité de rencontres, que tant d'innocens ſont opprimés par la calomnie, que ceux qui ont affaire à de plus puiſſans qu'eux, trouvent ſi peu de ſupport & de protection dans le monde ; & cela vient de ce que l'on n'aime point la vérité.

On n'aime point encore la vérité dans un autre ſens ; c'eſt lorſqu'on ne veut pas être repris de ſes défauts. On éloigne, par

cette mauvaiſe diſpoſition, tous ceux qui pourroient nous avertir de nos défauts, parce que perſonne ne veut ſe mettre au hazard de déplaire aux autres, ni s'aſſujettir à toutes les conditions que leur délicateſſe preſcrit pour recevoir favorablement la vérité. On trouve plus court de les laiſſer là. Ainſi ne recevant la vérité qui nous ſauve, qu'avec tant de conditions & de réſerves, il ſe trouve qu'on eſt exclus de la vérité & du ſalut. De tout cela il s'enſuit qu'on ne peut trop s'exciter à l'amour de la vérité, puiſqu'elle eſt ſi propre à remédier à nos miſeres dans cette vie, & à nous rendre éternellement heureux en l'autre par la poſſeſſion de la vérité, qui eſt Dieu même.

§. 4. *De la Soumiſſion à la volonté de Dieu.*

La volonté de Dieu peut ſe conſidérer de deux manieres. Premiérement, comme la regle de nos devoirs, qui nous preſcrit ce que nous devons faire; qui nous montre les diſpoſitions où nous devons être; qui nous découvre ce que nous devons deſirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre; qui condamne tout le mal & commande tout le bien. Secondement, comme la cauſe de tout ce qui ſe fait dans le monde, à

l'exception du péché ; qui produit efficacement tout ce qui eſt bon, & ne permet le mal, que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere de conſidérer la volonté de Dieu, il faut obſerver que l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même choſe. C'eſt cette loi éternelle qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conſerver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les créatures corporelles & inanimées, lui défend d'attacher ſon amour à aucune autre choſe qu'au ſouverain Être, puiſqu'il ne peut le faire ſans ſortir de ſon ordre & ſans s'abaiſſer au-deſſous des choſes qui lui ſont inférieures ou inégales. C'eſt cette juſtice divine qui brille dans nos eſprits, qui nous rend aimable tout ce qui y eſt conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât notre amour. Ce n'eſt qu'en aimant & en ſuivant cette juſtice, que les hommes ſont juſtes ; & qu'en s'en éloignant, qu'ils ſont injuſtes & pécheurs. Ce ſont ces jugemens & ces juſtifications dont David parle ſi ſouvent, c'eſt-à-dire, les regles & les ordonnances juſtes & ſaintes, qui inſtruiſent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui ſont écrites dans Dieu même, parce qu'elles ne ſont autre choſe

que ſa volonté toute juſte & toute équitable. C'eſt cette ſageſſe qu'il faut deſirer ſans ceſſe, qu'il faut chercher comme on cherche l'argent, qui nous ſert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. Ce ſont ces préceptes que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux & de conſerver dans notre cœur, qui doivent marcher avec nous, qui ne doivent point nous quitter dans le ſommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos penſées à notre réveil. C'eſt cette lumiere qui fait que nous ſommes enfans de lumiere, & qui fait que les uns marchent dans les ténebres & les autres dans la lumiere, ſelon qu'ils l'abandonnent ou qu'ils la ſuivent. C'eſt cette vérité, ſelon laquelle il eſt dit des juſtes, qu'ils marchent dans la vérité, qu'ils ſont dans la vérité, & qu'ils font la vérité. Enfin c'eſt Dieu même, puiſque tous ces noms ne ſignifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu, eſt Dieu même. Cette juſtice, cette loi, cette vérité divine nous eſt manifeſtée par l'Ecriture ſainte; mais la révélation extérieure ne ſert de rien, ſi Dieu n'éclaire intérieurement nos eſprits, s'il ne luit en eux comme vérité

& comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de ſa juſtice.

C'eſt en ſuivant cette juſtice, en s'y conformant, en l'aimant & en la déſirant, que les hommes juſtes croiſſent en juſtice. C'eſt en s'en éloignant, qu'ils ſont injuſtes, méchans, corrompus, déréglés, parce que cette juſtice eſt l'ordre eſſentiel, la vertu eſſentielle, la ſainteté eſſentielle; & comme cette juſtice eſt Dieu même, il eſt clair que l'amour de cette juſtice eſt l'amour de Dieu, que c'eſt la même choſe que la charité; & qu'agir par l'amour de la juſtice, c'eſt agir par charité & par principe d'amour de Dieu. Cet amour de la loi de Dieu eſt le fondement de la piété chrétienne; c'eſt en quoi conſiſte la vraie charité, & ainſi la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel. C'eſt cette loi qui ne regle pas ſeulement les actions extérieures, mais auſſi les mouvemens intérieurs de notre ame. Il ne ſuffit pas de demander à Dieu la connoiſſance de ſa volonté; il faut lui demander encore ce cœur ſimple qui n'ait point d'autre deſir que de l'accomplir.

Cette vue par laquelle nous regardons la volonté de Dieu comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-même

à nous ſoumettre à la volonté de Dieu conſidérée comme cauſe de tout ce qui ſe fait dans le monde, excepté le péché, qu'elle ne fait que permettre. En découvrant par la foi ces grandes vérités, que Dieu fait tout; qu'il ordonne tout, regle tout; que rien n'échappe à ſa providence; que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce, ou ſa miſéricorde, ou ſa juſtice; que les créatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne; qu'elles ne ſont que les inſtrumens & les miniſtres de ſes ordres; nous voyons en même-tems dans cette même volonté, conſidérée comme la juſtice ſouveraine, qu'il eſt juſte que Dieu regne, & que nous lui obéiſſions; que c'eſt à lui à nous conduire, & à nous à le ſuivre; que c'eſt à nous à nous conformer à ſa volonté, & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la nôtre, & que cette volonté étant toujours juſte & toujours ſainte, elle eſt auſſi toujours adorable, toujours digne de ſoumiſſion & d'amour, quoique les effets nous en ſoient quelquefois durs & pénibles, puiſqu'il n'y a que des ames injuſtes qui puiſſent trouver à redire à la juſtice, & qu'ainſi la peine que nous avons quelquefois à nous y ſoumettre, eſt une preuve de notre injuſtice & de notre corruption, qui

doit nous porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes. Nous nous révoltons dans les choſes qui nous arrivent, parce que nous nous arrêtons aux créatures, & que nous leur imputons les événemens; au lieu que ſi nous les attribuons, comme nous le devons, à la juſtice de Dieu, nous arrêterions aiſément nos plaintes, nos murmures & nos impatiences.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les grands événemens qu'il faut reconnoître la volonté de Dieu & l'obligation où l'on eſt de s'y ſoumettre; il faut le faire de même dans les petits événemens; & pour s'accoutumer à ſe ſoumettre dans les grands, qui ſont capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoutumer à l'honorer dans les plus petites circonſtances de notre vie, parce qu'elle les regle toutes auſſi-bien que les plus grandes. Chacun doit accepter avec ſoumiſſion tous les défauts ou maux corporels, comme la ſurdité, la foibleſſe de la vue, le manque de mémoire, d'adreſſe, d'intelligence, le défaut du bien, les infirmités, les événemens fâcheux, les pertes, les maladies, ſans jamais ſe plaindre de toutes ces choſes & d'autres ſemblables, tant parce que c'eſt Dieu qui en eſt la cauſe, que parce que nous ne

ſavons pas ſi elles ne nous ſont point plus avantageuſes que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les ſouffrant de cette maniere, elles le deviendroient en effet. Il en eſt de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des averſions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puiſque Dieu fait ou permet tout cela, nous devons le regarder avec tranquillité & avec paix, en nous tenant dans ſon ordre & en adorant ſes jugemens. La volonté de Dieu, qui regle toutes ces choſes, doit avoir plus de force ſur notre eſprit, pour nous les faire accepter & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux, pour nous les faire rejetter & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Rien ne facilite davantage la conduite de la vie chrétienne que ce regard de la volonté de Dieu dans toute ſon étendue. Il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrétien, eſt une vie de paix, qui regarde également avec tranquillité le préſent, le paſſé & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui conſulte continuellement ſa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle diſpoſition intérieure il doit avoir à

l'égard des choſes auxquelles il doit s'appliquer. Ces diſpoſitions ſont différentes, ſelon les objets, & elles renferment tous les mouvemens légitimes de joie, de triſteſſe, de deſir, de crainte, d'amour, d'indignation, de compaſſion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces ſentimens ſont toujours joints à la diſpoſition générale de repos & de paix que la vue de la volonté ſouveraine entretient dans le fond de l'ame d'un Chrétien, qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. Cette paix appaiſe les agitations du cœur, en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'eſprit la multiplicité de ſes penſées par cette unique penſée: Dieu le veut; & elle fait ainſi que l'homme ſe laiſſe emporter au torrent de la divine providence, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que de s'acquitter fidélement des devoirs particuliers qui lui ſont preſcrits à chaque moment par la loi de Dieu.

§. 5. *Du Rapport des actions à Dieu.*

C'est une des vérités les plus conſtantes de la morale chrétienne, que l'obligation de rapporter toutes ſes actions à Dieu; & il eſt étonnant qu'il ſe trouve des Caſuiſtes aſſez relâchés, qui déci-

dent hardiment que ce n'eſt que de conſeil. Cependant quoi de plus formel que
Col. 3. 17. ce que dit ſaint Paul : Quoi que vous faſſiez en parlant ou en agiſſant, faites tout au nom du Seigneur Jeſus-Chriſt ;
1. *Cor.* 10, 31. & ailleurs : Soit que vous mangiez, ſoit que vous buviez, ſoit que vous faſſiez quelque autre choſe, faites-le à la gloire de Dieu. L'Apôtre n'oublie rien ; il veut que toutes nos actions & toutes nos paroles ſoient conſacrées à Dieu & à Jeſus-Chriſt. S'il y a quelque endroit de notre vie où nous ſoyons indépendans de Dieu, où nous ne recevions rien de lui, où il ne ſoit point notre derniere fin, que nous ne nous devions point à Jeſus-Chriſt en qualité de ſes eſclaves ; & enfin, s'il y a quelqu'une de nos actions que le prix de ſon ſang ne mérite pas, à la bonne heure que nous ne la rapportions point à ſa gloire ; mais s'il n'y en a aucune de cette nature, ſi Dieu eſt toujours notre fin, ſi nous dépendons en tout de lui, ſi Jeſus-Chriſt nous a totalement achetés, qui peut douter que nous ne ſoyons obligés de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de payer à Jeſus-Chriſt ce qu'il s'eſt acquis par un ſi grand prix ? Ainſi il faut que ceux qui conteſtent cette vérité ſi claire, n'aient jamais compris les

droits de Dieu & de Jeſus-Chriſt ſur l'homme. Il eſt vrai que Dieu ne nous impute pas à crime l'omiſſion de ce rapport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie. Il eſt vrai encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que ce rapport qui eſt de précepte, ſoit fait par des réflexions actuelles, & qu'il ſuffit pour l'obſerver, que le deſir ſincere de glorifier Dieu ſoit le principe de nos actions, & que Dieu voie que c'eſt ce qui nous fait agir. Mais il eſt vrai auſſi qu'il ne faut pas penſer, qu'une action ſoit faite pour Dieu, quand elle lui eſt ſimplement offerte par une oblation générale ou particuliere ; il faut de plus qu'elle ſoit réglée ſelon ſes loix, & que l'ame ne s'y porte, que parce qu'elle croit que Dieu le veut. Ainſi ce rapport de nos actions à Dieu conſiſte principalement en ce que l'amour de Dieu en ſoit le principe, c'eſt-à-dire, à les faire, pour obéir à Dieu & pour accomplir ſes loix.

Toutes nos actions devant être des prieres & des ſacrifices, nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de notre ame ou les actions conduites par la direction de l'ame. Ce rapport de nos actions à Dieu, qui les rend de véritables ſacrifices, ne conſiſte point

dans une oblation ſtérile & ſans effet ; incapable de ſanctifier nos actions, parce qu'elle n'en eſt pas la cauſe ; mais il conſiſte dans une intention efficace, qui naiſſant du deſir d'être unis à Dieu, comme à la parfaite juſtice, de lui être parfaitement ſoumis, & de n'avoir rien en nous de contraire à ſa ſainte volonté, nous porte à pratiquer les bonnes œuvres, parce qu'elles ſont conformes à la volonté de Dieu, & qu'elles nous ſervent à parvenir à cette parfaite juſtice à laquelle nous aſpirons. Qui agit dans cet eſprit, offre à Dieu de continuels ſacrifices. Il pratique cette priere continuelle qui nous eſt ordonnée ; les prieres qui ſe font en certain tems, & qui ne peuvent être continuelles, ne ſervant qu'à ranimer & entretenir cette priere & ce ſacrifice qui ne ceſſe point.

Nous devons être, ſelon l'Apôtre, les imitateurs de Dieu ; & un Chrétien devroit mener une vie proportionnée à cette éminente vocation. Mais combien y-a-t-il d'actions où on n'oſeroit dire qu'on imite Dieu ? Or il y a bien des actions où il eſt rare que la conſcience ſoit aſſez éteinte pour nous faire cette réponſe. Je ne ſais, par exemple, ſi on oſeroit dire qu'on va à la Comédie & aux ſpectacles pour imiter Dieu ; qu'on

mene une vie inutile & fainéante, à l'imitation de Dieu; qu'on deſire & qu'on recherche avec ardeur les plaiſirs & les richeſſes, à l'imitation de Dieu; & ainſi d'autres actions. Mais peut-on dire auſſi, repliquera-t-on, que l'on imite Dieu dans les actions de la vie commune, en mangeant, en buvant, en dormant, en travaillant? Qu'eſt-ce que toutes ces actions ont de commun avec Dieu? Oui, l'on peut le dire, quand toutes ces actions ſe font d'une maniere ſage & réglée, & qu'on ne s'y porte que parce que la raiſon & la juſtice y obligent: car la regle qui les preſcrit eſt la vérité & la juſtice. Ainſi, en la ſuivant, on ſuit Dieu, on fait ce qu'il approuve, & l'on en juge comme il en juge; c'eſt une eſpece d'imitation, puiſqu'on prend ſon jugement pour modele du nôtre; mais ce ſeroit une impiété que de dire qu'on imite Dieu dans les choſes que nous avons marquées. Car il n'y a point de regle ni de volonté en Dieu, qui les autoriſe; & ainſi ces actions ne pouvant lui être rapportées, doivent être regardées comme profanes, puiſque nous n'oſerions dire que nous nous y portons pour nous conformer à Dieu.

La charité eſt inſéparable de l'accom-

pliſſement des commandemens de Dieu: car on ne ſauroit aimer Dieu, que l'on ne ſache qu'il eſt ennemi de l'injuſtice. Or c'eſt une manifeſte injuſtice que de déſobéir à Dieu lorſqu'il nous commande quelque choſe. Ainſi, quand même on ne pénétreroit pas la raiſon & la juſtice des commandemens, on voit clairement qu'il eſt injuſte d'y déſobéir, dès que Dieu les fait. Il eſt clair par-là que l'exécution du commandement de rapporter toutes actions à Dieu, n'eſt point ſi difficile qu'on penſe, & qu'il ſuffit preſque, pour l'obſerver, d'avoir vraiment la charité dans le cœur : car il ſuffit ; pour cela, que le motif d'obéir à Dieu ſoit le principe de nos actions. Or ceux qui ont véritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agiſſent par ce principe, ſans même qu'ils y penſent. Qu'on propoſe à un véritable Chrêtien une mauvaiſe action, comme, par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience ; il le rejette incontinent, parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir, eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il y mêle ſouvent d'autres vues ; mais ce qui conduit & qui forme ſa réſolution, c'eſt le commandement de Dieu ; & quand toutes ces autres vues ne ſe pré-

ſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement. Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos réflexions & par nos penſées, & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les appercevons dans notre eſprit; mais il s'en faut bien que cela ne ſoit: car il arrive très-ſouvent que ceux qui rapportent leurs actions à Dieu par des réflexions formelles, n'agiſſent point en effet pour Dieu; & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette maniere expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin, ſans l'avoir dans la penſée; mais c'eſt qu'on peut l'y avoir de deux manieres fort différentes: car il y a des penſées expreſſes, connues, déclarées, & il y en a de ſecretes & de cachées, dont l'eſprit ne s'apperçoit pas par une réflexion expreſſe. Or ſouvent la penſée qui fait agir n'eſt que de cette derniere eſpece.

§. 6. *De l'Action de Graces envers Dieu.*

L'ACTION de graces, ou la reconnoiſſance des bienfaits de Dieu, eſt un devoir ſi important, qu'on peut dire que c'eſt en quoi conſiſte principalement la piété; & ce n'eſt pas un bonheur d'avoir

reçu des dons, lorſqu'on eſt ingrat envers celui dont on les a reçus. Il n'y a gueres de devoirs de piété que l'Ecriture nous recommande d'une maniere plus forte que l'action de graces, puiſque ſaint Paul veut qu'elle ſoit continuelle: Rendez graces, dit-il, en toutes choſes: car c'eſt là ce que Dieu veut que vous faſſiez tous en Jeſus-Chriſt. Mais comme l'action de graces ne conſiſte pas en paroles, mais dans les mouvemens du cœur, & que ces mouvemens ſuppoſent la connoiſſance des bienfaits de Dieu, il eſt utile, pour les exciter en ſoi, de s'en repréſenter, le plus vivement que l'on pourra, & la grandeur, & la multitude. Nous avons non-ſeulement reçu l'être de Dieu, mais généralement toutes les autres graces; & il a eu de toute éternité une volonté expreſſe de nous les faire, & il nous les a faites en quelque ſorte, parce que l'action qui les opere dans le tems, & qui ſe termine à un effet temporel, eſt éternelle en elle-même. Sans parler des biens purement temporels que Dieu nous accorde, quelle reconnoiſſance ne lui devons-nous point pour les bienfaits qui ſe rapportent à notre ſalut! Ne nous a-t-il pas eu en vue dans ce qu'il a fait pour l'établiſſement de la Religion, dans

1. *Theſſ.* 5. 18.

tous les miracles qu'il a opérés, dans le triomphe de l'Egliſe ſur les héréſies, dans les vérités contenues dans l'Ecriture qu'il a deſtinées & fait écrire pour notre inſtruction particuliere, comme auſſi ce qu'il a fait écrire par les Peres, & dont il ſe ſert pour nous éclairer? Comment penſer que Dieu nous a donné Jeſus-Chriſt, qu'il eſt né pour nous, qu'il a vécu, qu'il eſt mort & reſſuſcité pour nous, ſans être reconnoiſſans?

La multitude des bienfaits de Dieu ſurpaſſant infiniment la capacité & l'étendue de nos eſprits, il eſt bon quelquefois de les conſidérer en détail, en y joignant cette condition commune, qu'ils naiſſent tous d'un regard éternel de Dieu ſur chacun de nous & d'une volonté toujours ſubſiſtante de nous faire du bien. On peut donc conſidérer que Dieu exerce ſa miſéricorde ſur nous, ſoit en nous délivrant des maux que nous méritons, ſoit en nous faiſant des biens que nous ne méritons pas: l'une & l'autre de ces conſidérations nous ouvre un champ infini, & nous découvre une multitude ſi prodigieuſe de bienfaits, qu'il n'y a point d'eſprit qui ne s'en ſentît accablé, s'il pouvoit les concevoir. Sans parler de l'exemtion de beaucoup de maux dont Dieu nous a délivrés par

ſa bonté, & qui exige une grande reconnoiſſance, que doit-on dire des biens réels & effectifs dont il nous a comblés avec tant de profuſion & de magnificence ? Qui pourroit comprendre ce que c'eſt que d'être appellé à l'Egliſe, d'être incorporé en Jeſus-Chriſt, de devenir par ſa grace membre de ſon corps, d'être nourri de ſa chair & de ſon ſang, d'être élevé à la qualité d'enfant de Dieu & de cohéritier de Jeſus-Chriſt, d'être appellé à la participation de ſa royauté & de ſon ſacerdoce, d'avoir reçu le droit du royaume des cieux, c'eſt-à-dire, de la poſſeſſion de Dieu même, & enfin d'être rendu participant de la nature divine ?

Que ne devrions-nous pas faire pour reconnoître tant de bontés ? Et que faiſons-nous cependant pour les reconnoître ? Comment eſt-il poſſible que Dieu étant attentif à nous, en tant de manieres, pour nous faire du bien, nous ſoyons ſi peu attentifs à lui témoigner notre gratitude ? Quelle proportion y a-t-il entre ce que nous rendons à Dieu & ce que nous en recevons, entre l'excellence de ſes dons & la baſſeſſe de nos œuvres ? Et comment eſt-il poſſible que nous puiſſions employer pour d'autres fins, que pour ſa gloire, cet eſprit, ce

cœur,

cœur, ces biens, ce tems que nous avons reçus de lui ? La miſéricorde de Dieu eſt néanmoins ſi abondante, qu'au lieu de ce qu'elle auroit droit d'exiger de nous, & que nous ſommes incapables de lui rendre, elle ſe contente de témoignages de gratitude, proportionnés à notre foibleſſe & à notre infirmité, pourvu qu'ils ſoient véritables & ſinceres. Mais ces témoignages ne conſiſtent point en paroles, ni en penſées ſtériles. Ils conſiſtent dans les ſentimens d'un cœur pénétré de reconnoiſſance, & qui cherche à la faire paroître dans ſes actions. Ils conſiſtent à ſe ſentir preſſé de faire tout pour celui à qui on doit tout, à lui conſacrer tout ce qu'on a reçu de lui, à n'en vouloir uſer que par ſes ordres, à ne nous pas attribuer ſes dons, à ne vouloir pas qu'on nous en honore, à ne lui pas ravir la gloire qui lui appartient, à reconnoître avec les ſentimens d'une humilité ſincere, que toutes ſes graces ne nous étoient point dues, & à dire ſouvent dans ſon cœur, à l'égard de toutes les faveurs de Dieu, qu'ai-je fait à Dieu pour mériter ce diſcernement ? C'eſt donc un des plus puiſſans motifs pour nous porter à l'amour de Dieu & pour nous remplir d'une confuſion ſalutaire d'avoir été & d'être peut-

être encore ſi infideles envers un Dieu ſi plein de bonté.

§. 7. *De l'Amour & du Pardon des Ennemis.*

Il n'eſt point de précepte plus difficile à remplir que celui de l'amour de nos ennemis, parce que notre amour-propre s'y oppoſe ouvertement; cependant on ne peut nier qu'il ne ſoit renfermé dans l'amour du prochain. D'ailleurs c'eſt un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qui il en fait. Donc puiſque la bonté de Dieu embraſſe encore les méchans durant cette vie, comment les hommes pourroient-ils avec juſtice les exclure des effets de leur amour? Ainſi l'exemple de Dieu eſt une raiſon déciſive, qui nous oblige à l'amour des ennemis, parce qu'il ne peut être permis d'avoir la volonté oppoſée à celle de Dieu; & un Chrétien ne doit avoir pour ennemis que le démon & ſes propres paſſions, & pour qui il lui ſoit permis d'avoir une haine implacable.

Toutes les raiſons qui peuvent porter à haïr ſes ennemis, ne ſont que des raiſons d'amour-propre, au lieu que les raiſons de charité nous portent à les aimer: or il eſt injuſte que l'amour-pro-

pre domine en nous & qu'il l'emporte ſur la charité. Quelque méchans que ſoient les hommes, la charité peut bien nous porter à haïr leur méchanceté & leurs injuſtices; mais elle nous oblige en même-tems à tâcher de les en délivrer. Mais, ſi on pouſſe cette raiſon plus loin, & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modele & pour regle de la nôtre, nous conſidérions celle qu'il a tenue à notre égard, nous ſerons aiſément convaincus que la juſtice & notre propre intérêt nous obligent indiſpenſablement à aimer nos ennemis. Car toute l'eſpérance que nous pouvons avoir de notre ſalut, eſt uniquement fondée ſur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ſes ennemis par le péché. S'il n'avoit pour eux que des mouvemens de haine, leur perte ſeroit aſſurée, & ils ſeroient privés de toutes les graces qu'il leur fait, ſoit temporelles, ſoit ſpirituelles, puiſqu'elles ont toutes pour ſource cet amour qu'il leur a porté en les trouvant dans ce malheureux état. On peut mériter de nouvelles graces par ſes prieres & ſes bonnes œuvres; mais ces prieres & ces bonnes œuvres naiſſent de la grace de la foi que Dieu nous a donnée, lorſque nous étions ſes ennemis. Quiconque donc refuſe d'aimer ſes

ennemis, ſe rend indigne de cette grace; il dit à Dieu, par ſes actions, qu'il ne veut pas imiter ſa conduite; ainſi il s'oppoſe aux miſéricordes de Dieu ſur lui, & il en tarit la ſource autant qu'il lui eſt poſſible. On peut voir à ce ſujet ce qui a été dit ſur la haine & la vengeance.

Comme ce n'eſt pas aſſez de ne point haïr ſes ennemis, qu'il faut encore les aimer, ce ne ſeroit pas les aimer comme il faut, ſi l'on conſervoit en ſoi du reſſentiment; il faut de plus être dans la diſpoſition de leur pardonner; & c'eſt même une condition eſſentielle pour que Dieu nous pardonne nos offenſes. Qu'eſt-ce que les offenſes que les hommes peuvent commettre contre d'autres hommes, en comparaiſon de celles-là? Elles ne regardent que de viles créatures, & ainſi ne ſauroient être fort conſidérables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre, parce que les hommes ne penſent pas long-tems à nous, & qu'ayant beaucoup de paſſions différentes, ils ne peuvent s'occuper long-tems & fréquemment de nous nuire. Souvent même elles ne ſont pas réelles, & ne ſont fondées que ſur la témérité de nos jugemens: car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des pen-

ſées & des deſſeins qu'ils n'ont point eus, & de juger injuſtement d'eux ; au même tems que l'on ſe plaint de leurs jugemens injuſtes. Souvent auſſi, lorſqu'ils ont mauvaiſe opinion de nous, ce n'eſt, ni par haine, ni par malice, mais par une ſimple prévention, & parce qu'ayant l'eſprit borné, ils ont conſidéré certaines choſes d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Or, il n'eſt pas juſte de prétendre qu'on doit être exemt de ces préventions à notre égard, puiſque pour peu que nous nous faſſions juſtice, nous devons reconnoître que nous n'en ſommes pas exemts à l'égard des autres. Il en eſt de même des injures, des injuſtices & des mauvais traitemens. Voilà la nature des choſes que nous avons à pardonner aux autres, & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miſéricorde, pour reconnoître la miſéricorde infinie que Dieu exerce envers nous. On peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injuſtice, quelques mauvais traitemens qu'ils nous faſſent, parce que, quoique leur volonté puiſſe être injuſte, nous ne ſouffrons pourtant rien de leur part que nous ne méritions de ſouffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres

qu'on pourroit nous faire avec vérité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne méritions de perdre, & dont il ne ſoit utile d'être privés, ſi nous recevions cette privation de la main de Dieu & non de celle des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardonner, puiſqu'ils ne nous font réellement que du bien, & que s'ils y mêlent quelque injuſtice de leur part, c'eſt un mal pour eux & non pas pour nous?

La diſpoſition où nous devons être à l'égard de ceux qui nous ont offenſés, doit être ſincere. On doit rentrer dans le même dégré intérieur de charité que nous avions pour eux, avant qu'ils nous euſſent offenſés : car ſi notre charité demeure plus foible & moins agiſſante envers eux, c'eſt une marque qu'il reſte en nous quelque choſe du reſſentiment de l'offenſe qu'ils nous ont faite. Nous devons reprendre à leur égard la même application que nous avions, ou que nous devions avoir à les ſervir, ſi nous ſommes également en état de le faire. Il ne ſuffit donc pas de ne point leur faire de mal, il faut auſſi leur faire du bien autant qu'on le peut; & c'eſt ce qu'emporte l'imitation de Dieu à notre égard, qui en eſt le modele. Ainſi ceux qui reſſentiroient des mouvemens de reſſentiment

& d'aigreur, doivent craindre que la charité ne ſoit attaquée dans leur cœur, qu'elle n'y ſoit en danger, & que ce cœur ne ſoit bien malade. Ils doivent travailler à ſe fortifier dans la charité, & demander ſans ceſſe à Dieu, qu'il leur faſſe faire, par ſa grace, ce pardon avec plénitude, & qu'il retranche de leur cœur tout ce qui s'y oppoſe.

§. 8. *Du Support ou Tolérance du Prochain.*

La charité que l'on doit avoir pour ſon prochain, doit porter à tolérer ſes défauts. C'eſt un précepte de porter les fardeaux les uns des autres, & de s'entre-ſupporter. Non-ſeulement on a eu beſoin de tolérance avant qu'on eût fait quelque progrès dans la piété, mais on en a toujours beſoin : car il n'y a perſonne qui n'ait ſes humeurs & ſes fantaiſies, & qui ne faſſe ſouffrir les autres par quelque endroit. Nous ſommes nous-mêmes obligés d'avoir de la tolérance pour nous-mêmes, de nous ſouffrir en paix, & d'attendre avec patience que Dieu nous guériſſe de certains défauts, & de ne pas nous impatienter de nos propres imperfections : à plus forte raiſon devons-nous avoir pour les autres les mêmes égards & la même tolérance. *Gal. 6, 2. Epheſ. 4, 2.*

Pour s'établir dans cette diſpoſition, il eſt bon de ſe ſouvenir que nous avons eu beſoin nous-mêmes qu'on nous ſupportât.

Cette tolérance eſt tellement néceſſaire, que Dieu en a voulu faire un des principaux exercices de la vie chrétienne. Car c'eſt pour cela qu'il permet que dans les plus ſaintes compagnies il ſe gliſſe des méchans, & qu'il a voulu qu'il y eût un Diſciple avare, voleur & traître dans la compagnie des Apôtres : le deſſein de Dieu étant que nous ayons partout des images de ce que nous ſommes par nous-mêmes, des preuves de ce que nous devons à Dieu, des objets de notre charité, & des ſujets propres à exercer notre patience. Le moyen de ſouffrir avec moins de peine les défauts des autres, c'eſt d'un côté, de bien connoître ſa propre foibleſſe, ſa propre corruption, ſes propres ténebres, ſes infidélités, & ſon peu de fermeté pour le bien ; ce qui fait qu'on s'étonne & qu'on s'impatiente moins de trouver ces mêmes défauts dans les autres : c'eſt de l'autre, de tâcher d'élever ſon ame juſqu'au ſanctuaire, où Dieu regle, ſelon ſes deſſeins éternels, les événemens du monde, & fait même ſervir les péchés des hommes à l'exécution de ſes conſeils. Car celui

qui eſt ainſi élevé au-deſſus des créatures, & qui n'eſt plus occupé que de Dieu, s'inquiete & s'émeut peu de ce qui ſe paſſe dans le monde, parce qu'il ſait que Dieu en ſaura tirer ſa gloire. Un Chrétien, dans cette diſpoſition, ſouffre en paix & avec patience les défauts & les fautes des autres; il fait plus, il témoigne à ces perſonnes le reſpect, l'eſtime & l'affection qu'il a pour eux, & s'excite même à en avoir. Car ce monde n'étant pas deſtiné à la punition des crimes, & les crimes n'étant pas encore incorrigibles, nous ne devons pas laiſſer de nous acquitter envers ceux qui ſont dans un déſordre actuel, des devoirs de la ſociété civile, de l'amitié humaine & de la charité chrétienne. Nous devons, par ces diſpoſitions, tâcher de les attirer, eſſayer de leur gagner le cœur, & de les diſpoſer par-là à revenir à eux-mêmes, & à reconnoître la vérité.

Ce n'eſt pas aſſez, pour conſerver la paix, & avec ſoi-même, & avec les autres, de ne choquer perſonne; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes ſortes d'humeurs & de caprices. Il faut s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuſes, des gens qui ſe mettent en colere ſans ſujet, qui prendront les cho-

ſes de travers, qui raiſonneront mal, qui auront un aſcendant plein de fierté, ou une complaiſance baſſe & déſagréable. Les uns ſeront paſſionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront ſans raiſon, d'autres ne pourront ſouffrir qu'on les contrediſe en rien. Les uns ſeront envieux & malins, d'autres inſolens, pleins d'eux-mêmes & ſans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur eſt dû, & qui, ne faiſant jamais réflexion ſur la maniere dont ils agiſſent envers les autres, ne laiſſeront pas d'en exiger des déférences exceſſives. Quelle eſpérance de vivre en repos, ſi tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renverſent, & font ſortir notre ame de ſon aſſiette? Il faut donc les ſouffrir avec patience & ſans ſe troubler, ſi nous voulons poſſéder nos ames: mais cette patience n'eſt pas une vertu bien commune.

Un des principaux moyens de l'acquérir, c'eſt de diminuer cette forte impreſſion que les défauts des autres font ſur nous, & conſidérer que les défauts étant auſſi communs, c'eſt une ſottiſe d'en être ſurpris & de ne pas s'y attendre: que quelque grands que ſoient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuiſent qu'à ceux qui le

ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impreſſion : que nous ne devons pas ſeulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais auſſi comme des maladies qui nous ſont communes : car nous y ſommes ſujets comme eux : il n'y a point de défauts dont nous ne ſoyons capables ; & s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Les défauts des autres, ſi nous pouvions les regarder d'une vue tranquille & charitable, nous ſeroient des inſtructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie ; & par-là toute notre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus diſpoſés à ſupporter ceux des autres. Nous retrancherions de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y faiſant paroître que ce qui peut gagner les cœurs. La vertu chrétienne applanit toutes les inégalités de nos humeurs, & en retranche toutes les rudeſſes : elle évite la ſéchereſſe en ſoi, la ſouffre dans les autres, & y remédie même autant qu'elle peut. Voilà le moyen de vivre en paix avec tout le monde.

§. 9. *De la Correction Fraternelle.*

LA correction fraternelle eſt un devoir important dans la vie chrétienne. Il eſt vrai néanmoins que tout le monde n'y eſt pas également propre. Car il y a des gens qui n'ont aucun talent pour faire impreſſion ſur l'eſprit des autres par les corrections : il y en a qui n'ont point en eux le ſel de la ſageſſe pour les aſſaiſonner, & qui ne doivent pas s'y hazarder, parce qu'ils n'ont point aſſez de prudence pour les faire comme il faut. Mais ſouvent ſi ce n'eſt pas une faute de faire la correction au prochain, c'eſt une très-grande faute de s'être mis dans l'impuiſſance de le faire. On mene une vie de paſſion & d'intérêt : il paroît, par toutes les actions, qu'on n'aime que ſoi-même : on n'a aucun ſoin de ſe corriger de ſes défauts, & on rebute ceux qui nous avertiſſent. Qui doute que dans cet état on ne ſoit fort mal-propre à corriger les défauts d'autrui ? C'eſt donc une charité générale que nous devons à tous les Chrétiens de vivre avec tant de modération, de bonté & de déſintéreſſement, que nous nous rendions par-là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occaſions que nous en aurons.

A l'égard des fautes que l'on doit reprendre dans les autres, il faut du diſcernement. Les grandes fautes, les fautes de pure malice ſont trop difficiles à guérir, pour être expoſées à la correction du commun des Chrétiens : ce ſont des plaies profondes qui demandent des Médecins particuliers. Mais à l'égard des fautes d'ignorance & de ſurpriſe, de celles qui n'ont beſoin que d'inſtruction, & qui ſubſiſtent dans ceux qui les ont commiſes, avec une volonté ſincere de ſuivre la vérité quand ils en ſeront inſtruits ; la correction de ces fautes regarde, en quelque ſorte, tous les Chrétiens, ſans qu'ils aient beſoin pour cela d'engagement, ni de miſſion particuliere. Car encore qu'il faille être ſpirituel pour s'en acquitter comme il faut, tous les Chrétiens devroient être dans un dégré de vertu & de lumiere ſpirituelle qui les en rendît capables. Ainſi l'on ne ſe doit pas croire exemt de faute de ce qu'on ne corrige point le prochain, lors même que, par un jugement véritable, on ne s'en croit pas capable. Car ſouvent cette incapacité vient du relâchement de notre vie, qui n'eſt pas aſſez édifiante pour faire impreſſion ſur l'eſprit des autres par nos paroles.

Pour faire utilement la correction fra-

ternelle, il faut obſerver certaines conditions. Il faut uſer envers le prochain d'un certain ménagement pour ne pas irriter ſes paſſions. Il faut éviter d'exciter ſon aigreur par la dureté de nos paroles; ſa colere par des exagérations; ſon orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de repréſentations qui lui ôtent l'eſpérance de pouvoir ſe corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on eſt prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de ſe défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertiſſemens qu'à notre prévention. Il ne faut pas qu'il y ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque paſſion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de ſon bien. Il lui faut faire paroître au contraire, ſi l'on peut, qu'on eſt plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis, afin qu'il ne ſemble pas qu'on s'y ſoit porté gratuitement & par un ſecret deſir de l'incommoder, & de lui déplaire. Enfin comme on a toujours divers défauts qui ſe préſentent en foule à l'eſprit de celui qu'on reprend, il faut que celui qui fait la correction, l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroiſſe

pas qu'il en prenne aucun aſcendant ſur celui qu'il reprend, ni qu'il ſe croie exemt des défauts qu'il ſe trouve obligé de reprendre dans les autres. Tout cela doit ſe pratiquer fort diverſement, & les différentes qualités des perſonnes leur donnent droit de reprendre fort différemment. Un ſupérieur, un pere de famille, un maître, un ami, un inférieur, une perſonne familiere, une perſonne inconnue, doivent reprendre en des manieres fort différentes. C'eſt ſurtout la prudence & la charité qui doivent régler tout cela.

Il paroît, par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a gueres d'actions plus difficiles dans la vie chrétienne, que celle qu'on appelle correction fraternelle, & chacun peut aiſément s'en convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirés, quand il a voulu la pratiquer. La cauſe de cette difficulté eſt qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour-propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus ſenſible, en quoi il ne cede jamais ſans beaucoup de combat & de réſiſtance. Il n'appartient qu'à la grace de diſſiper ces ténebres volontaires, & dompter cette révolte de l'eſprit & du cœur. Il s'enſuit de-là qu'on

ne doit jamais reprendre perſonne, ni lui mettre des défauts devant les yeux, par humeur, par dépit, ni par aucun mouvement humain; car outre que la correction eſt toujours maligne & choquante, quand elle eſt jointe à ces diſpoſitions, on témoigne de plus par-là qu'on ſe croit capable, par ſoi-même, de remédier aux maux ſpirituels du prochain; ce qui eſt une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute que l'on reprend. C'eſt pourquoi le principe que l'on doit avoir eſt, que c'eſt à la charité, & non à la nature, d'entreprendre de faire la correction.

Tout cela fait voir qu'une perſonne qui n'eſt pas chargée, par un devoir particulier, de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne doit s'y porter qu'avec beaucoup de précaution; qu'elle ne doit jamais le faire avec promptitude, & d'une maniere qui ſurprenne celui qui eſt repris, & qu'ordinairement elle ne doit s'y porter qu'après en avoir conſulté Dieu, & ceux dont elle peut prendre conſeil, & après avoir penſé aux voies & aux moyens propres pour y réuſſir. En agiſſant autrement, on ſe met en hazard de faire perdre aux autres la charité, ſous prétexte de leur procurer la correction de

quelque défaut. On augmente leur mal au lieu de le diminuer; on ſe met même en danger d'éteindre, ou de diminuer en ſoi-même la charité par les paroles aigres que l'on s'attire de la part de ceux que l'on reprend; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction, n'eſt pas tant la charité, qui eſt toujours prudente, que quelque ſaillie d'humeur & d'impatience.

§. 10. *Du bon Exemple.*

On doit le bon exemple au prochain. L'honneur de Dieu eſt intéreſſé à l'obſervation de ce précepte, qui ordonne non-ſeulement de ne pas ſcandaliſer le prochain par de mauvaiſes actions, mais de l'édifier par de bonnes: & la charité du prochain y eſt tellement attachée, que l'on peut dire que c'en eſt la plus générale, la plus importante & la plus difficile partie. C'eſt la plus générale, parce qu'elle oblige toutes ſortes de perſonnes, ſans exception; les grands, les petits; les riches, les pauvres; les ſavans, les ignorans. Tout le monde n'eſt pas en état de faire l'aumône aux autres, parce qu'il y en a bien qui ne ſont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne ſont pas capables d'inſtruire le prochain par leurs paroles: mais il n'y a per-

ſonne qui ne puiſſe l'édifier par de bonnes actions, & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'eſt une aumône ſpirituelle dont perſonne n'eſt incapable, & dont on a toujours, quand on le veut, un tréſor inépuiſable.

Il eſt certain auſſi que l'édification du prochain eſt la plus importante de toutes les œuvres de charité, parce que rien ne porte plus directement au mal que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raiſons peuvent ſolliciter à l'un ou à l'autre; mais l'exemple y entraîne par une force preſque invincible : c'eſt un fleuve qui nous porte, un torrent qui nous entraîne. Ce fleuve eſt très-puiſſant pour le bien quand il s'y porte : il bannit entiérement certains vices : il ôte toute la peine de certaines actions très-difficiles, qui ſont paſſées en coutume. Ainſi il ne faut pas douter que dans les premiers tems du chriſtianiſme, lorſqu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chrétiens, leur exemple n'ait autant ſervi qu'aucune autre choſe à y attirer les peuples.

Il eſt vrai que la pratique de ce devoir, dans toute ſa perfection, eſt ſi difficile, qu'on peut dire qu'elle comprend le plus haut point de la vie chrétienne.

Car pour ne point ſcandaliſer le prochain, non-ſeulement il ne faut expoſer aucun péché à ſes yeux, mais il faut ſupprimer devant lui toutes ſes humeurs & toutes ſes paſſions. Les paſſions ont toujours quelque choſe de contagieux : elles impriment leur image dans l'eſprit de ceux qui les voient, & cette image en excite de ſemblables. Ainſi l'édification du prochain demande qu'on paroiſſe toujours devant lui ſans humeur, ſans paſſion, & ſans autre intérêt que celui de la juſtice. Elle demande auſſi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité, & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande encore qu'on lui faſſe voir dans les actions de ſa vie la pratique des regles qu'on lui propoſe, & qu'on ne ſe faſſe pas reprocher de parler d'une maniere & d'agir d'une autre; ce qui ne ſauroit ſe faire ſans une vertu très-éminente, dont il faut approcher le plus près que l'on peut.

Les bons exemples ont cet avantage de ſe répandre comme une odeur dans tous ceux qui en ſont ſpectateurs, & d'être par cela même une inſtruction vivante, & qui, de toutes les manieres d'inſtruire, eſt celle qui eſt la plus efficace & la plus générale, puiſqu'elle appartient à tout le monde. Ainſi perſonne

n'eſt exemt de cette obligation de remplir la maiſon de Dieu de l'odeur de ſes parfums, qui ſont les bonnes actions, & perſonne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a perſonne qui ne puiſſe édifier ceux qui le voient, par ſa patience, par ſon humilité, par le réglement de ſes paroles & de ſes actions. La charité, quand elle eſt dans le cœur, eſt un tréſor inépuiſable de ces ſortes de parfums; & ce ne peut être que le défaut de charité qui nous mette dans l'impuiſſance de contribuer, en cette maniere, à l'utilité de l'Egliſe. Il faut pour cela mener une vie réglée ſelon toutes les loix de Dieu, & qu'il en paroiſſe dans les actions une exécution fidele. Ce ſont là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'eſt en vain qu'on prétend contenter Dieu ou édifier les hommes, quand on manque à l'accompliſſement de ſes devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur commun des hommes un diſcernement aſſez juſte de la vraie vertu, & quand ils ſuivent ſimplement la lumiere qu'ils y trouvent, ils ne ſe laiſſent pas ſéduire, & ils ſont portés à ſuivre les bons exemples.

Quoiqu'on doive cacher ſes vertus & ſes bonnes actions, de peur de s'atti-

rer l'eſtime des hommes, il eſt cependant ordonné de briller devant les hommes par ſa lumiere ; afin de les édifier, & les porter à glorifier Dieu. Il y a des vertus qu'on doit tenir cachées ; mais il y en a qui ſont des eſpeces de charité qu'on doit au prochain. Ainſi l'humilité eſt édifiante, parce qu'elle eſt contraire à l'amour-propre. L'auſtérité eſt édifiante, parce qu'elle enferme la haine de ſoi-même & la fuite du plaiſir. La gravité eſt édifiante, parce que c'eſt la marque d'une ame où la raiſon domine, & qui n'eſt pas emportée par les ſaillies des paſſions. La modeſtie, ſoit dans les paroles, ſoit dans les habits, eſt édifiante, parce que c'eſt la marque d'une ame en qui l'humilité & la pureté regnent. L'égalité d'eſprit eſt édifiante, parce que c'eſt une marque, ou que l'ame eſt exemte des paſſions, ou du moins qu'elle en eſt fort maîtreſſe. La douceur eſt édifiante, tant parce qu'elle marque une ame tranquille, que parce qu'elle fait paroître qu'on aime ceux envers qui on l'exerce, & qu'elle n'irrite point l'amour-propre du prochain. La patience eſt édifiante, parce qu'elle marque une ame ſoumiſe & réſignée à la volonté de Dieu, qui ne s'eſtime pas indigne du châtiment de Dieu ou des hommes, mais

Matth. 5, 16.

qui s'y ſoumet humblement. Mais il n'y a rien de ſi édifiant que la charité, la compaſſion pour le prochain, & principalement pour ſes ennemis, parce qu'il n'y a rien que les hommes aiment mieux que d'être aimés; & par conſéquent rien ne donne plus d'entrée dans leur cœur, que l'affection qu'on leur témoigne; c'eſt particuliérement par cette vertu que les premiers Chrétiens ont ſurmonté & détruit le paganiſme, & c'eſt par elle que l'on gagne les cœurs à Dieu.

§. 11. *De la Vigilance Chrétienne.*

La vigilance chrétienne eſt un des moyens les plus propres pour la conduite de la vie, & des plus recommandés dans l'Ecriture-Sainte, pour pouvoir réſiſter aux tentations qu'on éprouve continuellement, & c'eſt elle qui fournit des armes pour y réſiſter. Ces armes conſiſtent principalement en trois choſes qu'elle nous découvre. Elle nous fait connoître d'abord les tentations, & elle nous donne lieu ainſi de regarder les créatures, par leſquelles le diable veut nous attirer, non-ſeulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les emploie pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en ſert comme d'un poiſon pour nous donner la mort,

comme d'une épée pour nous percer le cœur, comme d'un feu pour nous embraſer; qu'ainſi quelques attraits qu'elles puiſſent avoir en elles-mêmes, elles doivent nous cauſer de l'horreur étant employées contre nous par ce cruel ennemi. Elle nous montre enſuite qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe nous ſecourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par-là à recourir continuellement à lui, de peur de tomber dans les pieges de notre ennemi. Car c'eſt la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'eſt le ſommeil & la négligence qui les ferme. Enfin elle nous tient attentifs aux vérités de foi, oppoſées aux illuſions du diable; car il ne nous repréſente pas les créatures telles qu'elles ſont en elles-mêmes, il nous les fait voir au travers des fauſſes opinions qui nous les font paroître plus grandes & plus aimables qu'elles ne le ſont en effet, & qui nous en cachent les défauts, & tout ce qui pourroit nous en diminuer l'eſtime & l'amour. Or c'eſt la foi qui détruit ces fauſſes opinions, non-ſeulement par les vérités qu'elle nous enſeigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai uſage des créatures, mais en nous découvrant d'autres objets & d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rend toutes les créatures mépriſables.

Par-là il est clair que veiller, c'est avoir les yeux de l'esprit ouverts à la lumiere éternelle, qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'est-à-dire, Dieu, l'enfer, le paradis, l'éternité, l'usage que nous devons faire des créatures pour nous sauver, l'usage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les desseins du diable en nous les présentant, les obligations où elles nous mettent de louer, de remercier & de prier Dieu. Or comme ceux qui veillent n'ont pas seulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui se présentent, mais aussi les oreilles pour entendre ce qu'on veut leur dire; veiller selon l'esprit, c'est aussi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même, par les créatures & par tous les objets, tant spirituels, que corporels que notre esprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes ces choses, & il n'y a que notre surdité qui nous empêche de l'entendre; c'est l'idée que nous devons avoir de la vigilance chrétienne. Mais il faut la mettre en pratique, & s'exercer en la présence de Dieu, en concevant que Dieu remplit, soutient, meut, conduit le monde visible; qu'il nous parle par toutes les créatures; qu'il

qu'il eſt la regle unique & inviolable de nos actions ; & qu'il peut ſeul nous défendre des tentations qu'elles nous cauſent, & à s'accoutumer ainſi à ne voir plus ces créatures, ſans voir en même-tems en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport ſi intime & ſi eſſentiel.

§. 12. *Du bon Emploi du tems.*

Une perſonne qui veut faire un bon uſage du tems, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus précieux, doit prendre pour premiere regle de ſa conduite, de ne pas vivre au hazard, & de ne pas ſe laiſſer emporter ſans réflexion par les objets qui ſe préſentent à ſes ſens & qui frappent ſon imagination ; mais de vivre de deſſein & par raiſon, de ſe conduire en toutes choſes par la lumiere de la vérité, & de ne rien faire ſans intelligence. Dieu ne nous a donné le tems, que pour l'employer à ſon ſervice & à acquérir l'éternité bienheureuſe ; c'eſt ce qui doit nous engager à en faire un uſage légitime, en l'employant à de bonnes œuvres. Le tems de la jeuneſſe eſt un tems le plus favorable pour opérer ſon ſalut ; & l'accroiſſement de l'âge, & ſur-tout la vieilleſſe, y apportent de grands obſtacles. Celui-là eſt heureux,

Lament. 3. 27. qui a porté le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe : car il ſurmonte ſans peine mille difficultés qui s'augmentent dans la ſuite de l'âge, & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaiſes habitudes dont on ne ſe délivre qu'avec des violences extrêmes. Il plie ſon eſprit & ſon corps à l'obéiſſance de la loi de Dieu, au lieu que la vie déréglée, & même la vie de fantaiſie rempliſſent l'eſprit d'une infinité de fauſſes idées & de faux jugemens, qui étant ſouvent réitérés, deviennent en quelque ſorte invariables, parce que l'eſprit n'y fait plus de réflexion ; qu'il les ſuppoſe vrais, ſans les examiner ; que l'ame s'endurcit & devient en quelque ſorte inflexible ; & que ſi elle conçoit quelquefois le deſſein de ſe corriger, elle retombe dans ſa maniere d'agir ordinaire par la pente violente qui l'y entraîne, & de-là vient qu'on emploie ſi mal ſon tems.

Un Chrétien, qui vit de la foi, a ſoin de faire un bon uſage du tems ; il s'en ſert pour acquérir des richeſſes infinies pour l'autre vie ; il met une infinité de tréſors en dépôt entre les mains de Dieu, qui les lui rendra au jour qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut donc ſe hâter de bien uſer du tems, & nous ſervir de toutes les occaſions d'a-

vancer dans la vertu, de nous inſtruire de nos devoirs, de nous enraciner dans la charité, parce que les jours ſont mauvais, que les ſecours ſpirituels que Dieu nous donne, nous ſont ſouvent ſouſtraits, & que nous ſommes ſouvent obligés de vivre de ce que nous avions amaſſé par le paſſé; & cet avertiſſement eſt ſi important, qu'on peut dire avec vérité, que la plupart du monde périt pour ne l'avoir pas obſervé, c'eſt-à-dire, pour n'avoir pas uſé des occaſions favorables que Dieu leur avoit données pour avancer dans la vertu. Si l'on avoit eu ſoin de mortifier ſes paſſions dans les occaſions qui ſe ſont préſentées, on ne tomberoit pas, comme on fait ſouvent, dans des fautes, des foibleſſes & une multitude de beſoins qui rendent incapable d'une vie réglée.

Il eſt certain que l'on perd ſon tems en une infinité de manieres. Ce tems eſt perdu; il faut gémir de cette perte; mais il faut tâcher de le racheter. La vie eſt ſi courte & ſi pleine de néceſſités incommodes, qu'il reſte toujours bien peu de tems à employer aux beſoins de ſon ame. Que ſi l'on ſe le laiſſe encore ravir, ou par les embarras, ou par des amuſemens volontaires, il eſt impoſſible de penſer ſérieuſement à ſon ſalut. L'uni-

que moyen d'éviter ce terrible inconvénient, est de racheter le tems. Il faut racheter le tems, non-seulement en renonçant aux amusemens inutiles, mais en souffrant même des pertes temporelles pour nous procurer du repos. Acheter, c'est donner quelque chose pour en avoir une autre. Racheter le tems, c'est donc donner quelque chose pour se procurer du tems. Dieu veut que nous rachetions un bien si précieux que celui-là, & il est juste que notre salut nous coute quelque chose; mais la plupart des hommes sont si aveugles sur cela, qu'il leur semble qu'ils n'ont rien à faire, lorsqu'ils n'ont qu'à penser à leur salut. Mais s'ils avoient tant soit peu de lumiere, ils verroient qu'ils ont une infinité de choses à faire dans la retraite la moins occupée. Ils ont à louer Dieu de tout ce qu'il est en lui-même; ils ont à admirer sa providence dans tous les événemens du monde; ils ont à le remercier de tous les biens qu'ils en ont reçus; ils ont à travailler à connoître toutes les blessures qu'ils ont reçues dans le commerce du monde; ils ont à les guérir doucement par la séparation de tout ce qui pourroit les aigrir; ils ont à se mortifier dans toutes leurs passions, & à se fortifier contre toutes leurs foi-

bleſſes; ils ont à ralentir l'impreſſion des objets de leurs paſſions, en appliquant leur eſprit à des objets ſaints & innocens; ils ont à ſe nourrir de la vérité, & à réformer une infinité de faux principes qu'ils ont dans l'eſprit. Savoir vivre en repos eſt une des plus utiles ſciences du monde; mais c'eſt auſſi l'une des plus rares. L'eſprit humain ne ſe plaît que dans l'agitation & dans le tumulte, qui l'empêche non-ſeulement de racheter le tems, mais de le ſentir. Il faut de plus s'aſſujettir à un réglement de vie; & c'eſt dont on va parler dans l'article ſuivant.

§. 13. *Du Réglement de vie.*

Le principal exercice d'un Chrétien qui ſe diſpoſe à paſſer ſa journée chrétiennement, eſt de prévoir, autant qu'il peut, toutes les actions qu'il doit y faire, de les régler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour obſerver ces divines loix. Mais il ne ſuffit pas de les conſulter une fois le jour; il faut renouveller ce regard vers la loi de Dieu, au moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une attention expreſſe. Ainſi nous ne devons former aucun deſſein nouveau, ni

entrer dans aucune proposition, sans avoir consulté la regle de nos devoirs, & sans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre; & cela ne doit pas seulement s'entendre des grands desseins & des engagemens importans qui sont rares, mais de tous les petits engagemens qui se présentent & de toutes les petites affaires où nous prenons part. Il ne faut pas seulement considérer comment il faut faire les choses, mais s'il faut les faire; & pour examiner ce point, il ne faut pas avoir tant égard à la justice & à la bonté des choses en elles-mêmes, qu'au devoir particulier qui nous y engage.

Il est facile à chacun de partager son tems en prieres, en lectures & en travail. On doit, par exemple, se prescrire un certain nombre de prieres, en se souvenant d'en faire toujours quelques-unes en particulier pour demander à Dieu la grace d'être délivré de certains défauts & soutenu dans certaines tentations. Si l'on veut méditer, il n'y a qu'à prendre un Pseaume & le réciter lentement. La lecture, ou de l'Evangile, ou de quelqu'autre livre de piété, qui soit faite en s'arrêtant de tems en tems pour penser à ce qu'on lit, & pour

demander à Dieu qu'il l'imprime dans notre cœur : l'expoſition ſimple que l'on fait à Dieu de ſes miſeres & de ſes défauts : la préviſion & la diſpoſition de ſes actions faites en vue de Dieu, tout cela ſervira de méditation ſans ſe fatiguer beaucoup.

On doit choiſir les livres par deux motifs ; ſavoir, pour s'inſtruire & pour s'élever à Dieu, & pour ſe divertir ſaintement & utilement. Il y en a une infinité de ce ſecond genre, dont les principaux ſont l'hiſtoire eccléſiaſtique & les hiſtoires des Saints. Qu'y a-t-il de plus capable de ſatisfaire l'eſprit d'une perſonne raiſonnable, que de voir de quelle ſorte Dieu a conduit ſon Egliſe, comme il a voulu qu'elle fût toujours attaquée & toujours victorieuſe ? Qu'y a-t-il de plus admirable, que de voir dans la vie de tous les Saints que Dieu a ſuſcités de tems en tems dans l'Egliſe, ce caractere général d'avoir beaucoup aimé la gloire de Dieu & le ſalut des hommes, & de ne s'être point aimés eux-mêmes ? Comment pourroit-on ne pas prendre plaiſir à lire la vie des perſonnes qui nous voient, qui nous aiment, & qui ſont prêtes d'offrir à Dieu tous les bons deſirs que nous aurons en liſant leur vie ?

Pour le travail, chacun doit le proportionner à ſon état & au tems qu'il peut y employer ; mais rien ne contribue plus au repos & au bonheur de la vie, que de ſavoir s'y divertir & y paſſer, ſans ennui & utilement, autant de tems que l'on veut & qu'il eſt néceſſaire. Le travail a ſon avantage, ſans parler de l'intérêt qu'on peut y avoir ; il ſert infiniment à éviter bien des écueils, en nous rendant indépendans des compagnies, des entretiens, des viſites, des divertiſſemens du monde ; en nous donnant moyen d'éviter les ſpectacles & les diſcours dangereux qui laiſſent dans l'ame des impreſſions fâcheuſes ; en nous délivrant de la néceſſité de quantité d'engagemens où la plupart du monde ne ſe précipite que parce qu'il ne ſauroit s'occuper du travail & qu'il s'ennuie. Mais il n'y a qu'à ſe réſoudre à eſſuyer peu à peu & par degrés quelque petit ennui, & de ſe ſéparer des objets qui diſſipent & ébranlent beaucoup l'eſprit ; & l'on verra que peu à peu l'eſprit s'accoutume à la retraite, qu'il ſe paſſe aiſément des occupations du monde, qui ne divertiſſent pas tant l'eſprit qu'elles le déreglent.

Le réglement de vie doit aller auſſi à retrancher peu à peu les inutilités des viſites actives & paſſives, & des conver-

ſations de pure civilité. Il faut ſe vuider l'eſprit des nouvelles inutiles, des actions d'autrui dont on n'eſt point chargé: car c'eſt l'habitude que l'on contracte à nourrir ſon eſprit de ces objets, qui fait qu'il ne peut ſubſiſter en ne ſe nourriſſant que de ceux que la retraite peut lui fournir; & généralement il faut renoncer à tout ce qui diſſipe trop notre eſprit, qui le fait ſortir de ſon aſſiette, qui le rend évaporé, qui le remplit d'idées & de penſées confuſes & tumultuaires. Il faut s'accoutumer à ſe faire au milieu des compagnies mêmes, une retraite intérieure, dans laquelle on entrât le plus ſouvent que l'on pourroit, ſoit pour y conſulter Dieu ſur ce que l'on voit & que l'on entend, ſoit pour lui demander ſon ſecours dans les choſes dont nous ſommes émus, ſoit pour lui expoſer nos miſeres & nos beſoins.

Il faut de plus s'appliquer à régler certaines néceſſités ſuſpectes & qui ne naiſſent que de notre foibleſſe. On doit mettre de ce genre une bonne partie des viſites & des entretiens du monde, certaines lectures où il y a plus de curioſité que d'utilité, certains divertiſſemens, certaines parties, certains amuſemens. Si l'on eſt encore trop foible pour renon-

cer à tout cela tout d'un coup, il faut au moins se séparer d'abord de ce qu'il y a de plus dangereux. Il faut éviter, par exemple, les conversations toutes mondaines qui rempliſſent l'esprit de l'amour du monde, comme on évite un air contagieux. Il faut éviter celles où la médisance regne, où l'on apprend des nouvelles qu'il est utile de ne pas savoir, & qu'il n'est pas permis de redire; celles où le libertinage se mêle, qui diminuent l'horreur des vices, où l'on tourne la vertu en ridicule, où l'on fait galanterie de se mettre au-dessus de beaucoup de devoirs de la vie chrétienne, & où l'on n'excepte que les vices honteux. Tout cela n'est bon qu'à endurcir le cœur & à le disposer par là au péché. Que si l'on ne renonce pas tout d'un coup à toutes les autres qui ne nuisent que par leur inutilité & par un vain amusement, il faut au moins avoir dessein de s'en séparer peu à peu, & de se fortifier contre cette foiblesse: car ce sont des épines qui empêchent l'accroissement de l'amour de Dieu, qui rendent nos prieres tiedes, & qui répandent un certain dégout sur les exercices de piété.

L'attention à faire la volonté de Dieu, nous maintient dans une vie réglée, égale & uniforme, & nous fait pratiquer

avec fidélité les mêmes exercices dans les mêmes tems. Car ſi nous avons pour but de ſuivre Dieu, nous jugerons avec raiſon que nous nous rendons plus conformes à ſa volonté, en ſuivant un ordre établi dans les choſes indifférentes, qu'en le quittant par inclination & par fantaiſie. Moins nous ayons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire que c'eſt Dieu que nous ſuivons, en les faiſant; & celles qui ſont d'elles-mêmes égales & indifférentes, deviennent inégales & différentes, lorſqu'on y ajoute cette raiſon d'uniformité dans les mêmes exercices.

§. 14. *De la Retraite.*

Il eſt conſtant que la retraite eſt néceſſaire à tout Chrétien qui veut faire ſon ſalut. Mais faut-il pour cela rompre avec les hommes & ſe cacher dans une ſolitude inconnue? Une retraite entiere n'eſt, ni poſſible, ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des tentations encore plus dangereuſes que celles que l'on trouve dans le monde, parce que Dieu ne les y appelle pas; & la charité même n'autoriſeroit pas toujours ce deſſein. Que deviendroit le monde, ſi tous les gens de bien s'en ſéparoient? Et quelle eſpérance de ſalut y

Mat. 5. 14. 16. reſteroit-il, puiſque les vrais Chrétiens étant la lumiere du monde, ſelon l'Evangile, il n'y auroit plus que des ténebres épaiſſes, s'ils ſe portoient tous à s'en retirer? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeurer dans ce commerce du monde. Il y en a qui y ſont attachés par des liens qu'il ne leur eſt pas permis de rompre. Il y en a qui n'ont pas la force de s'en ſéparer; mais ce qui eſt certain néanmoins à l'égard de tous, eſt qu'il n'eſt permis à aucun de ſuivre l'eſprit du monde, ni de ſe laiſſer gâter l'eſprit & le cœur par les ſentimens faux & corrompus, qui ſont mêlés dans la plupart des diſcours des hommes, & par leurs mauvais exemples. Il faut donc allier néceſſairement ces deux choſes, ſi l'on ne veut pas périr en demeurant dans le monde: la choſe eſt bien difficile, mais elle n'eſt pas impoſſible.

La retraite eſt néceſſaire pour réſiſter aux tentations. C'eſt par-là que l'on ſépare l'ame du commerce des hommes, qui fait entrer dans nos eſprits l'image de leurs penſées & de leurs mouvemens, & on lui donne lieu de s'appliquer aux vérités qui en découvrent l'illuſion & aux objets auxquels elle doit s'attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons; & comme ces idées ſe

renouvellent & deviennent plus fortes en s'y appliquant, elles s'affoibliſſent & s'effacent en ceſſant de les renouveller & en appliquant l'ame à d'autres objets : car la capacité de l'ame eſt étroite & bornée en cette vie ; peu de choſes ſuffiſent pour la remplir. Ainſi l'application aux objets du monde bannit le ſouvenir de Dieu, & en s'appliquant au contraire aux vérités de Dieu, on affoiblit l'idée des choſes du monde. Il faut vuider le cœur pour le remplir ; & rien n'eſt plus propre à le vuider que la retraite. C'eſt un grand bien que de pouvoir s'en procurer une réelle ; mais ceux qui ſont dans l'impuiſſance de le faire, doivent y remédier, en ſe faiſant au moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Si l'on ne peut éviter de s'occuper des affaires, il faut éviter de s'y plonger, c'eſt-à-dire, d'y mettre tout ſon eſprit & tout ſon cœur. Il faut toujours faire en ſorte que Dieu demeure le maître de notre cœur. Si l'on peut vivre de cette ſorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on peut y poſſéder ſon ame, travailler à la mortification de ſes paſſions, adorer, prier & écouter Jeſus-Chriſt, je n'ai rien à dire. Il eſt vrai que cela eſt difficile, & c'eſt ce qui fait la difficulté de ſe ſauver.

dans le monde, parce qu'il eſt néceſſaire de faire de grands efforts pour ſe ſéparer de l'application aux créatures, & pour s'appliquer à Dieu : or peu de perſonnes ont cette force, & il eſt bien plus aiſé de ſe ſéparer entiérement, que de vivre dans cette violence continuelle.

La plupart du monde auroit donc beſoin de ſe ſéparer de ſes affaires, ou en tout, ou en partie ; mais c'eſt à quoi toutes les paſſions & tous les intérêts s'oppoſent : on ſe juſtifie même ſur ce que ces emplois ſont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puiſſe condamner ; cependant tous ces emplois, avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les diſpoſitions d'une ame malade, languiſſante, pleine de plaies & de paſſions, ſans lumieres, ſans force pour réſiſter aux tentations, ſont ſouvent d'étranges obſtacles au ſalut. C'eſt ce qui produit d'étranges embarras dans les conſeils que l'on peut donner à ces perſonnes. On ne ſait à quoi on doit les porter. Ils ſont trop foibles pour ſuivre l'avis de renoncer abſolument à leurs emplois, & ils ſont encore trop foibles pour vivre dans ces emplois d'une maniere chrétienne, & qui puiſſe contribuer à la guériſon de leur ame. Ainſi

on les abandonne ordinairement à eux-mêmes ; & ce qui en arrive, eſt, qu'ils ne guériſſent pas, & qu'ainſi ils ſont exclus du royaume de Dieu. Il s'enſuit de tout cela qu'il faut toujours ſe procurer une retraite pour faire ſon ſalut, parce que c'eſt là que Dieu parle au cœur, & que c'eſt un moyen de ſe ſanctifier.

§. 15. *De l'Aumône.*

L'AMOUR du prochain eſt la ſource de l'aumône. En effet, quand on aime ſon prochain, peut-on le voir dans la néceſſité, & ne pas l'aſſiſter ? Et c'eſt ſurtout les riches qui ſont dans l'obligation de faire l'aumône ; à proportion du bien que Dieu a donné à chacun. Il faut bien concevoir que non-ſeulement nous n'avons aucun droit réel ſur les biens du monde, parce qu'étant toujours eſſentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures, mais que nous ſommes auſſi bornés par les loix de Dieu dans l'uſage de ces biens : car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant des moyens deſtinés par la Providence à la ſubſiſtance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne

leur en faut, que pour les diſtribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'eſt donc qu'un ſimple diſpenſateur des biens de Dieu; & dans cette diſpenſation même il ne lui eſt pas permis de ſe conduire par ſes caprices & ſes fantaiſies. Il faut qu'il ait égard aux néceſſités du prochain, aux engagemens de la Providence, & en un mot, à l'ordre de la charité.

On doit donner aux pauvres ſon ſuperflu, & c'eſt ſur quoi on forme bien des difficultés, chacun croyant n'avoir rien de ſuperflu. Combien y en a-t-il qui ſe font des néceſſités, & qui croient qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on veut? mais tout cela n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces néceſſités imaginaires qui n'ont leur ſource que dans la vanité, la curioſité, ou dans l'amour du plaiſir. Il eſt vrai qu'on trouvera peu de perſonnes qui aient du ſuperflu, ſi l'on a égard à ce que la coutume, la délicateſſe & les paſſions du monde ont renfermé dans les néceſſités de l'état & de la condition: mais on ne le peut pas dire, ſi on retranche de ce qui paſſe pour

néceſſaire, tout ce que l'amour de la pénitence, de l'humilité & de la pauvreté en doit faire retrancher. Si on garde, par exemple, une exacte modeſtie dans ſes meubles, dans ſes habits, dans ſon train, dans ſa table & beaucoup d'autres choſes; c'eſt par ces retranchemens qu'on trouvera du ſuperflu, & c'eſt le défaut de ce retranchement qu'on ne veut point faire, qui fait qu'on n'en trouve point, & c'eſt ſur-tout le défaut de charité; car la charité trouve toujours des moyens & des expédiens pour ſoulager les pauvres.

Les riches ne peuvent uſer du monde que par néceſſité auſſi-bien que les pauvres: la regle eſt commune aux uns & aux autres. Mais comme la néceſſité ne conſiſte point dans un point précis, les néceſſités des riches étant beaucoup plus étendues, & leur donnant lieu d'uſer beaucoup davantage des créatures, elles leur ſervent d'occaſion de s'y attacher. Les néceſſités des pauvres ſont au contraire plus reſſerrées: ils s'accoutument à ſe paſſer de bien des choſes qui paroiſſent néceſſaires aux riches, & par cette habitude ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils ſoient privés de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité & la charité. Car

pourvu que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches; & quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté sincere. Ils ne sont donc privés que de l'éclat des aumônes & de la satisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'approbation qu'elles attirent, & dans la reconnoissance de ceux à qui on les fait, c'est-à-dire, qu'ils ne sont privés que de ce qui ordinairement en peut faire perdre le fruit. D'ailleurs s'ils ne peuvent point donner de leur bien, ils peuvent & doivent y substituer d'autres œuvres de charité & de miséricorde.

Il y a un avantage considérable à faire l'aumône. Quiconque fait la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, & qu'il n'a reçus que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un présent inestimable que Dieu ne lui devoit point, un présent qui de soi-même est éternel, & dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de

l'aſſocier aux ſoins charitables qu'il a de ſes créatures, & de le rendre l'inſtrument de ſa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ſes péchés & le prix de ſon royaume ; & il le lui met gratuitement, ſans qu'il ait aucun droit à une ſi grande grace. Qui ne voit que les murmures & les difficultés qu'on fait paroître en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'eſt pas aſſez pénétré de ces vérités ? Car ſi on en étoit touché, comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occaſions qui nous ont attiré les graces de Dieu ; on croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainſi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoiſſance, avec amour & avec joie.

Il y a des regles à ſuivre dans la pratique de l'aumône. On doit ne donner en aumônes que ce qui eſt à nous, & ce dont nous pouvons diſpoſer avec juſtice, & l'on doit préférer d'acquitter ſes dettes avant que de faire des charités. Il y a des aumônes qu'il ſuffit de faire à ceux qui nous les demandent ; mais il y en a d'autres où il faut prévenir ceux à qui on les doit faire, comme ſont les pauvres honteux. On doit préférer les pauvres qui ſont dans un plus grand beſoin, les

Gal. 6. 10. infirmes & les impotens, & ſur-tout les bons pauvres & ceux que ſaint Paul appelle les domeſtiques de la foi. Il faut préféter les plus grandes néceſſités à celles qui ſont moins preſſantes. Dans les grandes néceſſités, on ne doit pas ſe contenter de donner de ſon ſuperflu ; il faut donner même de ſon néceſſaire d'état. Il ne faut pas ſe contenter d'aſſiſter une fois ceux qui ſont dans le beſoin : car ſi le beſoin ſe renouvelle, nous ſommes obligés de donner le même ſecours. La charité intérieure eſt une dette perpétuelle ; elle ne tient jamais entiérement quittes ceux qui ſont obligés de ſatisfaire aux devoirs auxquels elle engage.

§. 16. *Du Jeûne.*

Il y a un jeûne naturel & général qui eſt fondé ſur l'amour réglé de nous-mêmes, & que Dieu commande. Nous devons toujours nous mettre dans l'eſprit que nous ſommes malades, & que notre devoir eſt de nous guérir, & que c'eſt pour cela que la vie nous eſt donnée. Ce doit être notre principale occupation ; & ſi l'on nous demandoit ce que nous avons à faire en ce monde, nous ne pourrions répondre plus juſte qu'en diſant que nous avons à nous y guérir. Dieu nous a reſſuſcités par le baptême

ou par la pénitence ; mais la grace de l'un ou de l'autre ſacrement nous laiſſe encore infirmes & languiſſans ; & celui qui néglige cette infirmité qui reſte, celui qui ne travaille pas à ſe fortifier, retombe infailliblement dans la mort. Cette maladie qui reſte à l'homme, lors même qu'il a recouvré la vie, conſiſte dans une pente violente vers les biens créés, qui eſt ce qu'on appelle la concupiſcence. Il faut donc détruire & diminuer cette inclination par la ſéparation & la privation des créatures ; c'en eſt le principal remede. Qui aime le plaiſir doit ſe priver du plaiſir : qui aime les richeſſes & les honneurs doit ſe priver des richeſſes & des honneurs. Cette ſéparation en affoiblit les idées ; elle en dégage l'ame, elle lui donne lieu de s'attacher à d'autres objets ; & il n'y a point en cela d'acception de ſexe, d'état & de conditions. Comme on ne dit pas qu'un Prince, qu'une Dame de condition qui a la fievre, n'a pas beſoin de remedes, parce que c'eſt un Prince ou une Dame de qualité ; on ne doit point dire auſſi que ces perſonnes étant malades dans l'ame par l'amour des créatures, puiſſent s'exemter ſur leur condition, de la mortification qui eſt le remede de cette maladie.

Ce devoir devient encore plus preſ-

ſant & plus néceſſaire par une autre raiſon. C'eſt que nous avons fait tous une infinité de fautes par l'amour des biens créés, & ainſi nous devons les réparer en nous en privant. Ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence ſans un deſir ſincere de ſatisfaire à la juſtice de Dieu d'une maniere proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir, par la privation des créatures, les péchés commis dans la jouiſſance des créatures. Ainſi le jeûne général qui conſiſte dans cette privation, eſt néceſſaire à l'homme, & comme ſatisfaction pour les péchés paſſés, & comme remede aux foibleſſes qui lui en reſtent par les habitudes vicieuſes qu'il a contractées.

Qu'on ne diſe pas qu'on eſt bien obligé en général de ſatisfaire à Dieu; mais qu'il ne s'enſuit pas qu'on doive le faire de telle & telle maniere. Car il eſt bien vrai qu'on peut ſatisfaire à Dieu par une pénitence d'un autre genre pour des péchés qui n'y ont aucun rapport, lorſque c'eſt l'impuiſſance qui nous y réduit; mais lorſque les forces ne manquent point, on ne peut avoir une volonté ſincere de remédier à une paſſion, ſi on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette paſſion. Celui qui eſt

malade d'intempérance, ne guérira jamais que par des actions contraires à l'intempérance. Celui qui eſt malade de l'amour de l'argent, ne guérira jamais que par des actions de libéralité & par des aumônes. Chacun eſt donc obligé de mortifier ſes paſſions; car il ne nous eſt pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

Le jeûne eccléſiaſtique que l'Egliſe nous impoſe dans certains tems de l'année, n'eſt qu'une détermination & un moyen d'obſerver plus facilement le jeûne général que la loi naturelle nous preſcrit. Il ne regarde en particulier qu'une eſpece de jeûne qui eſt celui des alimens; mais l'Egliſe ne nous le preſcrit qu'afin de nous engager par-là dans ce jeûne général, qui conſiſte à nous ſéparer de tous les objets de nos paſſions. On peut dire même que c'eſt une eſpece de remede général; car le jeûne des alimens affoiblit les paſſions. Il prépare l'ame à la priere; car il la dégage du poids du corps qui appeſantit l'ame. Bien loin donc de nous plaindre de ce précepte de l'Egliſe, nous devons être touchés de ſa charité. Elle ne nous l'impoſe pas pour nous charger d'un nouveau joug; mais c'eſt au contraire pour nous ſoulager dans

l'obligation indiſpenſable que nous avons de nous ſéparer des objets de nos attaches. Et cette obligation indiſpenſable même n'eſt point un joug qui nous rende malheureux, puiſqu'elle n'eſt fondée au contraire que ſur ce que nous ſommes obligés d'éviter notre malheur éternel, & de nous procurer un véritable bonheur. L'amour du monde, c'eſt-à-dire, des plaiſirs, des richeſſes, des honneurs, eſt la grande miſere des hommes. Ils ne ſont donc obligés d'en jeûner & de s'en ſéparer, que parce qu'ils ſont obligés de rétablir leur ame dans l'état heureux dont elle eſt déchue. Le tems de Carême ſur-tout eſt un tems favorable pour cela; c'eſt un moyen de fléchir la miſéricorde de Dieu, & il faut en uſer dans l'eſprit de componction & de pénitence.

Cependant il n'y a rien de plus mal obſervé que les jeûnes preſcrits par l'Egliſe, & la plus grande partie des Chrétiens s'en exemte ſous de vains prétextes, malgré la condeſcendance de l'Egliſe qui les a ſi fort modérés: car anciennement que les Fideles avoient de la ferveur, ils ne prenoient leur unique repas que vers le ſoir; ils s'abſtenoient de vin, de liqueur, d'huile, de poiſſon & de pluſieurs autres alimens par

par eſprit de pénitence; au lieu qu'aujourd'hui on permet tout cela; & on accorde de plus un petit repas, ſur le ſoir, qu'on appelle collation, parce qu'on a avancé peu à peu le dîner vers midi. Ainſi la regle qu'il faut ſuivre, c'eſt de ne faire toujours qu'un ſeul repas ſuffiſant, & ſe contenter, vers le ſoir, d'une légere collation. On doit éviter de prendre quoi que ce ſoit hors du repas, pas même de l'eau; ce qui romproit le jeûne; & à plus forte raiſon du chocolat, du café, ou d'autres liqueurs, comme l'ont permis quelques Caſuiſtes relâchés; car le vrai jeûne, qui conſiſte dans la mortification, doit renfermer également l'abſtinence du manger & du boire.

Quoique le jeûne ſoit d'une étroite obligation, il y a cependant des perſonnes qui en ſont diſpenſées légitimement, comme les malades; & l'on peut dire que la maladie eſt encore plus propre que le jeûne pour réprimer la concupiſcence, & pour ſatisfaire à la peine due au péché. Les enfans ſont encore diſpenſés du jeûne, parce qu'il nuiroit à leur ſanté, en les empêchant de croître & de ſe fortifier. Néanmoins il ne s'enſuit pas delà que les enfans un peu grands ſoient entiérement diſpenſés du

jeûne ; s'ils ne peuvent l'obſerver en entier, ils peuvent en obſerver une partie, & ſe mortifier avec diſcrétion, ſans nuire à leur ſanté : comme ils ſont beaucoup de fautes, ils en doivent faire pénitence, & ne pas s'exemter de toute mortification. Il en eſt de même de tous ceux qui, par quelque néceſſité réelle, à cauſe des travaux pénibles, du grand âge, ou de quelque foibleſſe, ſont légitimement exemts du jeûne ; car ils ne doivent pas ſe diſpenſer, ſous ce prétexte-là, d'y ſuppléer par quelqu'autre mortification dont ils ſont capables, comme il leur ſera facile d'en trouver, s'ils veulent s'y appliquer, ſur-tout s'ils ont l'eſprit de pénitence ; & c'eſt parce que cet eſprit de pénitence eſt rare, qu'on voit ſi peu de perſonnes qui obſervent réguliérement les jeûnes.

§. 17. *De la Civilité chrétienne.*

La Civilité humaine n'étant proprement qu'une eſpece de commerce d'amour-propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant ſoi-même de l'affection, on peut dire qu'il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parce qu'il n'y a qu'elle qui puiſſe l'être ſincérement : car honorant & aimant, comme elle fait,

Jeſus-Chriſt même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès ? Que ſi nous ne reſſentons pas toujours pour les autres toute la tendreſſe que nous leur faiſons paroître, il ſuffit que nous ſoyons convaincus que nous devrions la reſſentir, & que nous tâchions de l'acquérir par ces témoignages même d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne ſont pas faux & trompeurs, puiſqu'ils ſont conformes à notre deſir & à notre inclination.

La civilité conſiſte à céder aux autres autant que l'ordre du monde peut le permettre, à les préférer à ſoi, à les conſidérer au-deſſus de ſoi. L'orgueil qui nous rabaiſſe effectivement au-deſſous d'eux, ne peut le ſouffrir; mais la charité qui nous releve au-deſſus de pluſieurs, n'a point de peine à ſe rabaiſſer de cette ſorte, non par grimace ou déguiſement, mais par un jugement véritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. La charité a donc tout ce qui lui eſt néceſſaire pour être ſincérement civile; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité intérieure envers tous les hommes, qui leur ſeroit infiniment agréable, s'ils la voyoient. Mais eſt-il bon de la leur faire paroître ? & peut-on

avoir des motifs légitimes de la produire au-dehors, puiſque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire, eſt mauvais & corrompu ? Il eſt vrai que s'il n'y avoit que celui-là, elle ſe porteroit plutôt à cacher ſon affection qu'à la découvrir ; mais elle en a beaucoup d'autres ; & le premier eſt, qu'en ſe répandant en ces témoignages extérieurs d'amitié envers les hommes, elle ſe nourrit & ſe fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage : car la charité eſt un feu qui a beſoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bientôt, s'il eſt toujours étouffé. C'eſt une vertu qui a beſoin d'être exercée comme les autres ; ainſi, comme elle fait la vie, la ſanté & la force de nos ames, nous devons chercher des occaſions de la pratiquer ; & il n'y en a point de plus fréquentes que celles que nous fournit la civilité : elle nous coute peu, & nous donne néanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

Mais ſi la pratique de cette civilité chrétienne eſt utile pour nous, elle ne l'eſt pas moins pour les autres. S'ils ſont ſpirituels, l'affection qu'on leur témoigne, redouble leur charité ; & s'ils ſont charnels, elle flatte, à la vérité,

leur amour-propre ; ce qui eſt un mal qui vient de leur mauvaiſe diſpoſition ; mais elle les préſerve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient, ſi l'on n'avoit ſoin de les ſoutenir, en leur faiſant paroître de l'affection. Car, ſi l'on n'a ſoin de les entretenir en cette maniere par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent abſolument de ceux qui les traitent avec indifférence, & ils perdent toute la croyance qu'ils avoient en eux ; de ſorte que l'on devient incapable de les ſervir. Il eſt donc de la charité de les ſoutenir dans cette foibleſſe, en leur faiſant paroître qu'on les aime & qu'on les eſtime, en attendant que la charité ſuccede à cette diſpoſition imparfaite. Il faut tâcher de rendre la piété aimable aux perſonnes même du monde, afin de les y attirer doucement. Or il eſt impoſſible qu'elle ſoit aimable, ſi elle eſt farouche, incivile, groſſiere, & ſi elle n'a ſoin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle deſire de les ſervir, & qu'elle eſt pleine de tendreſſe pour eux. Si on ne les ſert pas effectivement par ce moyen, au moins on ne les choque pas, & l'on prépare toujours leur eſprit à recevoir la vérité avec moins d'oppoſition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non

pas à la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaiſe complaiſance, mais afin que cette affection nous mette en état de les ſervir, & parce que cette affection même eſt un bien pour eux, qui leur donne de l'eſtime de la piété, qui les y diſpoſe, s'ils n'en ont pas, & qui ſert à la conſerver, s'ils en ont.

Il faut cependant tâcher que notre civilité ſoit différente de celle des gens du monde, qu'elle ſoit toute véritable & toute ſincere, & qu'elle ne ſoit, ni légere, ni flatteuſe; qu'elle ne ſe répande point en paroles, en complimens, en louanges; qu'elle ne nous emporte pas une partie conſidérable de notre tems; qu'elle ne ſoit point une ſource d'amuſemens & d'inutilités; qu'elle inſpire la piété, & qu'elle reſſente la modeſtie; & que ſi elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de Jeſus-Chriſt, ce ne ſoit que pour leur inſpirer la fuite & l'averſion de l'eſprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute chrétienne. Il faut néanmoins obſerver que la regle de la civilité n'eſt pas ſi générale, qu'on ne puiſſe s'en diſpenſer dans certains cas : car il y a des gens dont on ne ſauroit ſe défaire que par quelque eſpece d'incivilité, & qui nous

accableroient de viſites & de billets, ſi on leur témoignoit de la complaiſance. Il faut donc, par néceſſité, faire paroître à ces perſonnes quelque froideur, de peur qu'elles ne nous raviſſent ce que nous avons de plus précieux, qui eſt notre tems, & peut-être notre ſalut.

CHAPITRE XVI.

De la Grace.

§. 1. *De la Grace conſidérée en elle-même.*

LE peu de ſentiment que l'on a de la Grace, vient de ce que l'on conçoit peu l'excellence des biens qu'elle nous procure, & que l'on a peu d'idée de la grandeur des maux dont elle nous délivre. Sans ce don de Dieu, rien ne mérite le nom de bien, & avec ce don, il n'y a point de mal véritable. Qu'un homme ſoit comblé de tous les biens humains; qu'il jouiſſe de la ſanté, de la force, de la beauté, de l'adreſſe, de l'eſprit, des richeſſes, de la grandeur, de la réputation, du crédit, de l'amour de tous les hommes; ſi Dieu n'y ajoute ſon don excellent, qui eſt celui de ſon amour, tous ces biens humains, toutes les graces extérieures n'auront point

d'autre effet que de le rendre plus malheureux, parce que, ſans l'amour de Dieu, il abuſera de tous ces biens, & ne s'en ſervira qu'à irriter Dieu & à s'amaſſer des tréſors de colere pour le jour de la colere. Qu'un homme au contraire ſoit accablé de toutes ſortes de miſeres & de maux, cet unique don en fera des biens très-réels & très-effectifs, parce qu'il les rendra des ſources de mérites & des ſemences de couronnes immortelles & incorruptibles dans le ciel. Avec ce don on eſt bien par-tout, parce qu'on trouve par-tout ce que l'on aime. On eſt par-tout en ſureté, parce qu'on trouve par-tout la protection de la juſtice. Voilà l'idée que l'on doit avoir de la grace de Dieu.

Il y a diverſes ſortes de graces intérieures : des graces de l'entendement, qui éclairent l'eſprit, & des graces de la volonté, qui touchent & remuent le cœur. Il y a des graces habituelles qui ſanctifient, & des graces actuelles qui font agir ; mais il eſt vrai que, quand on parle des graces proprement dites, par leſquelles Dieu agit ſur la volonté, des graces médicinales, on ne doit en reconnoître que d'une eſpece, qui ſont des mouvemens d'amour. Ainſi la grace n'eſt qu'un bon amour ; c'eſt pourquoi

ſaint Auguſtin la définit une inſpiration de charité, qui nous fait faire par un ſaint amour ce que nous connoiſſons. Tout amour de Dieu ne juſtifie pas; il n'y a que l'amour parfait : il y a un amour commencé, qui conſiſte dans les premiers mouvemens que Dieu excite dans le cœur, qui ne convertiſſent pas encore l'ame, parce qu'elle y réſiſte; mais ces graces la diſpoſent peu à peu à travailler à ſa converſion & à réſiſter à la concupiſcence.

On appelle grace prévenante, excitante, opérante, la grace qui n'eſt précédée d'aucune bonne volonté de l'homme, & qui le réveille lorſqu'il eſt enſeveli dans le péché. C'eſt cette grace par laquelle Dieu réveille, excite & prévient la volonté des méchans qu'il veut, ou toucher, ou convertir. C'eſt encore toute grace qui prévient le conſentement de la volonté, en ſorte que toutes les graces que reçoivent les Chrétiens dans le cours de leur vie, ne laiſſent pas d'être excitantes & prévenantes, quand elles préviennent le conſentement de la volonté. On appelle grace ſubſéquente, aidante & coopérante, celle que Dieu donne aux ames après avoir opéré en eux la bonne volonté, en ſorte qu'excepté la premiere bonne

volonté, toutes les autres graces ſont compriſes ſous ces termes. C'eſt encore celle qui opere dans la volonté le mouvement par lequel elle conſent à celui que la premiere grace a excité, parce qu'il ne ſuffit pas que Dieu excite la volonté par un mouvement qu'il produit en elle ; ſans elle, c'eſt-à-dire, ſans ſon conſentement libre ; mais il faut de plus qu'il aide la volonté à conſentir, & qu'il coopere avec elle.

§. 2. *De la néceſſité de la Grace.*

L'HOMME n'étant de lui-même que péché & menſonge, ne peut avoir de bonnes penſées, ni faire de bonnes actions, ſans la grace. Elle eſt néceſſaire pour les actions de piété & pour vaincre toutes ſortes de tentations, auſſi-bien les plus foibles que les plus violentes : car on ne ſauroit faire aucune bonne action, ni ſurmonter aucune tentation, ſans amour : or il n'y a point d'autre bon amour que la charité ; de ſorte que la charité étant la grace, il s'enſuit qu'on ne ſauroit faire aucune bonne action, ſans la grace. C'eſt la doctrine des Conciles, auſſi-bien que de ſaint Auguſtin, que perſonne ne peut aimer Dieu comme il faut, croire en lui, ou faire quelque choſe pour lui, s'il n'eſt pré-

venu par la grace & la miſéricorde de Dieu.

La grace eſt néceſſaire pour avoir la foi, & c'eſt elle qui fait le diſcernement de ceux qui croient & de ceux qui ne croient pas. On a beſoin de la foi, non-ſeulement pour découvrir les biens invisibles & ſpirituels, mais auſſi pour nous apprendre de qui nous pouvons tirer le ſecours qui nous eſt néceſſaire pour vaincre le monde. Or ce qu'elle nous apprend, c'eſt qu'on ne l'obtient que par Jeſus-Chriſt. Nous aurions beau connoître Dieu en lui-même; ſi nous ne connoiſſions avec cela le Libérateur, nous demeurerions toujours aſſujettis à l'amour du monde ſans pouvoir nous délivrer de ſa ſervitude. C'eſt Jeſus-Chriſt qui, par ſa grace, peut nous procurer cette délivrance; & pour avoir recours à lui, comme auteur de la grace & libérateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par ſa grace. Ainſi la grace eſt néceſſaire pour avoir la foi, pour faire de bonnes œuvres, pour ſurmonter les tentations & pour vaincre le monde.

Il eſt de foi que nous ne pouvons rien faire de bon, ſans la grace de Jeſus-Chriſt: cette grace eſt néceſſaire pour

toute bonne œuvre; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ſuffiſe d'avoir une fois reçu les graces de Dieu, & qu'on n'a pas beſoin de nouvelles graces pour les conſerver. C'eſt une grande erreur de s'attribuer la force de perſévérer dans la vertu, ſans un nouveau ſecours de Dieu: car, à quelque dégré de vertu qu'on ſoit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On eſt toujours foible à ſon égard; on a toujours beſoin de ſon ſecours pour ſe ſoutenir, & on n'a jamais en ſoi la force néceſſaire pour réſiſter aux tentations, ſans avoir beſoin de lui demander de nouvelles graces. Toutes les graces de Dieu doivent nous être un avertiſſement, un motif & une obligation de prier, n'y ayant qu'une nouvelle grace qui puiſſe nous empêcher d'abuſer de celle que nous avons déja reçue. Mais les hommes ſont ſi corrompus, qu'ils ne demandent jamais, comme il faut, la continuation des graces de Dieu, qui renferme la perſévérance, à moins que Dieu ne leur donne la perſévérance dans la priere, qui eſt une grace ſpéciale, comme la perſévérance dans les autres vertus.

§. 3. *De la gratuité de la Grace.*

UNE des choſes les plus importantes qu'il y ait pour obtenir les graces de Dieu, eſt de bien connoître qu'elles ne nous ſont pas dues, & que Dieu peut avec juſtice, nous les refuſer, afin que nous mettions toute notre confiance, non en nous-mêmes, mais en la bonté de Dieu. Si Dieu nous devoit ſa grace, ce ſeroit parce que nous la méritons; mais comment la grace pourroit-elle être fondée ſur notre mérite, puiſque nous n'avons de mérites que par cette grace, & qu'elle ne trouve en nous que des démérites? C'eſt ce qui oblige les Chrétiens de reconnoître devant Dieu, que s'il les a plus favoriſés que les autres, ce n'eſt point parce qu'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a pas trouvé en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces; mais c'eſt qu'il a voulu les gratifier par une bonté particuliere qu'il a eue pour eux. Sans cette bonté particuliere, ils auroient marché dans leurs voies, comme les autres hommes; ils auroient fait, comme eux, la volonté de leur chair & de leurs penſées; ils ſe ſeroient précipités dans la mort éternelle, & ç'auroit été le terme funeſte de leur miſérable vie. Sans cette reconnoiſſance ſincere,

ils ne ſauroient éviter l'ingratitude, ni la préſomption, ni l'uſurpation ſacrilege de la gloire qui eſt due à Dieu.

Ce néant de mérites propres, qui ſubſiſte dans l'homme régénéré, même avec l'abondance des graces & des dons de Dieu, l'oblige de ſe regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien. Il eſt le vaſe des dons de Dieu, & il ne ſait point certainement en quelle meſure il les a reçus; mais ce qu'il ſait avec certitude, c'eſt qu'aucun de ces dons ne lui appartient; qu'il n'y a aucun droit, & que s'il en a quelqu'un, il le tient de la pure miſéricorde de Dieu; & plus on eſt juſte & ſaint, plus on eſt pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & l'on s'y réduit plus ſincérement par les ſentimens d'une humilité ſincere. La grace chrétienne eſt toujours accompagnée du ſentiment de ſon néant; & la privation de la grace eſt toujours remplie de la fauſſe idée qu'on eſt quelque choſe devant Dieu & devant les hommes. Mais cette reconnoiſſance ſincere de notre néant & de notre pauvreté ne conſiſte pas dans des ſpéculations de l'eſprit, mais dans un vif ſentiment de notre propre néant qui ſoit imprimé dans le fond du cœur.

Ce qui établit invinciblement la vé-

rité de la gratuité de la grace, c'eſt qu'elle ne nous eſt donnée que par Jeſus-Chriſt & en Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt eſt le ſeul diſtributeur des graces, & on ne les obtient que par ſes mérites. Toutes les graces ont été données à Jeſus-Chriſt comme à l'unique objet de la complaiſance de ſon Pere, & les hommes ne peuvent y avoir de part qu'autant qu'ils peuvent ſe trouver en Jeſus-Chriſt, & que Dieu a deſſein de les placer dans ſon corps. Ceux mêmes qui reçoivent des graces hors du corps de Jeſus-Chriſt, ne les reçoivent que pour y entrer. Ils ne les reçoivent que parce qu'ils ſont de ce corps dans la prédeſtination de Dieu. Ils ne les reçoivent que parce que Dieu fait la grace au corps vivant de Jeſus-Chriſt de vivifier ces membres morts. Ainſi la ſource de la grace eſt toujours dans Jeſus-Chriſt, & c'eſt de lui qu'elle ſe répand ſur le corps qui lui eſt uni, & enſuite ſur les membres qui en ſont ſéparés, afin de les y réunir. Mais, comme il eſt toujours maître de ſes dons, il s'enſuit que la grace eſt toujours gratuite.

Concluons delà que l'on ne ſauroit trop reconnoître les graces que Dieu nous accorde, par une bonté toute gratuite. L'ingratitude dans laquelle tombent une infi-

nité de Chrétiens, & même un grand nombre de ceux qui menent une vie chrétienne, est la cause ordinaire des chutes que l'on fait. Elle est l'ennemi de l'ame; elle la dépouille de tout mérite; elle dissipe les vertus; elle fait que Dieu regarde ses bienfaits comme perdus, & elle seche & tarit la source de la bonté de Dieu. Voilà à quoi on s'expose, en s'attribuant à soi-même & à son industrie ce que l'on a reçu de Dieu; à oublier les graces de Dieu, lors même que l'on ne se les attribue pas; à n'être point touché des bienfaits de Dieu, & à n'avoir aucun soin de l'en remercier; à abuser des dons de Dieu contre la fin pour laquelle il nous les accorde. Ainsi la reconnoissance envers Dieu est un devoir & une disposition essentielle, dont il faut toujours s'acquitter : elle consiste principalement à se tenir dans son néant, à rendre à Dieu toutes ses graces, en ne les regardant que comme venant de lui & étant à lui; de ne se glorifier de rien, & de faire retourner à Dieu la gloire de tous ses dons.

§. 4. *De l'efficacité de la Grace.*

LA Grace est efficace en ce qu'elle nous donne non-seulement la possibilité de vouloir le bien & de le faire, mais

qu'elle donne tout enſemble la poſſibilité avec l'effet ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne fait pas ſeulement que nous pouvons vouloir & que nous pouvons agir, mais qu'elle fait que nous voulons & que nous agiſſons. C'eſt ce qui ſe prouve par l'Apôtre, qui dit, que c'eſt Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire : & rien ne marque plus clairement que la grace donne tout enſemble le pouvoir, la volonté & l'effet, que ce que dit Jeſus-Chriſt ; *tous ceux qui ont oui la voix du Pere, & ont appris de lui, viennent à moi.* *Philip.* 2, 13. *Jean* 6. 45.

On appelle grace efficace celle qui a infailliblement ſon effet : mais la même grace peut avoir ſon rapport à deux effets, l'un prochain & l'autre éloigné ; d'où il peut arriver qu'elle eſt efficace ſelon l'un, & inefficace ſelon l'autre. Ceux qui veulent obſerver les commandemens de Dieu, & qui ne les obſervent pas, n'ont encore reçu qu'une bonne volonté foible & imparfaite. La grace que Dieu leur a donnée, a été efficace à l'égard de cette bonne volonté, qui a été ſon effet prochain ; mais elle a été inefficace à l'égard de l'obſervation effective des commandemens de Dieu, qui avoit été ſon effet éloigné, auquel la bonne volonté tendoit ; ce qui vient de ce

qu'elle rencontre, dans le cœur de ceux à qui elle eſt donnée, un amour de la créature plus fort que n'eſt ce commencement d'amour de Dieu, donné par une grace foible. Il faut donc que Dieu diminue la concupiſcence, & augmente l'amour. Dieu diminue ordinairement la concupiſcence par une multitude de protections, de préſervations & de bienfaits qu'on peut appeller des graces de providence. Il procure que nous ne ſoyons point frappés de certains objets qui auroient fait des impreſſions dangereuſes ſur nous; il en fait agir d'autres ſur notre eſprit qui répriment la concupiſcence, telles que les objets de terreur, & de diverſes autres paſſions humaines qui ſont contraires à celles qui agiſſent ſur nous. Il détourne certaines penſées mauvaiſes; il en fait naître d'autres qui y ſont contraires. Il nous applique à des objets qui nous détournent de ceux qui nous nuiroient; il nous propoſe certains engagemens qui en rompent d'autres qui nous auroient fait tomber. Enfin il agit d'une telle ſorte ſur la volonté, par l'amas des objets dont il frappe l'eſprit, qu'il la porte où il veut, même dans les choſes où ſon amour n'a point de part. Ainſi toute grace de Jeſus-Chriſt a toujours l'effet

pour lequel Dieu la donne par ſa volonté abſolue, quoiqu'il y ait des graces qui n'ont point tout l'effet auquel elles tendent par leur nature. Mais les graces abſolument néceſſaires, qui ſont les principales, & qui méritent plus le nom de graces, ſont celles qui convertiſſent les pécheurs, & les font devenir juſtes; qui font marcher les juſtes dans la voie des commandemens; qui font ſurmonter les tentations; qui font perſévérer les Elus, & qui font que tous leurs mérites ſont des dons de Dieu.

Toute grace de Jeſus-Chriſt étant efficace, & ayant toujours infailliblement ſon effet, au moins prochain, on ne comprend pas comment cela ſe peut accorder avec la liberté de l'homme. Mais outre que c'eſt un myſtere qu'il faut adorer, il faut reconnoître avec la tradition & ſaint Auguſtin, le Docteur de la grace, que l'efficacité de la grace vient du pouvoir ſouverain que Dieu a ſur les volontés des hommes auſſi-bien que ſur toutes les autres choſes créées; que Dieu fait tout ce qu'il veut par les volontés des hommes mêmes, parce qu'on ne peut douter qu'il n'ait un pouvoir tout-puiſſant de remuer les cœurs des hommes; qu'il a plus en ſa puiſſance les volontés des hommes, qu'eux-mêmes

n'ont leurs propres volontés en leur pouvoir ; que par une puiſſance intérieure & ſecrete, admirable & ineffable, il produit dans les cœurs des hommes non-ſeulement les véritables lumieres, mais même les bonnes volontés ; qu'il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il ſoit, qui rejette cette grace que Dieu, par ſa pure libéralité, répand dans le cœur des hommes, parce que ſon premier effet, & pour lequel Dieu la donne, eſt d'ôter la dureté du cœur ; & par conſéquent quand nous aurions de la peine à accorder ce pouvoir de Dieu avec notre liberté, il ſuffit que nous ſoyons aſſurés d'un côté que, ſelon l'Ecriture, c'eſt Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire ſelon ſon bon plaiſir, & que c'eſt lui qui, ſelon les Prophetes, devoit faire accomplir ſes commandemens par les enfans de la nouvelle alliance ; & d'un autre côté qu'il fait vouloir les hommes d'une maniere conforme à leur nature, qui eſt de vouloir librement, ſans quoi il ne leur feroit pas accomplir ſes commandemens, ni opérer leur ſalut ; ce qui ne ſe fait que par des volontés libres. D'où il faut conclure que la détermination de Dieu, quelque efficace qu'elle puiſſe être, ne détruit point notre liberté. Car Dieu agiſſant

dans notre cœur, y agit conformément à notre cœur, en nous déterminant à vouloir ce que nous ne ſommes point déterminés à vouloir par une néceſſité naturelle, parce que l'objet auquel il fait que nous nous portons, ne nous eſt pas propoſé en cette maniere : & par conſéquent Dieu qui fait agir notre ame, n'empêche point qu'elle n'agiſſe en même-tems comme maîtreſſe de ſon action, & qu'elle ne veuille, parce qu'elle veut, en conſéquence de la volonté qu'elle a d'être heureuſe, par laquelle elle ſe détermine à vouloir autre choſe; ce qui lui ſuffit pour agir librement, & pour conſerver, pendant que Dieu la détermine à vouloir, la puiſſance de ne point vouloir. Il eſt vrai de dire que, quoique la grace opere invinciblement & inſurmontablement, la volonté de l'homme ne laiſſe pas d'avoir toujours le pouvoir d'y réſiſter; car quoique ce ſoit librement & non néceſſairement que l'homme y conſente, il peut n'y pas conſentir, s'il le veut; mais c'eſt cette même grace qui fait qu'il ne veut pas n'y point conſentir.

Pour faire un bon uſage des vérités de la grace, il faut ſur-tout s'en ſervir pour la réformation de ſon cœur & de ſes mœurs, & ne point les regarder

comme des idées ſimplement ſpéculatives ; il faut être bien aiſe de les ſavoir, & faire paroître même du zele pour les défendre ; ce qui doit être réglé par la prudence : mais il faut ſur-tout entrer dans des ſentimens d'une frayeur ſalutaire, qui engage à recourir à Dieu, à lui rendre graces, & à vivre devant lui dans un profond abaiſſement & dans une dépendance continuelle.

§. 5. *De la Prédeſtination.*

La Prédeſtination des Saints eſt la préſcience ou la préparation des bienfaits de Dieu, par leſquels tous ceux qui ſont délivrés, ſont certainement délivrés. La prédeſtination eſt un myſtere où la raiſon ne peut atteindre : c'eſt de ce myſtere qu'il s'agit, lorſque ſaint Paul s'écrie : *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu ! Que ſes jugemens ſont impénétrables & ſes voies incompréhenſibles !* C'eſt donc de l'Ecriture & des Peres qu'on doit tirer ce qu'on doit croire de ce dogme.

Rom. 11, 33.

Le dogme de la prédeſtination conſiſte à croire que Dieu de toute éternité a choiſi entre les hommes corrompus par le péché, & qu'il pouvoit damner juſtement, un certain nombre d'hommes auxquels, par une pure miſéricorde, il a

réſolu de donner le royaume du Ciel, & de les en rendre dignes, par des graces qui les délivrent infailliblement de leurs péchés, & les conduiſent à la gloire qui leur eſt promiſe & préparée. Il y a peu de vérités catholiques qui ſoient appuyées ſur un plus grand nombre de preuves; car toute l'Ecriture eſt pleine de marques de cette préférence gratuite des élus aux réprouvés. Dieu nous a élus, dit ſaint Paul, avant la création du monde, afin que par la charité nous fuſſions ſaints & ſans tache devant lui. D'où ſaint Auguſtin conclut, avec raiſon, que Dieu ne nous a pas élus, parce qu'il avoit prévu que nous ſerions ſaints, mais qu'il nous a élus afin que nous le fuſſions. Le même ſaint Paul, parlant de Jacob & d'Eſaü, dit, qu'avant qu'ils fuſſent nés, & qu'ils euſſent fait aucun bien, ni aucun mal, afin que la réſolution que Dieu avoit priſe par ſon élection, demeurât ferme, il lui fut dit, non dans la vue des œuvres, mais de la vocation de Dieu, l'aîné ſera aſſujetti au plus jeune, ainſi qu'il eſt écrit: j'ai aimé Jacob, & j'ai haï Eſaü. D'où ſaint Auguſtin conclut, que les hommes ne doivent pas être ſi téméraires, que de juger pourquoi dans la même famille la miſéricorde s'exerce ſur l'un des freres, & la colere demeure ſur

Epheſ. 1, 4.

Rom. 9. 11.

l'autre ; que Dieu n'aimoit rien dans Jacob avant qu'il eût fait aucun bien, que ſa miſéricorde ; & qu'il ne haïſſoit rien dans Eſaü avant qu'il eût fait aucun mal, que le péché originel. Toute l'Ecriture conſpire à l'établiſſement de cette doctrine. Jeſus-Chriſt même déclare que c'eſt l'effet de la volonté de ſon Pere, & non du choix des hommes, de ce qu'aucun des Elus ne périt : *la volonté*
Jean 6, 39. *de mon Pere*, dit-il, *qui m'a envoyé, eſt que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés. Mes brebis ne périront jamais, & perſonne ne les ravira de ma*
Jean 10, 28. *main : perſonne ne peut ravir ce qui eſt entre les mains de mon Pere.* Rien de plus fort & de plus concluant pour le dogme de la prédeſtination gratuite des Elus.

Une preuve déciſive de la certitude de la prédeſtination gratuite, c'eſt la nature des moyens dont Dieu ſe ſert pour exécuter le décret de ſa prédeſtination éternelle. Car ſi ces moyens ſont efficaces, comme on l'a prouvé, s'ils produiſent infailliblement leur effet, c'eſt une marque certaine que Dieu veut abſolument le ſalut de ceux à qui il les donne, & qu'il n'a pas la même volonté à l'égard de ceux à qui il ne les donne pas. Or le ſecours que les Elus reçoivent

de

de Dieu, ne leur donne pas ſeulement le pouvoir de perſévérer, pourvu qu'ils le veulent, mais il leur donne la perſévérance même ; en ſorte que non-ſeulement c'eſt un ſecours ſans lequel on ne peut perſévérer, mais qui eſt tel que ceux qui l'ont, ne manquent jamais de perſévérer.

Si ces vérités ſont terribles d'une part, elles ſont conſolantes d'une autre, & il n'y en a point de plus capables de préſerver les ames du trouble & de l'abattement : car qui n'auroit ſujet de ſe déſeſpérer, ſi la grace ne lui donnoit que le pouvoir de ſe ſauver & de perſévérer, ſans donner la perſévérance même ? Qui pourroit légitimement eſpérer de ne point ſuccomber à tant de difficultés, & d'éviter tant de pieges ? Mais quand on conſidere que, malgré toutes nos foibleſſes, nous avons ſujet d'eſpérer que Dieu qui eſt plus fort que le monde & que les démons, nous fera vaincre, & le monde, & les démons, qu'il nous tiendra la main, & qu'il nous délivrera des embuches de nos ennemis, n'a-t-on pas lieu d'attendre qu'il nous ſauvera ?

Quiconque éprouve en ſoi les mouvemens de la charité, peut avoir auſſi une confiance très-légitime, que Dieu qui

a commencé l'œuvre de sa sanctification, ne la laissera pas imparfaite, & cette confiance doit augmenter à proportion du tems qu'il y a qu'il marche dans cette voie de justice, & de la fidélité qu'il a eue à avancer toujours & s'enraciner dans la charité à proportion qu'il se sent détaché du monde, & du desir qu'il a des choses du ciel. Si cette confiance ne bannit pas entiérement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquiétude. Elle suffit néanmoins pour une juste reconnoissance qui est proportionnée aux fondemens que nous avons de l'avoir. Or tous les Chrétiens en ont de fort grands, & d'autant plus grands, que cette reconnoissance sera plus vive. Plus ils se sentiront touchés de ce bienfait ineffable, & plus ils auront sujet de croire de l'avoir reçu. La crainte même ne doit point leur ôter cette confiance, ni par conséquent cette gratitude, parce que cette crainte, en les humiliant, est un des moyens par lesquels Dieu accomplit leur prédestination. Enfin les péchés passés ne doivent point la détruire; parce que la volonté qu'ils ont de ne plus les commettre, est un gage que Dieu les leur a pardonnés. Il n'y a proprement que la volonté de pécher qui nous la doive ôter. Mais il n'est pas étrange que

ceux-là ne puiſſent avoir une juſte confiance d'être un jour heureux, qui ſont dans la volonté actuelle d'être malheureux, qui eſt inſéparable de tout péché.

§. 6. *De l'incertitude du Salut.*

Il eſt étonnant que les vérités de la grace & de la prédeſtination faſſent ſi peu d'impreſſion ſur la plupart des Chrétiens, & qu'ils vivent comme s'il n'y avoit rien à eſpérer, ni à craindre. Il y a dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques extérieures de la Religion, & à ſe promettre les récompenſes qu'elle propoſe, pourvu qu'ils en conſervent l'extérieur. On voit quantité de gens qui violent viſiblement les préceptes de Dieu, & ne laiſſent pas avec cela d'avoir du zele pour la Religion, & de travailler juſqu'à un certain point à leur converſion, mais qui ſe trompent groſſiérement, parce qu'ils mettent le capital de la vie chrétienne & l'eſpérance de leur ſalut dans la profeſſion extérieure de la Religion. Il y a de plus une illuſion dont on a peine à ſe défaire : on ne ſauroit s'imaginer que Dieu veuille faire périr tant de monde. Les péchés qui nous cauſeroient de la terreur, s'ils nous étoient particuliers,

ceſſent de nous effrayer, quand ils ſont communs. On dort en repos, quand on ſe regarde entouré d'une multitude, comme ſi Dieu étoit obligé de l'épargner. Mais l'exemple des Juifs qui ſont tous péris dans le déſert, à l'exception de deux, par un effet de la juſtice de Dieu; devroit bien déraciner cette erreur de l'eſprit des Chrétiens. Ainſi on peut craindre avec raiſon que de toute cette foule de Chrétiens qui s'aſſemblent dans les Egliſes, & de ces villes nombreuſes où il n'y a perſonne qui ne faſſe profeſſion de la vraie Religion, il n'y ait quelquefois aucun adulte de ſauvé.

Il eſt étonnant que les menaces de l'enfer ne faſſent point ſur nous l'impreſſion qu'elles y devroient faire; & il y a ſur ce point quelque choſe d'incompréhenſible dans l'inſenſibilité des hommes. Car ſi on leur diſoit que de tous les hommes il y en aura ſeulement un ſeul de damné, il n'y en a aucun qui ne dût avoir beaucoup de crainte que ce malheur ne tombât ſur lui; & le peu d'apparence de ce malheur ne les en devroit pas exemter. Qui peut donc comprendre la ſtupidité des hommes, puiſqu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y aura un homme éternellement

damné, qu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y en aura pluſieurs, mais que c'eſt beaucoup, ſi, d'un grand nombre de Chrétiens, il y en a quelques-uns de ſauvés ?

Encore ſi on leur donnoit des marques bien claires par leſquelles ils puſſent connoître & s'aſſurer qu'ils ne ſont point de ce nombre malheureux de réprouvés. Mais, hélas ! ces marques ſont fort obſcures ; & pour le connoître, il n'y a qu'à diviſer les Chrétiens en deux claſſes : l'une, de ceux qui ont fait certains crimes qui les ont privés du droit au Royaume de Dieu, & leur ont fait mériter l'enfer ; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces ſortes de crimes, & qui ne s'en ſentent point coupables. A l'égard de ceux qui ſe ſont rendus certainement criminels, l'incertitude eſt très-grande : car ils n'ont pu ſortir de cet état que par une vraie pénitence ; mais cette pénitence eſt toujours fort incertaine, principalement dans la maniere dont on la fait aujourd'hui. Elle ne ſauroit être véritable, ſi elle ne renferme un amour ſincere de Dieu qui nous le faſſe préférer à toutes choſes. Or il eſt difficile de diſcerner en nous le regne de cet amour. On peut s'abſtenir des actions criminelles par di-

vers motifs. La coutume, la crainte, le deſir d'un repos humain peuvent faire cet effet : car il y a quelque choſe d'incommode, même pour cette vie, dans la penſée qu'on eſt dans un état certainement criminel, & l'on peut fort bien en vouloir ſortir par le ſeul motif d'éviter cette inquiétude : il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'hérétiques s'acquittent fort exactement des devoirs de leur Religion, par des motifs qui ne ſauroient être qu'humains ; puiſqu'on ne tranſporte point la charité hors de l'Egliſe Catholique, & il ne faut point douter qu'il n'y en ait pluſieurs parmi les Catholiques qui ne ſont que de ce genre, & qui, après être morts par le péché, ſe convertiſſent d'une maniere qui n'a rien que de naturel, & ne s'acquittent des actions de Religion que d'une maniere humaine.

Il ne ſe rencontre gueres moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens, parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire, avec une entiere certitude, qu'on eſt exemt. On peut perdre la vie de l'ame par une penſée criminelle. On peut la perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le Prochain, par la recherche continuelle de

ſoi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'aſſurer qu'il n'eſt point engagé dans aucun de ces péchés ſpirituels, puiſque c'eſt le propre de tous ceux qui y ſont de ne pas le ſavoir? Le diable répand toujours des ténebres ſur les ames qu'il y fait tomber; ainſi nous n'avons point de certitude, que le jugement favorable que nous portons de notre état, ne ſoit point un effet de ces ténebres. Je ne prétends point pouſſer les ames juſqu'à une entiere défiance. Qui ne voit point en ſoi de crimes viſibles, doit eſpérer qu'il eſt du nombre de ceux qui poſſedent le Saint-Eſprit, & à qui le Royaume de Dieu appartient: mais cette ſorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte qui doit nous porter à nous en aſſurer de plus en plus; & c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop s'y exciter, parce qu'une des plus mauvaiſes marques que nous puiſſions avoir, eſt le peu de crainte que nous reſſentons.

On appréhende d'ordinaire qu'en excitant en ſoi des ſentimens de crainte, on ne diminue ſa confiance & ſa charité; mais on ſe trompe en cela. La charité & la confiance s'affoibliſſent beaucoup plus par les diſtractions d'une vie

relâchée, que par la crainte. Nos prieres ne ſauroient être accompagnées d'une grande confiance, lorſque notre cœur nous reproche une vie de pareſſe & de négligence. La crainte corrigeant donc la pareſſe & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre, & en pratiquant une certaine ſuite de moyens. Or la voie de la charité c'eſt la crainte, ſelon qu'il eſt dit; que la crainte eſt le commencement de la ſageſſe; & cela ne doit pas ſeulement s'entendre des commencemens de la charité, mais de ſon accroiſſement même & de ſa perfection: car on n'y arrive que par une vie exacte & en s'éloignant de tout péché. Or il eſt rare que l'ame ſe ſoutienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ſes devoirs, ſi elle n'eſt vivement pénétrée de la crainte de Dieu. Les Chrétiens, par leur profeſſion même, ſont deſtinés, ou à être exceſſivement malheureux, ou à être ſouverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux; leur punition ſera meſurée ſur la grandeur des bienfaits de Dieu, dont ils auront abuſé. Ainſi il y aura un terrible renverſement dans le monde futur. Les Chrétiens paroiſſent en cette vie les plus favoriſés

de tous les hommes ; & il paroît une effroyable inégalité entr'eux & ces nations que Dieu a laiſſées dans l'ignorance de la vraie religion. Cependant il ſe trouvera à la fin du monde que preſque tous les Chrétiens ſeront les plus miſérables de tous les hommes ; & que les Païens mêmes, quelque miſérables qu'ils y ſoient, & quoiqu'engagés dans la damnation éternelle, ſeront l'objet de leur jalouſie, parce qu'ils ſeront infiniment moins malheureux que les Chrétiens.

Voilà le danger que nous courons tous, & il eſt étrange qu'il faſſe ſi peu d'impreſſion ſur notre eſprit. Delà il s'enſuit que nous devons être devant Dieu dans un tremblement continuel, de peur qu'il ne nous abandonne à nous-mêmes, & qu'il ne ceſſe de nous donner ce ſecours ſpécial, ſans lequel on n'agit jamais comme il faut. Nous devons reconnoître humblement que la grace de la perſévérance ne nous eſt point due ; que nous n'en ſerons jamais aſſurés en cette vie ; que les moindres péchés peuvent donner un juſte ſujet à Dieu de nous abandonner, & qu'ainſi nous n'avons jamais ſujet d'être en cette vie dans une pleine aſſurance.

§. 7. *Du petit nombre des Elus.*

Il n'y a point de vérités plus étonnantes dans la Religion Chrétienne, que celle qui nous marque le petit nombre des Elus; & il n'y en a point néanmoins que le Saint-Eſprit ait eu plus de ſoin d'exprimer en termes clairs. Jeſus-Chriſt l'enſeigne formellement dans l'E-
Matt. 20. 16. vangile, non-ſeulement en diſant: Qu'il y a beaucoup d'appellés & peu d'Elus; mais auſſi en s'écriant avec admiration:
Matt. 7. 14. Que le chemin qui mene à la vie eſt étroit, & qu'il y a peu qui le trouvent. Saint Paul le fait auſſi par des comparaiſons étonnantes, qui donnent lieu de concevoir le nombre de ceux qui ſeront ſauvés comme étrangement petit, & par conſéquent le nombre des réprouvés comme étant extrêmement grand. Il compare les Chrétiens qui tendent au ſalut, par la profeſſion de la Religion chrétienne, à des gens qui
1. *Cor.* 9. 24. courent dans une lice, parmi leſquels il n'y en a qu'un qui obtienne le prix, & il ſe ſert encore d'une comparaiſon plus
Heb. 3. 16. forte, qui eſt celle des Iſraélites qui ſortirent de la captivité d'Egypte, parmi leſquels il n'y en eut que deux qui arriverent à la terre qui leur avoit été promiſe. Mais ſi ces vérités ſont terri-

bles en elles-mêmes, il eſt encore plus terrible que la plupart des Chrétiens en ſoient ſi peu effrayés ; ils les liſent ou les entendent lire avec indifférence : il ſemble preſque qu'elles ne les regardent point, & qu'ils ſoient tous aſſurés d'être celui qui obtient le prix dans la lice, ou l'un des deux qui arriverent à la terre promiſe. Tous ceux qui courent ont la même eſpérance d'obtenir le prix, & néanmoins il n'y en a qu'un qui l'obtienne. Qui nous aſſurera donc que nous ſommes plutôt du nombre de ceux qui courent avec ſuccès, que de ceux qui courent inutilement ?

Il y a dans l'homme une inclination à s'aſſurer ſans raiſon, ou à ſe faire des raiſons de certaines choſes extérieures qui ne ſauroient lui donner aucune aſſurance ſolide. Combien y a-t-il de Chrétiens qui s'aſſurent inſenſiblement ſur la profeſſion extérieure du Chriſtianiſme ; ſur ce qu'ils ſont dans le corps de la véritable Egliſe ; & ils s'imaginent qu'en ſuivant avec cela toutes leurs paſſions, ils ne laiſſeront pas d'être ſauvés ? Peu de perſonnes, à la vérité, ont propoſé cette erreur en forme de dogme ; mais cependant il y en a peu qui ne la ſuivent en effet dans la pra-

tique, puiſqu'il y en a peu en qui on ne voie cette même ſécurité, quoiqu'il n'y ait gueres de différence entre la vie des Chrétiens & la vie de ceux qui ne le ſont point. Si nous écoutons avec la foi & le reſpect que nous devons cette étonnante vérité, le moins que nous pouvons faire, eſt de nous informer avec tout le ſoin qui nous ſera poſſible, pourquoi de tant de perſonnes qui courent, il y en a ſi peu qui obtiennent le prix, & de tâcher enſuite de nous diſtinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas? Il faut atteindre le but, & il eſt inutile de courir ſi on ne l'atteint. Le ſouverain malheur eſt de vouloir trouver Dieu, & de ne trouver que ſoi-même; de tendre au ſalut, & d'arriver à ſa perte; de s'imaginer de marcher dans le chemin du Ciel, & ne marcher en effet que dans celui de l'enfer. Il eſt donc d'un devoir indiſpenſable de s'informer pourquoi de tant de Chrétiens il y en aura ſi peu de ſauvés, & quel droit nous avons de prétendre être plutôt du nombre de ceux qui le ſeront, que de ceux qui ne le ſeront pas. L'indifférence qui fait qu'on ne s'en met pas en peine, eſt une des plus grandes marques de la ſtupidité des hommes, & l'une des plus mauvaiſes

diſpoſitions pour être du nombre de ceux qui ſeront ſauvés. Ce qui fait que les Chrétiens n'arrivent point au ſalut, c'eſt qu'ils ne font point pour l'obtenir ce que l'on fait pour obtenir les récompenſes du monde, c'eſt-à-dire, que le deſir qu'on a de ſe ſauver n'a point la même activité & la même force, que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ſes paſſions. Ainſi ce deſir étant foible & languiſſant, il n'eſt pas étrange qu'il ſoit facilement ſurmonté par d'autres paſſions plus actives qui viennent à la traverſe. Cela veut dire, en un mot, que la foibleſſe de notre amour eſt la cauſe ordinaire de l'inutilité de notre courſe, & par conſéquent de notre perte. Et comme c'eſt ce qu'on apperçoit dans une infinité de Chrétiens, il n'eſt pas étonnant qu'il s'en trouve ſi peu qui ſe ſauvent.

Quoiqu'il ſoit très-certain que le nombre des réprouvés eſt prodigieux & le nombre des Elus petit, il n'en eſt pas moins certain que le Ciel aura beaucoup d'habitans & que le nombre des Elus ſera fort grand. Car, quand même preſqu'aucun des adultes ne ſeroit ſauvé, ce qui eſt faux, puiſqu'il y en aura un grand nombre qui le ſeront, le Ciel ſera toujours rempli des enfans des Ca-

tholiques & des Hérétiques qui ſont un nombre prodigieux; car on peut dire que ces enfans baptiſés ſont plus des trois quarts du nombre des Elus; ce qui nous fait connoître d'une maniere admirable, les richeſſes de la grace & l'étendue infinie des mérites de Jeſus-Chriſt. Avec tout cela il n'en eſt pas moins vrai que le nombre des réprouvés eſt infiniment plus grand: & c'eſt ce qu'on ne peut ſe perſuader, parce qu'on ſe confie à cette penſée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laiſſe périr tous les Idolâtres, tous les Mahométans, tous les Hérétiques, ſans préjudice de ſa miſéricorde: il peut donc bien, ſans ceſſer d'être plein de miſéricorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques, qui n'auront pas eu ſoin de garder exactement ſes loix, ou de réparer leurs péchés par une ſérieuſe pénitence. Il eſt important de faire de ſérieuſes réflexions ſur ces grandes vérités, & demander à Dieu avec inſtance qu'il nous faſſe entrer dans la voie qui conduit au ſalut le plus ſurement & le plus directement.

CHAPITRE XVII.

DES SACREMENS.

§. 1. *Des Sacremens en général.*

DIEU a inſtitué les Sacremens de la nouvelle Loi, pour communiquer ſa grace aux hommes. Quoique la Religion Chrétienne ne conſiſte qu'à adorer Dieu en Eſprit & en Vérité, & que les graces dont nous avons beſoin ſoient ſpirituelles, & ne puiſſent avoir d'autre ſource que le Saint-Eſprit, Dieu a voulu établir des Sacremens extérieurs pour nous communiquer ſes graces. Le deſſein de Dieu a été qu'en même-temps que les Chrétiens lui ſeroient unis par un culte ſpirituel, ils fuſſent auſſi unis enſemble en un corps viſible de religion : il étoit donc néceſſaire pour cela qu'il y eût de la dépendance entre eux, & qu'ils ſe communiquaſſent les uns aux autres par des ſignes extérieurs, non-ſeulement les vérités de la foi, mais même la rémiſſion des péchés & les graces néceſſaires à la vie chrétienne. De plus les hommes ne peuvent être en cette vie entiérement détachés des ſens, & c'eſt

pour cela que Dieu a voulu leur communiquer ſes graces par le moyen des ſignes ſenſibles, qui ſerviſſent d'un côté de ſoutien à leur eſprit pour s'élever à Dieu, & de l'autre leur donnaſſent plus de confiance d'avoir reçu les graces ſignifiées, que s'il les leur avoit accordées ſans cette entremiſe.

On entend par Sacrement un ſigne viſible inſtitué par Jeſus-Chriſt, pour ſignifier la grace inviſible qui eſt communiquée à ceux qui le reçoivent. Il n'y a point de doute que les Chrétiens ne ſoient obligés de recevoir les Sacremens, pour ſe procurer les graces dont ils ont beſoin pour s'unir à Dieu, & pour marcher dans la voie du ſalut & pour s'y avancer. Puis donc que les Sacremens ſont de leur inſtitution, des moyens néceſſaires pour les acquérir, ils ſont obligés de les recevoir, ou pour obtenir la juſtice, s'ils ne l'ont pas encore reçue, ou pour la recouvrer, s'ils l'ont perdue, ou pour obtenir les graces néceſſaires pour bien vivre dans toutes ſortes d'états. Ils y ſont obligés par le commandement d'aimer Dieu; car l'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu, comme leur derniere fin & leur ſouverain bien, les oblige de prendre les moyens néceſſaires pour y arriver.

Si donc les Sacremens ſont des moyens néceſſaires pour parvenir à la poſſeſſion de Dieu, ils ne peuvent ſe diſpenſer d'y avoir recours. L'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu, comme juſtice ſouveraine, les oblige d'y ſatisfaire en la maniere qu'ils peuvent, & de ſe rendre conformes à cette juſtice, en détruiſant en eux le regne du péché qui y eſt contraire; puis donc que Dieu leur a ouvert un moyen de lui ſatisfaire, par l'application du ſang de Jeſus-Chriſt, qui ſe fait à ceux qui reçoivent les Sacremens, & de réformer leur volonté par la grace qui y eſt communiquée, ils ſont obligés de l'embraſſer. C'eſt cependant un péché fort commun que la négligence à ſe préparer à recevoir les Sacremens; & on peut dire qu'il eſt ſi commun, que les Chrétiens ne tombent & ne périſſent, quand ils ſont tombés, que par ce péché; car on ne tomberoit pas, ſi l'on ſe préparoit comme il faut à la réception de l'Euchariſtie, & on ſe releveroit après être tombé, ſi on avoit ſoin, comme on y eſt obligé, de recourir au Sacrement de Pénitence. Comme cela vient ordinairement de ce qu'on n'eſt pas aſſez inſtruit touchant les Sacremens, il eſt donc d'une obligation indiſpenſable à

tout Chrétien de s'inſtruire de tout ce qui ſert à édifier dans ce qu'on enſeigne des Sacremens, principalement de ce qu'on doit en ſavoir touchant la nature, l'unité, la néceſſité & la préparation qu'il faut y apporter.

L'Egliſe a toujours reconnu ſept Sacremens, qui ſont; le Baptême, la Confirmation, l'Euchariſtie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre & le Mariage. C'eſt Jeſus-Chriſt qui a inſtitué les Sacremens, puiſqu'il n'y a que lui qui ait droit d'attacher la grace à des ſignes ſenſibles. Il eſt certain que Jeſus-Chriſt a inſtitué la matiere & la forme du Baptême & de l'Euchariſtie; mais il eſt probable qu'à l'égard de quelques Sacremens, il a bien preſcrit qu'on les adminiſtrât avec quelques cérémonies; mais il a remis au pouvoir de l'Egliſe, la détermination de ces cérémonies; & c'eſt par cette raiſon, qu'on ne trouve pas que l'Egliſe les ait conférés de la même maniere dans tous les tems; mais ce ſeroit une erreur de prétendre que Jeſus-Chriſt eût donné à l'Egliſe le pouvoir d'inſtituer des Sacremens.

On diſtingue trois ſortes d'effets des Sacremens: le premier, eſt la grace juſtifiante que quelques-uns des Sacremens donnent à ceux qui ne l'ont pas, & dont

les autres augmentent la ferveur ; le ſecond, eſt une grace ſacramentelle, c'eſt-à-dire, propre à chaque Sacrement, qui conſiſte en certains mouvemens actuels que Dieu donne à ceux qui les reçoivent dans les diſpoſitions requiſes ; le troiſieme, eſt particulier aux Sacremens qu'on ne réitere point, tels que le Baptême, la Confirmation & l'Ordre : c'eſt l'impreſſion du caractere ſpirituel, par lequel on diſtinguera toujours ceux qui ont reçu ces Sacremens, de ceux qui ne les ont pas reçus. A l'égard des cérémonies que l'Egliſe emploie dans l'adniſtration des Sacremens, elles ſont une eſpece de langage que l'Egliſe propoſe aux fideles, pour les édifier ; ainſi il eſt important qu'ils en ſoient inſtruits, puiſque ſans cette intelligence, ils n'en ſauroient tirer tous les avantages que l'Egliſe prétend par-là leur procurer.

§. 2. Du Baptême.

Le Baptême eſt un Sacrement inſtitué par Jeſus-Chriſt, dans lequel, par l'ablution du corps faite avec de l'eau, & en y joignant les paroles que Jeſus-Chriſt a preſcrites, la perſonne à qui il eſt donné, eſt intérieurement purifiée du péché originel & de tous ceux qu'elle peut avoir commis, & reçoit une renaiſ-

sance spirituelle & la grace sanctifiante, qui l'unit comme membre vivant, au corps de l'Eglise de Jesus-Christ, qui en est le chef.

Comme on reçoit ordinairement ce Sacrement dans un âge incapable de connoissance, il est d'une obligation indispensable de s'en instruire d'une maniere particuliere. Il faut donc savoir que par le Baptême, on a été délivré de la tyrannie du démon; qu'on a reçu des graces ineffables; qu'on a été élevé à une dignité éminente, & qu'on a contracté de grands engagemens. Jesus-Christ ayant détruit par sa mort l'empire du démon, en affranchit ceux qui reçoivent le Baptême, en les faisant passer à la liberté des enfans de Dieu. Un baptisé devient membre de Jesus-Christ, enfant de Dieu, temple du Saint-Esprit, héritier du Paradis. C'est ce qu'il faut faire sentir, en s'étendant un peu sur ces importantes vérités.

Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'Enfant de Dieu, qui convient aux Chrétiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'espérer, il est bon de considérer que par elle nous appartenons à Dieu d'une maniere beaucoup plus réelle & effective, que les enfans des hommes n'appartiennent à leurs peres &

à leurs meres, ſelon la chair. Les peres ſont peres, parce qu'ils communiquent à leurs enfans une vie ſemblable à la leur, c'eſt-à-dire, une vie humaine & miſérable. Dieu eſt notre pere, en nous rendant participans de ſa vie divine: il eſt lumiere, il eſt amour. Il nous vivifie, en nous éclairant & en nous communiquant ſon amour; & c'eſt en cela même qu'il eſt bien différent des peres, ſelon la chair. Car les peres de la terre ayant donné la vie une fois à leurs enfans, ne contribuent plus en rien à la conſervation de cette vie, & ne ſont, pour le dire ainſi, peres que pour un moment; mais Dieu eſt notre pere, par une action continuelle, & parce qu'il nous éclaire toujours, & qu'il conſerve dans notre cœur l'amour qu'il y a créé. Il eſt notre pere & le devient de plus en plus, à meſure qu'il nous communique cette vie de connoiſſance & d'amour plus abondamment. C'eſt pourquoi, encore que nous ſoyons enfans de Dieu dès cette vie même, nous le ſerons néanmoins dans l'autre d'une maniere bien plus parfaite, parce que Dieu nous y comblera de ſes biens, & nous enivrera de l'abondance de ſa maiſon & du torrent de ſes délices. Nous attendons encore notre adoption parfaite dans

l'autre vie, parce que nous n'en avons que de petits commencemens en celle-ci, où quoique nous ſoyons enfans de Dieu, nous tenons encore beaucoup de notre premiere naiſſance, c'eſt-à-dire, de l'ignorance & de la baſſeſſe dans laquelle nous ſommes nés.

On n'a part à cette glorieuſe qualité d'enfans de Dieu, que parce qu'on eſt revêtu de Jeſus-Chriſt dans le Baptême. C'eſt par le canal de Jeſus-Chriſt que nous devenons de nouvelles créatures : non-ſeulement ſa mort eſt la ſource des graces que nous recevons par le Baptême, mais nous y ſommes, en quelque maniere, lavés dans ſon ſang, puiſque c'eſt la vertu de ce ſang qui nous purifie de nos péchés ; & ainſi les eaux du Baptême qui touchent & nettoient notre corps, ſont la figure du ſang de Jeſus-Chriſt, qui nettoie notre ame de ſes ſouillures. L'action du Baptême & cette ſainte cérémonie, par laquelle nous ſommes plongés dans l'eau, ou au moins couverts, repréſente la mort de Jeſus-Chriſt qui ſe termina par ſon enſeveliſſement, comme le modele de notre mort ſpirituelle. Il ſe doit donc paſſer dans le Baptême, une mort préſente, qui eſt la mort au regne du péché : car comme ce regne du péché conſiſte dans

la préférence de la créature au Créateur, & dans l'amour de ſoi-même plus que de Dieu, nous le détruiſons en rentrant ſous l'obéiſſance de Dieu, & en renonçant à tous les crimes, par leſquels nous nous y ſommes ſouſtraits. Nos péchés y périſſent par la rémiſſion que nous en recevons, comme les Egyptiens, qui en étoient la figure, périrent dans la mer rouge, qui repréſentoit notre Baptême. Mais cette mort qui s'opere dans le Baptême, n'eſt que le commencement d'une autre mort, à laquelle nous promettons de travailler & de tendre le reſte de notre vie : car nous y faiſons profeſſion, par cette même cérémonie extérieure, d'une vie de mort, c'eſt-à-dire, de mourir continuellement à l'amour des créatures, & de mortifier ſans ceſſe l'inclination que nous avons à en jouir, qui eſt ce qu'on appelle le vieil homme.

Si la préférence des créatures à Dieu eſt la mort de l'ame, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique ſans cette préférence, eſt la voie de la mort : car, en aimant les créatures pour elles-mêmes, on ſe diſpoſe à les préférer à Dieu. Non-ſeulement c'eſt une diſpoſition & un acheminement à la mort, mais c'eſt une mort commencée : car

l'amour des créatures, diminuant toujours celui de Dieu, nous prive d'une partie de notre vraie vie, qui conſiſte toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête aux créatures, retarde le cours du voyage, par lequel elle tend à Dieu; & en voulant jouir d'elles, elle ſe prive à proportion de la jouiſſance de Dieu. Nous nous engageons donc dans notre Baptême, à travailler toute notre vie à mourir à cet amour, & à mortifier les mauvaiſes inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette ſainte cérémonie; & la renonciation au démon, à ſes œuvres & à ſes pompes, n'eſt que l'explication de la promeſſe qui y eſt renfermée: car le démon ne regne ſur nous que par l'amour des créatures; ainſi on ne renonce au démon qu'en renonçant à cet amour.

Le renoncement à l'amour des créatures étant un des engagemens de notre Baptême, il s'enſuit que nous nous y obligeons à n'uſer d'aucune créature que par néceſſité, & que nous y promettons d'obſerver cette regle de la tempérance chrétienne, de n'en deſirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'uſage que nous en ferons, une telle modération, qu'il ne s'y mêle rien de la paſſion qui porte à en jouir. Et delà on

doit

doit conclure, que, quoique toutes les recherches des plaiſirs non néceſſaires, ne ſoient pas des péchés mortels, elles ſont néanmoins contraires aux engagemens de notre Baptême ; parce que la jouiſſance de ces plaiſirs eſt cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profeſſion de mourir. C'eſt cette vie d'Adam à laquelle Jeſus-Chriſt nous a obligé de mourir, en mourant ſur la croix & en ſe dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, ce qui figuroit le vieil homme. Ainſi ceux qui paſſent leur vie dans les plaiſirs, ou de l'eſprit, ou du corps, la paſſent dans un violement continuel de leur Baptême : & l'on ne peut douter que cette ſorte de vie ne ſoit eſſentiellement contraire à la vie chrétienne, puiſqu'elle eſt contraire au premier engagement que nous avons contracté, en faiſant profeſſion du chriſtianiſme.

§. 3. *De la vie que doit mener un Chrétien baptiſé.*

L'ÉTAT d'un Chrétien baptiſé, ne doit pas être ſeulement diſtingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiſcence ; il doit l'être encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il

doit mener après ſon Baptême. S'il eſt néceſſaire de mourir au monde, pour vivre de cette vie reſſuſcitée, il eſt néceſſaire de vivre de cette vie pour mourir au monde : car l'amour ne ſe bannit que par un autre amour, & il n'y a que l'amour de Dieu qui puiſſe éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour de la volonté de Dieu, l'amour de la juſtice, l'amour de la vérité, l'amour de l'éternité, prenne la place de l'amour des choſes temporelles. Cette vie reſſuſcitée renferme une nouveauté d'actions ; & il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne ſoit point marquée par aucunes actions, & qu'elle puiſſe être inſenſible aux hommes, en ſorte qu'un Chrétien véritablement régénéré, & menant une vie nouvelle, puiſſe être aiſément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil homme. Il eſt vrai que la concupiſcence n'étant pas entiérement détruite, il y a encore quelque ſorte de mêlange dans les actions des plus gens de bien : mais néanmoins comme la vie nouvelle doit y être la plus forte, elle doit y être auſſi plus agiſſante. Les actions du vieil homme n'y doivent plus être, que comme des actions qui échappent & qui ſe dérobent, en quelque

maniere, à la vue de l'ame : mais les actions de religion, de juſtice & de ſainteté doivent y regner & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impreſſion que les autres hommes ont de nous, ſe forme ſur ce qui domine le plus dans les mœurs; celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment Chrétien, doit être très-différente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'eſprit du monde domine.

Il eſt vrai que les mouvemens de l'eſprit de Dieu, ne ſe trouvent pas en nous ſans oppoſition & ſans combat. Ainſi un Chrétien eſt continuellement occupé à réprimer les mauvais deſirs, qui naiſſent de ſa corruption. Il n'eſt pas exemt d'inclinations pour les plaiſirs, mais il les réprime; & il ne ſauroit les réprimer que par une mortification continuelle; car le ſeul moyen de les empêcher de regner en nous, eſt de les combattre & de les mortifier. Il ne regarde pas ſi ces plaiſirs ſont abſolument défendus : il lui ſuffit, pour les éviter, que ce ſoient des plaiſirs non néceſſaires. Il n'eſt pas exemt non plus de ſentimens de vanité; mais il les réprime, en s'humiliant & en s'anéantiſſant en toutes choſes, comme Jeſus-

Chriſt s'eſt anéanti, & n'a jamais cherché ſa propre gloire. Ainſi c'eſt ſe tromper volontairement, que de s'imaginer qu'on puiſſe participer à l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, en faiſant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniere douce & commode, exemte de peines & de mortifications. Cependant on eſt obligé non-ſeulement de mortifier ſes paſſions, mais de ſe purifier de plus en plus, & de tendre même à la parfaite pureté. Il faut renoncer à toutes les ſatisfactions des ſens, à toutes les recherches de nous-mêmes, & paſſer toute notre vie dans une exécution fidele de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniere, & s'attache, dans toutes ſes actions particulieres, à ſuivre la volonté de Dieu, peut avoir une juſte confiance qu'il mene une vie vraiment chrétienne.

Un vrai Chrétien va encore plus loin, & il peut dire qu'il vit déja dans le ciel. La converſation d'un Chrétien doit être dans le ciel, parce que toute ſa vie conſiſte à craindre, à eſpérer, à déſirer, à admirer & à aimer. Un Chrétien ne craint que Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, qu'il ne craint que d'être ſéparé de lui par le péché. Il ne deſire que Jeſus-

Chriſt, c'eſt-à-dire, les biens dont Jeſus-Chriſt eſt le diſtributeur, & dont il fera part à ſes élus; & ces biens ne ſont autre choſe que lui-même. Il n'eſpere que ces biens, parce qu'il n'y a que ces biens qui lui ſoient promis. Il ne conſulte que Jeſus-Chriſt & ceux qui peuvent lui faire connoître ſa volonté, parce qu'il ſait qu'il eſt l'unique lumiere des eſprits. Il n'a recours qu'à Jeſus-Chriſt, parce qu'il n'attend du ſecours que de lui. Il n'admire que Jeſus-Chriſt, parce qu'il ne trouve de grandeur véritable que dans lui. Enfin il n'aime que Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt ſon ſouverain bien, & qu'il ſait qu'en le voyant, on voit le Pere, & qu'on poſſede la vie éternelle. Toutes les actions qu'un vrai Chrétien fait dans le monde, dépendant de ces mouvemens & les ayant pour principe, n'empêchent pas qu'il ne vive dans le ciel, & que ſon eſprit & ſon cœur n'y demeurent toujours attachés.

Il eſt impoſſible qu'une ame qui vit de cette ſorte dans le ciel par ſes penſées & par ſes deſirs, ne ſente en même-tems qu'elle eſt attachée à un corps mortel & corruptible, qui la fatigue par mille néceſſités; & comme elle ſait que l'ordre de Dieu eſt que l'homme, compoſé de corps & d'ame, obtienne ſon

ſalut & ſa perfection à l'égard de l'un & de l'autre, elle s'occupe du deſir de ce parfait renouvellement de l'ame & du corps. Or c'eſt ce qu'elle obtiendra par l'avénement glorieux de Jeſus-Chriſt qui reſſuſcitera nos corps, non dans l'état d'infirmité où ils ſont, mais avec les caracteres du ſien. Ainſi toutes les miſeres de la vie ne ſont que renouveller à l'ame la penſée & le deſir de cet état glorieux. Plus elle en reſſent & plus elle deſire ſa délivrance; & au lieu de s'abattre par ces maux, elle ſe releve continuellement par l'eſpérance de l'état qui lui eſt promis. Voilà quels ſont les ſentimens & la vie d'un Chrétien baptiſé; & autant que nous en ſommes éloignés, autant ſommes-nous éloignés de l'eſprit du chriſtianiſme.

§. 4. *De la rareté de la grace du Batême conſervée.*

RIEN n'eſt plus incertain, ni plus difficile à décider ſi les enfans ont conſervé la grace de leur Batême. On eſt bien fondé à croire que dans le premier uſage qu'ils font de leur raiſon & de leur liberté, ils ſont obligés de ſe rapporter à Dieu par un acte d'amour, & de le prendre pour leur derniere fin, & que ne le faiſant pas, ils commettent un

péché mortel. Mais, ſans s'arrêter à cet inſtant précis qui reçoit de grandes difficultés, on ne peut nier au moins que dans une certaine étendue de tems, un enfant jouiſſant de ſa raiſon, ne ſoit obligé d'aimer Dieu ſur toutes choſes, de vivre pour lui, & de lui rapporter ſa vie & ſes actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en lui; & pour y dominer, il faut qu'il ſoit le principe du corps de ſes actions. Or quelle marque voit-on de cette diſpoſition dans la plupart des enfans, depuis l'âge de neuf à dix ans, juſqu'à quinze ou ſeize ? Que remarque-t-on en ceux même que Dieu préſerve des actions criminelles, qu'une vie toute conduite par les ſens, qu'un deſir d'exceller, une curioſité inquiete, un oubli de Dieu, une froideur pour la priere & pour les livres & les exercices de piété ? De quelle maniere reçoivent-ils les Sacremens ? Et enfin quelles marques donnent-ils que ce ſoit l'eſprit de Dieu qui les faſſe agir ? En vérité ſi Dieu conſerve ſa grace dans quelques-uns parmi une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolere, il eſt bien à craindre que la plupart ne la perdent par l'omiſſion des devoirs eſſentiels de la créature envers ſon Dieu, comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de

faire pénitence, & que l'indévotion & le libertinage qui ſuccedent ſouvent à l'état de l'enfance, ne naiſſent de l'extinction de la grace en eux dans les tems où on les regardoit comme innocent. Bien des gens regrettent de n'être pas morts dans cet âge; mais je ne ſais ſi ce ſouhait eſt bien raiſonnable, dans quelque exemtion de crimes groſſiers que l'on puiſſe l'avoir paſſé. Car ſi l'on en juge ſelon la foi, il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de le regarder comme un tems de ténebres très-épaiſſes, & qui ne doive dire à Dieu, avec un eſprit plein d'une componction ſincere: Seigneur, ne vous ſouvenez point des péchés de ma jeuneſſe & de mes ignorances. *Pſ.* 24, 7.

Que s'il y a de l'incertitude dans ce tems même que l'on regarde d'ordinaire comme un état d'innocence, combien y en a-t-il plus encore dans les âges les plus avancés, lors même qu'on fait quelque profeſſion de piété, & qu'on évite les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles? Combien de devoirs eſſentiels dans chaque profeſſion, auxquels on ne penſe point? On ne ſe fait point de ſcrupule d'une vie d'amuſement, de molleſſe, de divertiſſement, de curioſité, de vanité, d'entretiens & de

viſites inutiles. On ne donne preſque aucune part à Dieu dans ſes actions, & la plupart qu'on lui donne, eſt ordinairement remplie d'une infinité de négligences, de diſtractions & d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention & ſur leſquels on ne s'examine point. C'eſt un précepte de mener une vie de travail & de pénitence; c'eſt un précepte de faire effort pour s'avancer dans la piété & pour ſe corriger de ſes défauts; c'eſt un précepte, que de veiller ſur ſes actions, afin d'éviter, & les tentations du diable, & les ſurpriſes de notre amour-propre; c'eſt un précepte, que d'être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu; c'eſt un précepte, que d'aimer le prochain, & de lui rendre les aſſiſtances ſpirituelles & temporelles. Toutes les vertus ſont de même de précepte, la tempérance, la juſtice, la prudence, la douceur, l'humilité, la modeſtie, le ſupport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne ſoit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace, ſans la connoître, par des fautes, ou d'omiſſion, ou de commiſſion, dont, ſans le ſavoir, ils ſe rendent coupables contre ces préceptes?

Il y a un grand nombre de péchés & de défauts qui ſont criminels dans un certain dégré, & qui ne le ſont pas dans un autre, & qui ſont néanmoins d'une telle nature, que, quoiqu'on ne puiſſe pas en être entiérement exemt, on ne ſauroit pourtant diſcerner avec aſſurance en quel dégré l'on en eſt coupable. L'orgueil eſt certainement un péché mortel dans un certain dégré; cependant il n'y a perſonne qui puiſſe dire avec vérité qu'il n'a point d'orgueil, ni qui puiſſe diſcerner préciſément la meſure & le dégré de ſon orgueil. L'envie & la jalouſie ſont dans un certain dégré des péchés mortels; or qui peut dire qu'il eſt totalement exemt d'envie & de jalouſie? Et qui connoît le dégré de celle qu'il a? L'averſion contre le prochain eſt criminelle dans un certain dégré; cependant perſonne n'eſt exemt d'averſion à l'égard de quelqu'un, & n'en connoît le dégré: car elle eſt ſouvent bien plus grande qu'on ne penſe. En combien de manieres peut-on abuſer des Sacremens? Cependant qui connoît avec une entiere certitude la grandeur de ces abus, & quels ſont ceux qui ſont capables de nous faire perdre la grace de Dieu? On peut la perdre & ſe rendre criminels par une parole, par une penſée, par un mouvement du cœur qui ſe

dérobe enſuite à notre recherche. Ainſi il n'y a perſonne, quelque innocente qu'ait été ſa vie en apparence, qui n'ait beaucoup de ſujet de craindre, & qui puiſſe s'aſſurer de n'être pas du nombre de ces faux innocens qui ſeront bannis du feſtin de l'Agneau, & exclus du royaume de Dieu.

Mais s'il y a à craindre pour tout le monde, & même pour les ames les plus ſaintes, il y a infiniment plus à craindre pour certaines perſonnes, qui étant exemtes des crimes groſſiers, ſe contentent de cela, & ont peu de ſoin de s'avancer dans la piété; qui affrontent les périls & les tentations de la vie du monde par une confiance téméraire dans leurs propres forces; qui ſont peu touchées des fautes qu'elles commettent, & travaillent peu à s'en corriger; qui ſe permettent tout ce qui n'eſt pas abſolument défendu; qui ſont preſque continuellement diſſipées & occupées des penſées du monde; qui prient peu, qui prient avec peu d'attention & de ferveur, & ont peu de ſoin de ſoutenir leurs prieres par la mortification de leurs paſſions; qui ont peu de crainte des jugemens de Dieu, & évitent même d'y penſer; qui mettent leur confiance dans certaines bonnes œuvres apparentes, qui ſont plu-

tôt des effets de la coutume, ou de conſidérations humaines, que d'une charité intérieure. De tout cela il s'enſuit qu'il y a beaucoup à craindre pour bien des perſonnes qu'elles n'aient perdu la grace de leur Baptême, & qu'il ne leur reſte qu'un moyen de la recouvrer, qui eſt de recourir au remede de la pénitence.

§. 5. De la Confirmation.

La Confirmation eſt un Sacrement inſtitué par Jeſus-Chriſt pour conférer aux baptiſés le Saint-Eſprit avec la plénitude de ſes graces & de ſes dons, afin de les rendre parfaits Chrétiens. Quoique ce Sacrement ne ſoit pas abſolument néceſſaire comme le Baptême, en ſorte que l'on ſoit damné pour ne l'avoir pas reçu, lorſqu'il n'y a point de mépris, ni de négligence, cependant il eſt néceſſaire en d'autres manieres: car il eſt néceſſaire pour ſubſiſter dans la vie chrétienne par la grace qu'il confere, & pour ſoutenir les attaques du démon. Il eſt vrai que Dieu peut ſuppléer au défaut de cette grace par d'autres moyens, comme par l'Euchariſtie; mais il ne le fait pas néanmoins ordinairement, ſi c'eſt par négligence, ou par défaut de volonté qu'on s'eſt privé de ce moyen. Car, quand Dieu a attaché une grace

dans ſon Egliſe à certains moyens extérieurs, c'eſt le tenter, que de vouloir obtenir cette grace par d'autres moyens que ceux-là, puiſque c'eſt vouloir l'obliger d'agir d'une maniere extraordinaire, ſans néceſſité; ce qu'on appelle tenter Dieu.

On eſt devenu Chrétien par le Baptême & parfaitement innocent; néanmoins on n'y reçoit pas toute la force néceſſaire pour ſoutenir les attaques du démon, de la chair & du monde, & pour s'acquitter ſans crainte de ce que Dieu demande de nous, principalement quand il s'agit de choſes difficiles, comme de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les hommes, & de faire une profeſſion publique de lui obéir. La vie que le Baptême donne étant foible & en état de s'éteindre bientôt, ſi elle n'eſt fortifiée par de nouvelles graces, il s'enſuit qu'on a beſoin du Sacrement de Confirmation pour être fortifié & devenir parfait Chrétien. Ce Sacrement, outre la grace ſanctifiante qu'il confere comme tous les autres Sacremens, & par laquelle le Saint-Eſprit eſt donné, donne cet Eſprit ſaint avec plus d'abondance; & ſon effet eſt de remplir ceux qui le reçoivent avec de bonnes diſpoſitions, de force & de courage, pour élever l'ame au-deſſus

de toutes les choſes temporelles, pour la délivrer de la foibleſſe & de l'enfance, pour la rendre capable d'agir & de ſouffrir pour Dieu, & de réſiſter à tous ſes ennemis. Le Saint-Eſprit dans ce Sacrement, ne nous rend pas ſeulement fermes dans la foi & conſtans dans les perſécutions que nous devons ſouffrir, mais il nous fortifie auſſi dans l'eſpérance & dans l'amour de Dieu; il nous rend victorieux de tous nos ennemis domeſtiques & étrangers; il nous donne la ferveur dans ſa priere; & nous inſpirant ce que nous ne ſavons pas demander par nous-mêmes, il nous aide à le demander avec des inſtances & des ſoupirs, comme dit ſaint Paul, qui ne peuvent s'exprimer; il nous fait embraſſer l'humilité, malgré toute la réſiſtance de l'orgueil; il confond en nous la ſageſſe de la chair; & enfin il nous remplit en toutes rencontres & par tout l'exercice de nos devoirs, du courage & de la force de Jeſus-Chriſt; ce qui fait voir la néceſſité de ce Sacrement.

Rom. 8, 26.

Il s'enſuit delà que le peu de ſoin que les Chrétiens ont de ſe préparer au Sacrement de Confirmation, & de le recevoir; le peu de ſoin que les Paſteurs ont d'y diſpoſer les peuples qui leur ſont confiés, ſont les plus grandes ſources de

la corruption qui regne dans toutes les conditions : car chaque Chrétien a, dans le cours de ſa vie, à ſoutenir des tentations qui ont beſoin d'une grace plus forte que celle du Baptême, & des autres qui y ſont proportionnées. Il y a preſque pour tous des occaſions où l'on ſuccombe, à moins d'être parfait Chrétien. Or on ne l'eſt ordinairement que par la grace de ce ſacrement, reçue ou réparée par la pénitence; & ainſi on ſe laiſſe aller au vice, on ne s'en releve point, on perſiſte & on meurt dans le péché; & faute d'avoir eu ſoin de devenir parfait Chrétien, on ceſſe, en quelque ſorte, d'être Chrétien, parce que l'on perd la grace de ſon Baptême. Que ceux donc qui n'ont pas encore reçu ce Sacrement, aient ſoin de s'y préparer dignement; car puiſqu'on ne le reçoit qu'une fois, on fait une perte preſque irréparable en le recevant mal; & il eſt très-difficile d'arriver par d'autres voies, à l'état où ce Sacrement nous auroit établis. Que ceux qui ont reçu ce Sacrement en mauvais état, ou avec peu de préparation, comme il arrive aſſez ordinairement, en aient une douleur continuelle, & qu'ils tâchent d'obtenir de Dieu, par des exercices particuliers de pénitence, qu'il les rétabliſſe dans

l'état d'où ils ſont déchus. Que ceux enfin qui l'ont bien reçu aient ſoin de conſerver précieuſement la grace de ce Sacrement, en menant une vie conforme à l'excellence des dons qu'ils ont reçus. Nous avons été faits rois par la grace de ce Sacrement; vivons donc en véritables rois; ne nous rendons eſclaves d'aucune créature, n'y attachons point nos affections, & élevons-nous toujours au-deſſus du monde. Nous avons été faits Prêtres par ce Sacrement, pour nous offrir à Dieu en holocauſte avec ſon fils: vivons en cet eſprit de ſacrifice, & conſacrons à Dieu ſans ceſſe toutes nos actions & tout ce que nous ſommes. Nous avons été rendus le temple du Saint-Eſprit: ne permettons pas que rien profane en nous la ſainteté de ce temple, & banniſſons de nous toutes les penſées & tous les diſcours qui ſeroient indignes des temples matériels, qui ne ſont que la figure des ſpirituels.

§. 6. De l'Eucharistie.

L'Eucharistie eſt un Sacrement dans lequel, ſous les eſpeces du pain & du vin, ſont contenus le vrai corps & le vrai ſang de Jeſus-Chriſt, pour la nourriture de nos ames. C'eſt un myſtere de foi: ainſi il faut croire que par

la conſécration, c'eſt-à-dire, par les paroles mêmes de Jeſus-Chriſt que le Prêtre prononce à la Meſſe, toute la ſubſtance du pain & du vin eſt changée en celle du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt. Par la force des paroles, le pain n'eſt changé préciſément qu'au corps de Jeſus-Chriſt, & le vin n'eſt changé qu'au ſang; mais comme ce corps eſt immortel & impaſſible, il n'eſt point ſans ſon ſang, ni le ſang ſans corps, ni l'un, ni l'autre ſans l'ame & la divinité de Jeſus-Chriſt: ainſi Jeſus-Chriſt exiſte tout entier ſous chaque eſpece & ſous chaque partie des eſpeces. Il eſt viſible que les accidens reſtent après la conſécration, puiſque nous voyons toujours l'apparence du pain & du vin, que nous en goutons la ſaveur, & que nous en ſentons les effets; mais il eſt de foi qu'il n'y a plus de pain ni de vin. Il eſt viſible que nous continuons d'appercevoir les apparences du pain & du vin; la foi ne va pas plus loin, & la piété ſouhaite même qu'on s'arrête là, & qu'on ne s'embarraſſe pas dans des queſtions obſcures, où nous n'aurions pour guide qu'une raiſon foible & ténébreuſe. Ce Sacrement eſt ſigne, par la ſéparation des eſpeces, de la mort de Jeſus-Chriſt & de ſon immolation ſur le Calvaire, & par

les eſpeces mêmes du corps naturel de Jeſus-Chriſt comme nourriture ſpirituelle, & de ſon corps myſtique, c'eſt-à-dire, de l'union de tous les membres de l'Egliſe en un ſeul corps; parce que le pain eſt fait de pluſieurs grains de blé, & le vin de pluſieurs grains de raiſin. On peut ajouter que le mêlange de l'eau avec le vin, figure l'union des Fideles, ſignifiés par l'eau, avec Jeſus-Chriſt ſignifié par le vin.

La vérité de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie eſt établie dans l'Ecriture & dans les Peres d'une maniere convaincante. D'abord les paroles avec leſquelles Jeſus-Chriſt inſti-
Matth. 26, 26. tua ce myſtere; ſavoir, *ceci eſt mon corps*, *ceci eſt mon ſang*, en ſont une preuve d'une force ſi tranchante, qu'une perſonne de bonne foi, ne peut manquer de ſe rendre; tant ces paroles font une impreſſion naturelle ſur un eſprit qui n'eſt point préoccupé de contention & de diſpute. Or un homme de bonne foi ne peut nier que ces paroles n'aient fait entrer tous les Chrétiens dans la doctrine de la préſence réelle, & cela ſans conteſtation ni diſpute, & ſuivant ſeulement l'impreſſion qu'elles faiſoient ſur leurs eſprits; ce qui paroît manifeſtement par l'union de toutes les ſociétés

Chrétiennes, dans la doctrine de la préſence réelle du tems de Bérenger, qui l'a attaqué le premier, qui durent encore à préſent; quoique quelques-unes de ces Sociétés ſe ſoient ſéparées de l'Egliſe Romaine depuis le cinquieme ſiecle, & n'aient point eu de communion avec elle depuis ce tems-là.

D'un autre côté les Peres de l'Egliſe de tous les ſiecles nous fourniſſent des preuves très-fortes de la préſence réelle, dont voici les principales. Ils diſent ſouvent que l'Euchariſtie eſt la chair & le ſang de Jeſus-Chriſt; que c'eſt une vérité dont il ne faut pas douter, parce que Jeſus-Chriſt l'a déclaré; que l'Euchariſtie eſt le propre corps de Jeſus-Chriſt; que Jeſus-Chriſt vient dans nous par ſa propre chair; qu'il eſt mêlé avec nos corps, & qu'il s'introduit dans nos corps par la chair qui eſt unie, & qui eſt devenue vivifiante par l'union avec le Verbe; que nous ne ſommes pas unis à Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ſeulement ſpirituellement, mais auſſi corporellement; que le corps de Jeſus-Chriſt eſt diviſé ſans diviſion, qu'il eſt partagé ſans ſéparation de ſes parties, qu'il eſt toujours mangé, & n'eſt jamais conſumé; que ſous chaque partie des hoſties que l'on rompt, Jeſus-

Chriſt ſe rencontre tout entier ; que le pain & le vin ſont convertis, tranſélémentés, transformés au corps & au ſang de Jeſus-Chriſt ; que le corps de Jeſus-Chriſt, que les Fideles connoiſſent, eſt l'accompliſſement de tous les anciens ſacrifices, & que l'Euchariſtie eſt le ſeul ſacrifice de la loi nouvelle. Toutes ces expreſſions des Peres confirment admirablement la préſencé réelle de Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de l'Euchariſtie.

Les Peres ayant entendu ces paroles de Jeſus-Chriſt : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, & ne buvez ſon ſang, vous n'aurez pas la vie en vous* ; de la réception de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, on doit unanimement regarder l'Euchariſtie comme le principal moyen dont Dieu ſe ſert pour vivifier nos ames & nos corps. Elle vivifie nos ames par la rémiſſion des péchés qu'on ne connoît pas. Elle remet même ceux qui ſont déja remis par l'abſolution du Prêtre, en achevant de détruire & d'effacer tous les reſtes, & en augmentant la charité qui les anéantit. Elle remet particuliérement les péchés véniels que les Juſtes commettent. Elle les vivifie par la communication du Saint-Eſprit, & l'augmentation de la foi, de l'eſpérance & de la charité. Elle les vi-

Jean 6, 54.

vifie par l'infuſion d'une vigueur & d'une force ſpirituelle qui aident à réſiſter aux grandes tentations. Elle les vivifie par la diminution de la concupiſcence, & de la corruption que nous tirons d'Adam, ſoit dans l'ame, ſoit dans le corps; de ſorte que Jeſus-Chriſt étant en nous par ce Sacrement, réprime la loi de la chair, réveille la piété & mortifie nos paſſions. Enfin elle vivifie, en imprimant dans nos corps mortels une ſemence de vie & d'immortalité, par laquelle ils ſeront un jour rendus immortels & glorieux. Mais on doit comprendre que ces effets admirables ne ſont communiqués qu'à ceux qui communient dignement.

§. 7. *De la Communion.*

L'EUCHARISTIE étant la ſource de la vie, il s'enſuit que toute la vie chrétienne doit ſe régler par rapport à l'Euchariſtie; que notre principal ſoin doit être de nous y bien préparer; que notre principal deſir doit être d'y participer; que notre principale douleur doit être d'en être privés. Après cela nous étonnerons-nous que les Chrétiens ſoient ſi languiſſans, qu'ils aient ſi peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres & pour réſiſter aux tentations, puiſqu'ils ont ſi peu de ſoin de puiſer

la vie dans la ſource de la vie; puiſqu'ils ſont ſi peu occupés du ſoin de ſe préparer à ce Sacrement, & ſi peu touchés de la grace que Dieu leur fait de les y admettre ? On communie certains jours par coutume ; mais après avoir communié, on n'y penſe plus. Communier, ce n'eſt point, dans la plupart des Chrétiens, une action principale qui ait des ſuites conſidérables. Ainſi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifférence, il ne produit point de bons effets. Plût à Dieu qu'il n'en produisît point de contraires, & qu'au lieu d'être, dans la plupart des ames, un principe de vie, il n'y devînt point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténebres, leur froideur, leur dureté ! & c'eſt néanmoins à quoi ſe termine très-ſouvent la réception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les ames bien diſpoſées, donne la mort à celles qui ne le ſont point.

Cette propriété de l'Euchariſtie nous apprend de plus que tous les beſoins & tous les emplois de la vie chrétienne nous appellent à l'Euchariſtie, pour y trouver, ou le remede, ou la force qui nous eſt néceſſaire. Si l'on eſt preſſé des tentations, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut puiſer la force d'y réſiſter : & c'eſt pour-

quoi l'ancienne Egliſe ne croyoit pas que les Chrétiens puſſent être ſuffiſamment diſpoſés à confeſſer Jeſus-Chriſt dans les tourmens, s'ils n'étoient armés de l'Euchariſtie. S'il faut former des entrepriſes pour l'honneur de Dieu & pour notre ſalut, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiere & la force de les exécuter. Mais comme toutes les actions chrétiennes dépendent, en cette maniere, de l'Euchariſtie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chrétiens, qu'ils reçoivent mal l'Euchariſtie. Toutes les bonnes actions ſont les effets des bonnes communions, & toutes les mauvaiſes ſont des effets, ou des communions ſacrileges, ou du mépris de la communion. L'état même du péché ne laiſſe point d'avoir un certain rapport à l'Euchariſtie; car le plus grand mal des pécheurs impénitens, & qui contribue le plus à leur condamnation, c'eſt l'abus, ou le mépris qu'ils en font, & la plus grande marque qu'un pécheur eſt vraiment touché de Dieu, c'eſt d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai deſir de s'en approcher ſelon l'ordre & les regles de l'Egliſe.

Communier dans l'état du péché mortel, c'eſt s'expoſer à commettre un ſa-

crilege; c'eſt ſe rendre coupable du ſang de Jeſus-Chriſt, en le répandant inutilement, en le profanant, en le faiſant, en quelque ſorte, mourir; c'eſt manger & boire ſa condamnation. Quand donc on eſt dans l'état du péché, il faut recouvrer la grace par le Sacrement de Pénitence; mais il ne faut point communier, que les nuages, dont l'ame étoit couverte, ne ſoient diſſipés, qu'on n'ait fait des œuvres de pénitence, & qu'on ait une juſte confiance de ne point retomber. Les choſes ſaintes ſont pour les Saints; ainſi celui qui n'eſt pas ſaint, ne doit point approcher de l'Euchariſtie: or ce n'eſt pas l'exemtion des péchés qui fait un homme ſaint, mais la préſence du Saint-Eſprit dans ſon ame, & une riche abondance de bonnes œuvres. Il n'eſt pas ici queſtion d'un état de perfection, mais de l'état commun des vrais Chrétiens, qui s'appelle ſainteté & force dans le langage de l'Egliſe, quoiqu'il ſoit accompagné de beaucoup de foibleſſes & d'imperfections; mais une ame chancelante dans le bien, & qui n'eſt pas arrivée juſqu'à un éloignement ferme & ſtable du péché mortel, n'eſt pas digne de participer à l'Euchariſtie ſelon l'eſprit de l'Egliſe.

A l'égard de ceux qui ſont exemts de

de péchés mortels groſſiers & viſibles, il leur eſt important de s'éprouver, & d'examiner ſérieuſement s'ils ont raiſon de ſe croire dans la grace, & ſi leur vie eſt effectivement chrétienne, y ayant une infinité de perſonnes qui s'y trompent : car il y a des péchés conſidérables qui ſont cachés & moins ſenſibles; une mauvaiſe vocation, l'intérêt & la vanité qui font demeurer dans un emploi dont on eſt incapable, le mauvais emploi du gros de ſa vie, qui fait voir ſouvent qu'on n'a pas Dieu pour fin, la vie de divertiſſement, de jeu, d'ambition, de diſſipation, de deſirs tout ſéculiers. Il faut donc examiner ſi on a quelque ſoin de s'avancer dans la piété & de ſe nourrir de la vérité; ſi on mene une vie de priere; ſi l'on fait quelque effort pour empêcher que le monde & ſes maximes ne s'emparent de notre eſprit; ſi on a quelque marque de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, qui porte toujours à l'humiliation, à la ſouffrance, à la ſéparation du monde, à l'adoration intérieure; ſi l'on tache de réparer par la pénitence les péchés journaliers que l'on commet par fragilité. Si l'on remarque en ſoi ces diſpoſitions, on peut alors communier; mais ſi l'on apperçoit tout le contraire, il convient de différer juſqu'à ce qu'on ſoit mieux diſpoſé.

On doit encore s'abſtenir de la communion, lorſqu'on ſent de l'affection aux péchés véniels, de la tiédeur qui vient d'une vie relâchée & diſſipée, qu'on ne ſent pas aſſez de dévotion ; parce que c'eſt recevoir Jeſus-Chriſt en quelque ſorte indignement, que de ne pas s'en approcher avec aſſez de révérence, de circonſpection & d'attention ; & l'on doit s'en approcher plus fréquemment ou plus rarement, ſelon le progrès que l'on fera dans la piété. Mais à l'égard des perſonnes de piété, il leur eſt plus utile de s'en approcher avec confiance, que de s'en éloigner ſous prétexte de reſpect.

S'il y a de bonnes manieres de ſe retirer de la communion, il y en a d'autres qu'on peut dire être fort mauvaiſes. Ceux qui abuſent de la ſéparation de l'Euchariſtie, ſont ceux qui s'en ſéparent par indifférence ; car ils font un très-grand outrage à Jeſus-Chriſt, en faiſant ſi peu d'état du plus grand effet de ſa bonté pour les hommes. Ce ſont ceux qui fuient Jeſus-Chriſt dans ce myſtere comme les Criminels fuient le viſage de leur Juge : ce ſont ces ames négligentes qui s'en retirent par pareſſe. C'eſt à la vérité une choſe horrible de s'en approcher indignement ; mais c'eſt toujours un péché qui eſt

capable de nous perdre, que de ne pas s'en approcher par une notable négligence. Ce ſont ceux qui, en étant ſéparés, pour de juſtes raiſons, ne travaillent pas à s'en rendre dignes, & demeurent dans la tiédeur. Ceux donc qui ſont dans la privation de l'Euchariſtie, doivent regarder cet état comme le plus grand mal de cette vie, & comme ce qui devroit être le ſujet unique de leur douleur. Ils doivent retrancher tous les obſtacles qui les en ſéparent, en évitant toutes les occaſions du péché. Ils doivent ſubſtituer d'autres exercices pour nourrir leurs ames dans cette privation, comme la priere, la retraite, la méditation de la parole de Dieu, la lecture, les aumônes, la mortification : car d'être privé de l'Euchariſtie, ſans avoir ſoin de nourrir ſon ame par d'autres exercices de piété, c'eſt imiter les malades frénétiques qui ne voudroient pas prendre des alimens proportionnés à leur foibleſſe, lorſqu'ils ne ſont pas capables de viandes ſolides.

§. 8. *Du Sacrifice de la Meſſe.*

L'HOMME eſt naturellement obligé de ſe rapporter à Dieu, de ſe conſacrer à ſa gloire, de chercher en lui ſon ſouverain bien, de lui offrir tout ce qu'il a reçu de lui, & par conſéquent ſon être

& ſoi-même, afin qu'il en diſpoſe ſouverainement : c'eſt la fin de ſon être ; c'eſt un devoir indiſpenſable de juſtice ; & comme il eſt compoſé d'ame & de corps, & qu'il vit en ſociété avec d'autres hommes, il eſt obligé de faire paroître cette diſpoſition d'hommages & de culte intérieur à la vue des hommes, pour les porter à rendre à Dieu le même reſpect ; ce qui ne peut ſe faire que par quelque ſigne extérieur qui leur marque cette oblation & ce ſacrifice intérieur : c'eſt ce qui ſe fait par le ſacrifice. Mais l'homme s'étant mis hors d'état, par le péché, de ſatisfaire à une obligation auſſi eſſentielle, la Sageſſe Divine a trouvé un remede à ce malheur terrible. Dieu ne pouvant recevoir, ni les ſacrifices des animaux, ni celui des hommes, Jeſus-Chriſt eſt venu pour s'offrir lui-même & pour ſuppléer à l'imperfection de ces ſacrifices. Il s'eſt donc offert à Dieu en ſacrifice ſur la croix par les mains des Juifs avec les mouvemens ineffables de la charité qui ont formé ſon ſacrifice intérieur, & il continue de s'offrir dans l'Egliſe en ſacrifice non ſanglant par le miniſtere des Prêtres.

Le Sacrifice de la Meſſe n'eſt point différent de celui de la Croix ; c'eſt le même ſacrifice en ſubſtance, parce que

c'eſt la même victime, le même Jeſus-Chriſt qui offre ſa mort & ſon ſang à ſon Pere ſur nos autels, comme il l'offrit ſur le Calvaire ; mais la maniere eſt différente, auſſi-bien que les fins de l'oblation. Il s'eſt offert ſur le Calvaire en mourant effectivement ; il s'offre ſur nos autels d'une maniere myſtique qui repréſente ſeulement ſa mort. Il s'eſt offert ſur le Calvaire avec effuſion de ſang ; il s'offre ſur nos autels ſans effuſion de ſang. Il offrit ſur le Calvaire ſa mort préſente ; il offre ſur nos autels ſa mort paſſée & conſommée. Il offrit ſa mort ſur le Calvaire en ſacrifice de rédemption, & pour mériter toutes les graces qu'il devoit faire aux hommes ; il s'offre ſur nos autels en ſacrifice de propitiation, & pour appliquer aux hommes les graces qu'il leur a méritées ſur le Calvaire. Le mérite de ſes graces s'acheva ſur le Calvaire ; l'application de ſes graces s'obtient par le ſacrifice de l'autel, qui eſt une continuation de l'oblation de Jeſus-Chriſt & le même ſacrifice.

Le culte que la Religion Chrétienne rend à Dieu, eſt renfermé dans le ſacrifice que Jeſus-Chriſt offre en qualité de Pontife ; ce ſacrifice comprenant non-ſeulement le corps du Médiateur, mais auſſi toutes les bonnes œuvres des mem-

bres de l'Egliſe, parce que Jeſus-Chriſt les y offre en offrant l'Egliſe même avec lui. Ainſi ce ſacrifice univerſel comprend tout le culte qui eſt rendu à Dieu par les membres de l'Egliſe; & comme il eſt offert par Jeſus-Chriſt dans le ciel, il eſt auſſi offert ſur la terre par les Miniſtres de l'Egliſe, & par Jeſus-Chriſt, Souverain Prêtre. Mais ſoit que Jeſus-Chriſt offre ce grand & univerſel ſacrifice dans le ciel ou ſur la terre, il l'offre toujours comme Pontife des biens futurs: ce qui fait voir qu'on n'aſſiſte jamais comme il faut au Sacrifice de la Meſſe, ni d'une maniere utile, ſi l'on ne ſe joint à Jeſus-Chriſt, Pontife des biens futurs. C'eſt à la vérité une pratique très-ſainte que d'aſſiſter tous les jours à la ſainte Meſſe, & l'on ne ſauroit trop porter les Fideles à s'unir à l'Egliſe pour offrir avec elle tous les jours ce ſacrifice; mais il faut les avertir en même-tems que ce ſacrifice étant offert par Jeſus-Chriſt comme Pontife des biens futurs, il ſe rapporte uniquement à ces biens; de ſorte que ceux qui ne les deſirent point, ne ſauroient ſe joindre au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, ni rapporter ce ſacrifice qu'à quelque fin baſſe, terreſtre & indigne de ſa bonté. Delà il s'enſuit, non qu'ils ne doivent pas aſſiſter à

ce ſacrifice des Chrétiens, mais qu'ils doivent y aſſiſter avec des diſpoſitions chrétiennes. Car on peche en n'y aſſiſtant pas quand l'Egliſe le commande, ou en y aſſiſtant ſans les diſpoſitions qui y ſont eſſentielles, qui conſiſtent dans l'amour & le deſir des biens éternels pour leſquels il eſt offert.

C'eſt ce qui fait voir encore que la maniere d'offrir utilement le Sacrifice de la Meſſe, qui eſt le même que celui de Jeſus-Chriſt ſur la croix, ne dépend pas principalement des penſées de dévotion que l'on a pendant le ſacrifice, ni des prieres que l'on y forme. Il faut à la vérité tâcher d'exciter ſa foi & ſa dévotion par de ſaintes penſées & de ſaints deſirs, & même par des paroles pieuſes & ſaintes prononcées vocalement; mais quand on ſeroit même privé de ces ſecours par des diſtractions involontaires, pourvu que Dieu voie dans le cœur ce deſir des biens futurs & cet amour de la vie éternelle, on coopere au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, & l'on ſacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de ſacrifier en cette maniere, il faut que hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires on ait effectivement cette intention; car il ne faut pas prétendre qu'il ſoit poſſible de ſe rappor-

ter à Dieu dans l'Egliſe, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ſes autres actions. C'eſt hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Egliſe. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Egliſe, ne le trouve pas dans l'Egliſe: le ſacrifice eſt une ſuite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne ſe ſacrifie point à Dieu; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lorſque l'on donne tout le reſte de ſon tems à ſes paſſions ſans rapport à Dieu.

Il eſt aiſé de comprendre, par tout ce qui vient d'être dit, de quelle maniere il faut aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe. Car puiſque ce ſacrifice qui ſe fait ſur nos autels eſt le même quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que Jeſus-Chriſt a offert ſur le Calvaire, & que Jeſus-Chriſt s'y offre par la continuation de la même oblation qu'il a faite ſur la croix, & qu'il fera toujours dans le ciel; il eſt clair que nous devons aſſiſter à la Meſſe comme nous aurions dû aſſiſter au ſacrifice de la croix, ſi nous y avions été préſens. Jeſus-Chriſt s'eſt offert pour adorer la ſainteté de Dieu; pour réparer l'outrage qui lui avoit été faite par le péché des

hommes ; pour réconcilier l'homme avec Dieu ; pour lui obtenir les graces & les biens néceſſaires pour opérer ſon ſalut. Nous devons entrer dans les mêmes vues & les mêmes motifs, & offrir cette ſainte victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas ſi diſtinctement, uniſſons-nous au moins de cœur à l'eſprit de Jeſus-Chriſt ſans les comprendre. Joignons-nous à l'Egliſe dans cette oblation, & demandons à Jeſus-Chriſt quelque part de l'eſprit qu'il inſpire à l'Egliſe pour l'offrir.

§. 9. De la Pénitence.

Jesus-Christ a inſtitué le Sacrement de Pénitence pour remettre les péchés commis après le Baptême. La vertu de pénitence, c'eſt-à-dire, le deſir ſincere de nous réconcilier à Dieu & d'appaiſer ſa juſtice, quoique bonne & eſſentielle, nous oblige d'avoir recours à la Pénitence comme Sacrement, puiſque c'eſt le moyen établi de Dieu dans la loi nouvelle, pour recevoir la rémiſſion des péchés commis après le Baptême. Pour obtenir la rémiſſion des péchés, il ne ſuffit pas d'avoir quelque regret de les avoir commis, ni quelque réſolution de ne les plus commettre ; il faut que le regret naiſſe de l'amour de Dieu domi-

nant dans le cœur. Il faut que cette réſolution ſoit ferme & conſtante, & qu'elle enferme la volonté effective de faire tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe tirer du péché. Or ces deux diſpoſitions ne s'acquierent pas facilement, & Dieu, dans ſa conduite ordinaire, ne les donne pas d'abord, mais en ſuite de beaucoup de prieres, d'exercices de piété & de pénitence; de ſorte que l'état qui nous fournit plus de moyens pour acquérir ces diſpoſitions, nous rend la rémiſſion des péchés plus ſûre & plus facile, & c'eſt ce que fait le Sacrement de Pénitence: car l'obligation de ſe confeſſer & de pratiquer cette action humiliante, eſt un excellent moyen pour obtenir le dégré de contrition néceſſaire pour recevoir la rémiſſion de ſes péchés. Les paroles & les prieres du Prêtre qui agit comme Miniſtre de Jeſus-Chriſt, y ſervent beaucoup; la pratique actuelle des exercices de pénitence, lorſqu'il juge à propos de différer l'abſolution, eſt d'une grande utilité: car il ne faut pas conſidérer tout ce qui ſe fait dans l'adminiſtration du Sacrement de Pénitence comme de ſimples actions de vertu de pénitence, mais comme des actions qui ſont partie d'un ſacrement, & auxquelles Dieu a attaché ſes graces. Ainſi bien loin d'enviſager

toutes ces choſes comme un joug dur & peſant que la loi nouvelle nous impoſe, nous devons au contraire les regarder comme un moyen ſûr & facile, que cette même loi nous fournit pour obtenir le pardon de nos péchés, en obtenant les diſpoſitions néceſſaires pour les recevoir.

C'eſt encore un grand ſecours que ce ſacrement fournit, que l'abſolution du Prêtre: car quand elle eſt donnée par un Miniſtre ſage & prudent, qui examine avec ſoin la diſpoſition de ſon Pénitent, & qui ſait les regles de l'Egliſe, elle donne à ce Pénitent une juſte confiance de la rémiſſion de ſes péchés; au lieu que dans l'ancienne loi, comme la rémiſſion des péchés dépendoit d'un certain dégré d'une diſpoſition intérieure, on n'en étoit preſque jamais aſſuré, à moins que Dieu n'en donnât une aſſurance par quelque Prophete, comme il fit à David. Enfin un grand avantage du Sacrement de Pénitence eſt que les ſatisfactions ordonnées par un Prêtre, & pratiquées avec ſoumiſſion à l'Egliſe, ſont tout autrement capables d'obtenir la miſéricorde de Dieu, & de ſatisfaire à ſa juſtice, que les ſatisfactions volontaires que ceux qui avoient péché dans l'ancienne loi, étoient obligés de

pratiquer, comme on le voit par l'exemple de la pénitence de David. Ainſi le principal effet que doivent produire les premiers mouvemens de pénitence par leſquels Dieu touche le cœur d'un Pécheur, c'eſt de rechercher le pardon de ſes péchés par les moyens inſtitués de Dieu, & de ſe ſoumettre avec amour & reconnoiſſance à cette loi que Jeſus-Chriſt lui a impoſée par une bonté toute gratuite.

§. 10. *De la Converſion.*

Un Pécheur, pour ſortir de l'état miſérable dans lequel il eſt, doit commencer à ſe trouver mal dans ſon premier état & dans le regne du péché, pour aſpirer au regne de Dieu qui y eſt contraire; & c'eſt là cette pénitence qui doit commencer la converſion. Dieu ſe ſert ordinairement, pour opérer la converſion, d'un certain ordre de moyens & de remedes par leſquels les ames changent de diſpoſitions dans le cours de la nature. Il veut donc que le Pécheur connoiſſe d'abord ſon mal, qu'il le haïſſe, qu'il en deſire la délivrance, qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir, qu'il s'adreſſe à lui comme au Médecin unique de ſes maux, & qu'il obſerve fidélement ſes regles. Toutes ces démarches

affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent enſuite cette volonté ſolide, durable & effective. La maniere ordinaire dont Dieu ſe ſert pour convertir les ames, eſt de les bien établir dans l'humilité par une connoiſſance de l'état miſérable où le péché les a réduites. Il veut qu'elles ſachent non-ſeulement qu'elles ſont mortellement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes ; que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux ; que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation & par la punition volontaire du péché. Tous ces dégrés ont beſoin de quelque tems ; & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame, & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit & qu'elle change : il faut qu'elle demeure aſſez long-tems dans l'application à certains objets, pour en être touchée d'une maniere durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'accommode donc à cette maniere d'agir de notre ame, & il n'accorde ordinairement ſa paix & ſa réconciliation, qu'après avoir retenu long-tems les ames dans des ſen-

timens d'humiliation & de pénitence, & ſouvent il ſe ſert de moyens humains & de certaines révolutions dans les choſes extérieures, pour donner aux Pécheurs la penſée de ſe convertir. C'eſt le doigt de Dieu qui diſpoſe ces événemens ; mais il les diſpoſe d'une maniere ſecrete, & qui ne paroît point miraculeuſe.

L'amour de Dieu eſt le principe de la vraie converſion. L'ame ne ſe détourne de Dieu qu'en ceſſant de l'aimer & en aimant autre choſe. Elle ne retourne à Dieu, qui eſt ce qu'on appelle converſion, que par le renouvellement de cet amour. Demander ſi l'on peut rentrer en grace avec Dieu, ſe réconcilier à lui & ſe convertir, ſans aimer Dieu ; c'eſt demander ſi l'on peut retourner à Dieu, en demeurant détourné de lui, & en aimant toujours la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe ; ſi notre converſion ne naît de l'amour de Dieu, ce ſera néceſſairement de l'amour de la créature qu'elle tirera ſa naiſſance ; puiſque, comme dit ſaint Auguſtin, la cupidité charnelle regne partout où l'amour de Dieu ne ſe trouve point. C'eſt demander ſi l'on peut ſe réconcilier avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu : car quiconque aime

encore quelque créature plus que Dieu, eſt encore ennemi de Dieu ; & l'on ne ſauroit ceſſer d'aimer quelque créature plus que Dieu, qu'en aimant Dieu plus que la créature. Enfin c'eſt demander ſi l'on peut recouvrer la vie de l'ame en demeurant dans la mort : car quiconque n'aime point Dieu, dit ſaint Jean, demeure dans la mort : or celui qui demeure dans la mort n'eſt point reſſuſcité, ni converti. Il faut donc de l'amour pour ſe convertir à Dieu, & le retour du Pécheur à Dieu doit être un retour d'amour. *1. Joan. 3. 14.*

On ne ſe convertit point à Dieu, & on ne devient point enfant de Dieu, d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il faut changer d'amour, & par conſéquent d'actions : & c'eſt ce qui fait voir l'illuſion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, ſans qu'il paroiſſe en eux aucun changement effectif ; qui aiment les biens du monde avec la même paſſion qu'ils les aimoient ; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les cherchoient ; qui ne ſont pas moins ſenſibles aux injures qu'ils l'étoient auparavant ; qui ne donnent pas plus de tems qu'ils faiſoient aux actions de piété, & qui occupent, comme ils

faisoient, tout leur esprit aux choses du monde. Car quelle marque ces gens-là ont-ils qu'ils ont vaincu le monde, puisque l'esprit du monde n'est pas moins vivant, ni moins agissant en eux qu'il l'étoit ? Il est vrai qu'ils s'abstiennent de certaines actions criminelles ; mais cela n'empêche pas que le monde ne regne en eux, puisqu'il est l'objet du gros de leurs actions, & qu'ils font avec inclination, avec joie, avec diligence, tout ce qui regarde le monde ; & avec langueur, avec chagrin, avec négligence tout ce qui regarde Dieu. Il faut donc en conclure, que si le monde n'est point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaissance divine, qui ne s'établit dans le cœur qu'en banniſſant l'empire de l'amour du monde.

Une personne vraiment & solidement convertie, est toujours dans la disposition d'une profonde humiliation devant Dieu, & même devant les hommes. Un véritable pénitent se met au-dessous des autres, & se regarde comme le dernier de tous. Délivré du joug de ses passions qui le dominoient, il reçoit la force de servir Dieu, & on le voit s'acquitter avec fidélité de tous ses devoirs. Quiconque est sérieusement converti, a

droit de conclure que Dieu l'aime ; & ce ſeroit un grand déréglement, que de croire ne pouvoir pas obtenir la rémiſſion de ſes péchés de celui dont on eſt aſſuré d'être aimé, & dont on a déja obtenu le changement de ſon cœur. Il eſt donc impoſſible qu'un homme vraiment pénitent, ne joigne à ſa douleur l'eſpérance de la miſéricorde de Dieu, puiſque ſa douleur même n'eſt fondée que ſur la bonté de Dieu qu'il a offenſé. Il ſe punit donc, il ſe frappe la poitrine ; mais il ſe punit par amour & avec eſpérance d'obtenir miſéricorde. Il ſe ſent converti ; mais il ſent bien que ſa converſion eſt une grace toute gratuite à laquelle Dieu n'a pu être porté, que par une miſéricorde qui n'avoit aucune cauſe dans l'homme même. On peut voir ſur ce ſujet, l'Article de la Vertu de Pénitence, *page* 359.

§. 11. *De la difficulté de la Converſion.*

Il faut ſavoir & être fortement perſuadé, qu'il eſt très-difficile à un pécheur de ſortir du précipice où il s'eſt jetté, ſur-tout lorſqu'il a fortifié ſes crimes par l'habitude. Cependant afin qu'il ne tombe pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui eſt celui du déſeſpoir, il doit ſavoir auſſi que la

réſurrection d'une ame morte par le péché, qui eſt impoſſible aux efforts purement humains, n'eſt nullement impoſſible à Dieu; & quoique cette grace ſoit rare en ſoi, elle n'eſt plus rare quand on la demande, & qu'on la recherche avec les diſpoſitions néceſſaires: car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne ſoit pas porté à l'accorder; elle vient de ce qu'il eſt rare de la rechercher, & de la demander comme il faut. Que les pécheurs la demandent avec la ferveur, la perſévérance & l'humilité néceſſaire; qu'ils pratiquent les exercices propres à ſurmonter l'habitude du péché; qu'ils fuient avec le ſoin qu'il faut les occaſions de la fortifier; qu'ils ſe mettent dans un genre de vie qui produiſe en eux une habitude contraire; & non-ſeulement il ne ſera pas rare d'obtenir la rémiſſion des plus grands péchés, mais il ſera certain qu'on l'obtiendra par cette voie. D'où vient donc que cette guériſon eſt ſi rare? C'eſt qu'on veut l'obtenir ſans peine, ſans effort, ſans l'uſage d'aucuns remedes qui aient de la force & de l'efficace. On veut guérir des cancers, des ulceres malins & invétérés, des gangrenes toutes formées, avec de l'eau chaude & des remedes anodins. C'eſt ce que

prétendent les perſonnes charnelles & aveugles ; & la principale difficulté de leur converſion, conſiſte à les détromper de cette déraiſonnable prévention. Elles voudroient qu'il leur en coûtât peu pour ſe convertir ; elles craignent toujours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'elles ne pourront ſoutenir ; elles veulent qu'on les mene lentement & peu à peu, qu'on les ménage ; & elles craignent plus d'avancer dans la voie de Dieu, que les vrais pénitens ne craignent de reculer. Comment pouvoir ſe convertir, dès qu'on ne veut renoncer à rien, qu'on mene une vie foible & languiſſante, que l'on craint de ſe ſéparer des amuſemens, des compagnies, des plaiſirs, de peur de faire parler, de ſe rendre ridicule, de tomber dans l'ennui ? Tous ces ménagemens de prudence humaine, éloignent la grace de Dieu, & font que l'on ne ſe convertit pas.

L'ordre que Dieu garde dans la converſion des pécheurs, eſt de les faire paſſer pour l'ordinaire, de la crainte à l'amour, & de les retenir même longtems dans les divers dégrés de ces deux diſpoſitions : car ce changement ne ſe fait pas tout d'un coup. Il faut que l'amour du monde s'affoibliſſe peu à peu.

par la cessation des actions & le calme des passions, & que l'amour de Dieu, qui est ordinairement très-foible au commencement, s'augmente & se fortifie peu à peu jusqu'à se rendre le maître du cœur. Qui n'a pas le loisir de passer par ces dégrés, n'a pas proprement le loisir de se convertir. Tout ce qui arrête donc la pénitence dans le premier dégré, qui est celui de la crainte, la rend inutile pour le salut. C'est une pénitence stérile & avortée, quand on en demeure là. La pénitence à laquelle on se porte dans un âge peu avancé, a bien de la foiblesse dans ce commencement; mais elle a le tems de se fortifier peu à peu & d'arriver à sa maturité, c'est-à-dire, au dégré nécessaire pour justifier l'ame, lorsqu'on emploie les moyens propres pour y parvenir. Mais malheureusement on differe à se convertir à la fin de sa vie; & c'est ce qui trompe quantité de gens. Non-seulement Dieu n'a pas promis de donner sa grace à ceux qui different jusqu'à la mort de se convertir; mais il a menacé, au contraire, de ne pas le faire, & même de se rire à la mort des pécheurs. Sa miséricorde même l'oblige à accorder très-rarement cette grace, de peur de donner occasion aux pé-

Prov. i. 26.

cheurs, de différer leur converſion de jour en jour ſur cette attente.

On dira peut-être que la converſion étant une œuvre de la volonté, on ſe convertit quand on le veut. Or, le moyen de ne pas vouloir ce qui eſt néceſſaire pour être ſauvé ? C'eſt encore là une très-dangereuſe illuſion. On ſe convertit, à la vérité, quand on le veut : mais comme la volonté, pleine de ſe convertir, doit renfermer un véritable retour à Dieu, une volonté ſincere de le prendre pour ſa derniere fin & pour ſon ſouverain bien, & une déteſtation effective du péché comme péché, c'eſt-à-dire, comme oppoſé à la juſtice & à la ſainteté de Dieu ; il eſt très-facile de prendre le change & de ſe tromper, ou dans la nature de ce deſir de converſion, ou dans le dégré de ce deſir. La tromperie dans l'eſſence de ce deſir, conſiſte en ce que l'on prend ſouvent des deſirs purement naturels, pour des mouvemens naiſſans d'une grace ſurnaturelle. Car il faut remarquer ſur ce ſujet, qu'il y a des mouvemens équivoques dans la volonté, qui portent les mêmes noms, & qui produiſent extérieurement les mêmes effets, mais qui ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement, quoiqu'ils naiſſent de principes étrangement diffé-

rens. L'amour-propre forme des réſolutions de quitter le péché, & la charité en forme auſſi. L'amour-propre prie, & a recours à la miſéricorde de Dieu; la charité prie, & a recours à la miſéricorde de Dieu : tout cela s'appelle converſion, & ne ſe diſtingue pas facilement. Ce qui arrive donc dans ces prétendues converſions, eſt que l'on prend ordinairement des converſions naturelles pour des converſions ſurnaturelles, des mouvemens d'amour-propre pour des mouvemens de charité. Une plus longue vie donneroit lieu de les diſcerner, parce que la charité a des marques qui donnent lieu de la reconnoître dans un juſte eſpace de tems. Mais tout cela demeure confus, lorſque les deſirs de converſion ne ſe font paroître qu'à l'extrêmité de la vie; & l'on ne peut alors en juger que par les apparences, qui portent toutes à croire que ces marques de converſion que les mourans donnent, ſont preſque toujours de purs effets d'une crainte naturelle, quoique pouvant être quelquefois des effets de la grace. Les Miniſtres de Jeſus-Chriſt ne refuſent pas, à la vérité, à ces mourans les Sacremens de l'Egliſe; mais ſans leur donner une aſſurance que l'Egliſe n'a pas, & que les Peres déclarent qu'elle ne peut avoir.

Enfin quoique l'on ne ſe trompe pas dans la nature de ce deſir, c'eſt-à-dire, que l'on n'ait effectivement quelque mouvement de grace, on peut encore ſe tromper dans le dégré de cet amour & de ce deſir, en prenant un léger commencement d'amour, qui laiſſe encore le cœur ſous la domination du péché, pour un amour capable de le délivrer de cette malheureuſe ſervitude, & ſans lequel il en demeure toujours eſclave, & ne ſauroit ainſi obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Et c'eſt encore ce qui arrive ſouvent à la mort, où l'imagination étant occupée fortement des objets de terreur & des preſſantes exhortations, on croit ſouvent que les ſentimens dont on eſt alors frappé, ſont abſolument les maîtres du cœur, quoiqu'ils ne dominent que l'imagination, & que le cœur y ait peu de part. C'eſt ce qui oblige les pécheurs, non-ſeulement à travailler pendant que Dieu leur en donne le tems, mais à ſe hâter même de travailler ſérieuſement à leur ſalut, afin que leur amour ait le tems de croître & de parvenir à un état où l'on puiſſe dire qu'ils ſont convertis. Agir autrement, c'eſt tenter Dieu, & le tenter d'une maniere très-dangereuſe, en voulant qu'il faſſe un miracle dans l'or-

dre de ſa grace pour nous ſauver. Et ainſi tous ceux qui attendent à ſe convertir à la mort, outre leurs autres péchés, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait ſouvent le comble.

§. 12. *De la fauſſe Pénitence.*

Il n'eſt rien de ſi commun & par conſéquent de ſi dangereux que la fauſſe pénitence, parce qu'on ſe forme une fauſſe idée de l'état de la juſtice & de l'eſſence de la vie chrétienne. On eſt quelquefois touché du deſir de changer de vie, & ſi ce deſir a quelques effets, il ſe termine d'ordinaire à corriger quelques actions groſſiérement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs extérieurs de piété. Mais quant au changement du cœur, à la mortification des paſſions, au renoncement à l'amour du monde, à l'ambition, au plaiſir, c'eſt à quoi on ne penſe point du tout. L'idée qu'on a de la vertu eſt trop ſuperficielle, & l'on va juſqu'à regarder la dévotion comme peu ſolide, ou au moins comme non néceſſaire. C'eſt ce qui fait qu'on ſe fait un jeu de paſſer par des révolutions d'état de crime & d'état de juſtice; aujourd'hui en grace, demain dans le péché; aujourd'hui reſſuſcité, demain retombé dans la mort, en faiſant

ſant ſubſiſter la vie Chrétienne avec une viciſſitude continuelle de mort & de vie. Il eſt vrai que la grace peut ſe perdre par la violence des tentations ; mais cela ne va pas à des changemens fréquens. L'Egliſe a toujours ſuppoſé que ces faux pénitens, loin d'avoir perdu la grace qu'ils avoient reçue, ne l'avoient pas ſeulement recouvrée ; qu'ils étoient toujours demeurés dans la mort, & n'en étoient point ſortis, parce que leur pénitence étoit fauſſe & illuſoire, & que c'eſt ſe moquer de Dieu, que de retomber ſans ceſſe dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander pardon. Peu de perſonnes ſentent l'infection de leurs péchés, & en ont la juſte horreur qu'ils devroient avoir. Ils ſont, au contraire, aſſez bien avec eux-mêmes ; & à en juger par leurs actions, qui ſont les vrais interpretes de leur cœur, le péché leur paroît un fort petit mal : ainſi il y en a peu qui déſirent ſincérement d'en être délivrés. Car ce deſir ſincere, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moyens naturels de ſe procurer cette délivrance, les feroit renoncer ſincérement à tout ce qui peut les retenir dans le péché, & les porteroit à embraſſer les œuvres de pénitence.

Ces faux innocens, dont le monde eſt

plein, ſont la pépiniere d'une foule de faux pénitens : car les péchés ſpirituels dont ils ſont coupables, éloignant d'eux les graces de Dieu, les diſpoſent ſouvent à pluſieurs péchés groſſiers qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler, & qui les obligent de recourir aux remedes de la pénitence. Mais comme leur pénitence n'a pour objet que ces péchés extérieurs, & ne va preſque jamais juſqu'à la ſource qui les a produits, ils ſe croient pleinement juſtifiés lorſqu'ils ont renoncé à ces ſortes de péchés ; ce qui arrive ſouvent par des conſidérations purement humaines. Pour les autres vices ſpirituels, ils ne font partie, ni de leur confeſſion, ni de leur pénitence. Ils leur demeurent toujours inconnus ; & leur prétendue converſion contribue même à leur cacher davantage leur état, parce que ce changement extérieur paſſe dans leur eſprit pour un changement entier, & qu'ils n'ont point d'autre idée d'une converſion ſolide, que celle de ce changement extérieur qu'ils trouvent en eux.

On peut juger combien cela s'étend, & par conſéquent combien il y a de faux pénitens, ſi l'on fait réflexion que preſque tout le monde perd la grace du Baptême par des plaies mortelles, & cependant qu'il y en a peu dont on

puiſſe juger ſolidement qu'ils l'aient recouvrée. On voit, à la vérité, quelque changement extérieur : quantité de perſonnes qui ont été déréglées, ſe laſſent des vices & renoncent à la vie licencieuſe. Ils ſe dégoutent des paſſions de la jeuneſſe ; ils veulent acquérir la réputation de gens d'honneur & de probité : il s'y mêle même quelque crainte de l'enfer ; ils trouvent donc bon d'aſſurer leur ſalut, par des moyens auſſi aiſés que le ſont la confeſſion & la participation des Sacremens, & ils trouvent malheureuſement des Directeurs faciles qui les entretiennent dans leurs ſentimens. Ils deviennent, à la vérité, plus exacts à certains devoirs extérieurs de Religion : mais ils n'en ſont pas moins attachés à leurs intérêts & à leur fortune ; ils n'en ſont pas moins remplis de l'amour des choſes du monde ; ils n'en ſont pas plus appliqués à la priere & à la mortification, & ils font conſiſter toute leur pénitence à la ceſſation des vices groſſiers.

Comme la plupart des gens du monde ſont engagés dans des déréglemens qui les mettent au-deſſous des Juifs & des Païens, leur pénitence ne fait que les rétablir dans ce qu'on peut appeller une honnêteté Païenne, ou une vertu Phari-

ſaique. Comment iroient-ils plus avant, puiſqu'ils n'ont point d'autre idée du Chriſtianiſme que celle-là ? Ils ne ſavent ce que c'eſt que tout le reſte, & n'ayant jamais eu ſoin de s'en inſtruire, ils regardent tout ce qu'on en dit comme des imaginations. Ils croient même qu'il leur ſeroit honteux, de commencer à apprendre les élémens d'une Religion dont ils ont fait profeſſion toute leur vie. Ils aiment donc mieux ſuppoſer qu'ils en ſont ſuffiſamment inſtruits, & prendre tout ce qu'ils ne ſavent pas pour des ſpéculations non néceſſaires. Ainſi ils n'ont aucune penſée de ſe détacher du monde ; de ſe priver de la jouiſſance & de la poſſeſſion des créatures ; de s'abaiſſer & de s'humilier. Eſtimer heureux ceux qui ſouffrent, qui ſont mépriſés ou opprimés, être prêts de tout perdre pour la juſtice, mortifier ſes paſſions, ſont des vertus auxquelles ils n'aſpirent pas par les deſirs, & auxquelles ils ne s'imaginent point être obligés. Ainſi ce n'eſt jamais le ſujet de leur examen : cela n'entre jamais dans leurs réflexions, ni dans les deſſeins qu'ils ſe propoſent quelquefois de corriger leur vie.

Ce genre de fauſſe pénitence eſt encore accompagné d'un autre défaut, qui

ſuffiroit ſeul pour la rendre vaine & trompeuſe. C'eſt qu'on s'imagine qu'il ſuffit d'abandonner les vices & les emplois criminels, & qu'on n'eſt point obligé de réparer le paſſé autrement qu'en s'en confeſſant, & en accompliſſant ces légeres pénitences qu'on impoſe dans le Tribunal: mais c'eſt une illuſion très-dangereuſe. Je ne dis pas que l'accompliſſement actuel de la ſatisfaction, avant ou après l'abſolution, ſoit eſſentiel à la réconciliation : & je demeure d'accord qu'un homme vraiment converti, qui meurt après l'abſolution, ſans avoir accompli ce qui lui avoit été ordonné, ni y avoir rien ajouté, meurt dans la voie du ſalut. Mais ce que je dis, c'eſt qu'il n'y a point de converſion ſincere ſans un deſir effectif de ſatisfaire à Dieu par de dignes fruits de pénitence; & que ſi ce deſir eſt réel, il produit dans la ſuite ſon effet, & engage à une vie pénitente, proportionnée à nos forces. Si la coutume, l'ignorance, ou la juſte condeſcendance des Confeſſeurs diſpenſe les pécheurs des ſatisfactions laborieuſes, un vrai pénitent ne s'en croit pas diſpenſé pour cela. Ce qu'il ne peut faire en une maniere, il le fait en une autre. S'il n'eſt pas capable de faire des œuvres extrêmement pénibles, il ré-

pare ce défaut en substituant des mortifications d'esprit aux mortifications du corps. Enfin il entre sans peine dans cette maxime, que Dieu n'étant pas moins juste en ce tems-ci, qu'au tems de l'ancienne Eglise, il ne demande pas moins des pécheurs une volonté effective de satisfaire à sa justice, ou d'une maniere ou d'une autre; que plus on les dispense des austérités, plus ils doivent récompenser cette dispense par d'autres sortes de pénitences & de bonnes œuvres; que jamais le Sacrement de Pénitence ne peut changer de nature, ni se confondre avec le Baptême; qu'il doit toujours être, jusqu'à la fin du monde, un Baptême laborieux; & que la vie, l'esprit & le cœur d'un pénitent, qui revient à Dieu après de grands péchés, doivent être toujours fort distingués de la disposition des innocens, qui ont conservé la sainteté de leur Baptême. On voit par-là quels sont les principaux défauts qui rendent la pénitence fausse & trompeuse, & qui attirent sur les Chrétiens qui se laissent séduire par cette illusion, l'exclusion du royaume de Dieu.

§. 13. *De la Contrition.*

LA Contrition étant une partie essentielle du Sacrement de Pénitence, il

eſt néceſſaire de faire voir en quoi elle conſiſte. La contrition eſt un regret intérieur & une déteſtation effective de ſes péchés, avec une réſolution ſincere de ne plus les commettre à l'avenir, & de ſatisfaire à Dieu. La vraie contrition renferme ces quatre conditions : 1°. la haine de la vie paſſée; 2°. l'amour de Dieu comme ſource de toute juſtice; 3°. la ceſſation du péché, & la réſolution véritable & ſincere de ne plus le commettre; 4°. enfin un deſir effectif de ſatisfaire à la juſtice de Dieu & de punir le péché.

1°. Ce n'eſt pas aſſez de changer de vie & de s'éloigner du mal; il faut de plus témoigner à Dieu ſon regret par la douleur de la pénitence, par les gémiſſemens d'une ame humiliée, par le ſacrifice d'un cœur contrit. Il n'eſt pas néceſſaire, à la vérité, que cette douleur ſoit ſenſible; mais ce doit être au moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumiere qui lui faſſe connoître la miſere effroyable de l'état du péché, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un deſir réel & efficace de ſe ſéparer des occaſions qui pourroient l'y faire retomber. Le défaut de ſenſibilité peut être ſuppléé par une réſolution forte d'obéir à Dieu; mais il eſt vrai néanmoins que c'eſt ordinairement un grand

défaut en nous, que cette douleur ſoit ſi peu ſenſible. Car cela vient ſouvent de ce que nous concevons foiblement l'énormité du péché, & que nous avons peu d'idée de la ſainteté & de l'ingratitude de l'homme. C'eſt une grande preuve que notre ame eſt bien dure & bien peu capable d'être remuée autrement que par les ſens. Cette douleur étant ſi peu ſenſible, n'a gueres de force pour réſiſter aux paſſions. Ainſi à moins que nous n'y joignions une réſolution très-forte, fondée ſur la foi, il eſt difficile que nous ne ſoyons emportés par l'habitude du péché que nous aurons contractée; & c'eſt ce qui nous oblige d'avoir d'autant plus recours à Dieu, que nous reconnoiſſons davantage, par cette inſenſibilité, la profonde corruption de notre nature.

2°. La contrition doit naître de l'amour de Dieu. L'amour appartient à la loi nouvelle : on ne hait le péché qu'autant que l'on aime Dieu : la ferme réſolution de ne plus tomber dans le péché, ne peut ſe former ſans aimer Dieu : on ne peut avoir une véritable contrition, ſi l'on n'a recours à Jeſus-Chriſt ; ce qui ſuppoſe qu'on l'aime : la contrition nous fait prier & nous fait demander pardon à Dieu d'une

maniere chrétienne; ce qu'on ne peut faire ſans amour de Dieu : la contrition eſt un bon mouvement, une bonne volonté; or, il n'y a point de bon mouvement, ni de bonne volonté ſans charité. Il eſt donc aiſé de conclure, par toutes ces raiſons, qu'il faut néceſſairement que la contrition naiſſe de l'amour de Dieu, & que c'eſt une diſpoſition néceſſaire pour obtenir la rémiſſion des péchés dans le Sacrement de Pénitence.

Tout dégré d'amour de Dieu n'eſt pas ſuffiſant pour cet effet : il faut que ce ſoit un amour qui nous faſſe préférer Dieu à la créature; un amour qui rende à Dieu l'empire de notre cœur; qui nous engage à regarder Dieu comme notre fin, & qui nous faſſe renoncer à la volonté de tout péché mortel. Il faut aimer Dieu ſur toutes choſes, pour réparer le péché de ne l'avoir pas aimé ſur toutes choſes. Il faut s'aſſujettir à Dieu & lui donner dans notre cœur, la place qu'occupoit la créature; ce qui ne peut ſe faire qu'en le préférant à tout, & par conſéquent en l'aimant par-deſſus toutes choſes. Il ne s'enſuit pas delà que pour être juſtifié, il ſoit néceſſaire d'avoir une charité parfaite qui juſtifie même avant le Sacrement;

mais il faut que cet amour faſſe regner Dieu dans le cœur. Un amour peut être dominant & ſur toutes choſes, ſoit lorſqu'il eſt capable par lui-même de ſurmonter toutes les paſſions de l'ame ſans l'aide d'aucun mouvement de crainte, ſoit qu'il ait beſoin de la crainte & d'autres motifs plus bas, pour ſurmonter la cupidité. Or, cette derniere ſorte d'amour n'eſt pas une charité parfaite, & ne juſtifie pas de ſoi-même ſans le Sacrement, de ſorte que ceux qui n'ont la charité & l'amour de Dieu qu'en ce dégré, ne ſont pas juſtifiés avant la réception actuelle du Sacrement, & le ſont par la réception du Sacrement. A l'égard de l'attrition, il ſuffit de dire que ſi elle naît de pure crainte, elle ne ſuffit pas : ſi elle naît de crainte & d'amour, qui ne fait pas encore préférer Dieu à toutes choſes & qui ſubſiſte avec une cupidité dominante, elle ne ſuffit pas encore ; mais ſi l'attrition eſt un regret qui naît de la crainte & d'un amour qui faſſe préférer Dieu à toutes choſes, quoique par le ſecours de la crainte, cette attrition ſuffit avec le Sacrement.

La véritable contrition doit renfermer encore ces quatre qualités : elle doit être intérieure, ſurnaturelle, ſouveraine &

univerſelle, & c'eſt ce qui arrive quand l'amour de Dieu regne dans le cœur. Si cet amour eſt intérieur, la contrition ſera par néceſſité intérieure; s'il eſt ſurnaturel, elle ſera ſurnaturelle; ſi cet amour eſt dominant dans le cœur, & qu'il faſſe préférer Dieu à toutes choſes, la douleur qu'il produit ſera ſouveraine, c'eſt-à-dire, que l'ame ſera plutôt dans la diſpoſition de ſouffrir toutes ſortes de maux, & d'être privée de tous les biens du monde, que d'offenſer Dieu mortellement. Enfin ſi la contrition naît d'un amour qui nous faſſe préférer Dieu à tout, elle ſera univerſelle, c'eſt-à-dire, qu'elle s'étendra à tous les péchés mortels, puiſqu'il eſt impoſſible de préférer Dieu à toutes choſes, ſans haïr tout ce qui peut nous en priver, ce qui eſt l'effet de tout péché mortel.

3°. Il n'y a rien de plus eſſentiellement néceſſaire, pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés, que la réſolution de les quitter, & cette réſolution eſt encore une ſuite de l'amour de Dieu dominant. Elle doit être effective, & non pas une ſimple velléité; & pour cela il faut pratiquer certains moyens. Il y en a de généraux & de particuliers. Les généraux ſont la priere, la vie réglée, la retraite, les ſaintes lectures, la vie pé-

nitente & laborieuſe. Les particuliers ſont les exercices de pénitence, oppoſés aux déréglemens dans leſquels on eſt tombé, comme l'aumône à l'avarice, le jeûne à la débauche, la mortification du corps à l'impureté, l'humiliation à l'orgueil, & ainſi des autres. On eſt auſſi obligé de fuir les occaſions du péché : car Dieu ne donne ordinairement ſes graces, pour éviter le péché, qu'à ceux qui pratiquent les moyens convenables pour cela ; & agir autrement, c'eſt tenter Dieu. Or il y a de ces occaſions de péché qui le ſont par elles-mêmes, & qui entraînent naturellement dans le péché, & il y en a d'autres qui ne ſont telles que par rapport à la foibleſſe & à la diſpoſition du pénitent ; mais, comme il faut éviter tout ce qui fait perdre la grace de Dieu, il faut les éviter également, & ſur-tout les premieres, ſans quoi on n'eſt pas digne d'abſolution.

4°. Enfin il faut avoir le deſir & la réſolution de ſatisfaire à Dieu pour ſes péchés ; & cette diſpoſition eſt ſi eſſentielle, comme on le fera voir en traitant de la ſatisfaction, que le défaut de ſatisfaction & de pénitence qu'on remarque dans ceux qui reçoivent l'abſolution immédiatement après la confeſſion, eſt ſouvent une preuve que leur ame n'étoit

pas effectivement convertie, & que tous les mouvemens qu'elle reſſentoit, n'étoient que ſuperficiels, & n'avoient pas changé le fond du cœur.

§. 14. *De la Confeſſion.*

La Confeſſion eſt une accuſation & une déclaration que le pénitent fait de ſes péchés à un Prêtre qui a juriſdiction ſur lui, pour en recevoir la pénitence & l'abſolution. La confeſſion doit être une déclaration des péchés, parce que le Prêtre faiſant l'office de Médecin dans le Sacrement de Pénitence, ſi nous voulons guérir les maladies de notre ame, qui ſont nos péchés, il faut les lui découvrir de même que nous découvrons les maladies de notre corps à ceux que nous croyons pouvoir y apporter quelque remede. Il eſt important de ſurmonter la peine que l'on a de confeſſer ſes péchés: on a une fauſſe honte qui fait rougir de confeſſer ce qu'on n'a pas rougi de commettre: on a de la confuſion du remede, lorſqu'on n'en a point eu du mal même; & l'on craint de découvrir ce qui ne peut être caché. C'eſt par cette fauſſe honte que l'on prend le plus faux des partis, qui eſt de cacher pour un tems ce qui ſera éternellement découvert, & qui auroit été effectivement

caché pour l'éternité, ſi on l'avoit découvert durant le tems. C'eſt là auſſi ce qui empêche quantité de pécheurs de recevoir la rémiſſion de leurs péchés, & qui de plus fortifie leurs mauvaiſes habitudes & les endurcit dans le mal.

La confeſſion, pour être bonne & utile, doit avoir ces trois conditions, ſavoir : d'être entiere, d'être véritable, & d'être propre à la perſonne qui ſe confeſſe. Elle doit être entiere, c'eſt-à-dire, qu'on doit n'y omettre volontairement aucun péché mortel commis depuis le tems où l'on croit avoir perdu la grace de Dieu, parce qu'on ne peut être en même-tems ami & ennemi de Dieu ; & c'eſt ce que l'on prétendroit, ſi l'on ſoumettoit aux clefs de l'Egliſe certains péchés pour en obtenir le pardon, & que l'on ne voulût pas y ſoumettre les autres, qui ne pouvant pas ainſi être pardonnés, non plus que les autres, nous tiendroient toujours dans la diſgrace de Dieu. Pour rendre ſa confeſſion entiere, il faut s'examiner ſérieuſement & de bonne foi, comme on va le dire, & ſe faire même inſtruire par quelque perſonne éclairée. Il faut de plus confeſſer les circonſtances qui changent l'eſpece du péché, & qui ſervent à faire connoître la grandeur du péché & la véritable diſpo-

ſition de l'ame. Il faut en marquer le nombre, autant qu'il eſt poſſible, & déclarer, par exemple, la durée d'une paſſion, les fautes qu'elle faiſoit commettre ordinairement tous les mois, chaque ſemaine, chaque jour. La ſeconde condition de la confeſſion, eſt qu'elle ſoit vraie. C'eſt pécher contre la vérité de la confeſſion, d'exprimer les choſes plus fortement qu'on ne le penſe, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoit pour s'accuſer, ſoit pour s'excuſer. Il faut éviter avec ſoin de s'excuſer: car c'eſt l'orgueil qui en eſt cauſe; & il ne faut s'accuſer que de ce dont on ſe croit coupable, & ſelon le dégré qu'on le croit. Il faut parler douteuſement des choſes dont on doute, & avec certitude de celles dont on eſt aſſuré; & il faut, autant que l'on peut, ne pas ſe juger témérairement, non plus que des autres. La troiſieme condition néceſſaire à la confeſſion, eſt qu'elle ſoit propre, c'eſt-à-dire, que l'on s'accuſe ſoi-même & non pas les autres, & qu'on y ménage, autant qu'il eſt poſſible, l'honneur du prochain, à moins qu'il ſoit néceſſaire, pour quelque utilité, ou pour l'intégrité de la confeſſion, de découvrir ceux qui ſont coupables des mêmes crimes, mais jamais pour ſe décharger ſur d'autres d'une partie de ſa faute.

A l'égard de la confession des péchés véniels, quoiqu'elle ne soit pas absolument nécessaire, elle est cependant utile, & peut être pratiquée avec un très-grand fruit. Il faut pour cela avoir une douleur sincere de les avoir commis & un desir véritable de s'en corriger ; mais, comme il est impossible d'éviter tous les péchés véniels, la résolution de les éviter doit être plutôt un dessein de travailler à les éviter & un desir sincere de n'en plus commettre, qu'une espérance ferme qu'on les évitera absolument. Pour ce qui est des péchés véniels, dont on n'a pas résolution de s'abstenir, comme ils sont volontaires, & par conséquent beaucoup plus considérables que les autres, on doit en gémir devant Dieu, en avoir une extrême appréhension, les dire à son Confesseur, non pas tant pour en demander l'absolution, que pour lui faire connoître l'état de son ame & lui en laisser le jugement.

Il est certain que quelquefois il y a quelque sorte de danger dans la confession des péchés véniels ; mais il ne faut pas pousser ce danger si loin, qu'on en détourne les ames qui craignent Dieu, en leur faisant croire qu'on s'approche souvent du Sacrement de Pénitence avec des péchés véniels, & qu'on en revient

avec des péchés mortels : car il n'eſt pas difficile pour les bonnes ames, de pratiquer ce moyen d'une maniere utile. La raiſon en eſt, qu'à l'égard des péchés mortels on ne peut ſe repentir utilement de l'un, que l'on ne ſe repente de tous ; & il ne ſuffit point d'avoir deſſein de ſe corriger de l'un, ſi l'on n'a une réſolution effective de s'abſtenir de tous les autres. Mais il n'en eſt pas de même des péchés véniels : car il peut ſe faire qu'on ait de la contrition à l'égard de l'un, ſans en avoir à l'égard de l'autre, & qu'on veuille s'abſtenir de l'un, quoiqu'on demeure encore attaché de volonté à l'autre ; cependant, pourvu que l'on ait la contrition de quelques péchés véniels, le défaut de contrition à l'égard des autres ne rend pas l'abſolution nulle, & il en eſt de même de la réſolution de les éviter. Il eſt difficile qu'une perſonne qui eſt dans la grace de Dieu, n'ait pas les diſpoſitions ſuffiſantes à l'égard des péchés véniels, pour empêcher que le Sacrement ne ſoit nul, puiſque l'amour de Dieu, qui regne dans le cœur des juſtes, y produit toujours, tant qu'il y eſt, quelque deſir de ſe perfectionner & d'éviter ce qui déplaît à Dieu ; & ainſi, quoiqu'il faille exciter les Chrétiens à ſe confeſſer avec plus de regret, & avec

plus de deſir d'éviter les péchés véniels dont ils ſe confeſſent, il ne ſemble pas à propos de tant les effrayer par la crainte de faire des confeſſions ſacrileges ; mais on peut leur faire ſentir qu'ils peuvent faire des fautes, lorſqu'ils ſe confeſſent de ces péchés avec trop peu de diſpoſition.

§. 15. *De l'Examen de conſcience.*

Comme il arrive ſouvent que l'on ſe confeſſe mal, parce qu'on n'a pas aſſez de ſoin d'examiner ſa conſcience, il eſt à propos de mettre ici ſous les yeux les péchés auxquels on ne fait point aſſez d'attention ; bien des gens ſe contentant de remarquer ceux qui ſont ſenſibles par eux-mêmes. Il faut donc examiner de bonne foi, ſi au lieu de s'occuper des vérités de la foi, on donne preſque tout ſon eſprit aux choſes du monde ; ſi on remplit ſon eſprit des mauvaiſes maximes du monde ; ſi on n'a pas ſoin d'entretenir & de fortifier ſa foi par la méditation de la loi de Dieu & par de fréquens actes de foi ; d'où il arrive qu'elle s'affoiblit & s'obſcurcit, ſi l'on manque à faire profeſſion de ſa foi & des maximes de l'Evangile toutes les fois que l'honneur de Dieu & l'utilité du prochain le demandent.

Si l'on mene une vie de jeu, d'oiſi-

veté, de divertiſſement, de curioſité; ſi on mene une vie molle & ſans pénitence; ſi on aime les pompes, les vanités, les honneurs & les grandeurs du monde; ſi on eſt dur aux pauvres; ſi on néglige de s'inſtruire; ſi on n'écoute point la vérité au fond de ſon cœur, qu'au contraire on évite d'y penſer, & qu'on ſe répand au-dehors; pour éviter ſes reproches; ſi on agit par paſſion, par caprice & par humeur.

Si l'on s'occupe trop du luxe des habits, des meubles, de la beauté; ce qui produit une infinité d'actions d'orgueil & de vanité; ſi on aime l'indépendance, pour être maître de ſes actions & n'être pas aſſujetti; ſi l'on cherche à avoir la préférence ſur les autres, & les ſurpaſſer en quoi que ce ſoit; ſi l'on agit dans la vue d'acquérir l'eſtime & les louanges des hommes, & regner dans l'eſprit des autres par l'amour, la confiance ou la croyance; ſi l'on veut faire paſſer ſes propres opinions pour les faire recevoir aux autres; ſi l'on tâche de rabaiſſer les autres dans toutes les choſes dans leſquelles on a deſiré les ſurpaſſer.

Il y a encore les omiſſions de vertu & de devoir, ſur leſquelles il faut s'examiner, parce qu'elles ſont des occaſions

prochaines de péché ; ſavoir, la négligence à prier, la négligence aux exercices de piété, la négligence à s'inſtruire des devoirs de ſon état, la négligence à veiller ſur ſoi-même, la négligence à ſe purifier des péchés véniels ; toutes ces choſes étant telles, qu'il eſt preſque impoſſible que l'amour de Dieu ſubſiſte avec ces mauvaiſes diſpoſitions. Mais il faut ſur-tout demander à Dieu qu'il diſſipe nos ténebres, qu'il nous éclaire, afin que nous puiſſions bien connoître l'état de notre ame.

§. 16. *De l'Abſolution.*

L'ABSOLUTION des péchés que les Prêtres donnent par le pouvoir qu'ils en ont, n'eſt pas ſimplement une déclaration que les péchés ſont remis, mais une vraie rémiſſion des péchés ; de ſorte qu'elle précede même ordinairement le jugement de Dieu, ſelon ce que dit J. C. *tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le Ciel.* Cette rémiſſion réconcilie réellement le pécheur avec Dieu, parce que par elle les péchés ſont effectivement remis ; ce qui n'arrive que lorſque l'abſolution eſt donnée à un pécheur bien diſpoſé : car ſi celui qui reçoit l'abſolution n'a pas les diſpoſitions néceſſaires pour être abſous, l'ab-

Mat. 16, 19.

ſolution ne lui ſert de rien, & elle le met au contraire en pire état qu'il n'étoit ; parce que, comme il croit être abſous, il n'a plus ſoin de demander à Dieu les diſpoſitions néceſſaires pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés : ainſi, comme c'eſt un bien ineſtimable qu'une abſolution qui efface nos péchés, qui nous donne la qualité d'enfans de Dieu, qui nous fait rentrer dans tous les droits que nous avions perdus par le violement de notre Baptême, qui nous retire de la mort du péché ; c'eſt au contraire un malheur terrible de recevoir une abſolution qui nous donne une fauſſe ſécurité qui éteint nos gémiſſemens, qui nous fait croire que nous ſommes vivans, quoique nous ſoyons toujours dans la mort, & qui nous ôte même le ſoin & l'empreſſement de recouvrer la vie.

Autrefois les pénitens jouiſſoient d'un grand avantage, lorſqu'étant retenus long-tems par la diſcipline de l'Egliſe dans l'exercice des humiliations qu'on leur preſcrivoit avant l'abſolution, les ſentimens qu'ils avoient conçus de la grandeur de leurs péchés & de la miſere horrible où leur ame étoit réduite, avoient le tems de s'enraciner & de former ainſi une puiſſante digue contre les rechutes. Le changement arrivé dans la

diſcipline de l'Egliſe ne permet pas, à la vérité, qu'on demeure ſi long-tems dans cet intervalle entre la confeſſion & l'abſolution. L'Egliſe, pour de bonnes raiſons, permet d'abréger ce tems; mais, comme il eſt de néceſſité de ne pas retomber, il faut néceſſairement que la réſolution de ne plus pécher ait déja quelque ſolidité & quelque force avant l'abſolution; autrement elle ſeroit bientôt ſuivie de rechute; & le ſeul effet qu'elle produiroit dans l'ame, ſeroit de la rendre inconvertible, parce que les vérités qu'on vient à mépriſer, après en avoir été touché paſſagérement, ont preſque perdu leur force. La pointe eſt émouſſée, parce que l'eſprit y eſt accoutumé. Ainſi la queſtion: S'il eſt néceſſaire de différer l'abſolution à ceux qui ſe confeſſent de péchés mortels, eſt bien aiſée à décider: car il eſt bien vrai que ce retardement n'eſt, ni eſſentiel, ni abſolument néceſſaire; mais ce qui eſt eſſentiel, eſt que la déteſtation du péché & la volonté de le quitter ſoient ſolides & effectives; que ce ne ſoient pas des penſées paſſageres, qui n'aient fait dans les ames qu'une impreſſion légere & ſuperficielle; en ſorte qu'elles ne ſoient pas en état de réſiſter aux tentations ordinaires. Si l'on trouve des ames que l'on

juge avec prudence être dans ce dégré de disposition & dans cette maturité de pénitence incontinent après la confession des péchés mortels, à la bonne heure, qu'on leur donne l'absolution aussi-tôt; mais, si la volonté de se donner à Dieu & de quitter le péché n'a encore aucune force, ni aucune racine, & que l'on juge avec vraisemblance qu'elle s'évanouira bientôt; leur donner l'absolution en cet état, c'est les mettre en un péril prochain de devenir plus dures & plus inconvertibles qu'elles n'étoient.

Que peut-on donc penser & juger de ces pénitens impatiens, qui ne sauroient souffrir qu'on les retienne quelque rems dans les liens de la pénitence, pour les porter à prier avec plus d'ardeur? Combien sont-ils éloignés de cette priere persévérante qui ne se rebute point, & qui ne doit point avoir d'autres bornes que la vie même? Ils cherchent, à ce qu'ils disent, l'assurance de la rémission de leurs péchés par l'absolution du Prêtre; & ils ne voient pas que rien ne peut leur en donner une plus juste assurance, que d'avoir prié long-tems pour l'obtenir. Qui prie long-tems, desire long-tems; & la persévérance dans la priere, renferme la persévérance dans le desir d'une vie nouvelle. Or ce desir af-

fermit l'ame dans le bien, & rend plus ſolides toutes les bonnes réſolutions. Rien au contraire ne donne plus lieu de douter de la ſincérité de la pénitence, que cette impatience que certains pécheurs font connoître, en ne pouvant ſouffrir qu'on leur tarde tant ſoit peu l'abſolution, pour s'aſſurer davantage qu'elle ne leur ſera pas inutile. C'eſt une étrange maniere de deſirer la rémiſſion de ſes péchés, que de s'éloigner des moyens les plus propres pour s'en aſſurer. Qu'il eſt à craindre que cette impatience ne naiſſe de ce qu'on ſe laſſe du peu de contrainte où l'état de pénitence nous tient ! Qu'il eſt à craindre que les prieres qu'on eſt obligé d'y faire, ne nous fatiguent & ne nous ennuient, & qu'on ne tâche de s'en décharger le plutôt que l'on peut, tant on a peu de ſentiment de la grandeur de ſon mal !

On ne peut douter qu'il n'y ait beaucoup de Pénitens à qui il eſt infiniment plus avantageux qu'on leur differe l'abſolution, & ſur-tout aux jeunes perſonnes ; parce que ſi leur converſion ne fait que commencer, ils n'ont pas lieu de s'aſſurer qu'ils ſont effectivement convertis ; car les ſignes extérieurs ne ſuffiſent pas. Ainſi ils ont à craindre que s'ils recevoient l'abſolution en cet état, elle ne leur fût inutile,

tile, ou par le défaut d'une contrition véritable, ou par celui d'une réſolution effective; au lieu que le délai de l'abſolution leur donnant lieu de prier ſouvent Dieu, de veiller ſur eux avec plus d'application, de pratiquer des œuvres de pénitence, ils peuvent obtenir de Dieu, par la prarique de ces moyens, les diſpoſitions néceſſaires pour recevoir l'abſolution avec fruit. Leur véritable intérêt dans cet état, eſt donc qu'on leur differe l'abſolution, parce que par-là on les met dans la voie de parvenir à la rémiſſion de leurs péchés, & on leur fait éviter le danger d'une abſolution précipitée, qui, bien loin d'être un avantage pour eux, eſt au contraire un très-grand malheur. Tout dépend eſſentiellement d'avoir un guide prudent & éclairé, qui ſache juger des diſpoſitions des ames, qui ſache prudemment ſe ſervir de la puiſſance de lier & de délier, & qui n'applique le mérite du ſang de Jeſus-Chriſt qu'à ceux qu'il juge ſuffiſamment diſpoſés. Si on a le bonheur d'avoir un tel guide, alors il faut s'en remettre à ſon jugement; mais il eſt bon de lui témoigner que l'on n'a point un deſir empreſſé de recevoir l'abſolution; que l'on en ſouffrira le délai non ſeulement ſans peine, mais comme une grace, &

que l'on aime beaucoup mieux n'être pas ſitôt abſous, & avoir du tems pour gémir devant Dieu, & pour fléchir ſa miſéricorde par ſes prieres & par ſa pénitence, que de recevoir une abſolution précipitée, qui laiſſeroit des ſujets légitimes de craindre qu'on n'eût pas reçu en éffet l'abſolution de ſes péchés, faute d'avoir eu les diſpoſitions néceſſaires pour cela. S'il arrivoit qu'on eût un Confeſſeur peu éclairé, comme cela arrive ſouvent, & que ſouvent même on ne ſe donne pas la peine d'en trouver, il eſt alors plus à propos dans ce cas de s'éprouver ſoi-même avant que de ſe confeſſer, & de s'affermir par la pratique des œuvres de pénitence dans la réſolution de quitter le péché.

§. 17. *De la Satisfaction.*

La Satisfaction eſt une réparation que le Pécheur fait à Dieu par des œuvres pénibles & humiliantes pour l'injure qu'il lui a faite par ſes péchés. Tout péché, petit ou grand, doit être puni; & il faut que Dieu en faſſe le châtiment, ou que l'homme pénitent le puniſſe lui-même. La loi de la juſtice de Dieu eſt que perſonne ne reçoit la rémiſſion d'une peine plus grande qui lui étoit dûe, s'il ne ſatisfait à Dieu par quelque ſorte de peine,

quoique beaucoup moindre. Il eſt bien vrai que Jeſus-Chriſt a ſatisfait pleinement pour nos péchés ; mais il a plu à la juſtice de Dieu de n'appliquer la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt qu'à ceux qui ſe conformeroient à cette loi de ſa juſtice ; ce qui n'empêche pas la plénitude de la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt ; puiſque la volonté même que les hommes ont de ſatisfaire à la juſtice de Dieu, ne leur eſt donnée que par les mérites de Jeſus-Chriſt ; que notre pénitence n'eſt capable de plaire à Dieu, qu'en tant qu'elle eſt unie aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & qu'elle n'obtient la rémiſſion de la peine dûe à nos péchés, que par les mérites de Jeſus-Chriſt.

Cette néceſſité que le péché ſoit puni eſt la ſource de ce déluge de maux dont Dieu a inondé le genre humain, qui ne ſont pas ſeulement des effets de la juſtice de Dieu, mais qui, ſuppoſé cette juſtice, ſont de grands dons de ſa miſéricorde & de ſa libéralité ; puiſque ce ſont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquitter envers lui de nos dettes, & pour éviter les peines auxquelles ſa juſtice nous condamneroit dans l'autre vie. Dieu ſe ſert de ces maux pour pluſieurs autres fins. Ce ſont des remedes de nos maladies ſpirituelles, des préſer-

vatifs contre les rechutes; & l'on peut en dire autant des œuvres de pénitence auxquelles il nous oblige. Mais ces fins de Dieu ſuppoſent toujours la premiere, qui eſt la punition du péché : car ſi l'homme n'avoit point de péché, Dieu ne ſe ſerviroit point de ces moyens pour le préſerver des rechutes & pour achever ſa guériſon. Il faut que l'humiliation ſoit jointe à la ſatisfaction : car l'humiliation étant la peine la plus dûe à l'orgueil du Pécheur, il eſt impoſſible que le vrai Pénitent ne l'accepte & ne l'aime. Il eſt juſte que le Pécheur ſoit humilié, puiſqu'il s'eſt élevé inſolemment contre Dieu. Qui ne ſent pas en ſoi ces diſpoſitions, a grand ſujet de douter de ſa pénitence; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent, puiſqu'on voit quantité de Pécheurs qui ne veulent point accepter les pénitences qu'on devroit leur impoſer, qui n'en veulent que de douces & de légeres, & qui avec cela s'en acquittent très-négligemment & très-ſuperficiellement.

Il ſeroit bon de ſe rappeller les anciennes pénitences que l'Égliſe, dans ſes beaux jours, impoſoit aux grands Pécheurs, qui duroient pluſieurs années, & quelquefois toute la vie. Or quoique cela ne ſe pratique plus maintenant, néanmoins comme l'eſprit de l'Egliſe eſt

immuable, on doit conſerver dans l'intérieur de ſon cœur la diſpoſition que l'Egliſe deſiroit d'imprimer aux Pénitens par ces pratiques extérieures : & c'eſt cette diſpoſition intérieure qu'on appelle l'eſprit de pénitence, & qui comprend diverſes vues & diverſes diſpoſitions qu'un Pénitent doit avoir toute ſa vie. Tout Pénitent doit ſuppoſer que la vie qu'il reçoit par le Sacrement de Pénitence, principalement en ce tems où l'abſolution n'eſt pas précédée par de grandes œuvres de pénitence, & par de longs exercices de piété, que cette vie, dis-je, étant extrêmement foible, la grace qu'il a acquiſe par l'abſolution, ne lui donne pas le pouvoir de conſerver cette vie, s'il n'a le ſoin de l'augmenter par de continuels exercices de piété. Les grands péchés ſont comme des maladies mortelles & des fievres continues. L'abſolution en ôte le danger ; mais il reſte dans l'ame de grandes ſuites & de longues infirmités qu'il faut travailler à guérir.

Mais quand même par les exercices de la pénitence on auroit acquis une ſanté ferme, & une grande force contre les tentations, on doit ſe traiter en Pécheur, & ſe tenir dans un grand rabaiſſement intérieur, par lequel on ſe met au dernier rang de l'Egliſe, & ce

rabaiſſement doit être fondé ſur pluſieurs vérités. 1°. Sur l'incertitude du pardon : car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le péché mortel ; mais il n'y a point de certitude qu'on l'ait recouvrée, & cette incertitude qui n'empêche pas la juſte confiance, doit humilier les pénitens & les obliger à ſe rabaiſſer au-deſſous des innocens. De plus cette incertitude eſt beaucoup plus grande, ſi l'on n'a pas fait une pénitence longue & auſtere. 2°. Il eſt fondé ſur ce que les Peres ont cru qu'il étoit rare que la grace dans laquelle on eſt rétabli par la pénitence, ſoit égale à celle du Baptême : ce qui a fait dire au Concile de Trente, qu'on ne parvient point ſans de grands travaux & beaucoup de larmes, à ce renouvellement entier que l'on a acquis par le Baptême ; ce qui a fait appeller la Pénitence un Baptême laborieux. 3°. Il eſt fondé ſur ce que l'homme, par le péché, s'étant rendu indigne de l'uſage des créatures, ce droit d'uſer des créatures ne lui eſt pas rendu en ſon entier dans la pénitence, & qu'il y a bien des choſes dont les innocens peuvent uſer, & que les pénitens doivent s'interdire. 4°. Parce que les pénitens ne doivent pas oublier leurs péchés, après même en avoir obtenu

le pardon : or, ce ſouvenir des péchés n'a pour fin que d'entretenir l'eſprit des pénitens dans une humiliation continuelle, étant inutile de ſe ſouvenir de ſes péchés, ſi on ne s'en humilie. 5°. Enfin il eſt juſte que les pécheurs conſiderent, que ſi l'on n'impoſe pas préſentement des pénitences auſſi rigoureuſes que l'on faiſoit autrefois, ce n'eſt pas que l'Egliſe juge qu'il y eût de l'excès dans la ſévérité de l'ancienne Egliſe, ni que les crimes ne méritent pas d'être punis à préſent, avec cette rigueur qu'on pratiquoit autrefois; mais c'eſt qu'elle trouve les Chrétiens d'à préſent trop foibles pour la porter. Or, quand on n'adoucit la rigueur de la pénitence que par condeſcendance à la foibleſſe des hommes, il eſt juſte qu'ils ſe croient obligés de payer, quand ils ſont fortifiés, ce dont ils n'ont été diſpenſés qu'à cauſe de leur foibleſſe. Ainſi s'agiſſant de ſatisfaire le même Dieu pour les mêmes crimes, ſi l'on ne le fait pas par des exercices auſſi pénibles qu'autrefois, il faut au moins tâcher de récompenſer cela par une humiliation plus longue, & diverſes mortifications qu'une vertu ingénieuſe ſait trouver.

Il y en a qui s'imaginent qu'on peut

remettre à ſatisfaire à Dieu dans le Purgatoire ; mais c'eſt une erreur. Car la juſtice de Dieu n'accorde la rémiſſion des péchés en cette vie, qu'à condition qu'on en fera pénitence en cette vie. La volonté de faire pénitence eſt eſſentielle à la contrition : car ſi le deſir eſt véritable, il produit des fruits dignes de pénitence ; & il pourroit fort bien arriver qu'en remettant en l'autre vie la ſatisfaction qu'on doit à Dieu, on changeât le purgatoire en enfer. Il eſt difficile de plus que ceux qui ne menent pas une vie de pénitence, conſervent la juſtice, quand même ils l'auroient reçue : car ils négligent le principal moyen auquel Dieu attache cette grace, & ils s'expoſent à tomber dans un état pire que le premier.

§. 18. *Des Confeſſeurs & des Directeurs.*

S'IL eſt important pour le ſalut d'avoir un bon guide, c'eſt s'expoſer au danger de périr, que de s'adreſſer à un guide aveugle, ſelon ce que dit Jeſus-Chriſt : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans le précipice.* Un Confeſſeur peu éclairé & peu capable de ſon miniſtere, donne lieu de craindre à un pénitent, qu'il ne faſſe que l'entretenir dans le pé-

Mat. 15. 14.

ché, en lui donnant des abſolutions précipitées; qu'il n'ait pas aſſez de lumiere pour découvrir ſes maux, & pour l'aider à les connoître; qu'il ne le porte pas à ſatisfaire à Dieu par une pénitence proportionnée, & que faute d'en pratiquer de telles, il ne retombe facilement dans le péché; qu'il ne le pouſſe trop tôt à la communion; qu'il ne ſache pas les moyens de le faire avancer dans la vertu; qu'il ne s'attache qu'aux péchés groſſiers, & qu'il n'ait que peu de lumieres ſur les diſpoſitions eſſentielles au Chriſtianiſme.

Il eſt aiſé de concevoir delà quelles ſont les qualités que doit avoir un bon Confeſſeur ou un bon Directeur: ce qui fait voir de quelle importance il eſt de faire un bon choix. La voie ordinaire de la converſion des ames, ne conſiſte pas dans les ſeuls mouvemens de la grace, mais dans l'union de la conduite du bon Directeur avec cette grace. C'eſt lui qui doit appliquer les ames à leurs devoirs, leur faire connoître leurs dangers, régler leur pénitence, les preſerver des excès, les tirer des occaſions, leur preſcrire les remedes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le ſecours d'un Directeur éclairé, autrefois ſi ordinaire, eſt pré-

ſentement plus rare que la grace même, & qu'il eſt bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à ſe retirer du vice, & à marcher dans la voie de Dieu. Il faut faire ſouvent de grandes recherches, pour trouver un Directeur vraiment éclairé & capable de jetter les ames dans la piſcine de la pénitence. Avila veut qu'on le recherche entre mille, ſaint François de Sales entre dix mille : & il y a apparence qu'à meſure qu'on avancera vers la fin des ſiecles, cette diſette de bons Directeurs deviendra toujours plus grande.

On ne peut douter que ce manque des ſecours ordinaires, ne ſoit une grande marque de la colere de Dieu ſur les hommes, & l'un des plus grands châtimens qu'il puiſſe exercer ſur eux. Car, comme il ne s'éloigne pas ſouvent de ſa conduite ordinaire; quand les moyens ordinaires de converſion ſont rares, les converſions le ſont auſſi. Mais c'eſt encore bien pis, quand non-ſeulement on a à chercher des Directeurs, mais que les vrais Directeurs étant rares, il s'en trouve une infinité de faux qui s'offrent d'eux-mêmes, & qui tiennent un langage tout contraire. Mais comme rien néanmoins n'empê-

che le ſalut des ames que Dieu s'eſt choiſies par ſon élection éternelle, il ſait bien remédier à cet inconvénient à leur égard. Ou il les conduit par lui-même, & ſupplée ainſi au peu de lumiere de ceux qui les conduiſent; ou il leur fait trouver la lumiere dont elles ont beſoin, dans les ténebres mêmes de leurs Directeurs, qu'il éclaire pour elles, & non pour eux-mêmes. Pour les autres, il eſt vrai que la diſette des bons Directeurs leur eſt étrangement préjudiciable, & que rien ne contribue davantage à leur perte; mais elle ne les excuſe en aucune ſorte dans leurs péchés, parce que ce ſont eux qui l'attirent par leur négligence. Ils ne manquent de bons Directeurs, que parce qu'ils n'en deſirent pas, qu'ils n'en cherchent pas, & qu'ils n'en demandent pas à Dieu autant qu'une auſſi grande choſe doit être demandée. Leur aveuglement & le peu de ſoin qu'ils ont de leur ſalut, fait qu'ils prennent le premier venu, & qu'ils ſe livrent auſſi facilement aux plus aveugles, qu'aux plus éclairés.

Ceux qui cherchent ſincérement à ſe ſauver, demandent à Dieu avec une grande ardeur, qu'il leur faſſe diſtinguer ceux à qui ils doivent s'adreſſer

pour leur conduite. Ils ne prennent pas pour cela le premier venu : ils cherchent de bonne foi ceux qui ſont les plus habiles, & les plus attachés aux regles de l'Egliſe. Les cœurs doubles, au contraire, étant poſſédés d'un deſir ſecret de ſatisfaire leurs paſſions, ſe diſpenſent facilement de cette recherche. Ils craignent de rencontrer des Directeurs qui les incommodent, & ils trouvent mille raiſons pour ſe contenter de ceux qui ne s'oppoſent point à leurs deſirs. Les cœurs ſinceres portent toujours en conſultant, un vrai deſir de connoître la vérité, qui ſe reconnoît clairement par la maniere dont ils conſultent : ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux Directeurs à qui ils s'adreſſent, & auxquels ils ſe ſoumettent, de leur propoſer ce qu'ils jugent être de plus droit & de plus vrai, parce qu'ils jugent que ces avis ſeront bien reçus. Au contraire les eſprits doubles & corrompus font, en quelque ſorte, violence à ceux qu'ils conſultent, pour les attirer à ſeconder leurs inclinations. Ils courbent la regle dont ils veulent ſe ſervir. Ils ne découvrent qu'à demi, les raiſons qui pourroient leur faire donner l'avis dont ils ont de l'éloignement. Ils font paroître dans un grand jour,

toutes celles qui favorisent leurs inclinations. Ils font sentir au Directeur que le moyen de leur plaire, est de ne leur pas donner de certains conseils. Enfin ils font si bien par tous ces petits artifices, qu'ils réussissent à se tromper eux-mêmes, en trompant ceux dont ils ne demandent l'avis que pour se flatter de leur approbation, & marcher ensuite avec plus de confiance dans la voie de leurs inclinations.

Il est bon de s'adresser à un Directeur éclairé, pour apprendre à se connoître, en lui exposant non-seulement ce que l'on croit avoir fait de mal, mais en le rendant Juge de toute sa vie, & de toutes les actions particulieres dans lesquelles il se glisse souvent beaucoup de fautes, qu'on n'y découvre pas par ses propres lumieres; mais il y a un abus assez ordinaire à réformer, c'est l'attache aux Directeurs. L'attache qu'on y a, bien loin de nous aider à nous avancer dans la voie de Dieu, y sert souvent, au contraire, d'un très-grand obstacle. On fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on est attaché. On tend insensiblement à rabaisser tous ceux dont la réputation l'obscurcit. On a peine à souffrir ceux qui n'en jugent pas comme

nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte, ſoit la regle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par ſon conſeil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conſeille. On n'a de l'ardeur que quand on ſait qu'il ſera informé de ce que l'on fait, & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend. Enfin il ſe gliſſe tant de miſeres dans ces attaches aux Directeurs, qu'on ne ſauroit trop les éviter : car ils ne ſont utiles, qu'autant qu'on voit en eux plus Dieu que l'homme.

§. 19. De l'Extrême-Onction.

Le Sacrement de l'Extrême-Onction conſiſte dans l'onction que font les Prêtres aux fideles dangereuſement malades, avec de l'huile conſacrée par l'Evêque à cet effet, & jointe aux paroles par laquelle ils reçoivent la rémiſſion de leurs péchés, la grace de bien mourir, ou le rétabliſſement de leur ſanté. Ce Sacrement doit être adminiſtré aux Chrétiens qui ſont dangereuſement malades, & même aux vieillards que leur foibleſſe met en danger de mourir ; mais non aux enfans qui n'ont pas atteint l'âge de raiſon, aux

fous, ni à ceux qui ſont condamnés à la mort, ni aux pécheurs publics, ni aux excommuniés. Il faut le recevoir lorſqu'on eſt en danger, & c'eſt un péché conſidérable que d'attendre à le donner quand le malade eſt entiérement déſeſpéré: car c'eſt vouloir que Dieu faſſe un miracle viſible, & c'eſt, en quelque ſorte, le tenter. Dieu procure ſouvent la ſanté aux malades par ce Sacrement; mais c'eſt d'une maniere qui ne paroît pas miraculeuſe, quoiqu'elle puiſſe l'être en effet. Ce Sacrement peut ſe réitérer, lorſque celui qui l'a reçu, étant revenu en convaleſcence, retombe, ou dans la même maladie, ou dans une autre. L'uſage de le conférer avant le ſaint Viatique, paroît être le mieux fondé, en ce que l'Euchariſtie fait des effets d'autant plus grands ſur les ames, qu'elles ſont plus purifiées de leurs péchés, qui eſt le propre effet de l'Extrême-Onction.

Les effets de ce Sacrement ſont de rendre la ſanté aux malades, ou en tout, ou en partie, s'il eſt utile pour leur ſalut: de remettre les péchés véniels & même les mortels, ſi le pénitent en avoit ſans le ſavoir: d'éclairer l'ame & donner la confiance & la foi, pour ſoutenir ſon état d'infirmité & les

approches de la mort. Comme rien n'eſt plus néceſſaire que de bien mourir, puiſque l'éternité dépend de ce moment, le moyen ordinaire pour obtenir la grace de bien mourir étant le Sacrement de l'Extrême-Onction, ce ſeroit une très-grande faute de le négliger, & de n'avoir pas ſoin de le demander. Il eſt à craindre que ceux qui ſe privent de ce ſecours, ne ſuccombent aux dernieres tentations dont on eſt attaqué à l'heure de la mort, ſoit par les douleurs de la maladie, ſoit par les objets du monde, ſoit par le ſouvenir des péchés, ſoit par l'attente du jugement de Dieu & de ſes ſuites, ſoit par les attaques du démon, qui ſont alors plus vives & plus dangereuſes. Comme il faut être en état de grace pour recevoir ce Sacrement avec fruit, puiſqu'il n'eſt inſtitué que pour effacer les reſtes des péchés, & ſuppléer à l'imperfection de la pénitence, on doit ſe confeſſer auparavant aux Prêtres, & en recevoir l'abſolution, ſi l'on peut le faire.

§. 20. *Des Maladies.*

Comme il faut de néceſſité mourir, & qu'ordinairement les maladies conduiſent à la mort, il eſt bon de con-

ſidérer la néceſſité & l'utilité des maladies. Les maladies, les douleurs, les afflictions ſont devenues depuis le péché de l'homme, des moyens néceſſaires au ſalut, parce que c'eſt la voie que Dieu a choiſie pour la purification de l'ame, qui ne peut être admiſe à la jouiſſance de Dieu, qu'elle ne ſoit parfaitement pure de toute ſouillure. Ainſi cette purification de l'ame par la maladie & par la ſouffrance, eſt deſtinée par la juſtice de Dieu, à purifier les ames & leur appliquer les mérites du ſang de Jeſus-Chriſt, ſans quoi Dieu réſerve pour l'autre monde, une autre purification qui comprend tous les châtimens que la juſtice divine exercera ſur les ames qui ſortiront de ce monde avec quelques taches. Mais il faut bien concevoir que les peines qu'on ſouffre ici bas, ſont incomparablement plus douces, plus efficaces & plus utiles que celles de l'autre vie. Elles ſont plus douces, parce que la juſtice de Dieu s'y exerce avec un plus grand mêlange de miſéricorde, & que Dieu proportionne les peines à la foibleſſe des hommes, qu'il en tempere la rigueur, ſuivant la force de la créature qu'il veut punir & purifier. Elles ſont plus efficaces, parce qu'on y ſatisfait à de grandes dettes par beaucoup

moins de ſouffrances. Elles ſont plus utiles, parce que les maux de cette vie, en ſatisfaiſant à la juſtice de Dieu pour nos péchés, ſont en même-tems des remedes & des préſervatifs, qui guériſſent nos paſſions & nous préſervent de l'enfer.

Un Chrétien affligé de maladie, doit penſer que c'eſt Dieu qui le fait ſouffrir, & que c'eſt ſa juſtice qui l'afflige; mais il doit y ajouter, que Dieu ne l'afflige pas ſeulement en Dieu, mais en Pere, & qu'il ne l'afflige que par l'amour qu'il lui porte. Qu'on ne ſouffre rien dans ce monde que l'on n'ait mérité par ſes péchés, & qui ne ſoit le remede de ces mêmes péchés. Que la maladie eſt en même-tems un remede ſalutaire de nos paſſions & de nos plaies intérieures; qu'elle humilie l'ame ſous la main de Dieu; qu'elle lui fait connoître l'impuiſſance de l'homme par lui-même, & la puiſſance de Dieu; qu'elle la détourne des objets qui l'élevent, & l'applique à ceux qui la rabaiſſent, qui ſont ſes péchés & ſon néant; qu'elle la détache du monde, & la fait aſpirer au repos de l'autre vie. Sans cela l'ame s'attacheroit à cette vie; elle y mettroit ſa paix & ſon bonheur, & elle ne chercheroit point une autre patrie. C'eſt ce

qui oblige Dieu à mêler l'amertume des maladies à la douceur dangereuſe de cette vie, pour nous porter à en deſirer une autre dont la douceur n'ait rien que de ſalutaire. Il eſt juſte que dans nos maladies nous laiſſions faire Dieu; & que nous nous regardions entre ſes mains comme un malade entre les mains d'un médecin qui veut nous guérir. Il y a plus, c'eſt qu'elles ſont le moyen pour acquérir les véritables biens. Dieu veut que nous achetions le Ciel, & les maladies qu'il nous envoie en ſont le prix. Comment nous pouvons-nous donc plaindre de ce que Dieu nous donne dequoi acquérir cet ineſtimable bien?

Il n'eſt donc rien de plus injuſte, que de s'impatienter dans les maux que Dieu envoie. Cela vient de ce que l'on ne connoît point aſſez l'énormité des péchés, & de ce que l'on n'eſt pas aſſez perſuadé que nos moindres fautes méritent tous les maux de cette vie: car ſi l'on ſentoit un peu vivement le poids de ſes péchés, on trouveroit que Dieu nous traite toujours avec une grande miſéricorde, & l'on embraſſeroit même avec joie les maux que ſa juſtice nous envoie, comme n'ayant aucune proportion avec nos péchés, & nous donnant un moyen favorable pour y ſatis-

faire. L'impatience vient encore de ce que l'on ne conçoit pas aſſez combien la proſpérité eſt dangereuſe, combien elle attache au monde, combien elle remplit l'ame de confiance en elle-même, combien enfin elle éloigne de la voie de Dieu : car ſi on étoit pénétré de ces vérités, on ſe réjouiroit de ce que Dieu ſe ſert des maladies pour nous détacher de ce qui peut nous être très-dangereux, & on les regarderoit comme les plus grandes marques de l'amour que Dieu a pour nous, puiſqu'il ne les envoie que pour purifier l'ame dès ce monde, afin de n'avoir qu'à la récompenſer dans l'autre.

Dans le tems de la maladie, un Chrétien qui a eu ſoin de s'y préparer d'avance, doit entrer dans un eſprit de recueillement & de priere ; fermer la porte à l'impreſſion des maux extérieurs, & s'humilier ſoi-même en ſe confeſſant pécheur. Il doit entrer dans un anéantiſſement intérieur, & adorer la puiſſance & la ſouveraineté de Dieu, en reconnoiſſant l'impuiſſance, la foibleſſe & le néant de la créature. Il doit regarder la maladie, comme la voix de Dieu qui nous avertit de penſer à nous, de réfléchir ſur notre vie, d'examiner avec plus de ſoin notre conſcience, de tâcher

d'y découvrir ce que notre amour-propre nous a peut-être caché. C'eſt le tems de former des réſolutions plus effectives de nous corriger & de faire pénitence. C'eſt le tems, ou de retourner à Dieu, ſi l'on s'en eſt éloigné, ou de s'avancer dans la voie de Dieu, ſi l'on y marchoit trop lentement. C'eſt encore le tems de s'unir particuliérement à Jeſus-Chriſt ſouffrant; de le prier de ſanctifier nos ſouffrances par la ſainteté des ſiennes; de nous ſoutenir par ſa force, & de nous donner part aux diſpoſitions d'amour & d'humilité, avec leſquelles il a offert les ſiennes à Dieu ſon Pere. Enfin c'eſt le tems le plus précieux dont il faut profiter pour ſe détacher des biens périſſables, & pour tendre à ces biens éteruels & infinis que nous attendons de la miſéricorde de Dieu.

§. 21. De l'Ordre.

L'Ordre eſt un Sacrement par lequel on reçoit une puiſſance ſpirituelle pour exercer les Miniſteres Eccléſiaſtiques qui appartiennent au culte de Dieu, à la ſanctification des hommes, à l'établiſſement & au gouvernement de l'Egliſe. Jeſus-Chriſt n'ayant pas voulu ſauver les hommes, en ne

les faiſant dépendre que de lui ſeul, ni en les inſtruiſant entiérement par lui-même ; ce qui auroit été une voie toute miraculeuſe & contraire à l'état de la foi par laquelle il veut ſauver les hommes, a voulu former une ſainte ſociété ; & comme toute ſociété demande une ſubordination de ceux qui gouvernent & de ceux qui ſont gouvernés, il étoit juſte que cette ſociété lui appartenant, les Miniſtres qui la gouverneroient, reçuſſent de lui la puiſſance de gouverner les fideles, & de faire avec autorité tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſanctification de l'Egliſe : d'ailleurs la vertu & les mérites des membres de cette ſociété ſont inégaux. Il étoit donc de l'équité & de la providence de Dieu, qu'il établît que les uns à qui il étoit plus utile d'obéir, obéiroient ; & que ceux qui ſont plus élevés que les autres par leur mérite & par l'accès qu'ils ont auprès de Dieu, tiendroient lieu de Paſteurs. Voilà l'ordre naturel & conforme au deſſein de Dieu, qui eſt pourtant ſouvent troublé par les paſſions des hommes. Les fideles ſont donc intéreſſés à avoir de bons Miniſtres, & ils doivent pour cet effet recourir à Dieu pour attirer ſes graces ; & ſur ceux qui choiſiſſent & ordonnent les

Miniſtres, & ſur ceux qui ſont choiſis & ordonnés. Or, l'on ne s'acquitte gueres bien de ce devoir de prier pour les Miniſtres de l'Egliſe, parce qu'on ne connoît pas l'importance de leur miniſtere, & les qualités qu'il exige, & que le commun du monde n'a que des idées baſſes de la vocation & des fonctions Eccléſiaſtiques, dont on ne connoît pour l'ordinaire que ce qu'elles ont d'extérieur & qui flatte la cupidité des hommes.

Il y a ſept Ordres : trois majeurs, qui ſont, la Prêtriſe, le Diaconat, & le Sous-Diaconat : & quatre mineurs, qui ſont, ceux d'Acolyte, d'Exorciſte, de Lecteur & de Portier. Les Prêtres ſont ordonnés pour baptiſer, prêcher, conſacrer, confeſſer, bénir & faire d'autres fonctions eccléſiaſtiques. Les Diacres ſont pour ſervir les Prêtres, & les Sous-Diacres pour aider les Diacres. Les Acolytes préparent ce qui eſt propre au Sacrifice & de la décence de l'autel. Les Exorciſtes étoient chargés de la fonction de chaſſer les démons. Les Lecteurs liſoient devant le peuple, la partie de l'Ecriture que l'Evêque ou le Prêtre devoit lui expliquer. Enfin les Portiers étoient chargés de ne laiſſer entrer dans l'Egliſe, que ceux

des Fideles qui devoient y être admis.

Outre la vocation particuliere aux Ordres & aux Miniſteres Eccléſiaſtiques, qui eſt un acte de la Providence de Dieu, qui deſtine & fait connoître ceux qu'il a choiſis pour le Service de l'Egliſe, & qui eſt ordinairement manifeſté par les Evêques, il convient de ne porter à l'état Eccléſiaſtique & aux Ordres, que ceux qui ont les qualités néceſſaires pour pouvoir s'acquitter dignement des emplois Eccléſiaſtiques. Voici un détail de ces qualités : le mépris du monde & l'éloignement des deſirs ſéculiers, & un gout pour les choſes ſpirituelles & divines ; l'amour de la retraite ; eſtimer plus les moindres fonctions, que les plus grandes dignités ; l'amour de la priere, qui eſt le vrai canal des lumieres de Dieu ; une certaine droiture d'eſprit, qui fait bien juger des choſes & éviter les excès des entêtemens ; l'exemption des paſſions qui s'irritent beaucoup par le commerce du monde, & par les emplois Eccléſiaſtiques ; l'amour de l'étude propre à un Eccléſiaſtique ; la patience courageuſe, pour ne pas ſe décourager par les contradictions, les oppoſitions & les difficultés ; la douceur d'eſprit pour ſupporter les défauts du prochain, & le ramener

ramener doucement; la lumiere qui fait comprendre la vérité, & empêche de s'égarer; la défiance de ſoi-même, de ſon propre eſprit, qui porte à n'être pas téméraire dans ſes avis, & à prendre conſeil, quand on ne voit pas aſſez clair; certaines vertus qu'il faut avoir pour s'acquitter des miniſteres, comme la prudence, la chaſteté, le zele du ſalut des ames, & ſur-tout une charité qui nous faſſe aimer Dieu plus que nos intérêts, plus que nos parens, plus que nous-mêmes.

Les Prêtres ſont les Miniſtres de Jeſus-Chriſt pour l'utilité des Fideles; ils ſont les inſtrumens de la rémiſſion des péchés; mais ils doivent en être des inſtrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour de Dieu dans le cœur des autres par le moyen de celui dont ils doivent être eux-mêmes remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'eſt pas que la charité de l'Egliſe ne ſupplée au défaut de celle des mauvais Miniſtres, & ne rende les Sacremens efficaces, lors même qu'ils ſont adminiſtrés par des perſonnes qui n'ont point le Saint-Eſprit dans le cœur; mais, quand cela arrive, c'eſt par un déſordre contraire à l'intention de Jeſus-Chriſt, parce que ces Miniſtres, vuides de l'Eſprit de Dieu, ne

devroient penſer qu'à le recouvrer, & non à s'ingérer, pendant qu'ils en ſont privés, à l'adminiſtration des Sacremens. Auſſi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de bénédiction dans ce que font ces Prêtres déréglés à l'égard des ames, parce qu'encore qu'il ſoit certain que leur miniſtere a ſon effet à l'égard de celles qui ſont bien diſpoſées, il arrive ſouvent auſſi qu'il ne l'a pas; parce qu'au lieu qu'un Miniſtre, animé du Saint-Eſprit, contribue beaucoup, par ſes paroles & par ſes prieres, à les faire entrer dans de bonnes diſpoſitions, un Miniſtre privé de graces n'y contribue rien.

Il en eſt de même des Prédicateurs, dont les penſées & les paroles devroient être formées par le Saint-Eſprit. Si les Prédicateurs étoient bien perſuadés de cette vérité, ils n'auroient pas tant de confiance dans leur eſprit propre, dans leur travail, dans leur induſtrie. Comme ils mettroient leur unique confiance dans les lumieres que Dieu donne aux Prédicateurs fideles, pour les communiquer aux ames, leur principal ſoin ſeroit de les attirer par la pureté de leur cœur & la ſainteté de leur vie: car enfin tous les amas qu'ils peuvent faire ſont inutiles à eux & à leurs auditeurs,

ſi Dieu n'en eſt auteur. Il faut que Dieu les enflamme, pour enflammer ceux qui les écoutent. La recherche de cette lumiere & de cette chaleur divine, eſt donc la veritable rhétorique des Prédicateurs Evangéliques. Pourquoi voit-on ſi peu de fruit de tant de prédications? C'eſt que, comme la lettre tue ceux que le Saint-Eſprit ne vivifie pas, on a droit de conclure qu'y ayant ſi peu de perſonnes vivifiées, les Prédicateurs, bien loin de communiquer la vie à leurs auditeurs, les enfoncent plus avant dans la mort. Ils s'accoutument à entendre, ſans ſentiment & avec indifférence, les vérités les plus terribles; & par-là ils deviennent en quelque ſorte incapables d'en être touchés. Ainſi, bien loin que les Prédicateurs ſoient des inſtrumens des miſéricordes de Dieu, ils ne ſont preſque plus que les exécuteurs de ſa juſtice. Si c'eſt par la faute du Miniſtre que ſon miniſtere eſt privé d'efficace & de vertu; s'il en empêche l'effet par le relâchement de ſa vie; s'il n'accompagne pas ſes paroles de l'onction qui devroit rejaillir de la diſpoſition de ſon cœur; s'il n'attire pas par ſes prieres la bénédiction de Dieu ſur les vérités qu'il annonce; s'il y mêle des intérêts humains; ſi ſes paroles ne ſont pas des ef-

fuſions de ſon cœur, mais de ſimples productions de ſon eſprit; on peut dire qu'il ſe rabaiſſe & s'avilit à proportion que ſon miniſtere eſt grand; qu'il ſe deshonore à proportion que ſon miniſtere eſt glorieux; qu'il ſe rend criminel à proportion que ſon miniſtere eſt ſaint & ſanctifiant. Car, ſi le miniſtere évangélique eſt efficace, quel crime eſt-ce que d'anéantir cette efficace, & d'éteindre ce feu deſtiné à embraſer les cœurs! Si c'eſt un miniſtere de vie, quel crime eſt-ce que d'en faire un miniſtere de mort! S'il eſt deſtiné à purifier les ames, quel crime eſt-ce que de s'en ſervir pour les corrompre! S'il a pour but de porter dans les ames la vérité & la charité, quel crime eſt-ce que de ne l'employer qu'à imprimer l'idée de la vanité, de ſes paſſions, & ſouvent de ſes erreurs!

Un des grands abus de ceux qui exercent le ſaint miniſtere, eſt d'en borner les fonctions, ou à la prédication de la parole, ou à l'adminiſtration des Sacremens. Un vrai Miniſtre de Jeſus-Chriſt a bien d'autres fonctions. Il prie en Miniſtre, & ſa priere fait partie de ſon miniſtere. Il converſe avec le monde en Miniſtre de Jeſus-Chriſt, & ſes paroles doivent toujours porter la vérité & la charité dans les ames. Il vit en Miniſ-

tre, parce que tout doit prêcher en lui, tout doit y édifier, tout doit y coopérer à l'établiſſement du royaume de Dieu. Malheur à celui qui n'eſt Miniſtre de Jeſus-Chriſt que dans la Chaire, à l'Autel ou au Tribunal de la Pénitence ! Le miniſtere eſt bien plus étendu, & il s'étend à toutes les actions de la vie. Toutes les actions d'un Prêtre ſont un tout avec les actions propres de ſon miniſtere. Elles les rendent efficaces ; elles font impreſſion ſur les cœurs ; & ainſi elles ſont toutes en quelque ſorte des actions ſacerdotales. Un Prêtre, qui exerce ſaintement ſon miniſtere, poſſede une grandeur réelle qui l'éleve au-deſſus du commun des Chrétiens, parce que la grace d'un Prêtre doit être par elle-même plus éminente que celle des Laïques. C'eſt ce qui doit nous faire concevoir une haute eſtime de l'éminence de l'état des Prêtres, & doit nous donner une grande ſoumiſſion pour leurs lumieres & pour leurs avis. Il eſt vrai que le principal fondement de cet honneur, c'eſt qu'en les reconnoiſſant pour Miniſtres de Jeſus-Chriſt, on ne les juge pas indignes de leur miniſtere ; mais, quand même on reconnoîtroit leur indignité par une connoiſſance particuliere, il ne ſeroit pas permis, tant que l'Egliſe

les ſouffre dans le miniſtere, de leur refuſer l'honneur & la déférence qui ſont dus à leur dignité. Ce ſeroit uſurper le jugement de l'Egliſe, & donner la liberté à chacun de ſuivre ſa fantaiſie dans la révérence qu'il rend aux Prêtres. Ainſi, quoiqu'un méchant Prêtre ſoit dans l'obligation de ſe ſéparer lui-même de ſon miniſtere, & de ne plus en exercer les fonctions, néanmoins, tant qu'il les exerce, les fideles ſont obligés de l'honorer : car les fonctions ne laiſſent pas d'être ſaintes & dignes d'honneur, quoiqu'exercées par un Miniſtre indigne.

§. 22. Du Mariage.

Le Mariage eſt l'union légitime d'un homme & d'une femme, par laquelle ils s'obligent mutuellement à une ſociété de vie inſéparable. Dieu eſt l'auteur du Mariage conſidéré comme contrat naturel. Les Légiſlateurs en ſont auteurs, en tant que c'eſt un contrat civil; mais Jeſus-Chriſt eſt l'unique auteur du Mariage, comme Sacrement de la loi nouvelle. C'eſt lui qui pour rappeller le Mariage à ſa premiere perfection, y a ajouté la force de conférer la grace, afin de réparer les défauts que le péché y avoit cauſés, en modérant par cette grace la concupiſcence, en uniſſant les cœurs

des perſonnes mariées, & en ſanctifiant leur ame.

Comme il peut arriver au ſujet du Mariage bien des inconvéniens, des abus, des troubles & embarras de conſcience, il eſt très-important à tous les fideles de ſavoir à quoi s'en tenir. Il y a des conditions néceſſaires pour que le Mariage ſoit légitime. Il faut que le conſentement ſoit libre & non forcé; qu'il ſoit exprimé par des paroles qui ſe rapportent au tems préſent; qu'il ſe donne devant le Prêtre, qui doit être le Curé ou un autre Prêtre commis par le Curé ou l'Evêque, & en préſence de deux témoins au moins; que les parties qui contractent le Mariage, n'aient point d'empêchemens qui annullent le Mariage. Les principaux empêchemens ſont, le vœu ſolemnel de Religion ou de chaſteté perpétuelle; la parenté juſqu'au quatrieme dégré; le défaut d'âge, la fille n'ayant pas douze ans & le garçon quatorze; le défaut de conſentement des peres & meres à l'égard de leurs enfans mineurs; le défaut de la préſence du propre Curé & de deux témoins.

On doit conſidérer la bonne ou la mauvaiſe entrée dans le Mariage, comme une des choſes qui contribuent le plus à la ſainteté ou au déréglement des

Chrétiens dans toutes ſortes d'états. Car non-ſeulement les perſonnes mariées ſont la plus grande partie des Chrétiens, mais ils ſont en partie la ſource de la ſanctification ou de la corruption de toutes les autres parties de l'Egliſe. Ce ſont les perſonnes mariées qui rempliſſent, par leurs enfans, l'Egliſe, les Monaſteres, les Villes, les Etats, de perſonnes réglées ou déréglées, ſelon la bonne ou mauvaiſe éducation qu'ils leur donnent, & ſelon qu'ils ſuivent ou qu'ils ne ſuivent pas les regles de Dieu dans le choix de la vocation & de la profeſſion à laquelle il les porte. L'ordre ou le déſordre qui ſe rencontre dans les Mariages, a ſouvent auſſi la même ſource : car on y entre d'ordinaire mal, quand on a été mal élevé ; & on eſt d'ordinaire mal élevé, quand on eſt né de parens mal entrés dans le Mariage, & qui ont abuſé de ce Sacrement ; de ſorte qu'il ſe fait un cercle & un enchaînement de vertus ou de vices qui augmentent à l'infini. Or on entre mal dans l'état du Mariage, en le choiſiſſant témérairement & imprudemment & ſans vocation, dans le choix de la perſonne avec laquelle on veut s'unir, en y entrant avec de mauvaiſes diſpoſitions, en accompagnant cette entrée de circonſtances qui éloignent l'eſprit &

la bénédiction de Dieu, dont s'enſuit la profanation de ce Sacrement & de tous les autres, & une ſuite de crimes & de déſordres.

On doit regarder la délibération ſur l'entrée dans l'état du Mariage comme une des plus importantes & des plus difficiles actions que l'on fera jamais en ſa vie & dans laquelle on a plus beſoin de l'aſſiſtance de Dieu. Cette difficulté vient du peu de connoiſſance que les jeunes perſonnes ont des embarras des divers états de la vie dont elles ne connoiſſent qu'une apparence & une face trompeuſe : car elles ne voient dans le Mariage qu'un certain dehors qui les y attire, que ce qui eſt conforme à leurs paſſions ; mais elles ne voient point les peines & les dangers de cet état, & les devoirs auxquels il les oblige. Elles ont encore à craindre la coutume & l'impreſſion des diſcours des gens du monde qui donnent des idées avantageuſes du Mariage ; & il arrive ſouvent que les peres & meres, loin de diminuer la difficulté de cette délibération, l'augmentent ſouvent beaucoup, en deſtinant leurs enfans au Mariage par de purs intérêts humains, & ſans avoir bien conſidéré l'état intérieur de force ou de foibleſſe où ils ſont. C'eſt pourquoi les jeunes gens ſur-tout doivent

prendre conſeil de ceux qui peuvent leur en donner, & s'adreſſer principalement à Dieu, par la priere & par toutes ſortes de bonnes œuvres, afin qu'il les conduiſe dans un pas ſi dangereux.

Ce qui fait, pour l'ordinaire, que les Mariages ne réuſſiſſent pas, c'eſt qu'on n'a pas aſſez d'égard pour le choix de la perſonne avec qui on doit s'unir. Souvent on n'a d'égard qu'à de certaines qualités extérieures de figure, de naiſſance, de biens, de talens; & l'on conſidere peu les qualités eſſentielles qui contribuent beaucoup davantage aux biens ſolides du Mariage, qui ſont la paix, l'union d'une famille, la bonne éducation des enfans. Ces qualités ſont, d'avoir l'eſprit réglé, raiſonnable, capable de ſociété, maître de ſes paſſions; de n'être pas d'une humeur bizarre, emportée, capricieuſe; d'avoir de la lumiere ſur les devoirs du chriſtianiſme; d'être établi dans la pratique d'une vie chrétienne; de n'être pas prévenu des maximes du monde, ni poſſédé de l'amour des divertiſſemens, de l'éclat des vanités; d'aimer la retraite, le travail & la vie réglée; d'être capable de ſoutenir patiemment les diverſes traverſes du Mariage; de s'aſſujettir au genre de vie auquel on eſt engagé; de-

gouverner le bien d'une famille, & de ne pas le diſſiper par le luxe, les dépenſes ſuperflues & la négligence, & principalement d'être en état d'élever ſes enfans ſelon Dieu, en les portant à la vertu par ſes inſtructions & par ſon exemple. De tels Mariages réuſſiſſent ordinairement, parce que Dieu répand ſur eux ſes bénédictions.

§. 23. *Des devoirs des Peres & Meres à l'égard de leurs Enfans.*

Les peres & meres doivent conſidérer que Dieu étant le créateur de leurs enfans, il eſt non-ſeulement leur maître, mais auſſi leur pere. Ils doivent de plus être perſuadés qu'ayant donné leurs enfans à Dieu, en les offrant au Baptême, ils n'ont plus droit ſur eux au préjudice de Dieu : car ayant été reçus par le Baptême au nombre des enfans de Dieu, cette adoption divine doit ſans doute prévaloir infiniment à tous les droits de la nature ; ainſi toute leur autorité doit ceſſer en concurrence de celle de Dieu, & ils ne doivent plus ſe conſidérer comme les maîtres de leurs enfans, mais ſimplement comme chargés de leur éducation. Dieu, en les recevant au nombre de ſes enfans, les a faits Princes, & ce ſont ces Princes qu'il

a commis à leur garde & à leurs ſoins. Ils ne ſont plus tant leurs peres & leurs meres, que leurs Anges gardiens viſibles, & ils ſont obligés envers eux aux mêmes fonctions que les Anges gardiens exercent envers chacun de nous. Ils doivent continuellement ſe repréſenter que tous les avantages humains qu'ils peuvent procurer à leurs enfans, ne ſont rien en comparaiſon de la grace que Dieu leur a faite de les adopter pour ſiens; & qu'ainſi ils ne doivent jamais balancer à choiſir qu'ils ſoient plutôt privés de ces avantages humains, que de les expoſer à perdre la grace; qu'ils doivent avoir beaucoup plus de ſoin de leur conſerver l'innocence, que de les préſerver de la peſte, de la mort & de tous les maux humains.

Comme ceci eſt d'une grande importance, il faut, pour réuſſir, éloigner des enfans tout ce qui peut corrompre leur innocence, tant ce qui les porte directement au vice, que ce qui en fortifie la ſource, qui eſt la concupiſcence. Il faut frapper leur eſprit de tous les objets qui peuvent les porter à la vertu ou diminuer leurs paſſions. Enfin tous ceux qui ont des enfans doivent conſidérer le ſoin de leur éducation comme la plus grande & la plus importante de

leurs affaires ; ils doivent en faire leur principal objet, conſulter les perſonnes éclairées, auxquelles ils pourront s'adreſſer pour s'informer de la maniere dont ils doivent ſe conduire, & ſe ſervir en ce point du principal moyen qu'ils ont d'opérer leur ſalut dans l'état du Mariage. En effet il eſt bien honteux de voir des peres & meres employer tant de ſoins pour former leurs enfans à des ſciences & à des emplois humains, & d'en employer ſi peu à les porter à la vertu.

Un autre point eſſentiel, qui regarde les peres & meres, c'eſt la vocation de leurs enfans à un certain état. Comme il n'y a rien de plus important aux enfans, pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le choix d'un état dans lequel ils doivent paſſer leur vie, c'eſt Dieu qui doit diſpoſer de ce choix, & non pas les peres & meres de la terre, & c'eſt ſa volonté qui doit en être la regle. Delà il s'enſuit deux vérités ſi importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'eſt le violement de ces deux vérités qui eſt la cauſe d'une grande partie des maux & des déſordres du monde. La premiere eſt, qu'il n'eſt pas permis aux peres & meres de choiſir un emploi & une vocation à leurs enfans, ſans conſulter

Dieu, ſans ſavoir s'il les y appelle, & en ne conſidérant autre choſe dans ce choix, que des intérêts humains & des raiſons temporelles; qu'il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un de ſes enfans à l'Égliſe, l'autre aux charges du monde; l'un au Mariage, l'autre à la Religion par la ſeule conſidération de l'âge, de la coutume & des intérêts de famille; parce que l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt belle, & que l'autre ne l'eſt point, & quantité d'autres raiſons auſſi frivoles. La ſeconde eſt, qu'il n'eſt pas permis, lorſque Dieu ſe déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion; qu'il n'eſt pas permis, dis-je, de s'oppoſer à ce choix de Dieu, quand il eſt marqué; & que bien loin de s'y oppoſer, les peres & meres ſont obligés de le favoriſer, de ſe croire honorés de cette vocation, & de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne point la troubler & même pour la ſeconder.

§. 24. *De la Vocation à un état.*

Il eſt indubitable que nous dépendons de Dieu pour notre être & pour

notre maniere d'être; & de plus que toutes nos actions doivent être rapportées à Dieu, & qu'on eſt obligé de les lui conſacrer toutes : ſi cela eſt vrai pour les actions particulieres, combien l'eſt-il plus pour certaines actions qui ſont le principe & la ſource d'une infinité d'autres ? D'ailleurs les tentations qu'on éprouve dans la vie, naiſſent du genre de vie que chacun choiſit : or c'eſt par ces tentations que les hommes ſont ordinairement diſcernés; que les uns en ſont renverſés, les autres demeurent debout, ſelon que ces tentations ſont ou ne ſont pas proportionnées à leur force. Il eſt clair que le genre de vie eſt ce qui nous attire de plus grandes ou de moindres tentations, & par conſéquent c'eſt la ſource de notre ſalut ou de notre perte. Ainſi une femme qui a un mari déréglé, des enfans déſobéiſſans, qui ſe trouve engagée dans la compagnie de gens peu réglés, environnée d'objets qui lui inſpirent l'amour du jeu & des divertiſſemens, & qui eſt avec cela foible en vertu, on ne peut nier que ſon ſalut ne ſoit tout autrement en danger que ſi elle avoit embraſſé un autre engagement moins expoſé aux tentations. De même un homme achete une charge qui demande du travail, de l'équité & du dé-

ſintéreſſement ; mais cet homme eſt foible, timide, intéreſſé, pareſſeux & peu éclairé : qui doute qu'étant dans cette diſpoſition, cette charge ne ſoit un très-grand obſtacle pour ſon ſalut ? On doit en dire de même d'un Eccléſiaſtique qui a peu de lumieres, de piété & de fermeté, & qui avec cela ſe charge d'un miniſtere qui en demande beaucoup. Car c'eſt une regle reconnue de tout le monde, qu'il n'eſt pas permis de s'engager ou de demeurer dans un emploi qu'on ne ſauroit exercer ſans péché, ou qui, par la diſpoſition où on ſe trouve, eſt une occaſion prochaine de péché.

S'il eſt important de faire un bon choix d'un genre de vie, on peut dire auſſi qu'il n'y a point d'action plus difficile dans la vie chrétienne. La raiſon en eſt que ceux qui font ce choix, ſont d'ordinaire de jeunes gens, ſans lumiere & ſans expérience, qui ont peu d'amour pour le vrai bien & beaucoup de paſſions. Qu'ils connoiſſent encore très-peu la nature des profeſſions & des états ; les tentations, les peines & les dangers qui y ſont attachés, & qu'ainſi ils ſont peu capables d'en juger. Qu'ils connoiſſent peu les devoirs de la vie chrétienne, les obligations eſſentielles.

au Chriſtianiſme & à chaque état, & qu'ainſi ils ſont peu capables de prévoir les difficultés qu'il y a à les pratiquer dans ces différens états. Qu'ils connoiſſent peu leurs forces, & qu'ils ne ſont pas capables de juger de ce qui les ſurpaſſe ou de ce qui y eſt proportionné. Que leur vie eſt d'ordinaire peu capable d'attirer la grace & la lumiere de Dieu, dont ils ont cependant beſoin dans un choix ſi important. On répond à cela que l'on peut ſe ſauver dans toutes ſortes d'états; qu'il y a du danger par-tout quand on n'a pas bonne volonté; & qu'on ſe ſauve par-tout quand on l'a: mais il y a bien de l'illuſion dans cette réponſe. Il eſt vrai qu'on peut ſe ſauver dans tous les états; mais on ne s'y ſauve pas ſans des efforts que peu de gens font. Il eſt vrai que ceux qui y ſont, pourroient ſe ſauver par le moyen des graces qu'ils recevroient de Dieu; mais Dieu n'eſt pas toujours diſpoſé à donner à ceux qui s'engagent dans ces états de leur propre choix, de ces graces puiſſantes, ſans leſquelles on ne s'y ſauve pas effectivement. Il eſt donc vrai que quoiqu'on puiſſe s'y ſauver, on s'y ſauve rarement, & que Dieu guérit peu de malades ſpirituels dans ces ſortes de conditions. C'eſt mê-

me une miſéricorde à lui d'agir de la ſorte : car s'il répandoit également ſes graces en toutes ſortes d'états, il n'y auroit point de prudence à choiſir un état plutôt qu'un autre ; & ſi le ſalut étoit également facile dans les états commodes, on ne choiſiroit jamais un état auſtere, puiſqu'on n'y trouveroit pas plus de ſureté que dans un état plus facile. Ainſi c'eſt un effet de ſa bonté, que ſa grace ſoit rare dans ces conditions que l'on a choiſies par des vues charnelles & intéreſſées, afin que ceux qui le cherchent ſincérement, ſoient portés à chercher & à ſe procurer une plus grande ſureté.

Dans le choix que l'on a à faire d'un état, il faut préférer celui où l'on peut faire ſon ſalut avec moins de difficulté ; c'eſt ce qu'il ſera aiſé de comprendre par le détail des genres de vie qui ſont dangereux par eux-mêmes. Tout genre de vie où on eſt tenté d'abandonner ſon devoir par de grands intérêts, par de grandes craintes & par de grandes récompenſes, & où ces occaſions ſont fréquentes, eſt très-dangereux. Tout genre de vie où l'on ne ſauroit vivre chrétiennement, ſans aller contre le torrent, ſans mener une vie ſinguliere, ſans ſe diſtinguer beaucoup de ceux qui

ſont dans le même ordre que nous, & ſans attirer leur mépris, leurs railleries & leurs contradictions, eſt un état dangereux. Tout genre de vie où l'on prend part à des choſes de conſéquence, & où les fautes qu'on peut y faire, peuvent porter de grands préjudices au prochain, eſt très-dangereux, parce que plus les choſes ſont de conſéquence, plus il y a de témérité à s'expoſer à les régler & à les décider, ſi l'on n'a toute la lumiere & les talens néceſſaires pour cela : c'eſt par cette raiſon que les places à charge d'ames & les ſupériorités eccléſiaſtiques, ſont très-dangereuſes. On peut porter le même jugement des miniſteres où on eſt obligé de décider de la fortune & de la vie des hommes, & même ſouvent de celle de tout un Royaume. Tout genre de vie & tout emploi qui nous jette hors de nous, qui nous oblige à une vie toute extérieure, qui nous charge d'affaires & nous laiſſe peu de tems pour penſer à notre ſalut, & qui nous remplit beaucoup des choſes du monde, eſt très dangereux. Un état de vie eſt dangereux, quand il favoriſe les inclinations naturelles, comme la pente qu'on a à la molleſſe & à la vie des plaiſirs ; car il eſt difficile de réſiſter à une tentation intérieure & extérieure,

quand elle eſt continuelle. On voit par-là combien il y a d'états dangereux, & combien on doit avoir ſoin de s'en éloigner; & on ne peut entrer dans la plupart, qu'autant qu'on auroit confiance d'en pouvoir, avec la grace de Dieu, ſurmonter les tentations & remplir les devoirs.

Il y a moins de difficulté à s'abſtenir d'entrer dans un état, lorſqu'on voit qu'on n'y a pas de vocation, que de le quitter lorſqu'on y eſt entré, parce qu'on trouve toujours des raiſons pour y reſter. Cependant ſi l'on eſt convaincu de la témérité de ſon engagement, on doit s'en repentir & ſe réſoudre même à quitter cet état, s'il peut être quitté, comme ſont les emplois libres, & diverſes profeſſions dans leſquelles il eſt clair qu'on ne peut pas faire ſon ſalut. A l'égard des états qui lient néceſſairement, on doit accomplir les devoirs de l'état, quelque défaut qu'il y ait dans l'entrée dans cet état. On peut dire qu'en quelque état que ſoit quelqu'un; dans quelque malheureux engagement qu'il ſoit entré; dans quelque tems & quelque moment qu'il faſſe réflexion ſur lui-même, & qu'il reconnoiſſe ſon malheur, il y a toujours une voie par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence

à cet état & à ce moment, & qui ſe termine au Ciel, c'eſt-à-dire, qu'il y a une ſuite de devoirs & d'actions que la ſageſſe divine lui preſcrit, pour ſe tirer de cet état. Et ce qu'il eſt obligé de faire ſitôt qu'il l'a reconnue, eſt de pratiquer le devoir qui eſt le plus proche de lui & qui commence cette voie. Après qu'il y aura ſatisfait, il doit chercher la volonté de Dieu touchant ce qu'il doit faire à l'heure ſuivante, & le pratiquer avec fidélité; & en agiſſant ainſi, il retournera infailliblement à Dieu.

CHAPITRE XVIII.

De la Priere.

§. 1. *De la Priere conſidérée en elle-même.*

LA Priere chrétienne comprend toutes les bonnes penſées de l'eſprit qu'une ame chrétienne peut former en la préſence de Dieu, lorſqu'elles ſont jointes avec quelques bons mouvemens de la volonté. Dans ce ſens, s'entretenir devant Dieu de ſes grandeurs, de ſes œuvres, de ſes bienfaits, l'en louer, l'en remercier, penſer à Jeſus-Chriſt, à ſes myſteres, enfin toutes les conſi-

dérations, affections & réſolutions qu'on peut former, ſont des prieres. Mais la priere priſe en particulier, ne comprend que les demandes que l'on fait à Dieu par l'eſprit de charité, de quelque bienfait qu'on attend de lui par rapport à la vie éternelle, ſoit pour ſoi-même, ſoit pour le prochain. La foi qui nous fait connoître Dieu, nous fait connoître auſſi que ſans l'aſſiſtance de Dieu & ſans la grace de Jeſus-Chriſt, nous ne ſaurions obſerver les commandemens, remplir nos devoirs, ſurmonter les tentations, parvenir à la jouiſſance de Dieu; ce qui doit nous porter, par une ſuite néceſſaire, à avoir recours à la priere.

La priere conſiſte eſſentiellement dans le gémiſſement du cœur; & le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, ſon premier effet eſt de nous faire gémir: car les prieres du Saint-Eſprit ſont des gémiſſemens. Celui qui n'aime point Dieu, ne ſoupire point après la vie éternelle; & celui qui ne ſoupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or il faut, pour gémir, ſe trouver mal où l'on eſt, & deſirer un autre état: ainſi qui ne gémit point, ne prie point; & qui ne prie point, n'obtient rien de Dieu. La

priere ne conſiſte pas dans les paroles; elle conſiſte dans le deſir, & elle n'eſt même autre choſe qu'un ſaint deſir, ſelon ſaint Auguſtin : celui qui deſire toujours, prie toujours; & celui qui ne deſire point, ne prie jamais. C'eſt un précepte de prier ſans ceſſe. Il eſt vrai que la continuité de prier ne peut conſiſter dans une attention perpétuelle de l'eſprit à Dieu, & qu'il ſuffit qu'elle demeure quelquefois dans un ſimple deſir que Dieu connoît dans le cœur; mais il eſt certain que ce deſir s'éteint facilement, ſi l'on n'a ſoin de le nourrir par des prieres actuelles & par la méditation des choſes divines. C'eſt pourquoi les Chrétiens ne pouvant paſſer toute leur vie dans l'acte de la priere, ſont obligés au moins de ſe renouveller de tems en tems devant Dieu; & comme c'eſt par des prieres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toujours dans le fond de leur cœur, ils doivent éviter avec grand ſoin tout ce qui peut rendre ces prieres indignes d'être préſentées devant la Majeſté divine : ce qui les oblige, non-ſeulement d'éviter les diſtractions qui leur ſurviennent dans la priere, mais beaucoup plus les ſources des diſtractions, qui rempliſſant l'ame de vaines penſées, la ren-

dent incapable de s'appliquer à Dieu. Si l'on avoit ſoin de ſon avancement ſpirituel, on ne négligeroit point un moyen ſi utile, & l'on s'accoutumeroit même à ménager pour Dieu quantité de petits momens; à élever, par exemple, ſon eſprit à Dieu, lorſque ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit; lorſqu'on s'éveille le matin; lorſqu'on s'habille; lorſqu'on va d'un lieu à un autre. On trouveroit, par ce moyen, des tems conſidérables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujets de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de tems à donner à Dieu & à ſoi-même.

Le but de la priere étant d'obtenir de Dieu ce que nous demandons, il nous eſt très-important de nous inſtruire de ce qu'il eſt juſte de lui demander, puiſqu'étant la juſtice même, nous ne pouvons eſpérer d'en obtenir que ce qui eſt juſte. Il eſt indubitable que nous ne devons aimer que Dieu, & qu'ainſi nous ne devons demander à Dieu que Dieu même, c'eſt-à-dire, que Dieu doit être l'unique objet de nos deſirs & de nos prieres. C'eſt demander de lui être uni, de l'aimer parfaitement, de lui être parfaitement conformes, de n'avoir rien en nous qui lui ſoit contraire,

& d'éviter tout ce qui peut le bleſſer. Delà il s'enſuit que nous ne devons demander à Dieu rien de temporel, par le deſir d'en jouir. Il y a peu de gens qui tombent dans ce défaut groſſier; mais on ſe trompe bien plus ſouvent dans les prieres qui ſont d'elles-mêmes légitimes, & dans leſquelles les paſſions ſe couvrent plus aiſément du nom de devoir ou de dévotion, comme quand on lui demande la vie de ſes parens, de ſes enfans, de ſes amis, la délivrance de quelque tentation, la vocation à quelque état régulier, la retraite du monde, & les autres choſes de cette nature, que l'on croit avoir plus ſujet de deſirer par rapport au ſalut. C'eſt pour éviter ces illuſions, qui peuvent ſe gliſſer dans ces ſortes de prieres, que les Peres ont établi cet autre principe, qu'il ne faut jamais demander aucune choſe temporelle par une volonté fixe & arrêtée; mais expoſer ſeulement ſon deſir à Dieu, en ſe ſoumettant à ſa volonté, parce qu'il ſait mieux ce qui nous eſt convenable que nous-mêmes. C'eſt auſſi la diſpoſition où l'on doit être à l'égard des maladies & de la ſanté, de nos deſſeins & de nos entrepriſes.

On doit demander à Dieu ſon Royaume & l'accroiſſement des vertus, la déſ-

truction du regne de la cupidité & l'établiſſement du regne de la charité. Nos prieres doivent avoir encore pour objet la délivrance des miſeres de cette vie, de la mortalité du corps & de toutes ſortes de tentations, en tant qu'elles retardent notre mouvement vers Dieu, ou qu'elles nous mettent en danger de le perdre. Dieu délivre les hommes des tentations en deux manieres, ou en les en préſervant par ſa grace, ou en leur donnant la force d'y réſiſter; & la priere eſt le canal ordinaire par lequel on obtient l'une & l'autre de ces graces. Mais comme nous ne ſavons pas quelle eſt la voie par laquelle Dieu a réſolu de nous ſecourir, & ſi ce n'eſt point par l'éloignement des tentations plutôt que par une forte réſiſtance, on ne peut pas exclure la premiere de ces voies; & dans cette incertitude on doit tâcher d'obtenir de Dieu qu'il nous délivre abſolument de la tentation: car peut-être a-t-il réſolu de nous l'accorder par ce moyen. Ainſi la priere eſt bonne à tout, & qui ſait en faire un bon uſage, a lieu d'eſpérer en y perſévérant, de faire ſon ſalut, au lieu que ceux qui la négligent, s'expoſent à le perdre.

§. 2. *Des conditions de la Priere.*

La Priere, pour être bonne & utile, doit renfermer pluſieurs conditions. La premiere, eſt la charité : c'eſt elle qui produit l'eſprit de priere ; elle nous fait ſentir le mal de l'injuſtice où nous ſommes plongés ; elle nous fait deſirer le bien de la juſtice dont nous ſommes déchus ; elle nous fait craindre d'y tomber. Et ces ſentimens du cœur ſont déja des prieres & des ſources de prieres, puiſqu'il ne faut que les expoſer à Dieu pour prier. C'eſt obéir à Dieu que de deſirer, de rechercher, d'embraſſer les moyens de participer à ſes biens & d'attirer les graces qui nous y préparent ; ce qui ne peut ſe faire que par la priere. Ainſi la priere n'eſt pas proprement une action intéreſſée, & qui n'ait d'autre fin que nous-mêmes. C'eſt un fruit de l'amour de la juſtice, de la haine de l'injuſtice, & de la ſoumiſſion aux volontés de Dieu & de ſes loix. Elle vient de Dieu ; elle tend à Dieu ; & c'eſt ce qui fait ſon mérite. Toute autre priere quelle qu'elle fût, ne ſeroit point celle que Dieu a promis d'exaucer ; & comme elle auroit un autre principe que la charité, elle ſeroit incapable de toucher

le cœur de Dieu, qui ne ſe tient honoré que par la charité.

La ſeconde condition néceſſaire à la priere, eſt l'abaiſſement du cœur qui vient du ſentiment de ſes miſeres. Mais pour pouſſer ces cris qui ſont la véritable priere, il faut connoître & ſentir ſes miſeres, & deſirer d'en être délivré. Il faut entrer dans un profond rabaiſſement d'eſprit & de cœur; & que nous regardant comme entiérement indignes des graces de Dieu, nous ne fondions l'eſpérance que nous devons avoir de les obtenir, que ſur la ſeule miſéricorde de Dieu. Mais ce qui ſouille la plupart des prieres que les hommes font, eſt qu'ils paroiſſent au contraire devant Dieu avec un eſprit élevé; qu'ils portent à la priere un cœur tout plein d'eſtime & de complaiſance pour eux-mêmes, une fierté intérieure, une confiance ſecrete, ou dans eux-mêmes, ou dans les biens extérieurs qu'ils poſſedent, en ſe croyant par-là au-deſſus des autres. Ainſi, quoiqu'ils proteſtent de bouche qu'ils n'ont point de droit aux graces de Dieu, la préſomption intérieure & l'élévation de cœur que Dieu voit en eux, démentent ces proteſtations, & s'oppoſent à l'effet de leurs prieres: puiſque, ſelon ſaint Auguſtin, c'eſt la

pauvreté intérieure qui les rend efficaces & capables d'être exaucées. Si l'on ne ſent pas en ſoi cette diſpoſition, il faut examiner ce qui peut en être cauſe : ſi ce n'eſt point la diſſipation, quelque attache ſecrete, de ce que l'on ne veille pas aſſez ſur ſoi-même, & ainſi en ſe réformant, & en avouant humblement devant Dieu ſes miſeres, Dieu ſe rendra propice.

La troiſieme condition de la priere, eſt le deſir & la ſoif de la juſtice. Dieu ne raſſaſie que ceux qui ſont affamés de la juſtice. C'eſt le ſeul deſir qu'il s'eſt obligé de contenter : c'eſt à cette fin que nous devons rapporter toutes nos prieres. Il faut demander à Dieu avec ſentimens, ou au moins par la lumiere de la foi, qu'il nous donne ce véritable deſir de ſa juſtice, ſi nous ne l'avons pas ; & qu'il l'augmente & le purifie, ſi nous l'avons. Si l'on s'entretient ſouvent du néant, du vuide, de l'inſtabilité des choſes de la terre, de la grandeur & de la ſolidité des biens de Dieu : ſi l'on détourne ſon eſprit de tout ce qui le remplit du monde, de tout ce qui aggrandit le monde à nos yeux, & ſi on l'applique aux objets qui peuvent l'en détacher : ſi l'on nourrit, entretient & augmente le deſir de la juſ-

tice, & ſi, au contraire, on ſouſtrait aux deſirs du monde tout ce qui peut y ſervir d'aliment ; on peut avoir quelque confiance que les deſirs que nous exprimons à Dieu dans nos prieres, ſont véritables, ſoit qu'ils ſoient accompagnés de mouvemens ſenſibles ; ſoit qu'ils ne le ſoient pas. Ainſi l'on a ſujet d'eſpérer qu'en continuant de prier Dieu en cette maniere, on obtiendra de lui ce qui eſt néceſſaire pour notre ſalut, qui n'eſt pas toujours ce que nous avons préciſément dans l'eſprit, mais ce que Dieu juge nous y être plus utile.

La quatrieme condition de la priere, eſt l'attention à Dieu. On convient aſſez qu'il faut être attentif à ſes prieres, & que c'eſt un reſpect que l'on doit à Dieu ; ainſi il n'y a perſonne qui ne condamne les diſtractions volontaires, & qui ne reconnoiſſe qu'elles renferment une inſolence & un mépris de Dieu, qui, bien loin d'attirer ſes graces, les éloignent de nous & nous rend dignes de ſa colere. On convient encore qu'il faut mettre au rang des diſtractions volontaires, celles qui viennent du peu de ſoin que l'on a de ſe recueillir, en commençant ſes prieres. Mais parce que la foibleſſe de l'homme eſt grande, quelque préparation qu'appor-

tent les perſonnes de piété, elles ne laiſſent pas d'éprouver des égaremens d'eſprit; ce ſont des diſtractions involontaires que Dieu tolere en elles. Cependant comme elles peuvent être volontaires dans leur principe, alors il faut s'en humilier & s'appliquer à remédier à ce qui les cauſe. Il y en a qui ſont les effets de la diſſipation & de l'épanchement du cœur après les inutilités, & les amuſemens du monde, qui ſont produites par le déſordre des paſſions, & qui ſont les ſuites naturelles d'une vie molle & relâchée: c'eſt ce qui arrive d'ordinaire aux gens du monde, & delà vient qu'ils ne prient jamais Dieu comme il faut. Ceux qui ont de la piété doivent craindre les diſtractions, de peur que Dieu, en punition de leurs négligences, ne ſe retire encore davantage d'eux; & ils doivent s'appliquer à corriger en eux tout ce qui peut déplaire à Dieu.

La cinquieme condition de la priere, eſt la confiance en Dieu. Il eſt néceſſaire que nos prieres ſoient accompagnées de confiance: cette confiance eſt fondée ſur ce que Dieu peut faire tout ce que nous lui demandons; que c'eſt le ſeul moyen d'obtenir les graces de Dieu; que nous ſommes aſſurés, non-

ſeulement de la puiſſance de Dieu, mais que nous le ſommes auſſi de ſa volonté, en quelque maniere, puiſque Jeſus-Chriſt nous a promis que Dieu nous accordera tout ce que nous demanderons en ſon nom. Il eſt vrai que cette confiance eſt mêlée de quelque crainte, parce qu'encore que nous ſoyons aſſurés que Dieu nous accordera ce que nous lui demandons, pourvu que nos prieres ſoient telles qu'elles doivent être, nous ne ſommes pas aſſurés de la pureté de nos prieres. Mais ſi cette incertitude doit produire en nous une crainte ſalutaire, elle ne doit point détruire notre eſpérance, ni étouffer même les ſentimens de confiance que nous pouvons juſtement avoir, & qui doit être jointe à une humilité ſincere.

Jean 16. 23.

La ſixieme condition de la priere, eſt la perſévérance. C'eſt une vérité ſi importante au ſalut qu'il faut perſévérer dans la priere, que Jeſus-Chriſt a déclaré en termes formels, qu'il faut toujours prier & ne ſe laſſer jamais. C'eſt notre regle : ainſi quelque choſe que nous demandions à Dieu, il ne faut jamais ceſſer de la lui demander, quand même il différeroit de la donner juſqu'à la fin de notre vie. Les prieres de ceux qui ne perſéverent pas à prier, ne mé-

Luc. 18. 1.

rient point d'être exaucées dès le commencement, parce que Dieu voit qu'elles partent d'un cœur peu perſuadé de l'excellence de ſes dons, ou qui a peu de confiance en ſa bonté. Les refus & les retardemens de Dieu ne ſignifient autre choſe, ſinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus d'humilité, plus de perſévérance. Ces refus & ces retardemens ſont ſouvent des inſtructions ſalutaires, pourvu que nous en uſions comme il faut, que nous ne prétendions point deviner témérairement les intentions de Dieu, & que nous ſondions notre cœur avec ſincérité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppoſe à l'effet de nos prieres, qui ſont ſouvent défectueuſes. Nous ne pouvons donc mieux faire que de nous abandonner à ſa conduite, & de nous régler par la déclaration qu'il nous a faite de ſa volonté, qui eſt que nous devons toujours prier ſans nous laſſer, ni nous décourager jamais. Voilà la voie qu'il faut ſuivre. Qui y marche conſtamment juſqu'à la fin, a ſujet de croire qu'il y trouvera la vie: mais quiconque ſe laſſe & ſe décourage, doit être aſſuré qu'il ne ſauroit la trouver dans cette voie de défiance, & que ſon découragement ne peut le conduire qu'à la mort.

La ſeptieme condition de la priere, eſt qu'elle ſoit faite au nom de Jeſus-Chriſt. Il faut être perſuadé de la dépendance intime que nous avons de Jeſus-Chriſt dans toutes nos actions, & particuliérement dans nos prieres. C'eſt pour cela que l'Egliſe termine toutes ſes prieres, par ces mots : *par Jeſus-Chriſt, notre Seigneur.* Et cette dépendance eſt fondée ſur la qualité d'unique médiateur, qui convient à Jeſus-Chriſt d'une maniere ſinguliere, de ſorte que ſans lui on ne peut s'approcher de Dieu, recevoir des graces, être vivifié. On ſait aſſez ces vérités ; mais c'eſt ſouvent la pratique qui nous manque. On dit bien de bouche à Dieu, qu'on lui demande quelque grace au nom de Jeſus-Chriſt ; mais il faut que ces paroles ſoient accompagnées d'une diſpoſition effective & intérieure, qui conſiſte à être pleinement dépouillé de toute confiance en ſoi-même, à être profondément convaincu de ſon indignité, & à avoir en même-tems une grande confiance en Jeſus-Chriſt, qui nous porte à nous adreſſer à Dieu en ſon nom, avec une ferme confiance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux diſpoſitions manquent ſouvent aux Chrétiens. Ils ne ſont point

aſſez humiliés devant Dieu, aſſez convaincus de leur néant & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi aſſez vive de l'infinité des mérites de Jeſus-Chriſt, par leſquels ils peuvent les obtenir de Dieu, nonobſtant toute leur indignité, & ne conçoivent point aſſez la bonté de Dieu & l'inclination qu'il a à donner ſes graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de ſon Fils; ce ſont des vues qu'il ne faut jamais ſéparer dans ſon eſprit. L'homme n'a rien en lui qui mérite les graces de Dieu; mais Dieu a en lui une bonté infinie, pour les lui accorder par les mérites de ſon Fils, notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

F I N.

TABLE

Des endroits des Ouvrages de M. Nicole, d'où ſont tirées les Inſtructions contenues dans ce Volume.

CHAPITRE I. De Dieu.

§. 1. De l'Exiſtence de Dieu. *Eſſais de Morale*, T. II. *Diſcours* 2. *Symbole*, T. I. *Inſtr.* 2. *chap.* 1.

§. 2. De la Nature de Dieu. *Symbole*, T. I. *Inſtr.* 2, *ch.* 2 & 3.

§. 3. De l'Eternité de Dieu. *Idem*, *ch.* 5.

§. 4. De l'Immutabilité de Dieu. *Idem*, *ch.* 4.

§. 5. De l'Indépendance de Dieu. *Idem*, *ch.* 6.

§. 6. De l'Immenſité de Dieu. *Idem*, *ch.* 11.

§. 7. De la Science de Dieu. *Idem*, *ch.* 12.

§. 8. De la Toute-puiſſance de Dieu. *Idem*, *ch.* 14.

§. 9. De la Providence de Dieu. *Eſſais*, T. IV. *Traité* 2, *ch.* 4. T. IX. *Evang. Circonc. n.* 8. T. XII. *Ep.* 3. *Dim. Pent. n.* 4. T. XIII. *Ev.* 14, *D. Pent. n.* 8.

§. 10. De l'Unité de Dieu. *Symb.* 1, *Inſtr.* 2, *P.* 1. *Sect.* 1, *ch.* 15.

§. 11. De la Sainte-Trinité. *Idem*, *Section* 2. *Eſſais*, T. XII. *Evang. de la Trinité*, *n.* 5.

CHAPITRE II. Des Ouvrages de Dieu.

§. 1. De la Création du Monde. *Symb.* 1, *Inſtr.* 2, *P.* 2, *ch.* 1.

§. 2. Des Anges. *Idem*, *Sect.* 1, *ch.* 3 *& ſuiv.*

§. 3. Des bons Anges. *Idem*, *ch.* 5, 5, 6.

§. 4. Des Démons. *Eſſ.* T. XII. *Ep.* 3. *D. Pent. n.* 7. *Ep.* 4. *D. Pent. n.* 4. T. XIII. *Ep.* 20. *D. Pent. n.* 1. *Ep.* 21. *D. Pent. n.* 1. T. X. *Ev. Sam.* 1, *Sem.* 1 *de Car. n.* 5.

CHAPITRE III. De l'Homme.

§. 1. De l'Homme conſidéré en lui-même. *Symb.* T. I. *P.* 2, *Sect.* 2.

§. 2. De l'état d'Innocence. *Idem, Sect. 3. Eſſ. Ev. Jeudi 3. Sem. de Car. n. 1.*

§. 3. Du Péché originel. *Symb. 1. Sect. 4. Eſſ.* T. XII. *Ep. 7. Dim. Pent. n. 9.*

§. 4. Des ſuites du Péché. *Symb. 1. Sect. 4. ch. 4. Eſſ.* T. XII. *Ev. 10. D. Pent. n. 2.*

§. 5. De l'Eſclavage du Péché. *Eſſ.* T. XI. *Ep. 4. Dim. de Car. n. 4.*

§. 6. De l'Ignorance. T. XI. *Ev. Vend. 4. Sem. de Car. n. 3.* T. X. *Ep. D. Quinq. n. 7. Ev. Sam. après les Cendres, n. 8.*

§. 7. De la Concupiſcence. *Symb. 1. Sect. 4. ch. 3.* T. X. *Evang. Jeudi 3. Sem. de Car. n. 1.* T. XI. *Ep. 4. Dim. après Pâq. n. 4. Ep. 3. D. après Pâq. n. 5.*

§. 8. Des Miſeres extérieures de la vie. T. IV. *Tr. 1. L. 3. ch. 5.*

§. 9. Des Néceſſités de la vie. *Eſſ.* T. I. *Tr. 1. ch. 5.* T. X. *Ev. Sam. 2. Sem. Car. n. 7.*

§. 10. Des Maux de la vie. T. XI. *Ep. 2. Dim. après Pâq. n. 1. Ev. 3. Dim. après Pâq. n. 9.* T. XIII. *Ev. 15. D. Pent. n. 3.*

§. 11. Du Travail. *Eſſ.* T. II. *Maniere d'étudier, n. 16.* T. XIII. *Ev. 14. D. Pent. n. 12.* T. X. *Ev. Septuag. n. 4.*

§. 12. Du néant des choſes du monde. *Eſſ.* T. I. *Tr. 1. ch. 14.* T. II. *Entret. des hommes, P. 2. ch. 2.*

§. 13. De l'état du Monde avant Jeſus-Chriſt. *Symb. 2. Inſt. 3. ch. 10.* T. IX. *Ep. 1. D. de l'Avent, n. 4.* T. XII. *Ev. 5. D. Pent. n. 4. Ev. 13. D. Pent. n. 6.*

CHAPITRE IV. De Jeſus-Chriſt.

§. 1. De Jeſus-Chriſt conſidéré en lui-même. *Symb. 2. Inſtr. 3. ch. 1.*

§. 2. De l'Incarnation de Jeſus-Chriſt. *Idem, ch. 1 & 16. Ev. du jour de Noël, n. 3.*

§. 3. De la Vie de Jeſus-Chriſt. T. XII. *Ev. 9. Dim. Pent. n. 1.* T. X. *Sam. 3. Sem. Car. n. 8.* T. XI. *Ev. D. de la Paſſion, n. 4.* T. XIII. *Penſées morales, art. 2 & 5.*

§. 4. De la Doctrine de Jeſus-Chriſt. *Symb. 2. Inſtr. 4. ch. 8.* T. IX. *Ep. Meſſe de Minuit, n. 3. Ep. jour de Noël, n. 7.* T. XI. *Ev. Sam. 4. Sem. Car. n. 2. Ep. 4. D. Pâq.* T. IX. *Ep. jour de Noël, n. 9.* T. XIII. *Penſées mor. art. 14.*

§. 5. Du Sacrifice de Jeſus-Chriſt. *Symb. 2. Inſtr.*

4. *ch.* 4 & 9. *Inſtr.* 3. *ch.* 31. T. XI. *Ep. des Rameaux*, *n.* 7. *Ep.* 2. *D. Pâq. n.* 9. *Ev. même D. n.* 2. T. XIII. *Penſ. mor. ſur la Croix & la Mort de J. C.*

§. 6. De la Mort de Jeſus-Chriſt. *Symb.* 2. *Inſtr.* 5. *ch.* 1. T. XI. *Ev. Sam. de la Paſſion*, *n.* 4. *Ep. des Rameaux*, *n.* 9. *Ev. des Rameaux*, *n.* 4.

§. 7. De la Deſcente de Jeſus-Chriſt aux enfers, & de ſa Sépulture. T. XIII. *Penſ. mor. ſur cet article.*

§. 8. De la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. *Symb.* 2. *Inſtr.* 6. *ch.* 4. T. XIII. *Penſ. mor. ſur cet article.* T. XI. *Ev. Mardi de Pâq. n.* 3. *Ev. Vend. de Pâq. n.* 1.

§. 9. De l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt. *Symb.* 2. *Inſtr.* 7. T. XIII. *Penſ. mor. ſur cet article.* T. XI. *Ep. D. de la Paſſion*, *n.* 1. T. XII. *Ev. de la Trinité*, *n.* 1.

CHAPITRE V. Du Saint-Eſprit. *Symb.* 2. *Inſtr.* 9. T. XIII. *Penſ. mor. art. dern.* T. XI. *Ep.* 2 *D. Pâq. n.* 5. *Ev.* 4. *D. Pâq. n.* 3 & 12. T. XII. *Ep. du Jour de la Pent. n.* 1. *Ep.* 8. *D. Pent. n.* 7.

CHAPITRE VI. De l'Egliſe. *Symb.* 2. *Inſtr.* 10. T. XI. *Ev. Vend. de Pâq. n.* 3. *Ev. Mardi* 4. *ſem. Car. n.* 7. T. XII. *Ep.* 11. *D. Pent. n.* 3. T. IX. *Ev.* 6. *Dim. après l'Epiph. n.* 4.

CHAPITRE VII. De la Communion des Saints. *Symb.* 2. *Inſtr.* 10. T. XIII. *Ep.* 15. *D. Pent. n.* 5. T. XI. *Ev. Jeudi* 4. *ſem. Car. n.* 4.

CHAPITRE VIII. De la Mort. T. IV. *L.* 1. T. X. *Ev. Lundi* 2. *ſem. Car. n.* 4.

CHAPITRE IX. Du Jugement dernier. T. IV. *L.* 2. T. IX. *Ev.* 1. *D. de l'Av. n.* 4. T. X. *Ev. Lundi* 1. *ſem. Car. n.* 1.

CHAPITRE X. De l'Enfer. T. IV. *L.* 2. T. IX. *Ev. de Noël point du jour*, *n.* 5. T. X. *Ev. Lundi* 1. *ſem. Car. n.* 6.

CHAPITRE XI. Du Paradis. T. IV. *L.* 3. T. XII. *Ep.* 4. *D. P. n.* 9. T. XI. *Ev. Jeudi de la Paſſion*, *n.* 7.

CHAPITRE XII. Du Péché & des Paſſions.

§. 1. Du Péché conſidéré en lui-même. T. XII. *Ep.* 7. *D. Pent. n.* 1. *Ev.* 13. *D. Pent. n.* 2. T. XI. *Ev. D.*

de la Paſſion, n. 3. Ev. D. des Rameaux, n. 3. T. I. Tr. 3. ch. 8.

§. 2. Du Péché mortel. T. XII. *Ev. de la Pent. n. 4. Ev. 10. D. Pent. n. 3. Ev. 13. D. Pent. n. 3 & 4.* T. XI. *Ev. Jeudi 4. ſem. Car. n. 3.*

§. 3. Du Péché véniel. T. XII. *Ep. D. Oct. de l'Aſcenſ. n. 2.* T. IX. *Ep. 1. D. de l'Avent, n. 3.* T. XI. *Ev. 3. D. Pâq. n. 12.* T. XIII. *Ep. 22. D. Pent. n. 8.* T. VIII. *Lettre 72.*

§. 4. De l'Orgueil. *Décalogue 1. Inſtr. 5. Sect. 1. ch. 3.* T. XI. *Ep. D. des Ram. n. 4 & 5.* T. XII. *Ep. 3. D. Pent. n. 3. Ev. 10. D. Pent. n. 1.* T. XIII. *Ev. 16. D. Pent. n. 10.*

§. 5. De l'Amour-propre. T. III. *Tr. 2. ch. 1 & 10.* T. XI. *Ev. Mardi de la Paſſion, n. 9.* T. XII. *Ev. 5. D. Pent. n. 7.*

§. 6. Du Luxe & de la Vanité. T. XIII. *Ep. 24. D. Pent. n. 3.* T. VI. *Penſées 13.* T. XIII. *Ep. 17. D. Pent. n. 6.*

§. 7. De l'Amour des richeſſes. T. III. *Tr. 1. ch. 2.* T. IV. *Tr. 1. L. 3. ch. 4.* T. I. *Tr. 1. ch. 14.* T. IV. *Tr. 1. L. 3. ch. 14. n. 5. Tr. 2. ch. 6.* T. XII. *Ev. 8. D. Pent. n. 3, 6 & 7.*

§. 8. De la Vie ſenſuelle & de l'Impudicité. T. XIII. *Ep. 23. D. Pent. n. 5.* T. X. *Ev. Jeudi 2. ſem. Car. n. 1 & 7. Ep. 7. D. Car. n. 4 & 8.* T. XI. *Ep. 3 D. Pâq. n. 3. Décal. 1. Inſtr. 7. Sect. 2. ch. 2.* T. XII. *Ep. 8. D. Pent. n. 3.* T. XIII. *Ep. 14. D. Pent. n. 8 & 9.*

§. 9. De l'Intempérance dans le boire & le manger. *Décal. 1. Inſtr. 7. Sect. 1.* T. IX. *Ep. de la nuit de Noël, n. 7.*

§. 10. Des Divertiſſemens, Spectacles, &c. T. III. *Tr. 1. ch. 1. Tr. 4. ch. 8 & 10.* T. XII. *Ep. D. Oct. de l'Aſcenſ. n. 1.* T. XIII. *Ep. 19. D. Pent. n. 2.* T. I. *Tr. 3. ch. 3.*

§. 11. Des Entretiens. T. V. *Tr. 2. n. 23.* T. X. *Ev. Sam. 1. ſem. Car. n. 6.* T. II. *Entretiens des hommes, ch. 3, 4 & 6.* T. X. *Ep. 3. D. Car. n. 7.*

§. 12. Des Viſites. T. IX. *Ev. Vend. 4. Tems de l'Avent, n. 1 & ſuiv.* T. XIII. *Ep. 19. D. Pent. n. 2.*

§. 13. De l'Envie. *Décal. 2. Inſtr. 8. Sect. 1. ch. 6. §. 4.*

§. 14. De la Haine. *Décal. 2. Inſtr. 8. Sect. 1. ch. 8.* T. XII. *Ep. D. Oct. du S. Sacr. n. 5 & 6.* T. X. *Ev. 5. D. Pent. n. 10.*

§. 15. De la Colere. *Décal.* 2. *Inſtr.* 8. *Sect.* 1. *chap.* 7. T. IX. *Ep.* 3. *D. après l'Epiph. n.* 9. T. XI. *Ep.* 4. *D. Pâq. n.* 8.

§. 16. De la Vengeance. T. IX. *Ep.* 3. *D. après l'Epiph. n.* 2 & 8. T. XII. *Ep.* 5. *D. Pent. n.* 6 & 7. T. VIII. *Lettre* 78.

§. 17. De la Pareſſe. T. IX. *Ep.* 1. *D. de l'Avent*, 2. T. XIII. *Ev.* 14. *D. Pent. n.* 6. T. XI. *Evang. Jeudi de la Paſſion*, *n.* 3. T. IV. *Tr.* 1. *ch.* 10. T. XIII. *Ep.* 20. *D. Pent. n.* 5.

§. 18. Du Scandale. *Décal.* 2. *Inſtr.* 9. *Sect.* 1. T. XII. *Ev. de la Pent. n.* 4.

§. 19. Du Menſonge. *Décal.* 1. *Inſtr.* 5. *Sect.* 1. *ch.* 6. T. XIII. *Ep.* 19. *D. Pent. n.* 8.

§. 20. Des Louanges & de la Flatterie. *Décal.* 1. *Inſtr.* 5. *Sect.* 2. *ch.* 3. *art.* 4. T. III. *Tr.* 1. *ch.* 12. T. XI. *Ep.* 3. *D. Pâq. n.* 4.

§. 21. Des Jugemens & des Soupçons téméraires. T. XIII. *Ev.* 18. *D. Pent. n.* 8. T. XII. *Ev.* 1. *D. Pent. n.* 4. T. I. *Tr.* 5. *ch.* 5. T. III. *Tr.* 6. *chap.* 1. *& ſuiv.*

CHAPITRE XIII. Des Vices & des Défauts ſpirituels.

§. 1. De la Vie du Monde. T. IX. *Ep. D. Oct. de l'Epiph. n.* 5 & 6. *Ep. de Minuit de Noël*, *n.* 5. T. X. *Ev. Jeudi* 2. *ſem. Car. n.* 2 & 7.

§. 2. Des Demi-Chrétiens. T. XII. *Ev. Lundi Pent. n.* 1. *Ev. Jeudi des Cendres*, *n.* 3. *Ep.* 4. *D. Car. n.* 8. T. XIII. *Ev.* 14. *D. Pent. n.* 1.

§. 3. Des Obſtacles au Salut. T. XII. *Ev. D. Oct. du S. Sacrem. n.* 4. *Ep.* 4. *D. Pent. n.* 6. T. X. *Ep. Dim. Septuag. n.* 6.

§. 4. Des Tentations. T. XIII. *Ep.* 14. *D. Pent. n.* 1. *Ep.* 19. *D. Pent. n.* 8. T. XII. *Ep.* 3. *D. Pent. n.* 8. T. XI. *Ev. Lundi de la Paſſion*, *n.* 4 & 5. *Ev. D. des Ram. n.* 9. *Ep.* 1. *D. Pâq. n.* 1. T. I. *Tr.* 1. *ch.* 14.

§. 5. De la Coutume & des Préjugés. T. XII. *Ev. Oct. de l'Aſc. n.* 11. *Ep.* 10. *D. Pent. n.* 1. T. IX. *Ep. D. Oct. Epiph. n.* 5. *Ev.* 4. *D. Epiph. n.* 3.

§. 6. Des Sécheresſes & de l'Inſenſibilité. T. XIII. *Ev.* 24. *D. Pent. n.* 11. *Tr. de la Priere*, T. II. *P.* 2. *L.* 3. *ch.* 4.

§. 7. De la fauſſe Dévotion. T. IX. *Ep.* 4. *Dim. Epiph. n.* 1. T. XIII. *Ep.* 19. *Dim. Pent. n.* 7. *Penſées mor. art.* 7. *n.* 2. *Décal.* T. I. *Inſtruct.* 5.

chap. 6. T. X. *Ev. Mercr.* 3 *ſem. Car. n.* 4.
§. 8. De la fauſſe Conſcience. T. X. *Ev. Merc.* 3 *ſem. Car. n.* 5. T. IX. *Ev.* 4 *Dim. Epiph. n.* 3. T. XII. *Ep.* 12 *D. Pent. n.* 1.
§. 9. Idée des Pécheurs. T. II. *Entret. des hommes, Part.* 2. *ch.* 7.

CHAPITRE XIV. Des Vertus chrétiennes.
§. 1. De la Vertu. T. XII. *Ep.* 7 *D. Pent. n.* 8. T. XI. *Ev. Lundi ſaint, n.* 8. T. IX. *Ep.* 5 *D. Epiph. n.* 6. T. X. *Ep.* 2 *D. Car. n.* 1. T. XIII. *Penſ. mor. art.* 2. *n.* 3.
§. 2. De la Foi. T. XII. *Ep.* 11 *D. Pent. n.* 4. T. XI. *Ep.* 1 *D. Pâq. n.* 7.
§. 3. De la vie de la Foi. T. XII. *Ep.* 13 *D. Pent. n.* 7 *& ſuiv.* T. XI. *Ev.* 1 *D. Pâq. n.* 10.
§. 4. De l'Eſpérance & de la Confiance. T. XII. *Ev.* 5 *D. Pâq. n.* 6. T. IX. *Ep. de Noël du point du jour, n.* 9. T. XIII. *Ep.* 23 *D. Pent. n.* 2.
§. 5. De la Crainte de Dieu. *Décal.* T. I. *Inſtr.* 3. T. IX. *Ev.* 1 *D. Av. n.* 3. T. X. *Ev. Lundi* 2 *ſem. Car. n.* 2 & 3.
§. 6. De la Charité. T. X. *Ep. Quinquag. n.* 1. 5. T. IX. *Ev. Circ. n.* 1. *Ev.* 6 *D. Epiph. n.* 10. T. XIII. *Ep.* 24 *D. Pent. n.* 6. T. XI. *Ep.* 4 *D. Car. n.* 9. T. XIII. *Ep.* 15 *D. Pent. n.* 1.
§. 7. De l'Amour de Dieu. T. XI. *Ep.* 4 *D. Car. n.* 2. *Ep.* 3. *D. Pâq. n.* 3. T. X. *Ep.* 2 *D. Car. n.* 2. T. XIII. *Ev.* 17 *D. Pent. n.* 1 *& ſuiv.* T. XII. *Ep.* 7 *D. Pent. n.* 11. *Ep.* 9 *D. Pent. n.* 5.
§. 8. De l'amour du Prochain. T. XII. *Ev.* 12 *D. Pent. n.* 9. T. IX. *Ep.* 4 *D. Epiph. n.* 6. T. XII. *Ev. D. Oct. Aſcenſ. n.* 4. T. X. *Ep.* 3 *D. Car. n.* 3.
§. 9. De la Piété. T. VIII. *Lettre* 89. T. XI. *Ev. ſam. de la Paſſion, n.* 9. T. XIII. *Ev.* 16 *D. Pent. n.* 7. *Ep.* 17 *D. Pent. n.* 2. T. XI. *Ev. Jeudi de la Paſſion, n.* 1.
§. 10. De l'Humilité. T. XII. *Ep.* 3 *D. Pent. n.* 1. T. VII. *Lettre* 5. T. XIII. *Ev.* 16 *D. Pent. n.* 12. T. XI. *Jeudi ſaint, n.* 2. *Ep.* 4 *D. Pâq. n.* 8. *Ep.* 3 *D. Pâq. n.* 7. T. XII. *Ep.* 13 *D. Pent. n.* 4 *& ſuiv. Décal.* T. I. *Inſtr.* 5. *Sect.* 2. *ch.* 3. *art.* 1 *& ſuiv.*
§. 11. De la Patience. T. XII. *Ep.* 8 *Dim. Pent. n.* 9. T. IX. *Ep.* 2 *Dim. Avent, n.* 3 *& ſuiv. Ev. de l'Epiph. n.* 3. T. XIII. *Ep.* 24 *D. Pent. n.* 8. T. XI. *Ev.* 3 *D. Pâq. n.* 9.

§. 12. De la Tempérance. T. IX. *Ep. Meſſe de Minuit, n. 7. Ev. Circonc. n. 9.* T. XII. *D. Oct. Aſcenſ. n. 1. Ep. 3 D. Pent. n. 8. Décal.* T. I. *Inſtr. 7.*

§. 13. De la Vertu de Pénitence. T. IX. *Ev. Circonc. n. 9. Sacr.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 2.* T. XII. *Ep. 8 D. Pent. n. 9.* T. XI. *Ep. 2 D. Pâq. n. 4.* T. X. *Ev. Merc. des Cendres, n. 4 & 5.*

§. 14. De la Juſtice chrétienne. T. XII. *Ev. Lundi Pent. n. 3.* T. IX. *Ev. 4 D. Avent, n. 8.* T. XIII. *Ep. 19 D. Pent. n. 6.* T. XI. *Ev. Merc. Paſſ. n. 9.* T. X. *Ep. 2 D. Car. n. 3.*

§. 15. Idée des Juſtes. T. II. *Entret. des hommes, P. 2. ch. 7.* T. XII. *Ev. de la Pent. n. 3.* T. XI. *Ep. 4 D. Pâq. n. 6.* T. XIII. *Ep. 24. D. Pent. n. 2.*

CHAPITRE XV. Des principaux Devoirs de la vie chrétienne.

§. 1. Du Culte de Dieu. T. XII. *Ep. 5 D. Pent. n. 9.* T. X. *Ev. Mardi 1 ſem. Car. n. 1. Ev. Vend. 3 ſem. Car. n. 9, Tr. de la Priere,* T. I. *L. 1. ch. 4.* T. XI. *Ep. de Pâq. n. 3.* T. X. *Ep. 1 D. Car. n. 2.*

§. 2. De la Parole de Dieu. T. X. *Ev. 1 D. Car. n. 8.* T. IX. *Ep. 2 D. Avent, n. 1.* T. X. *Ev. 1 D. Car. n. 9. Ev. 3 D. Car. n. 8.* T. IX. *Ep. Meſſe du Jour de Noël, n. 9.*

§. 3. De l'amour de la Vérité. *Décal.* T. I. *Inſtr. 5. Sect. 1.* T. XII. *Ev. 11 D. Pent. n. 3.* T. XI. *Ev. D. de la Paſſion, n. 9.* T. X. *Ev. Merc. 1 ſem. Car. n. 3.* T. XII. *Ep. 5 D. Pâq. n. 2.* T. IX. *Ev Oct. de Noël, n. 6.* T. XI. *Ep. 2 D. Pâq. n. 2.* T. X. *Ev. Merc. 1 ſem. Car. n. 3. Ev. 3 D. Car. n. 5.*

§. 4. De la Soumiſſion à la volonté de Dieu. T. IX. *Ep. 5 Dim. Epiph. n. 7. Décal.* T. I. *Inſtr. 5. Sect. 2. ch. 2.*

§. 5. Du Rapport des actions à Dieu. *Décal.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 3.* T. XIII. *Ev. 17 D. Pent. n. 9.* T. IX. *Ep. 5 D. Epiph. n. 9.* T. XI. *Ev. Lundi 4 ſem. Car. n. 7.* T. X. *Ep. 3 Dim. Car. n. 1.* T. XII. *Ev. de la Pent. n. 1.*

§. 6. De l'Action de graces envers Dieu. *Tr. de la Priere,* T. I. *L. 1. ch. 5.* T. XII. *Ev. 10 D. Pent. n. 3.* T. IX. *Ep. 6 D. Epiph. n. 3.*

§. 7. De l'Amour & du Pardon des Ennemis. T. X. *Ev. Vend. après les Cendres, n. 1.* T. XII. *Ep. 5 D. Pent. n. 7. Ev. 1 D. Pent. n. 1.* T. XIII. *Ev. 21 D.*

Pent. n. 10. *Décal.* T. II. *Inſtr.* 9. *ch.* 4. *Oraiſon dom. Inſtr.* 5. *ch.* 7.

§. 8. Du Support du Prochain. *Décal.* T. II. *Inſtr.* 9. *Sect.* 3. *ch.* 4. T. I. *Tr.* 4. *ch.* 10. T. XII. *Ep.* 5 *Dim. Pent. n.* 5. T. VI. *Penſées* 76.

§. 9. De la Correction fraternelle. *Décal.* T. II. *Inſtr.* 9. *Sect.* 3. *ch.* 3. T. X. *Ev. Mardi* 3 *ſem. Car. n.* 1 & *ſuiv.* T. XIII. *Ep.* 15 *D. Pent. n.* 3. *Ev.* 16 *D. Pent. n.* 4 & *ſuiv.*

§. 10. Du bon Exemple. T. IX. *Ep.* 3 *D. Epiph. n.* 4. T. XI. *Ev. Lundi Sem. ſainte, n.* 6. *Ep.* 3 *D. Pâq. n.* 6. T. XII. *Ev.* 7 *D. Pent. n.* 12. *Décal.* T. II. *Inſtr.* 9. *Sect.* 3. *ch.* 1.

§. 11. De la Vigilance chrétienne. T. XII. *Ep.* 3 *D. Pent. n.* 8. T. IV. *Tr.* 2. *ch.* 1.

§. 12. Du bon Emploi du tems. T. IV. *Tr.* 1. *ch.* 10. T. V. *Tr.* 2. T. XIII. *Ep.* 20 *D. Pent. n.* 6. T. X. *Ep.* 1 *D. Car. n.* 4.

§. 13. Du Réglement de vie. T. I. *Tr.* 2. *ch.* 8. T. IV. *Tr.* 2. *ch.* 7.

§. 14. De la Retraite. T. XII. *Ev.* 6 *D. Pent. n.* 7. *Ev. D. Oct. du S. Sacrem. n.* 5. T. X. *Ev.* 1 *D. Car. n.* 6. T. X. *Ev. Sam.* 1 *ſem. Car. n.* 8.

§. 15. De l'Aumône. *Décal.* T. II. *Inſtr.* 9. *Sect.* 2. *ch.* 2. T. XII. *Ev.* 8 *D. Pent. n.* 3 & *ſuiv.* T. XI. *Ev. Mardi Sem. ſainte, n.* 4. T. IX. *Ep.* 2 *Dim. Epiph. n.* 7.

§. 16. Du Jeûne. *Décal.* T. I. *Inſtr.* 7. *Sect.* 1. *ch.* 6. T. X. *Ev. des Cend. n.* 3. *Ep.* 1 *D. Car. n.* 2. *Ev.* 1 *D. Car. n.* 5.

§. 17. De la Civilité chrétienne. T. II. *Traité de la Civilité, ch.* 5.

CHAPITRE XVI. De la Grace.

§. 1. De la Grace conſidérée en elle-même. *Symbole*, T. I. *Sect.* 5. *ch.* 8. T. X. *Ev. Vend.* 3 *ſem. Car. n.* 4. T. XII. *Lundi Rogat. n.* 1.

§. 2. De la néceſſité de la Grace. *Symb.* T. I. *Sect.* 5. *ch.* 11. T. XI. *Ep.* 1 *D. Pâq. n.* 1. T. XII. *Ev.* 10 *D. Pent. n.* 5. *Ev.* 12 *Dim. Pent. n.* 4. *Ev. Lundi Rog. n.* 1.

§. 3. De la gratuité de la Grace. T. X. *Ev. Lundi* 3 *ſem. Car. n.* 5. T. XI. *Ep.* 1 *D. Pâq. n.* 9. T. XIII. *Ep.* 18 *D. Pent. n.* 3. T. IX. *Ep. Noël point du jour, n.* 3.

§. 4. De l'efficacité de la Grace. *Symb.* T. I. *Sect.* 5.

chap. 9 & 10. T. X. *Evang. Sexag. n.* 2 & *ſuiv.*

§. 5. De la Prédeſtination. *Symb.* T. I. *Sect.* 5. *ch.* 4 & *ſuiv.* T. XIII. *Ep.* 18 *D. Pent. n.* 8. T. X. *Ev. Lundi* 2 *ſem. Car. n.* 3. T. XII. *Ev.* 9 *D. Pent. n.* 13.

§. 6. De l'Incertitude du Salut. T. XII. *Ep.* 9 *D. Pent. n.* 6 & *ſuiv.* T. I. *Tr.* 3. *ch.* 6.

§. 7. Du petit nombre des Elus. T. XII. *Ev. D. Oct. du S. Sacrem. n.* 10 & 11. T. X. *Ep. Septuag. n.* 1. T. XII. *Ep.* 9 *D. Pent. n.* 6.

CHAPITRE XVII. Des Sacremens.

§. 1. Des Sacremens en général. *Sacremens*, T. I. *Inſtr.* 1.

§. 2. Du Baptême. *Sacr.* T. I. *Inſtr.* 2. T. IX. *Ev. Jour de Noël, n.* 9. *Ep.* 1 *D. de l'Av. n.* 9. T. V. *Tr.* 10. *n.* 16. T. XII. *Ep.* 6 *D. Pent. n.* 1 & *ſuiv.*

§. 3. De la vie d'un Baptiſé. T. XII. *Ep.* 6 *D. Pent. n.* 7. *Ep.* 7 *Dim. Pent. n.* 7. T. XI. *Ep. de Pâq. n.* 4. T. XIII. *Ep.* 23. *D. Pent. n.* 6.

§. 4. De la rareté de la Grace du Baptême conſervée. T. X. *Ev. Jeudi des Cend. n.* 2 & 3.

§. 5. De la Confirmation. *Sacrem.* T. I. *Inſtr.* 3. *ch.* 1 & 5.

§. 6. De l'Euchariſtie. *Sacrem.* T. II. *Inſtr.* 5.

§. 7. De la Communion. *Sacrem.* T. II. *Inſtr.* 5. *ch.* 8, 9 & 10. T. XIII. *Penſ. mor. ſur l'Euchar.* T. XI. *Ep. Jour de Pâq. n.* 3. *Ev. Lundi de Pâq. n.* 3. T. XII. *Ev. S. Sacr. n.* 8.

§. 8. Du Sacrifice de la Meſſe. T. XI. *Ep. D. de la Paſſion, n.* 1. T. X. *Ev. D. de la Quinq. n.* 3. *Ev. Vend.* 3 *ſem. Car. n.* 8. T. XI. *Ep. D. de la Paſſion, n.* 2, 3 & 6.

§. 9. De la Pénitence. *Sacrem.* T. I. *Inſtr.* 4. *chap.* 5 & *ſuiv.*

§. 10. De la Converſion. T. X. *Ev. Sam.* 2 *ſem. Car. n.* 5. *Ev. D. Sexag. n.* 3. *Ev. Jeudi des Cendres, n.* 9. *Ev. Vend.* 1 *ſem. Car. n.* 3. *Ev. Lundi* 2 *ſem. Car. n.* 5 & 7. *Ev. Sam.* 2 *ſem. Car. n.* 3. T. XI. *Ev. Jeudi* 4 *ſem. Car. n.* 5. *Ev. Vend.* 4 *ſem. Car. n.* 4. T. IX. *Ev.* 4 *D. Avent, n.* 10. T. XIII. *Ep.* 22 *D. Pent. n.* 8. T. XII. *Ev.* 10 *D. Pent. n.* 8. T. XI. *Ev. Jeudi de la Paſſion, n.* 1.

§. 11. De la difficulté de la Converſion. *Sacrem.* T. I. *Inſtr.* 4. *ch.* 8. T. XIII. *Ev.* 15 *D. Pent. n.* 11. T. XII. *Ev. Jour du S. Sacrem. n.* 5. T. XI. *Ev. Vend.* 4 *ſem.*

Car. n. 6. Ev. Jeudi de la Paſſion, n. 1 & 3. T. X. Ev. Sam. 2 ſem. Car. n. 4. Ev. Merc. 1 ſem. Car. n. 7. Ev. Lundi 2 ſem. Car. n. 8 & 9.

12. De la fauſſe Pénitence. *Sacrem.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 10.* T. X. *Ev. Jeudi des Cendres, n. 5 & ſuiv. Ev. 3 D. Epiph. n. 2.* T. XII. *Ev. Lundi de la Pent. n. 1. Ev. du S. Sacrem. n. 5.* T. XIII. *Ep. 22 D. Pent. n. 8.*

§. 13. De la Contrition. *Sacrem.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 12 & 15.* T. XII. *Ev. 10 D. Pent. n. 8 & 9.* T. X. *Ev. Jeudi 1 ſem. Car. n. 3.* T. XIII. *Ev. 21 D. Pent. n. 6.*

§. 14. De la Confeſſion. *Sacrem.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 23 & 39.* T. IX. *Ev. 3 D. Epiph. n. 8.* T. X. *Ev. 3 D. Car. n. 4.*

§. 15. De l'Examen de conſcience. *Décal.* T. I. *Inſtr. 5. Sect. 1. ch. 8. Sect. 2. ch. 3. art. 12.* T. XIII. *Ev. 21 D. Pent. n. 2.*

§. 16. De l'Abſolution. *Sacr.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 15 & 28.* T. XII. *Ev. D. Pent. n. 9.* T. XI. *Ep. 4 D. Car. n. 9.* T. X. *Jeudi 1 ſem. Car. n. 5.*

§. 17. De la Satisfaction. *Sacrem.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 26.* T. XIII. *Ev. 21 D. Pent. n. 4.* T. X. *Jeudi des Cendres. n. 9. Ev. Sam. 2 ſem. Car. n. 7.*

§. 18. Des Confeſſeurs & Directeurs. *Sacr.* T. I. *Inſtr. 4. ch. 25. Décal.* T. II. *Inſtr. 8. ch. 4.* T. X. *Ev. Vend. 1 ſem. Car. n. 3.* T. IX. *Ev. 2 D. Av. n. 1. Ev. de l'Epiph. n. 6 & 7.*

§. 19. De l'Extrême-Onction. *Sacr.* T. II. *Inſtr. 7.*

§. 20. Des Maladies. *Décal.* T. II. *Inſtr. 8. Sect. 1. ch. 6. art. 2.* T. IX. *Ev. 1 D. de l'Av. n. 8.* T. XIII. *Ev. 18 D. Pent. n. 4. Décal.* T. I. *Inſtr. 7. Sect. 1. ch. 5.*

§. 21. De l'Ordre. *Sacr.* T. II. *Inſtr. 8.* T. XII. *Ep. 12 D. Pent. n. 6.* T. XI. *Ev. 1 D. Pâq. n. 5.*

§. 22. Du Mariage. *Sacr.* T. II. *Inſtr. 9.*

§. 23. Des Devoirs des Peres & Meres. *Sacr.* T. I. *Inſtr. 2. ch. 12.* T. XIII. *Ev. 20 D. Pent. n. 11.* T. IX. *Ev. D. Oct. de l'Epiph. n. 4 & ſuiv.*

§. 24. De la Vocation à un état. *Décal.* T. II. *Inſtr. 8. Sect. 2. ch. 6.* T. X. *Ev. Jeudi 3 ſem. Car. n. 7.* T. IX. *Ep. Noël point du jour, n. 8. Ev. 4 D. Epiph. n. 2 & 5.* T. III. *Tr. 3. ch. 6.* T. IV. *Tr. 2. ch. 7.*

CHAPITRE XVIII. De la Priere.

§. 1. De la Priere conſidérée en elle-même. T. IV. *Tr. 1. L. 3. ch. 3. Tr. 2. ch. 9.* T. III. *Tr. 3. ch. 4.* T. IV.

Tr. 2. *ch.* 8 & 12. T. III. *Tr.* 4. *ch.* 9. T. XI. *Ev. Lundi* 4 *sem. Car. n.* 7. T. XIII. *Ev.* 18 *D. Pent. n.* 2. T. XII. *Ev.* 5 *Dim. Pâq. n.* 1. *Ep.* 4 *Dim. Pent. n.* 5.

§. 2. Des conditions de la Priere. *Traité de la Priere*, T. I. *L.* 3. *chap.* 1 & *suiv.* T. XII. *Ev. Lundi des Rogat. n.* 2 & 3. *Ev.* 6 *Dim. Pent. n.* 2.

Fin de la Table des Textes.

Ce que l'on appelle communément Eſſais de Morale de M. Nicole, *compoſe vingt-trois volumes, tant* in-12, *qu'*in-18 ; *ſavoir :*

LEs Eſſais de Morale ſur différens ſujets ; les Lettres ; & l'Explication des Epîtres & Evangiles des Dimanches de l'année & des Myſteres, 14 vol.

Sept Volumes de la Théologie ; *ſavoir :*

Les Sacremens,	2 vol.
Le Symbole,	2 vol.
Le Décalogue,	2 vol.
Le *Pater*,	1 vol.
Le Traité de la Priere,	2 vol.
	23 vol.

On donne ce Recueil *in*-12 & *in*-18, pour les joindre, ſi l'on veut, aux Volumes de M. Nicole, de même format. Les perſonnes qui trouveront ce Volume trop gros, pourront le partager en deux, au Chapitre XIV. *Des Vertus chrétiennes*, page 303.

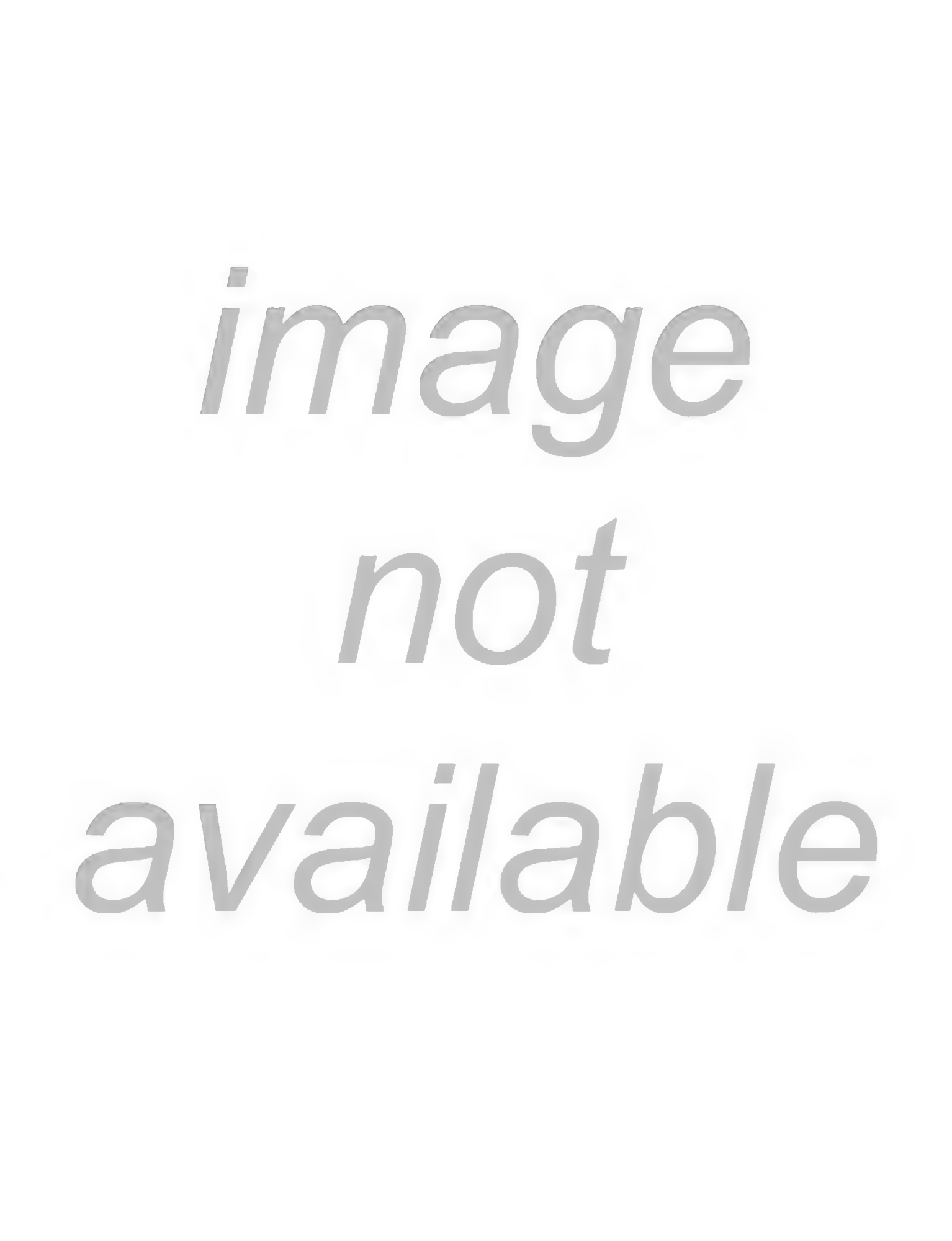
image
not
available